



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### **Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### **About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



J. 5.

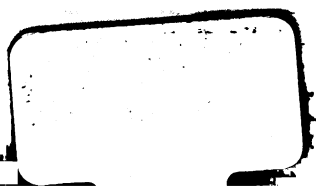
*Milled*



TAYLOR  
INSTITUTION  
LIBRARY



ST. GILES · OXFORD



A 1618

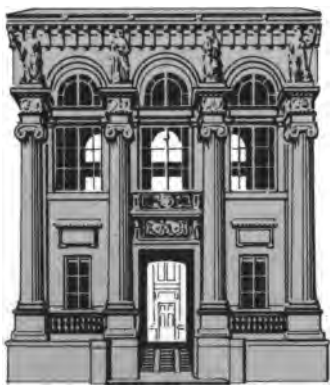


9.5.

*M. Ellis*



TAYLOR  
INSTITUTION  
LIBRARY



ST. GILES · OXFORD



A 161'8







LA VIE  
DE  
MARIANNE,  
OU

LES AVANTURES  
DE MADAME  
LA COMTESSE DE \*\*\*.

*Par Monsieur* DE MARIVAUX.

TOME SECOND.



A PARIS,  
Chez PRAULT, Fils, Quay de Conty,  
vis-à-vis la descente du Pont-Neuf, à  
la Charité.

---

M. DCC. XLII.

UNIVERSITY  
37 JUL 1985  
OF OXFORD  
LIBRARY

# L A V I E

## D E

# M A R I A N N E,

O U L E S

AVANTURES DE MADAME  
LA COMTESSE DE \*\*\*.

SIXIÈME PARTIE.

**J**E vous envoie, Madame, la sixième Partie de ma Vie. Vous voilà fort étonnée, n'est-il pas vrai ? Est-ce que vous n'avez pas encore achevé de lire la cinquième ? Quelle paresse ! Allons, Madame : tâchez donc de me suivre ; lisez du moins aussi vite que j'écris.

Mais, me dites-vous, d'où peut venir en effet tant de diligence ; vous, qui jusqu'ici n'en avez jamais eu, quoique vous m'ayiez toujours promis d'en avoir ?

C'est que ma promesse gâtoit tout. Cette diligence alors étoit comme d'obligation, je vous la devois, & on a de la peine à payer ses dettes. A présent, que je ne vous la dois plus, que je vous ai dit qu'il ne falloit plus y compter, je me fais un plaisir de vous la donner pour rien ; cela me réjouit. Je m'imagine être généreuse, au lieu que

je n'aurois été qu'exacte ; ce qui est bien différent.

Reprenons le fil de notre discours. J'ai l'Histoire d'une Religieuse à vous raconter : je n'avois pourtant résolu de vous parler que de moi, & cet épisode n'entroit pas dans mon plan ; mais, puisque vous m'en paroissez curieuse, que je n'écris que pour vous amuser, & que c'est une chose que je trouve sur mon chemin, il ne seroit pas juste de vous en priver. Attendez un moment : je vais bientôt rejoindre cette Religieuse en question ; & ce sera elle qui vous satisfera.

Vous m'avouez au reste, que vous avez laissé lire mes Aventures à plusieurs de vos amis. Vous me dites, qu'il y en a quelques-uns, à qui les Réflexions que j'y fais souvent n'ont pas déplû ; qu'il y en a d'autres, qui s'en feroient bien passer. Je suis à présent comme ces derniers ; je m'en passerai bien aussi, ma Religieuse de même : ce ne sera pas une babillarde comme je l'ai été : elle ira vite ; & , quand ce sera mon tour à parler, je ferai comme elle.

Mais, je songe que ce mot de babillarde, que je viens de mettre-là sur mon compte, pourroit fâcher d'honnêtes gens qui ont aimé mes Réflexions. Si elles n'ont été que du babil, ils ont donc eu tort de s'y plaire ; ce sont donc des lecteurs de mauvais goût ? Non pas, Messieurs, non pas ; je ne suis point de cet avis : au contraire, je n'oserois  
dire

dire le cas que je fais de vous, ni combien je me sens flattée de votre approbation là-dessus. Quand je m'appelle une babillarde, entre nous, ce n'est qu'en badinant, & que par complaisance pour ceux qui m'ont peut-être trouvée telle ; & la vérité est, que je continuerois de l'être, s'il n'étoit pas plus aisé de ne l'être point. Vous me faites beaucoup d'honneur, en approuvant que je réfléchisse ; mais aussi, ceux qui veulent, que je m'en tienne au simple récit des faits, me font grand plaisir : mon amour-propre est pour vous, mais ma paresse se déclare pour eux ; & je suis un peu revenue des vanitez de ce monde : à mon âge, on préfère ce qui est commode à ce qui n'est que glorieux. Je soupçonne d'ailleurs, (& je vous le dis en secret,) je soupçonne, que vous n'êtes pas le plus grand nombre. Ajoutez à cela la difficulté de vous servir, & vous excuserez le parti que je vais prendre.

Nous en étions aux discours que Mademoiselle de Fare & Valville tinrent à Favier ; j'ai dit que cette précaution qu'ils prirent fut inutile.

Vous avez vû que Favier s'étoit retirée avant que la Dutour s'en allât, & il n'y avoit tout au plus qu'un quart-d'heure qu'elle avoit disparu quand elle revint ; mais, ce quart-d'heure, elle l'avoit déjà employé contre moi. De ma chambre, elle s'étoit rendue chez Madame de Fare, à qui elle avoit

conté tout ce qu'elle venoit de voir & d'entendre.

Elle n'osa nous l'avouer. Mademoiselle de Fare le prit avec elle sur un ton qui l'en empêcha, & qui lui fit peur. J'observai seulement, comme je vous l'ai déjà dit, qu'elle rougit; & à travers l'accablement où j'étois, je ne tirai pas un bon augure de cette rougeur.

Elle sortit assez déconcertée, & Mademoiselle de Fare se remit à me consoler. Je lui tenois une main que je baignois de mes larmes; elle répondoit à cette action par les caresses les plus affectueuses.

Eh! ma chere amie, cessez donc de pleurer, me disoit-elle: que craignez-vous? Cette fille ne dira mot, soyez-en persuadée (c'étoit de Favier dont elle parloit) nous venons de l'intéresser par tous les motifs qui peuvent lui fermer la bouche. Je lui ai dit, que son indiscretion la perdrait, que son silence feroit sa fortune; & après les menaces dont je l'ai intimidée, après les recompenses que je lui ai promises, concevez-vous qu'elle ne se taise pas? Y a-t-il quelque apparence qu'elle nous trahisse? Tranquillisez-vous donc: donnez-moi cette marque d'amitié & de confiance; ou bien je croirai à présent, que c'est à cause de moi que vous pleurez, tant je croira, que vous rougissez de m'avoir eu pour témoin de ce qui s'est passé, & que vous me soupçonnez d'avoir quelque sentiment qui vous humilie;

humilie ; moi, qui ne vous en aime que davantage, qui ne m'en sens que plus liée à vous ; moi, pour qui vous n'en devenez que plus intéressante, & qui n'en aurai toute ma vie que plus d'égards pour vous. Je le croirai, vous dis-je ; & voyez en ce cas combien j'aurai lieu de me plaindre de vous, combien votre douleur m'offenseroit, & seroit desobligeante pour un cœur comme le mien.

Ce discours redoubloit mon attendrissement, & par conséquent mes larmes. Je n'avois pas la force de parler ; mais, je donnois mille baisers sur sa main que je tenois toujours, & que je pressois entre les miennes en signe de reconnoissance.

Quelqu'un peut venir, me disoit de son côté Valville ; Madam de Fare elle-même va peut-être arriver : que voulez-vous qu'elle pense de l'état où vous êtes ? Quelle raison lui en rendrons-nous, & de quoi vous affligez-vous tant ? Ceci n'aura point de suite. C'est moi qui vous le garantis, ajoutoit-il en se jettant à mes genoux, avec plus d'amour, avec plus de passion, ce me semble, qu'il n'en avoit jamais eu : & mes regards, que je laissois tomber tour à tour sur l'Amant & l'Amie, leur exprimoient combien j'étois sensible à tout ce qu'ils me disoient tous deux de doux & de consolant, quand nous entendîmes marcher près de ma chambre.

C'étoit Madame de Fare, qui entra un moment après. Sa fille & Valville s'affirent

à côté de moi, & j'essuyai mes pleurs avant qu'elle parût : mais, toute l'impression des mouvemens dont j'avois été agitée me restoit sur le visage ; on y voyoit encore un air de douleur & de consternation que je ne pouvois pas en ôter.

E'aignez d'être malade, se hâta de me dire Mademoiselle de Fare, & nous supposons que vous venez de vous trouver mal.

A peine achevoit-elle ce peu de mots, que nous vîmes sa mere. Je ne la saluai que d'une simple inclination de tête, à cause de la foiblesse que nous étions convenus que j'affecterois, & qui étoit assez réelle.

Madame de Fare me regarda, & ne me salua pas non plus.

Est-ce qu'elle est indisposée ? dit-elle à Valville d'un air indifferant & peu civil. Oui, Madame, répondit-il, nous avons eu beaucoup de peine à faire revenir Mademoiselle d'un évanouissement qui lui a pris : & elle est encore extrêmement foible, ajouta Mademoiselle de Fare, que je vis surprise du peu de façon que faisoit sa mere en parlant de moi.

Mais, reprit cette Dame du même ton, & sans jamais dire Mademoiselle, Si elle veut, on la ramenera à Paris : je lui prêterai mon carosse.

Madame, lui dit séchement Valville, le vôtre n'est pas nécessaire ; elle s'en retournera dans le mien, qui est venu me prendre.



Vous avez raison, cela est égal, répartit-elle. Quoi ! ma mère, tout-à-l'heure ! s'écria la fille : je serois d'avis qu'on attendit à tantôt.

Non, Mademoiselle, dis-je alors à mon tour, en m'appuyant sur le bras de Valville pour me lever ; non, laissez-moi partir : je vous rends mille graces de votre attention pour moi ; mais, effectivement, il vaut mieux que je me retire, & je sens bien qu'il ne faut pas que je reste ici plus long tems. Descendons, Monsieur : je serai bien-aise de prendre l'air ; en attendant que votre carrosse soit prêt.

Mais, ma mère, reprit une seconde fois Mademoiselle de Fare, prenez donc garde : laisserons-nous Mademoiselle s'en retourner toute seule dans ce carrosse ? Et, puisqu'elle veut absolument se retirer, n'êtes-vous pas d'avis que nous la ramenions, ou du moins que je prenne une de vos femmes avec moi pour la reconduire jusqu'à son Couvent, ou chez Madame de Miran qui vous l'a confiée ? Sans quoi, il n'y a ici que Monsieur de Valville qui pourroit l'accompagner ; & il ne seroit pas dans l'ordre qu'il partit avec elle.

Non, reprit la mere en souïrant ; mais, dites-moi, Monsieur de Valville : j'attens compagnie, ni ma fille ni moi ne pouvons quitter ; ne suffira-t-il pas d'une de mes femmes ? Je vous donnerai celle qui l'a habillée. Il n'y a qu'un pas d'ici à Paris.

N'est-ce pas, ma belle enfant? ce sera assez.

Valville, indigné d'un procédé si cavalier, ne répondit mot. Je n'ai besoin de personne, Madame, lui dis-je, pleinement persuadée que cette Femme-de-Chambre qu'elle m'offroit avoit parlé, je n'ai besoin de personne.

Et c'étoit en sortant de la chambre avec Valville, que je disois cela. Mademoiselle de Fare baissoit les yeux d'un air d'étonnement, qui n'étoit pas à la louange de sa mere.

Madame, dit Valville à Madame de Fare, d'un ton aussi brusque que dégagé, Mademoiselle va prendre mon équipage; vous avez offert le vôtre, vous n'avez qu'à me le prêter pour la suivre: l'état où elle est m'inquiète; & s'il lui arrivoit quelque chose, je serai à portée de lui faire donner du secours.

Eh! d'où vient nous quitter? dit-elle toujours en souriant: qu'est-ce que cela signifie? Je n'en vois pas la nécessité, puisque je lui offre une de mes femmes avec elle. Aime-t-elle mieux rester? Vous sçavez qu'à quatre ou cinq heures il doit lui venir une voiture, que Madame de Miran a dit qu'elle enverroit; & comme elle est malade, & que j'aurai compagnie, elle mangera dans sa chambre.

Oui, dit-il, l'expédient seroit assez commode; mais, je ne crois pas qu'il lui convienne.

Votre

Votre sérieux me divertit, mon cousin, lui répartit-elle : au surplus, s'il n'y a pas moyen de vous arrêter, mon carrosse est à votre service.

Bourguignon, ajouta-t-elle tout de suite en parlant à un Laquais qui se rencontra-là, qu'on mette les chevaux au carrosse. Je pense que voici du monde qui vient : Adieu, Monsieur : nous nous reverrons ; mais, il y a bien de la méchante humeur à vous à nous quitter. Ma belle enfant, je suis votre servante ; allez, ce ne sera rien : faites-la déjeûner avant qu'elle parte. Là-dessus, elle prit congé de nous : & puis se retournant, venez, ma fille, dit-elle à Mademoiselle de Fare ; venez, j'ai à vous parler.

Dans un instant, ma mere, je vous suis, répondit la fille en nous regardant tristement, Valville & moi : je ne comprends rien à ces manières-ci, nous dit-elle ; elles ne ressemblent point à celles de hier au soir, quelle en peut être la cause ? Est-ce que cette misérable femme l'auroit déjà instruite ? J'ai de la peine à le croire.

N'en doutez point, reprit Valville, qui avoit fait donner ses ordres à son Cocher : mais, n'importe, elle sçait l'intérêt que ma mere prend à Mademoiselle ; & tout ce qu'on peut lui avoir dit, ne la dispense pas des égards & des politesses qu'elle devoit conserver pour elle. D'ailleurs, à propos de quoi en agit-elle si mal avec une jeune personne pour qui elle a vû que ma mere

& moi nous avons les plus grandes attentions? Cette Lingere, dont on lui a rapporté les discours, n'a-t-elle pas pû se tromper, & prendre Mademoiselle pour une autre? Mademoiselle lui a-t-elle répondu un mot? Est-elle convenue de ce qu'elle lui disoit? Il est vrai qu'elle a pleuré: mais, c'est peut-être à cause qu'elle a cru qu'on vouloit lui faire injure; c'étoit surprise, ou timidité; & tout cela est possible dans une personne de son âge, qui se voit apostrophée avec tant de hardiesse. Ce n'est pas à vous, ma chere cousine, à qui ce que je dis-là, s'adresse: vous sçavez avec quelle confiance je me suis livré à vous là-dessus. Je veux seulement dire, que Madame de Fare devoit du moins suspendre son jugement, & ne pas s'en rapporter à une Femme de Chambre, qui a pû mal entendre, qui a pû ajouter à ce qu'elle a entendu, & qui elle-même n'a raconté ce qu'elle en a sçu que d'après une autre femme, qui, comme je l'ai dit, peut avoir été trompée par quelque ressemblance: &, supposez qu'elle ne se soit point méprise, il s'agit ici de faits qui méritent bien qu'on s'en assure, ou qu'on les éclaircisse; d'autant plus, qu'il peut y entrer une infinité de circonstances qui changent considerablement les choses, comme le sont les circonstances que je vous ai dites, & qui font bien voir que Mademoiselle est à plaindre, mais qui ne donnent droit à qui que ce soit, de la traiter comme on vient de le faire. Et

Et il falloit voir avec quel feu, avec quelle douleur, s'énonçoit Valville ; & toute la tendresse qu'il mettoit pour moi dans ce qu'il disoit.

Si Madame de Fare avoit votre cœur & votre façon de penser, Mademoiselle, ajouta-t-il, je lui aurois tout avoué ; mais, je m'en suis abstenu. C'est un détail, vous me permettrez de le dire, qui n'est pas fait pour un esprit comme le sien. Quoi qu'il en soit, Mademoiselle, elle vous aime, vous avez du pouvoir sur elle, tâchez d'obtenir qu'elle se taise : dites-lui, que ma mere le lui demande en grace ; & que, si elle y manque, c'est se déclarer notre ennemie, & m'outrager personnellement sans retour. Enfin, ma chere cousine, dites-lui l'intérêt que vous prenez à ce qui nous regarde, & tout le chagrin qu'elle seroit à vous-même, si elle ne nous gardoit pas le secret.

Ne vous inquiétez point, lui repartit Mademoiselle de Fare ; elle se taira, Monsieur : je vais tout-à-l'heure me jeter à ses genoux pour l'y engager, & j'en viendrai à bout.

Mais, du ton dont elle nous le promettoit, on voyoit bien, qu'elle fouhaitoit plus de réussir, qu'elle ne l'espéroit ; & elle avoit raison.

Pendant qu'ils s'entretenoient ainsi, je soupirois, & j'étois consternée : il n'y a plus de remede, m'écriois-je quelquefois, nous n'en reviendrons point. Et, en effet,

qui n'auroit pas pensé, que cet événement-ci romproit notre mariage, & qu'il en naîtroit des obstacles insurmontables ?

Et si Madame de Miran les surmonte, me disois-je en moi-même, si-elle a ce courage-là, aurai-je celui d'abuser de toutes ses bontez, de l'exposer à tout le blâme, à tous les reproches, qu'elle en essuyera de sa famille ? Pourrai-je être heureuse, si mon bonheur dans les suites devient un sujet de honte & de repentir pour elle ?

Voilà ce qui me passoit dans l'esprit, en supposant même que Madame de Miran ne se rebutât point, & tint bon contre l'ignominie que cette Avanture-ci répandroit sur moi, si elle éclatoit, comme il y avoit tout lieu de croire qu'elle éclateroit.

Les deux carosses, celui de Madame de Fare, & celui de Valville, arriverent dans la cour. Mademoiselle de Fare m'embrassa : elle me tint long-tems entre ses bras, je ne pouvois m'en arracher ; & je montai la larme à l'œil dans le carosse de Valville, renvoyée, pour ainsi dire, avec moquerie, d'une maison où l'on m'avoit reçue la veille avec tant d'accueil.

Me voici partie. Valville me suivoit dans son équipage : nous nous trouvions quelquefois de front ; & nous nous parlions alors.

Il affectoit un gayeté, qu'assurément il n'avoit pas : & dans un moment où son carosse étoit extrêmement près du mien,

Songez-

Songez-vous encore à ce qui s'est passé, me dit-il assez bas, & en avançant sa tête ? Pour moi, ajouta-t-il, il n'y a que l'attention que vous y faites, qui me fâche.

Non, non, Monsieur, lui répondis-je, ceci n'est pas aussi indifférent que vous le croyez ; & , moins vous y êtes sensible, & plus vous méritez que j'y pense.

Nous ne sçaurions continuer la conversation, me répondit-il : mais, allez-vous rentrer dans votre Couvent, & ne jugez vous pas à propos de voir ma mere auparavant ?

Il n'y a pas moyen, lui dis-je : vous sçavez l'état où nous avons laissé Monsieur de Climal. Madame de Miran est peut-être actuellement dans l'embarras : ainsi, il vaut mieux retourner chez moi.

Je crois, reprit Valville, que je vois de loin le carosse de ma mere. Il ne se trompoit pas ; & Madame de Miran ne l'envoyoit plutôt qu'elle ne l'avoit dit, que pour avertir Valville, que M. de Climal étoit mort.

Il reçut cette Nouvelle avec beaucoup de douleur : elle m'affligea moi-même très-sérieusement ; les dernieres actions du défunt me l'avoient rendu cher, & je pleurai de tout mon cœur.

Je descendis alors du carosse de Valville, à qui je le laissai : il renvoya l'équipage de Madame de Fare ; & je me mis dans celui de Madame de Miran, dont le Cocher avoit ordre

ordre de me ramener au Couvent, où j'arrivai fort abattue, & roulant mille tristes pensées dans ma tête.

Je fus trois jours sans voir personne de chez Madame de Miran.

Le quatrième au matin, un laquais vint de sa part me dire qu'elle avoit été incommodée, & que je la verrois le lendemain; & dans l'instant que je quittois ce domestique, il tira mystérieusement de sa poche un billet que Valville l'avoit chargé de me donner, & que j'allai lire dans ma chambre.

Je n'ai pas instruit ma mere de l'accident qui vous est arrivé chez Madame de Fare, m'y disoit-il : peut-être cette Dame sera-t-elle discrète en faveur de sa fille, qui l'en aura fortement pressée; &, dans l'espérance que j'en ai, j'ai cru devoir cacher à ma mere une Avanture, qu'il vaut mieux qu'elle ignore, s'il est possible, & qui ne serviroit qu'à l'inquiéter. Elle vous verra demain, m'a-t-elle dit. J'ai parlé à la Dutour : je l'ai mise dans nos intérêts ; rien n'a encore transpiré. Gardez-vous de votre côté, je vous prie, de rien dire à ma mere. Voilà quelle étoit-à-peu-près la substance de son Billet, que je lûs en secouant la tête à l'endroit où il me recommandoit le silence.

Vous avez beau dire, lui répondis-je en moi-même : il ne sera pas généreux de me taire ; il y aura à cela une espece de trahison ou de fourberie, à laquelle Madame de Miran ne doit point s'attendre de ma

part :



part : ce fera lui manquer de reconnoissance, & je ne sçaurois me résoudre à une dissimulation si ingrate ; il me semble que je dois lui déclarer tout, à quelque prix que se soit.

En pensant ainsi, pourtant, je n'étois pas encore déterminée à ce que je ferois : mais, cette mauvaise finesse, dont on me conseilloit d'user, répugnoit à mon cœur ; de sorte que je restai jusqu'au lendemain fort agitée, & sans prendre de résolution là-dessus. A trois heures après-midi, on m'annonça Madame de Miran, & j'allai la trouver au Parloir dans une émotion qui venoit de plusieurs motifs. Et les voici.

Me tairai-je ? C'est assurément le plus sûr, me disois-je ; mais, ce n'est pas le plus honnête, & je trouve cela lâche. Parlerai-je ? C'est le parti le plus digne ; mais, d'un autre côté, le plus dangereux. Il falloit se hâter d'opter, & j'étois déjà devant Madame de Miran, sans m'être encore arrêtée à rien.

Il est quelque fois difficile de décider entre la fortune & son devoir. Quand je dis ma fortune, je parle de celle de mon cœur, que je risquois de perdre, & du bonheur qu'il y auroit pour moi à me voir unie à un homme qui m'étoit cher ; car, je ne songeois point du tout aux biens de Valville, non plus qu'au rang qu'il me donneroit. Quand on aime bien, on ne pense qu'à son amour : il absorbe toute autre considération ;

sideration; & le reste, de quelque conséquence qu'il fût, ne m'auroit pas fait hésiter un instant. Mais, il s'agissoit de céder à Madame de Miran un accident qu'il importoit qu'elle sçut, à cause des inconveniens qui le suivroient.

Ma fille, me dit-elle, voici un Contrat de douze cens livres de rente qui vous appartient, & que je vous apporte: il est en bonne forme, vous pouvez-vous en fier à moi: c'est mon frere, qui vous le laisse; & mon fils, qui est son héritier, n'y perd rien, puisque vous devez l'épouser, & que cela lui revient: mais, n'importe, prenez, c'est un bien qui est à vous, & j'aime encore mieux dans cette occasion ci qu'il le tienne de vous que de son oncle. Voyez, je vous prie, quel début!

Helas! ma mere, lui répondis-je, ce qui me touche le plus dans tout cela, c'est la manière dont vous me traitez. Mon Dieu! que je vous ai d'obligations! Y a-t-il rien qui vaille la tendresse dont vous m'honorez? Vous sçavez, ma mere, que j'aime Monsieur de Valville; mais, mon cœur est encore plus à vous qu'à lui; ma reconnoissance pour vous m'est plus chere que mon amour. Et, là-dessus, je me mis à pleurer. Va, Marianne, me dit-elle, ta reconnoissance me fait grand plaisir; mais, je n'en veux jamais d'autre de toi, que celle qu'une fille doit avoir pour une mere bien tendre: voilà de quelle espece j'exige que soit la tienne.

tienne. Souviens-toi, que ce n'est plus une étrangère ; mais que c'est ma fille que j'aime. Tu vas bientôt achever de la devenir ; & je t'avoue qu'à présent je le souhaite autant que toi. Je vieillis, je viens de perdre le seul frère qui me restoit, je sens que je me détache de la vie ; & je ne m'y propose plus d'autre douceur, que celle d'avoir Marianne auprès de moi : je ne pourrois plus me passer de ma fille.

Mes pleurs recommencerent à ce discours : je te retirerai d'ici dans quelques jours, ajouta-t-elle ; & je t'ai déjà retenu ta place dans un autre Couvent. Es-tu contente de Madame de Fare ? Je ne l'ai pas revûe depuis que tu es revenue de chez elle : elle vint hier pour me voir ; mais, j'étois indisposée, & ne recevois personne. S'est-il encore dit quelque chose chez-elle sur le mariage entre Valville & toi, dont il fut question chez mon frère ?

Non, ma mere, on n'en parla plus, lui répondis-je, confuse & pénétrée de tant de témoignages de tendresse ; & je n'ai pas la hardiesse d'espérer qu'on en parle davantage.

Quoi ! que veux-tu dire ? reprit-elle, & d'où vient me tiens-tu ce discours ? Ne dois-tu pas être sûre de mon Cocher ? Monsieur de Valville ne vous a donc informée de rien, ma mere, lui répartis-je ? Non, me dit-elle : qu'est-il donc arrivé, Marianne ?

Que je suis perdue, ma mere, & que  
Madame

Madame de Fare sçait qui je suis, répondis-je. Eh ! qui le lui a dit, s'écria-t-elle sur le champ ? Comment le sçait-elle ? Par le plus malheureux accident du monde, repris-je. C'est que cette marchande de linge, chez qui j'ai demeuré quatre ou cinq jours, est venue per hazard à cette campagne pour y vendre quelque chose, & qu'elle m'y a trouvée.

Eh ! mon Dieu, tant pis. T'a-t-elle reconnue ? me dit-elle. Oh ! tout d'un coup, repris-je. Eh bien, achevez donc, ma fille ; que s'est-il passé ? Qu'elle a voulu, repartis-je, m'embrasser avec cette familiarité qu'elle a cru lui être permise, qu'elle s'est étonnée de me voir si ajustée, qu'elle ne m'a jamais appelée que Marianne, qu'on lui a dit qu'elle se trompoit, qu'elle me prenoit pour une autre, enfin qu'elle a soutenu le contraire, & que, pour le prouver, elle a dit mille choses qui doivent entièrement décourager votre bonne volonté, qui doivent vous empêcher de conclure notre mariage, & me priver du bonheur de vous avoir véritablement pour mere. Le tout est arrivé dans ma chambre. Mademoiselle de Fare, qui étoit présente, mais qui est une personne généreuse, & à qui Monsieur de Valville a tout conté, ne m'en a témoigné, ni moins d'estime, ni fait moins d'amitié : au contraire, aussi nous a-t-elle promis de garder un secret éternel, & n'a-t elle rien oublié pour me consoler. Mais, je suis née si mal-

malheureuse, que sa générosité ne servira à rien, ma mere. Est-ce-là tout ? Ne t'afflige point, reprit Madame de Miran ; si notre secret n'est sçu que de Mademoiselle de Fare, je suis tranquille, & il n'y a rien de gâté : nous pouvons en toute sûreté nous en fier à elle ; & tu as tort de dire que Madame de Fare sçait qui tu es : il est certain, que sa fille ne lui en aura point parlé ; & je n'aurois que cette Dame à craindre. Eh bien ! ma mere ; c'est que Madame de Fare est instruite, lui répondis-je : il y avoit-là une femme de chambre, qui a entendu tout ce que la Lingere a dit, & qui lui a tout rapporté ; & ce qui nous l'a persuadé, c'est que cette Dame, qui vint ensuite, ne me traita pas aussi honnêtement que la veille : ses manières étoient bien changées : ma mere, je suis obligée de vous l'avouer ; je croirois faire une perfidie, si je vous le cachois : vous avez eu la bonté de dire que j'étois la fille d'une de vos amies de Province ; mais, il n'y a plus moyen de se sauver par-là. Madame de Fare sçait que je ne suis qu'une pauvre orpheline, ou du moins que je ne connois point ceux qui m'ont mis au monde, & que c'étoit par pure charité que Monsieur de Climal m'avoit placée chez Madame Dutour. Voilà sur quoi il faut que vous comptiez, & ce que j'ai cru qu'il étoit de mon devoir de vous apprendre. Monsieur de Valville ne vous en a pas avertie ; mais, c'est qu'il m'aime,

&

& qu'il a craint que vous ne voulussiez plus consentir à notre mariage, & il faut lui pardonner : il est votre fils, c'est une liberté qu'il a pû prendre avec vous ; sans compter, qu'il n'y a personne que cette Avanture-ci regarde de si près que lui : c'est lui qui en souffriroit le plus, puisqu'il seroit mon mari ; mais moi, qui en aurois tout le profit, & qui ne veux pas l'avoir par une surprise qui vous seroit préjudiciable ; moi, que vous avez accablée de bienfaits, qui ne dois la qualité de votre fille qu'à votre bon cœur, & qui n'ai pas les privilèges de Monsieur de Valville, je m' imagine que je ne serois pas pardonnable, si j'avois des ruses avec vous, & si je vous dissimulois une chose, qui a de quoi vous détourner du dessein où vous êtes de nous marier ensemble. (Madame de Miran, pendant que je lui parlois, me regardoit avec une attention dont je ne pénétois pas le motif ; mais, de l'air dont elle fixoit ses yeux sur moi, il sembloit qu'elle m'examinoit plus qu'elle ne m'écoutoit ;) je continuai, & j'ajoutai.

Vous aviez envie de prendre des mesures qui auroient empêché qu'on ne me connût ; & il n'y a plus de mesures à prendre : apparemment, que Madame de Fare dira tout, malgré sa fille, qui l'aura conjurée de n'en rien faire. Ainsi, voyez, ma mere, voilà la belle-fille que vous auriez, si j'épousois Monsieur de Valville : il n'y a pas autre chose

chose à espérer. Je ne me consolerais point du bonheur dont vous auriez bien raison de me priver ; mais, je me consolerois encore moins de vous avoir trompée.

Madame de Miran qui resta quelques momens sans me répondre, me parut plus rêveuse que triste, & puis me dit, en faisant un léger soupir :

Tu m'affliges, ma fille, & cependant tu m'enchantes ; il faut convenir avec toi, que tu as un malheur bien obstiné ; n'y auroit-il pas moyen, sans que je m'en mêlasse, d'engager cette Lingere à dire, qu'en effet elle s'est méprise ? Di-moi, que lui répondis-tu alors ?

Rien, ma mere, lui repartis-je ; je ne sçus que pleurer, pendant que Mademoiselle de Fare s'obstinoit à lui dire qu'elle ne me connoissoit pas.

Pauvre enfant ! reprit Madame de Miran : yraiment, non, je ne sçavois rien de cela. Mon fils n'a eu garde de me l'apprendre ; & comme tu le dis, il est bien pardonnable, & peut-être même t'a-t-il recommandé de ne m'en point parler.

Hélas ! ma mere, repris-je, je vous ai dit qu'il m'aime : c'est toujours son excuse ; & ce n'est que d'aujourd'hui, qu'il m'a priée de me taire.

Comment, d'aujourd'hui ? s'écria-t-elle. Est-ce qu'il t'est venu voir ? Non, Madame, repartis-je ; mais, il m'a écrit, & je vous conjure de ne lui point dire que je  
vous

vous l'ai avoué : c'est le laquais que vous m'avez envoyé hier, qui m'a apporté ce petit billet de sa part. Et sur le champ, je le lui remis entre les mains. Elle le lut.

Je ne sçaurois blâmer mon fils, dit-elle ensuite : mais, tu es une fille étonnante ; & il a raison de t'aimer. Va, ajouta-t-elle, en me rendant le billet, si les hommes étoient raisonnables, il n'y a pas un, quel qu'il soit, qui ne lui enviât sa conquête ; notre orgueil est bien petit auprès de ce que tu fais-là : tu n'as jamais été plus digne du consentement que j'ai donné à l'amour de Valville, & je ne me retracte point, mon enfant, je ne me retracte point : à quelque prix que ce soit, je te tiendrai parole : je veux que tu vives avec moi, tu feras ma consolation : tu me dégoûtes de toutes les filles qu'on pourroit m'offrir pour mon fils, il n'y en a pas une qui pût m'être supportable après toi ; laisse-moi faire. Si Madame de Fare, qui, à te dire la vérité, est une bien petite femme, & l'esprit le plus frivole que je connoisse ; si elle n'a encore rien répandu de ce qu'elle sçait, ce qui est difficile à croire, vû son caractère, je lui écrirai ce soir d'une manière qui la retiendra peut être : dans le fond, comme je te l'ai dit, elle n'est que frivole & point méchante : je la verrai ensuite, je lui conterai toute son histoire ; elle est curieuse, elle aime qu'on lui fasse des confidences, je la mettrai dans la nôtre, & elle m'en fera

fi



fi obligée, qu'elle sera la première à me louer de ce que je fais pour toi, & qu'elle pensera de ta naissance pour le moins aussi avantageusement que moi, qui pense qu'elle est très bonne. Et supposons qu'elle ait déjà été indiscrette ; n'importe, ma fille, on trouve des remèdes à tout : console-toi ; j'en imagine un ; il ne s'agit dans cette occurrence-ci, que de me mettre à l'abri de la censure. Il suffira que rien ne retombe sur moi. A l'égard de Valville, il est jeune ; &, quelque bonne opinion qu'on ait de lui, il a beaucoup d'amour, tu es de la plus aimable figure du monde, & la plus capable de mener loin le cœur de l'homme le plus sage : or, si mon fils t'épouse, & qu'on soit bien sûr que je n'y aye point consenti, il aura tort, & ce ne sera pas ma faute : au surplus, je suis bonne, on me connoît assez pour telle : je ne manquerai pas d'être très-irritée ; mais, enfin, je pardonnerai tout : tu entens bien ce que je veux dire, Marianne ; ajouta-t-elle en souriant.

A quoi je ne répondis, qu'en me jettant comme un folle sur une main, dont, par hazard, elle tenoit alors un des barreaux de la grille.

Je pleurai d'aise, je criai de joye, je tombai dans des transports de tendresse, de reconnoissance, en un mot, je ne me possédai plus ; je ne sçavois plus ce que je disois : ma chere mere, mon adorable mere.

Ah !

Ah ! mon Dieu, pourquoi n'ai-je qu'un cœur ? Est-il possible qu'il y en ait un comme le vôtre ! Ah ! Seigneur, quelle ame ? Et mille autres discours que je tins, & qui n'avoient point de suite.

As-tu pû croire, qu'une aussi louable sincérité que la tienne, tourneroit à ton désavantage auprès d'une mere comme moi, Marianne ? me dit Madame de Miran, pendant que je me livrois à tous les mouvemens que je viens de vous dire.

Hélas ! Madame, est-ce qu'on peut s'imaginer, rien de semblable à vous & vos sentimens, lui répondis-je, quand je fus un peu plus calme ? Si je n'y étois pas accoutumée, je ne le croirois pas. Serre donc le parchemin que je t'ai donné, me dit-elle, (c'étoit de ce contrat dont elle parloit.) Sçais-tu bien, que, suivant la date de la donation, il t'est déjà dû un premier quartier de la rente, & que je te l'apporte ? Le voilà, ajoûta-t-elle, en tirant de sa poche un petit rouleau de louis d'or, qu'elle me força de prendre, à cause que je le refusois ; je voulois qu'elle me le gardât.

Il fera mieux entre vos mains qu'entre les miennes, lui disois-je : qu'en ferai-je ? Ai-je besoin de quelque chose avec vous ? Me laissez-vous manquer de rien ? N'ai-je pas tout en abondance ? J'ai encore l'argent que vous m'avez donné vous-même, (cela étoit vrai,) & celui, dont j'ai hérité à la mort de la Demoiselle qui m'a élevée,  
me

me reste aussi. Prenez toujours, me dit-elle, prenez ; il faut bien t'accoutâmer à en avoir, & celui-ci est à toi.

Alors, nous entendimes ouvrir la porte du Parloir où j'étois. Je ferai donc ce rouleau, & nous vîmes entrer l'Abbesse de notre Couvent.

J'ai sçû que vous étiez ici, dit-elle à Madame de Miran, ou plutôt à ma mère ; car, je ne dois plus l'appeler autrement : ne l'étoit elle pas, si elle n'étoit pas même quelque chose de mieux ?

J'ai sçû que vous étiez ici, Madame, lui dit donc l'Abbesse d'un ton de condoléance, (à cause que je lui avois dit la mort de Monsieur de Climal) & je viens pour avoir l'honneur de vous voir un moment : je devois cet après-midi envoyer chez vous ; je l'avois dit à Mademoiselle.

Elles eurent ensuite un instant de conversation très-sérieuse. Madame de Miran se leva : je serai quelque tems sans vous revoir, & même sans sortir, Marianne, me dit-elle ; adieu : & puis elle salua l'Abbesse, & partit. Jugez de la tranquillité où elle me laissa. Qu'avois-je désormais à craindre ? Par où mon bonheur pouvoit-il m'échapper ? Y avoit-il de revers plus terrible pour moi que celui que je venois d'essuyer, & dont je sortois victorieuse ? Non, sans doute ; & , puisque la bonté de Madame de Miran, à mon égard, résistoit à d'aussi puissans motifs de dégoût, je pouvois défier le

sort de me nuire : ce n'étoit fait, ceci épui-  
soit tout, & je n'avois plus contre moi,  
raisonnablement parlant, que la mort de ma  
mere, celle de son fils, ou la mienne.

Encore, celle de ma mere, qui je crois,  
(& l'amour me le pardonne) qui, dis-je,  
m'auroit, je pense, été plus sensible que  
celle de Valville même, n'auroit pas, sui-  
vant tout apparence, empêché pour lors  
notre mariage : de sorte que je nageois dans  
la joye, & je me disois, tous mes malheurs  
sont donc finis ; &, qui plus est, si mes  
premières infortunes ont commencé par être  
excessives, il me semble que mes premières  
prosperitez commencent de même ; je n'ai  
peut-être pas perdu plus de biens que j'en  
retrouve ; la mere, à qui je dois la vie, n'au-  
roit peut-être pas été plus tendre que la  
mere qui m'adopte, & ne m'auroit pas laissé  
un meilleur nom que celui que je vais por-  
ter.

Madame de Miran me tint parole : dix  
ou douze jours se passerent sans que je la  
viffe ; mais, presque tous les jours elle en-  
voyoit au Couvent, & je reçus aussi deux ou  
trois bellets de Valville, & ceux-ci, sa mere  
les sçavoit : je ne vous les rapporterai point,  
il y en avoit de trop longs. Voici seule-  
ment ce que j'ai retenu du premier.

“ Vous m'avez décelé à ma mere, Ma-  
“ demoiselle, (& c'est que j'avois montré  
“ son dernier billet à Madame de Miran) ;  
“ mais, vous n'y gagnerez rien, au con-  
“ traire,

“ traire, au lieu d’un billet ou deux, que  
 “ j’aurois tout au plus hazardé de vous é-  
 “ crire, vous en recevrez trois ou quatre,  
 “ & davantage : en un mot, tant qu’il me  
 “ plaira ; car, ma mere le veut bien, & il  
 “ faut, s’il vous plait, que vous le veuillez  
 “ bien aussi ; je vous avois priée de ne lui  
 “ dire, ni l’impertinence de la Dutour, ni  
 “ le sot procédé de Madame de Fare, &  
 “ vous n’avez tenu compte de ma priere ;  
 “ vous avez un petit cœur mutin, qui s’est  
 “ avisé d’être plus franc & plus généreux  
 “ que le mien ; quel tort cela m’a-t-il fait ?  
 “ Aucun, & graces au Ciel, je vous mets  
 “ au pis ; si je n’ai pas le cœur aussi no-  
 “ ble que vous, en revanche celui de ma  
 “ mere vaut bien le vôtre ; entendez-vous,  
 “ Mademoiselle ? Ainsi, il n’en fera ni plus  
 “ ni moins ; & quand nous serons mariez,  
 “ nous verrons un peu s’il est si vrai que  
 “ le vôtre soit plus noble que le mien ; &  
 “ en attendant je puis me vanter, du moins,  
 “ de l’avoir plus tendre. Sçavez-vous ce  
 “ qu’ont produit tous les aveus que vous a-  
 “ vez faits à ma mere ? Valville, m’a-t-elle  
 “ dit, ma fille est incomparable ; tu lui a-  
 “ vois recommandé le secret sur ce qui s’est  
 “ passé chez Madame de Fare, & je ne t’en  
 “ sçais pas mauvais gré : mais, elle m’a  
 “ tout dit, & je n’en reviens point ; je  
 “ l’aime mille fois plus que je ne l’ainiois,  
 “ & elle vaut mieux que toi.”

Le reste du billet étoit rempli de ten-

dressés : mais, voilà le seule dont je me suis ressouvenue, & qui fût essentiel. Revê nons. Il y avoit donc dix ou douze jours que je n'avois vû personne de chez Madame de Miran, quand sur les dix heures du matin, on vint me dire qu'il y avoit une parente de ma mere qui me demandoit, & qui m'attendoit au Parloir.

Comme on ne me dit point si elle étoit vieille ou jeune, je m'imaginai que c'étoit Mademoiselle de Fare, qui, après sa mere ; étoit la seule parente de Madame de Miran que je connusse ; & je descendis, persuadée que ce ne pouvoit être qu'elle.

Point du tout, je ne trouvai au lieu d'elle, qu'une grande femme maigre & menue, dont le visage étroit & long lui donnoit une mine froide & sèche, avec de grands bras extrêmement plats, au bout desquels étoient deux mains pâles & décharnées, dont les doigts ne finissoient point. A cette vision, je m'arrêtai, je crus qu'on se trompoit, & que c'étoit une autre Marianne à qui ce grand spectre en vouloit, (car c'étoit sous le nom de Marianne qu'elle m'avoit fait appeller,) Madame, lui dis-je, je ne sçache point avoir l'honneur d'être connue de vous, & ce n'est pas moi que vous demandez apparemment.

Vous m'excuserez, me répondit-elle ; mais, pour en être plus sûre, je vous dirai, que la Marianne que je cherche est une jeune fille orpheline, qui, dit-on, ne connoît, ni ses  
 parens,

parens, ni sa famille, qui a demeuré quelques jours en apprentissage chez une marchande Lingere, appelée Madame Dutour, & que Madame la Marquise de Fare emmena ces jours passez à sa maison de compagnie. A tout ce que je dis-là, Mademoiselle, cette Marianne qui est Pensionnaire de Madame de Miran, n'est-ce pas vous ?

Oui, Madame, lui repartis-je : quelque intention que vous ayez en me le demandant, c'est moi-même ; je ne le nierai jamais : j'ai trop de cœur, & trop de sincérité pour cela.

C'est fort bien répondu, reprit-elle : vous êtes très-aimable ; c'est dommage que vous portiez vos vûës un peu trop haut. Adieu, la belle fille, je ne voulois pas en sçavoir davantage ; & là-dessus, sans autre compliment, elle rouvrit la porte du Parloir pour s'en aller.

Etonnée de cette singuliere façon d'agir, je restai d'abord comme immobile, & puis la rappelant sur le champ : Madame, lui criai-je, Madame, à propos de quoi me venez-vous donc voir ? Etes-vous parente de Madame de Miran, comme vous me l'avez fait dire ? Oui, ma belle enfant, très-parente me repartit-elle, & une parente, qui aura un peu plus de raison qu'elle.

Je ne sçais pas vos desseins, Madame, repris-je à mon tour ; mais ce seroit bien mal-fait à vous, si vous veniez ici pour me

surprendre. Elle ne me répondit rien, & acheva de descendre.

Qu'est-ce que cela signifie, m'écriai-je toute seule, & à quoi tend une visite si extraordinaire? Est-ce encore quelque orage, qui vient fondre sur moi? Il en sera tout ce qu'il pourra; mais, je n'y entens rien.

Et, là-dessus, je retournai à ma chambre, dans la résolution d'informer Madame de Miran de ce nouvel accident: non que je crusse qu'il y eût eu du mal à ne lui en rien dire; car, de quelle conséquence cela pourroit-il être? Je n'y en voyois aucune: mais, il y eût toujours eu quelque mystère à ne lui en point parler; & ce mystère, tout indifférent qu'il me paroissoit, je me le ferois reproché, il me seroit resté sur le cœur.

En un mot, je n'aurois pas été contente de moi: & puis, me direz-vous, vous ne couriez aucun risque à être franche; vous deviez même y avoir pris goût, puisque vous ne vous en étiez jamais trouvée, que mieux de l'avoir été avec Madame de Miran, & qu'elle avoit toujours récompensé votre franchise.

J'en conviens, & peut-être ce motif faisoit-il beaucoup dans mon cœur: mais, c'étoit du moins sans que je m'en apperçusse, je vous jure: & je croyois là-dessus ne faire que les purs mouvemens de ma reconnaissance.

Quoi



Quoi qu'il en soit, j'écrivis à Madame de Miran : Mardi à telle heur, lui disois-je, est venue me voir une Dame que je ne connois point, qui s'est dit votre parente, qui est faite de telle & telle manière ; & qui, après s'être bien assurée que j'étois la personne qu'elle vouloit voir, ne m'a dit que telle & telle chose ; (& là-dessus je rapportois ses propres paroles, que j'étois bien aimable, mais que c'étoit domsnage que je portasse mes vtiès un peu trop haut ;) & qui ensuite, ajoutois-je s'est brusquement retirée, sans autre explication.

Au portrait que tu me fais de la Dame en question, me répondit par un petit billet Madame de Miran, je devine qui ce peut-être, & je te le dirai demain dans l'après-midi. Demeure en repos. Aussi y demeurai-je ; mais, ce ne sera pas pour long-tems.

Entre dix & onze le lendemain matin, une Sœur converse entra dans ma chambre, & me dit de la part de l'Abbesse, qu'il y avoit une Femme de chambre de Madame de Miran, qui venoit pour me prendre avec le carosse, & qu'ainsi je me hâtasse de m'habiller.

Je le crois, il n'y avoit rien de plus positif, & je m'habille.

J'eus bien-tôt fait, un demi quart d'heure après je fus prête, & je descendis.

La Femme de chambre en question, qui se promenoit dans la cour, parut à la porte

quand on me l'ouvrit. Je vis une femme assez bien faite, mise à-peu-près comme elle devoit être, avec des façons convenables à son état, enfin une vraie Femme de chambre extrêmement reverencieuse.

De douter qu'elle fût à Madame de Miran; en vertu de quoi cette défiance me seroit-elle venue? Voici le carosse dans lequel elle est arrivée, & ce carosse est à ma mere: il étoit un peu différent de celui que je connoissois, & que j'avois toujours vû; mais, ma mere peut en avoir plus d'un.

Mademoiselle, me dit cette Femme de chambre, je viens vous prendre, & Madame de Miran vous attend.

Seroit-ce, lui dis-je, qu'elle va dîner ailleurs, & qu'elle veut m'emmener avec elle? Il est pourtant de bonne heure.

Non, ce n'est pour aller nulle part, je pense, & il me semble que ce n'est seulement que pour passer la journée avec vous, me répondit-elle, après avoir un instant hésité comme une personne qui ne sçait que répondre. Mais cet instant d'embarras fut si court, que je n'y songeai que lorsqu'il ne fut plus tems.

Allons, Mademoiselle, lui dis-je, partons, & sur le champ nous montames en carosse. Je remarquai cependant que le Cocher m'étoit inconnu, & il n'y avoit point de Laquais.

Cette Femme de chambre se mit d'abord vis-à-vis de moi; mais, à peine fûmes-nous  
sorties

forties de la cour du Couvent, qu'elle me dit : je ne sçauois aller de cette façon-là, vous voulez bien que je me place à côté de vous.

Je ne répondis mot, mais je trouvai l'action familière. Je sçavois que ce n'étoit point l'usage, je l'avois entendu dire. Pourquoi, pensai-je en moi-même, cette femme-ci en agit-elle si librement avec moi, qui suis censée être si fort au-dessus d'elle, & qu'elle doit regarder comme une amie de sa Maîtresse ? Je suis persuadée, que ce n'est pas là l'intention de Madame de Miran.

Après cette réflexion, il m'en vint une autre : j'observai, que le Cocher n'avoit point la liyrée de ma mere ; & tout de suite, je songeai encore à cette étonnante visite ; que j'avois reçue la veille de cette parente de Madame de Miran ; & toutes ces considerations furent suivies d'un peu d'inquietude.

Qu'est ce que c'est ce Cocher ? lui dis-je, je ne l'ai jamais vû à votre Maîtresse, Mademoiselle. Aussi n'est-il point à elle, me répondit cette femme : c'est celui d'une Dame qui l'est venue voir, & qui a bien voulu le prêter pour me mener à votre Couvent. Et pendant ce tems nous avancions. Je ne voyois point encore la rue de Madame de Miran, que je connoissois, & qui étoit aussi celle de la Dutour.

Vous vous ressouviendrez bien que je sçavois le chemin de chez cette Lingere à

mon Couvent ; puisque c'étoit de chez elle que j'étois partie pour m'y rendre avec mes hardes, que j'y fis porter : & je ne voyois aucune des rues que j'avois traversées alors.

Mon inquiétude en augmenta si fort, que le cœur m'en battit. Je n'en laissai pourtant rien paroître, d'autant plus que je m'accusois moi-même d'une méfiance ridicule.

Arriverons-nous bien-tôt ? lui dis-je : par quel chemin nous conduit donc ce Cocher ? Par le plus court, & dans un moment nous arrêterons, me répondit-elle.

Je regardois, j'examinois ; mais, inutilement. Cette rue de la Dutour & de manière ne venoit point ; & , qui pis est, voici notre carrosse qui entre subitement par une grande porte qui étoit celle d'un Couvent.

Eh ! mon Dieu ! m'écriai-je alors, où me menez-vous ? Madame de Miran ne demeure point ici, Mademoiselle : je crois que vous me trompez ; & aussi-tôt j'entens refermer la porte par laquelle nous étions entrées, & le carrosse s'arrête au milieu de la cour.

Ma conductrice ne disoit mot. Je changeai de couleur, & je ne doutai plus, qu'on ne m'eût fait une surprise.

Ah ! misérable ! dis-je à cette femme, où fais-je, & quel est votre dessein ? Point de bruit, me répondit-elle : il n'y a pas si grand mal ; & je vous mène en bon lieu, comme vous voyez. Au reste, Mademoiselle

selle Marianne, c'est en vertu d'une Autorité supérieure, que vous êtes ici : on auroit pû vous enlever d'une manière qui eût fait plus d'éclat ; mais, on a jugé à propos d'y aller plus doucement, & c'est moi qu'on a envoyée pour vous tromper comme je l'ai fait.

Pendant qu'elle me parloit ainsi, on ouvrit la porte de la clôture, & je vis deux ou trois Religieuses, qui, d'un air souffrant & affectueux, attendoient que je fusse descendue de carosse, & que j'entrasse dans le Couvent.

Venez, ma belle enfant, venez, s'écrierent-elles : ne vous inquiétez point ; vous ne ferez pas fâchée d'être parmi nous. Une Tourriere approcha du carosse, où, la tête baissée, je versois un torrent de larmes.

Allons, Mademoiselle, vous plaist-il de venir ? me dit-elle, en me donnant la main. Aidez-la de votre côté, ajouta-t-elle à la femme qui m'avoit conduite, & je descendis mourante.

Il fallut presque qu'elles me portassent ; je fus remise pâle, interdite, & sans force, entre les mains de ces Religieuses, qui de là me porterent à leur tour jusques à une chambre assez propre, où elles me mirent dans un fauteuil à côté d'une table.

J'y restai sans dire mot, toute baignée de mes larmes, & dans un état de foiblesse qui approchoit de l'évanouissement. J'avois les yeux fermez ; ces filles me parloient ;

m'exhortoient à prendre courage, & je ne leur répondois que par des sanglots & par des soupirs.

Enfin, je levai la tête, & jettai sur elles une vûë égarée. Alors, une de ces Religieuses me prenant la main, & la pressant entre les siennes :

Allons, Mademoiselle, tâchez donc de revenir à vous, me dit-elle ; ne vous alarmez point : ce n'est pas un si grand malheur que d'avoir été conduite ici ; nous ne sçavons pas le sujet de votre douleur ; mais, de quoi est-il question ? Ce n'est pas de mourir : c'est de rester dans une maison où vous trouverez peut-être plus de douceur, & plus de consolation, que vous ne pensez. Dieu n'est-il pas le Maître ? Hélas ! Peut-être le remercieriez-vous bientôt de ce qui vous paroît aujourd'hui si fâcheux, ma fille : patience, c'est peut-être une grace qu'il vous fait ; calmez-vous, nous vous en prions ; n'êtes-vous pas Chrétienne, & quels que soient vos chagrins, faut il les porter jusqu'au désespoir, qui est un si grand péché ? Hélas ! mon Dieu, nous arrive-t-il rien ici bas, qui mérite que nous vous offensions ! Pourquoi tant gémir & tant pleurer ? Vous pouvez bien penser, qu'on n'a contre vous aucune intention qui doive vous faire peur ? On nous a dit mille biens de vous, avant que vous vinssiez : vous nous êtes annoncée comme la fille du monde la plus raisonnable ; montrez-nous donc qu'on

a dit vrai. Votre physionomie promet un esprit si bien fait : il n'y en a pas une de nous ici, qui ne vous aime déjà, je vous assure ; c'est-ce que nous nous sommes dites toutes tant que nous sommes, seulement en vous voyant : & si Madame n'étoit pas indisposée & dans son lit, se feroit elle qui vous auroit reçûë, tant elle est impatiente de vous voir. Ne démentez donc point la bonne opinion qu'on nous a donnée de vous, & que vous nous avez donnée vous-même. Nous sommes innocentes de l'affliction qu'on vous cause : on nous a dit de vous recevoir ; & nous vous avons reçue avec tendresse, & charmées de vous.

Hélas ! ma Mere, répondis-je en jettant un soupir, je ne vous accuse de rien : je vous rends mille graces à vous, & à ces Dames, de tout ce que vous pensez d'obligeant pour moi.

Et je leur dis ce peu de mots d'un air si plaintif & si attendrissant ; on a quelquefois des tons si touchans dans la douleur ; avec cela, j'étois si jeune, & par-là si intéressante, que je fis, je pense, pleurer ces bonnes filles.

Elle n'a pas dîné, sans doute, dit une d'entre elles : il faudroit lui apporter quelque chose. Il n'est pas nécessaire, repris-je, & je vous en remercie, je ne mangerois point.

Mais il fut décidé, que je prendrois du moins un potage, qu'on alla chercher, & qu'on apporta avec un petit dîner de Communauté,

munauté, & pour dessert du fruit d'assez bonne mine.

Je refusai de tout d'abord ; mais, ces Religieuses étoient si pressantes ; & ces personnes-là, dans leurs douces façons, ont quelque chose de si engageant, que je ne pus me dispenser de goûter de ce potage, de manger du reste, & de boire un peu de vin & d'eau, toujours en refusant, toujours en disant, Je ne sçaurois.

Enfin, m'en voilà quitte ; me voilà, non pas consolée, mais du moins assez calme. A force de pleurer, on tarit les larmes : je venois de prendre un peu de nourriture, on me caressoit beaucoup, & insensiblement cette désolation à laquelle je m'étois abandonnée, se relâcha ; de l'affliction, je tombai dans la tristesse ; je ne pleurai plus, je me mis à rêver.

De quelle part me vient le coup qui me frappe, me disois je : que pensera là-dessus Madame de Miran, que fera t-elle ? N'est-ce point cette parente de mauvais augure, que j'ai vû à mon Couvent, qui est cause de ce qui m'arrive ? Mais, comment s'y est elle prise ? Madame de Fare, n'entre-t-elle pas dans le complot ? Quel dessein a-t-on ? Ma mere ne me secourera-t-elle point ? Découvrira-t-elle où je suis ? Valville pourra-t-il se résoudre à me perdre ? Ne le gagnera-t-on pas lui-même ? Ne lui persuadera-t-on pas de m'abandonner ? Madame de Miran n'a t-elle consenti à rien ; ou bien ne se ren-  
dra-



dra-t-elle pas à tout ce qu'on lui dira contre moi ? Ils ne me verront plus tous deux, on dit que l'Autorité s'en mêle. Mon Histoire deviendra publique. Ah ! mon Dieu ! il n'y aura plus de Valville pour moi, peut-être plus de mere !

C'étoit ainsi que je m'entretenois : les Religieuses, qui m'avoient reçue, n'étoient plus avec moi, la cloche les avoit appellées au Chœur. Une Sœur Converse me tenoit compagnie, & disoit son chapelet, pendant que je m'occupois de ses douloureuses réflexions, que j'adoucissois quelquefois de pensées plus consolantes.

Ma mere m'aime tant, c'est un si bon cœur, elle a été jusques ici si inébranlable, j'ai reçu tant de témoignages de sa fermeté ! est-il possible qu'elle change jamais ? Que ne m'a-t-elle pas dit encore la dernière fois qu'elle m'a vûe ? Je veux finir mes jours avec toi ; je ne sçaurois plus me passer de ma fille : & puis, Valville est un si honnête homme, une ame si tendre, si généreuse. Ah ! Seigneur ! que de détresses ! Qu'est-ce que tout cela deviendra ? C'étoit-là par où je finissois ; & c'étoit en effet tout ce que je pouvois dire.

Aux soupirs que je pouffois, la bonne Sœur Converse, tout en continuant son chapelet, & sans parler, levoit quelquefois les épaules, de cet air, qui signifie qu'on plaint les gens, & qu'ils nous font quelquefois compassion.

Quelque-

Quelquefois aussi elle interrompoit ses prières, & me disoit: Eh! mon bon Jesus, ayez pitié de nous! Hélas! Mademoiselle, que Dieu vous console, & vous soit en aide!

Mes Religieuses revinrent me trouver: Eh bien, qu'est-ce? me dirent-elles. Sommes-nous un peu plus tranquilles? Ah ça, vous n'avez pas vu notre Jardin: il est fort beau. Madame nous a dit de vous y mener, venez y faire un tour, la promenade dissipe, cela réjouit. Nous avons les plus belles allées du monde; & puis nous irons voir Madame qui est levée!

Comme il vous plaira, Mesdames, répondis-je; & je les y suivis. Nous nous y promenâmes environ trois quarts d'heure; ensuite, nous nous rendîmes dans l'appartement de l'Abbesse: mais, ces Religieuses n'y restèrent qu'un instant avec moi, & se retirèrent insensiblement l'une après l'autre.

Cette Abbesse étoit âgée, d'une grande naissance, & me parut avoir été belle fille.

Je n'ai rien vu de si ferein, de si posé, & en même tems de si grave, que cette phisionomie-là.

Je viens de vous dire qu'elle étoit âgée; mais, on ne remarquoit pas cela tout d'un coup; c'étoit de ces visages qui ont l'air plus ancien que vieux; on diroit que le tems les ménage, que les années ne s'y font point appesanties, qu'elles n'y ont fait que glisser; aussi n'y ont elles laissé que des rides douces & légères.

Ajoutez

Ajoutez à tout ce que je dis-là, je ne fais quel air de dignité ou de prud'homme monacale ; & vous pourrez vous représenter l'Abbesse en question, qui étoit grande, & d'une propreté exquise : imaginez vous quelque chose de simple, mais d'extrêmement net & d'arrangé, qui réjaillit sur l'ame, & qui est comme une image de sa pureté, de sa paix, de sa satisfaction, & de la sagesse de ses pensées.

Dés que je fus seule avec cette Dame : Mademoiselle, asseyez-vous, je vous prie, me dit-elle ; je pris donc un siège : on me l'avoit bien dit, ajouta t-elle, qu'on se prévient tout d'un coup en votre faveur ; il n'est pas possible, avec l'air de douceur que vous avez, que vous n' soyez extrêmement raisonnable : toutes mes Religieuses sont enchantées de vous ; dites-moi, comment vous trouvez-vous ici ?

Hélas, Madame, lui répondis-je, je m'y trouverois fort bien, si j'y étois venue de mon plein gré ; mais, je n'y suis encore que fort étonnée de m'y voir, & fort en peine de sçavoir pourquoi on m'y a mise ?

Mais, me répartit-elle, n'en devivez-vous pas la raison ? Ne soupçonnez vous point ce qui en peut être cause ? Non, Madame, repris-je : je n'ai fait, ni de mal, ni d'injure, à personne.

Eh bien, je vais donc vous apprendre de quoi il s'agit, me répondit elle, ou du moins ce qu'on m'a dit là-dessus, & ce que  
je

je me suis vuë, les secours que j'ai reçûs d'un honnête-homme, qui vient de mourir aussi ; ou bien, si l'on veut, les aumônes qu'il m'a faites, car c'est ainsi que je me suis expliquée, pour m'humilier davantage, pour mieux poindre mon indigence, pour rendre Monsieur de Valville plus honteux de l'amour qu'il avoit pour moi. Que veut-on de plus ? Je ne me suis point épargnée, j'en ai peut-être plus dit qu'il n'y en a, de peur qu'on ne s'y trompât : il n'y a peut-être personne, qui eût la cruauté de me traiter aussi mal que je l'ai fait moi-même ; & je ne comprends pas, après tout ce que j'ai avoué, comment Madame de Miran, & Monsieur de Valville, ne m'ont pas laissée-là ; je devois les faire fuir ; je défierois, qu'on imaginât une personne plus chétive que je me la suis rendue : ainsi, il n'y a plus rien à m'objecter. à cet égard, on ne sauroit me mettre plus bas, & les répétitions ne serviroient plus qu'à accabler une fille si affligée, si à plaindre, & si infortunée que moi. Vous, Madame, qui êtes Abbessé & Religieuse, vous n'avez point d'autre parti à prendre, que d'avoir pitié de moi, & que de refuser d'être de moitié avec les personnes qui me persécutent, & qui me font un crime d'un amour, dont il n'a pas tenu à moi de guérir Monsieur de Valville, & qui est plutôt un effet de la permission de Dieu, que de mon adresse & de ma volonté. Si les hommes sont si glorieux,

rieux; ce n'est pas à une Dame aussi pieuse & aussi charitable que vous, à approuver leur mauvaise gloire; & s'il est vrai aussi, que j'aye beaucoup de mérite, ce que je n'ai pas la hardiesse de croire, vous devez donc trouver que j'ai tout ce qu'il faut. Monsieur de Valville, qui est un homme du monde, ne m'en a pas demandé davantage; il s'est bien contenté de cela. Madame de Miran, qui est généralement aimée & estimée, qui a un rang à conserver, aussi bien que ceux qui me nuisent, & qui n'aimeroit pas plus à rougir qu'eux, s'en est contentée de même, quoique j'aye fait tout mon possible afin qu'elle ne se contentât point. Elle le sçait: cependant, la mere & le fils pensent l'un comme l'autre. Veut-on que je leur résiste, que je refuse ce qu'ils m'offrent: sur-tout, quand je leur ai moi-même donné tout mon cœur, & que ce n'est, ni leurs richesses, ni leur rang, que j'estime, mais seulement leur tendresse? D'ailleurs, ne sont-ils pas les maîtres? Ne sçavent-ils pas ce qu'ils font? Les ai-je trompez? Ne sçais-je pas que c'est trop d'honneur pour moi? On ne m'apprendra rien là-dessus, Madame: ainsi, au nom de Dieu, n'en parlons plus. Je suis la dernière de toutes les créatures de la terre en naissance, je ne l'ignore pas, en voilà assez. Ayez seulement la bonté de me dire à présent, qui sont les gens qui mont mise ici, & ce qu'ils

qu'ils prétendent avec la violence avec laquelle ils en usent aujourd'hui contre moi ?

Ma chère enfant, me répondit l'Abbesse, en me regardant avec amitié, à la place de Madame de Miran, je crois que je penserois comme elle : j'en suis tout-à-fait dans vos raisons ; mais, ne le dites pas.

A ce discours, je lui pris la main, que je baisai ; & cette action parut lui plaire, & l'attendrir.

Je suis bien éloignée de vouloir vous chagriner, ma fille, continua-t-elle. Je ne vous ai parlé comme vous venez de l'entendre, qu'à cause qu'on m'en a priée ; & avant que vous vîssiez, je ne vous imaginois pas telle que vous êtes ; il s'en faut de beaucoup : je m'attendois à vous trouver jolie, & peut-être spirituelle ; mais, ce n'étoit-là ni l'esprit, ni les graces ; & encore moins le caractère, que je me figurois : vous êtes digne de la tendresse de Madame de Miran, & de sa complaisance pour les sentimens de son fils, en vérité très-digne. Je ne connois point cette Dame : mais, ce qu'elle fait pour vous me donne une grande opinion d'elle ; & elle ne peut être elle-même qu'une femme d'un très-grand mérite.

Que tout ce que je vous dis-là ne vous passe point ; je vous le répète, ajouta-t-elle, en me voyant pleurer de reconnoissance : & venons au reste.

C'est

C'est par un ordre supérieur que vous êtes ici ; & voici ce que je suis encore chargée de vous proposer.

C'est de vous déterminer, ou à rester dans notre Maison, c'est-à-dire à y prendre le voile, ou de consentir à un autre mariage.

Je souhaiterois que le premier parti vous plût, je vous l'avoue sincèrement ; & je souhaiterois, autant pour vous que pour moi, à qui l'acquisition d'une fille comme vous seroit grand plaisir ; & d'où vient aussi pour vous ? C'est que vous êtes belle, & que dans le monde, avec la beauté que vous avez, & quelque vertueuse qu'on soit, on est toujours exposée soi-même à force d'exposer les autres, & qu'enfin vous seriez ici en toute sûreté, & pour vous, & pour eux.

Quel plus grand avantage d'ailleurs peut-on tirer de sa beauté, que de la consacrer à Dieu, qui vous l'a donnée, & de qui vous n'éprouverez, ni l'infidélité, ni le mépris, que vous avez à craindre de la part des hommes & de votre mari même ? C'est souvent un malheur que d'être belle ; un malheur pour le tems, un malheur pour l'éternité. Vous croirez que je vous parle en Religieuse ? Point du tout : je vous parle le langage de la Raison, un langage dont la vérité se justifie tous les jours, & que la plus saine partie des gens du siècle vous tiendroient eux-mêmes,

Mais, je ne vous le dis qu'en passant, & je n'appuye point là-dessus.

Voilà

Voilà donc les deux choses que j'ai promis de vous proposer aujourd'hui ; & dès ce soir, on doit venir sçavoir votre réponse : consultez-vous, ma chere enfant, voyez ce qu'il faut que je dise, & quelle parole je donnerai pour vous ; car, on demande votre parole sur l'un ou sur l'autre de ces deux partis, sous peine d'être dès demain transférée ailleurs, & même bien loin de Paris, si vous ne répondiez pas : ainsi, dites-moi ; Voulez-vous être Religieuse ? Aimez-vous mieux être mariée ?

Hélas ! ma mere, ni l'un, ni l'autre, répartis-je : je ne suis pas en état de m'offrir à Dieu de la manière dont on me le propose ; & vous ne me le conseilleriez pas vous-même, le cœur, comme je l'ai, plein d'une tendresse, ou plutôt d'une passion, qui n'a à la vérité que des vûes légitimes, & qui, je crois, est innocente aujourd'hui, mais qui cesseroit de l'être, dès que je serois engagée par des vœux : aussi ne m'engagerois-je point, le Ciel m'en préserve ! je ne suis pas assez heureuse pour le pouvoir : à l'égard du mariage auquel on prétend que je consente, qu'on me laisse de tems pour réfléchir là-dessus.

On ne vous en laisse point, ma fille, me répondit l'Abbesse ; & c'est une affaire qu'on veut se hâter de conclure : vous devez être mariée en très-peu de jours, ou vous résoudre à sortir de Paris, pour être conduite, on ne m'a pas dit où ; & si vous m'en croyez,



croyez, mon avis feroit que vous promissiez de prendre le mari en question, à condition que vous le verrez auparavant, que vous sçavez quel homme c'est, de quelle part il vient, qu'elle est sa fortune ; & que vous parlerez même à ceux qui veulent que vous l'épousiez : ce sont de ces choses qu'on ne peut, ce me semble, vous refuser, quelque envie qu'on ait d'aller vite. Vous y gagnerez du tems : eh ! que sçait-on ce qui peut arriver dans l'intervale ?

Vous avez raison, Madame, lui dis-je en soupirant : c'est-là cependant une bien petite ressource ; mais, n'importe, il n'y a donc qu'à dire que je consens au mariage, pourvu qu'on m'accorde tout ce que vous venez de dire : peut-être quelque événement favorable me délivrera-t-il de la persécution que j'éprouve.

Nous en étions-là, quand une Sœur avertit l'Abbesse qu'on l'attendoit à son Parloir. Ce pourroit bien être de vous dont il est question, ma fille, me dit-elle ; je soupçonne que c'est votre réponse qu'on vient sçavoir : en tout cas, nous nous reverrons tantôt ; j'ai de bonnes intentions pour vous, ma chere enfant, soyez-en persuadée.

Elle me quitta là-dessus, & je revins dans la chambre où j'avois dîné : j'y entrai le cœur mort ; je suis sûre que je n'étois pas reconnoissable : j'avois l'esprit bouleversé, c'étoit de ces accablemens où l'on est comme imbécille.

Je fus bien une heure dans cet état. J'entendis ensuite qu'on ouvroit ma porte : on entra : je regardois qui c'étoit, ou plutôt j'ouvris les yeux, & ne disois mot ; on me parloit, je n'entendois pas : hem ! quoi ? que voulez-vous ? voilà tout ce qu'on pouvoit tirer de moi. Enfin, on me répéta si souvent que l'Abbesse me demandoit, que je me levai pour aller la trouver.

Je ne me trompois pas, me dit-elle, d'aussi loin qu'elle m'apperçut ; c'est de vous dont il s'agissoit, & j'augure bien de ce qui va se passer. J'ai dit que vous acceptiez le parti du mariage, & demain entre onze heures & midi on enverra un carosse, qui vous menera dans une maison, où vous verrez, & le mari qu'on vous destine, & les personnes qui vous le proposent : j'ai taché, par tous les discours que j'ai tenus, de vous procurer les égards que vous méritez ; & j'espère qu'on en aura pour vous. Mettez votre confiance en Dieu, ma fille : tous les événemens dependent de sa providence ; & si vous avez recours à lui, il ne vous abandonnera pas. Je vous aurois volontiers offert d'envoyer avertir Madame de Miran que vous êtes ici ; mais, quelque plaisir que je me fisse de vous obliger, c'est un service qu'il ne m'est pas permis de vous rendre. On a exigé, que je ne me mêlerois de rien : j'en ai moi-même donné parole, & j'en suis très-fâchée.

Une Religieuse, qui vint alors, abrégéa  
notre

notre entretien, & je retournai dans le jardin un peu moins abattue que je ne l'a-vois été en arrivant chez elle. Je vis un peu plus clair dans mes pensées; je m'arrangeai sur la conduite que je tiendrois dans cette maison où l'on devoit me mener le lendemain, je méditai ce que je dirois, & je trouvois mes raisons si fortes, qu'il me sembloit impossible qu'on ne s'y rendît pas, pour peu qu'on voulût bien m'écouter.

Il est vrai, que les petits arrangemens qu'on prend d'avance sont assez souvent inutiles, & que c'est la manière dont les choses tournent, qui décide de ce qu'on dit ou de ce qu'on fait en pareilles occasions; mais, ces fortes de préparations vous amusent & vous soulagent: on se flatte de gagner son procès, pendant qu'on fait son plaidoyer; cela est naturel, & le tems se passe.

Il me venoit encore d'autres idées. Du Couvent à la maison où l'on me transfere il y aura du chemin, me disois-je. Eh! mon Dieu, si vous permettiez que Valville ou Madame de Miran rencontraient le carrosse où je serai, ils ne manqueroient pas de crier qu'on arrêât; & si ceux qui me meneront ne le vouloient pas, de mon côté je crierois, je me débattrois, je ferois du bruit & au pis aller, mon Amant; & ma mere pourroient me suivre, & voir où l'on me conduira.

Voyez, je vous prie, à quoi l'on va penser dans de certaines situations. Il n'y a

point d'accident pour ou contre que l'on n'imagine point, de chimère agréable ou fâcheuse qu'on ne se forge.

Aussi, en supposant même que je rencontraffe ma mere ou son fils, étoit-il bien sûr qu'ils crieroyent qu'on arrêât, pensois-je en moi-même ; ne fermeront-ils pas les yeux ; ne feront-ils point semblant de ne me pas voir ? Eh ! Seigneur, s'ils avoient donné les mains à mon enlèvement ; si la famille, à force de représentations, de prieres, de reproches, leur avoit persuadé de ce dédire ? Les maximes ou les usages du monde me sont si contraires ; les grands sentimens se soutiennent si difficilement ; & le misérable orgueil des hommes veut qu'on fasse si peu de cas de moi ; il est si scandalisé de ma misère : & là-dessus, je recommençois à pleurer, & un moment après à me flatter. Mais, j'oublois un article de mon récit.

C'est qu'en rentrant sur le soir dans ma chambre, au sortir du jardin où je m'étois promenée, je vis mon coffre (car, je n'avois point encore d'autre meuble) qui étoit sur une chaise, & qu'on avoit apporté de mon autre Couvent.

Vous ne sçauriez croire de quel nouveau trouble il me frappa : mon enlèvement m'avoit, je pense, moins consternée ; les bras m'en tomberent.

Comment, m'écriai-je, ceci est donc bien férieux ? car, jusqu'alors, je n'avois pas fait réflexion que mes hardes me manquoient,

&

& quand j'y aurois songé, je n'aurois eu garde de les demander ; il n'y a point d'extrémité que je n'eusse plutôt soufferte.

Quoi qu'il en soit, dès que je les vis, mon malheur me parut sans retour. M'apporter jusqu'à mon coffre ; il n'y a donc plus de ressource ? Vous eussiez dit que tout le reste n'étoit encore rien en comparaison de cela : ce malheureux coffre en signifioit cent fois davantage ; il decidoit, & il m'accabla : ce fut un trait de rigueur, qui me laissa sans replique.

Allons, me dis-je, voilà qui est fait, tout le monde est d'accord contre moi ; c'est un adieu éternel qu'on me donne ; il est certain que ma mère & son fils sont de la partie.

Demandez-moi pourquoi je tirois si affirmativement cette conséquence. Il faudroit vingt pages pour vous l'expliquer ; ce n'étoit pas ma raison, c'étoit ma douleur, qui concluoit ainsi.

Dans les circonstances où j'étois il y a des choses qui ne sont point importantes en elles-mêmes, mais qui sont tristes à voir au premier coup d'œil, qui ont une apparence effrayante ; & c'est par-là qu'on les saisit, quand on a l'ame déjà disposée à la crainte.

On m'apporte mes hardes, on ne veut donc plus de moi ; on rompt donc tout commerce ; il est donc résolu qu'on ne me verra plus : voilà de quoi cela avoit l'air, pour une personne déjà aussi découragée

que je l'étois, & ce n'auroit rien été, si j'avois raisonné.

On m'enleve d'une maison pour me mettre dans une autre; il falloit bien que mes hardes me suivissent, le transport qu'on en faisoit, n'étoit qu'une conséquence toute simple de ce qui m'arrivoit; voilà ce que j'aurois pensé, si j'avois été de sens froid.

Quoi qu'il en soit, je passai une nuit cruelle, & le lendemain le cœur me battit toute la matinée.

Ce carosse, que l'Abbesse m'avoit annoncé, fut dans la cour précisément à l'heure qu'elle m'avoit dit. On vint m'avertir, je descendis tremblante; & le premier objet qui s'offrit à mes yeux, quand on m'ouvrit la porte, ce fut cette femme qui m'avoit enlevée de mon Couvent, pour me mener dans celui-ci.

Je lui fis un petit salut assez indifférent. Bon jour, Mademoiselle Marianne: vous vous passeriez bien de me revoir, mèn dit-elle; mais ce n'est pas à moi qu'il faut s'en prendre. Au surplus, je pense que vous n'aurez pas lieu d'être mécontente de tout ceci; & je voudrois bien être à votre place, moi qui vous parle: à la vérité, je ne suis, ni si jeune, ni si jolie, que vous; c'est ce qui fait la différence.

Et nous étions déjà dans le carosse, pendant qu'elle me parloit ainsi.

Vous sçavez donc quelque chose de ce qui me regarde, lui dis-je? Eh! mais, oui,  
me

me répondit-elle, j'en ai entendu dire quelques mots par-ci par-là : il s'agit d'un homme d'importance, qu'on ne veut point que vous épousiez, n'est-ce pas ?

A peu près, repris-je. Eh bien, me répartit-elle, ôtez que vous êtes peut-être entêtée de ce jeune-homme qu'on vous refuse, par ma foi, je ne trouve point que vous ayiez tant à vous plaindre : on dit que vous n'avez, ni pere ni mere, & qu'on ne sçait, ni d'où vous venez, ni qui vous êtes ; on ne vous en fait point un reproche, ce n'est pas votre faute ; mais, entre nous, qu'est-ce qu'on devient avec cela ? On reste sur le pavé, on vous en montrera mille comme vous qui y font ; cependant, il n'en est, ni plus ni moins pour vous. On vous ôte un Amant, qui est trop grand Seigneur pour être votre mari ; mais en revanche, on vous en donne une autre, que vous n'auriez jamais eu, & dont une belle & bonne fille de bourgeois s'accommoderoit à merveille : je n'en trouverai pas un pareil, moi qui ai pere & mere, oncle & tante, & tous les parens, tous les cousins du monde, & il faut que vous soyiez née coëffée. Je vous en parle sçavamment, au reste ; car, j'ai vû le mari dont il s'agit : c'est un jeune-homme de vingt-sept à vingt-huit ans, vraiment fort joli garçon, fort bien fait : je ne sçais pas son bien ; mais, il a de si bonnes protections, qu'il n'en a que faire, & il ira loin : je ne dis pas qu'à son tour il ne soit fort

heureux de vous avoir ; mais ; cela n'empêche pas que ce ne soit une fortune & un très-bon établissement pour vous.

Enfin, nous verrons, lui répondis-je, sans vouloir disputer avec elle. Mais, pourriez-vous m'apprendre qui sont les gens chez qui vous ne menez, & à qui je vais parler.

Oh ! reprit-elle, ce sont des personnes de très grande importance : vous êtes en de bonnes mains, nous allons chez Madame de — ; qui est une parente de la famille de votre premier Amant. Or, cette Dame, qu'elle me nommoit, n'étoit s'il vous plait que la femme du Ministre, & je devois paroître devant le Ministre même, ou pour mieux dire, j'allois chez lui : jugez à quelles fortes parties j'avois à faire, & s'il me restoit la moindre lueur d'espérance dans ma disgrâce.

Je vous ai dit, que j'avois imaginé que Madame de Miran ou son fils pourroient me rencontrer en chemin ; mais, quand même ce hazard-là me seroit arrivé, il me seroit devenu bien inutile, par la précaution que prit la femme, qui avoit apparemment ses ordres : il y avoit des rideaux tirez sur les glaces du carosse, de façon que je ne pouvois, ni voir, ni être vûë.

Nous arrivâmes, & on nous arrêta à une porte de derriere, qui donnoit dans un vaste jardin que nous traversâmes, & dans une allée duquel ma conductrice me laissa assise sur un banc ; en attendant, me dit-elle, qu'elle eût



eût été ſçavoir ſ'il étoit tems que je me préſentaffe.

A peine y avoit-il un demi-quart d'heure que j'étois ſeule, que je vis venir une femme de quarante-cinq à cinquante ans, qui me parut être de la maifon ; & qui, en m'abordant d'un air de politeſſe ſubalterne & domeſtique, me dit :

Ne vous impatientez pas, Mademoiſelle, Monsieur de — (& ce fut le Miniſtre qu'elle me nomma) eſt enſermé avec quelqu'un, & on viendra vous chercher dès qu'il aura fait.

Alors, par une allée qui rentroit dans celle où nous étions, vint un jeune-homme de vingt-huit à trente ans, d'une figure aſſez paſſable, vêtu fort uniſément, mais avec propreté, qui nous ſalua, & qui feignit auffitôt de ſe retirer.

Monsieur, Monsieur, lui cria cette femme qui m'avoit abordée, Mademoiſelle attend qu'on la vienne prendre ; je n'ai pas le tems de reſter avec elle, tenez-lui compagnie, je vous prie ; la commiſſion eſt bien agréable, comme vous voyez : auffi vous ſuis-je bien obligé de me la donner, reprit-il en s'approchant d'un air plus révérentieux que galant.

Ah ça, dit la femme, je vous laiſſe donc : Mademoiſelle, c'eſt un de nos amis, au moins, ajouta-t-elle ; fans quoi je ne m'en irois pas, & ſon entretien vaut bien le mien ; là-deſſus elle partit.

Qu'est-ce que tout cela signifie, me dis-je en moi-même, & pourquoi cette femme me laisse-t-elle ?

Ce jeune-homme me parut d'abord assez interdit, & il débuta par s'asseoir à côté de moi, après m'avoir fait encore une révérence, à laquelle je répondis avec beaucoup de froideur.

Voici, dit-il, le plus beau tems du monde, & cette allée-ci est charmante, c'est comme si on étoit à la campagne : oui, repartis-je ; & puis la conversation tomba : je ne m'embarraffois gueres de ce qu'elle deviendroit.

Apparemment qu'il cherchoit comment il la réleveroit, & le seul moyen dont il s'avisa pour cela, ce fut de tirer sa tabatière, & puis me la présentant ouverte : Mademoiselle en use-t-elle, me dit-il ? Non, Monsieur, répondis-je ; & le voilà encore à ne sçavoir que dire. Les monosyllabes, dont j'usois pour parler comme lui, n'étoient d'aucune ressource. Comment faire ?

Je touffai : Mademoiselle est-elle enrhumée ? Ce tems-ci cause beaucoup de rhûmes : hier il faisoit froid, aujourd'hui il fait chaud ; & ces changemens de tems n'accommodent pas la fanté. Cela est vrai, lui dis-je.

Pour moi, reprit-il, quelque tems qu'il fasse, je ne suis point sujet aux rhûmes, je ne connois pas ma poitrine, rien ne m'incommode.

Tant mieux, lui dis je. Quant à vous, Mademoiselle, me repartit-il, enrhumée ou  
non,

non, vous n'en avez pas moins le meilleur visage du monde, aussi-bien que le plus beau.

Monfieur, vous êtes bien honnête, lui répondis-je. Oh! c'est la vérité. Paris est bien grand, reprit-il! mais, il n'y a certainement pas beaucoup de personnes qui puissent se vanter d'être faites comme Mademoiselle, ni d'avoir tant de graces.

Monfieur, lui dis-je, voilà des complimens que je ne mérite point: je ne me pique pas de beauté; & il n'est pas question de moi, s'il vous plaît. Mademoiselle, je dis ce que je vois; & il n'y a personne à ma place, qui ne vous en dît autant & davantage, reprit-il: vous ne devez pas vous fâcher d'un discours qu'il vous est impossible d'empêcher, à moins que vous ne vous cachiez; & ce seroit grand dommage: car il est certain qu'il n'y a point de Dame qui soit si digne d'être considérée. En mon particulier, je me tiens heureux de vous avoir vûë, & encore plus heureux si cette occasion, qui m'est si favorable, me procureroit le bonheur de vous revoir & de vous présenter mes services.

A moi, Monfieur, qui ne vous trouve ici que par hazard, & qui, suivant toute apparence, ne vous retrouverai de ma vie?

Eh pourquoi de votre vie, Mademoiselle? reprit-il. C'est selon votre volonté, cela dépend de vous; & si ma personne ne vous

étoit pas désagréable, voici une rencontre qui pourroit avoir bien des suites : il ne tiendra qu'à vous, que nous ayons faite connoissance ensemble pour toujours ; &, pour ce qui est de moi, il n'y a pas à douter que je ne le souhaite, il n'y a rien à quoi j'aspire tant : c'est-ce que la sincere inclination que je me sens pour vous m'engage à vous dire ; il est vrai qu'il n'y a qu'un moment que j'ai l'honneur de voir Mademoiselle, & vous me direz que c'est avoir le cœur pris bien promptement ; mais, c'est le mérite & la physionomie des gens qui reglent cela : certainement, je ne m'attendois pas à tant de charmes, & puisque nous sommes sur ce sujet, je prendrai la liberté de vous assurer, que tout mon desir est d'être assez fortuné pour vous convenir, & pour obtenir la possession d'une aussi charmante personne que Mademoiselle.

Comment, Monsieur, repris-je, négligeant de répondre à d'aussi pesantes & d'aussi grossieres protestations de tendresse, & vous ne vous attendiez pas, dites-vous, à tant de charmes ? Est-ce que vous avez scû que vous me verriez ici, en étiez-vous averti ?

Oui, Mademoiselle, me repartit-il : ce n'est pas la peine de vous tenir plus longtems en suspens ; c'est de moi, dont Mademoiselle Cathos vous a entretenue en vous menant ; elle vient de me le dire. Quoi !  
m'écriai-

m'écriai-je encore, c'est donc vous qui êtes le mari qu'on me propose, Monsieur ?

C'est justement votre serviteur, me dit-il ; ainsi, vous voyez bien que j'ai raison, quand je dis que notre connoissance durera long-tems, si vous en êtes d'avis : c'étoit tout exprès que je me promenois dans le jardin ; & on ne m'a laissé avec vous, qu'afin de nous procurer le moyen de nous entretenir : on m'avoit bien promis, que je verrois une très-aimable Demoiselle ; mais, j'en trouve encore plus qu'on ne m'en a dit : d'où il arrive, que ce sera avec un tendre amour, que je me marierai aujourd'hui, & non pas par raison & par intérêt, comme je le croyois : oui, Mademoiselle, c'est véritablement que je vous aime ; je suis enchanté des perfections que je rencontre en vous : je n'en ai point vû de pareilles ; & c'est-ce qui m'a d'abord embarrassé en vous parlant ; car, quoique j'aye bien fréquenté des Demoiselles, je n'ai encore été amoureux d'aucune : aussi êtes-vous plus gracieuse que toutes les autres ; & c'est à vous à voir ce que vous voulez qu'il en soit : vous êtes bien mon fait ; il n'y a plus qu'à sçavoir si je suis le vôtre : au surplus, Mademoiselle, vous pouvez vous enquêter de mon humeur & de mon caractère ; je suis sûr qu'on vous en fera de bons rapports : je ne suis, ni joueur, ni debauché, je me vante d'être rangé, je ne songe qu'à faire mon chemin à cette heure que je suis garçon ; & je ne  
ferai

ferai pas pis quand je serai en menage : au contraire, une femme & des enfans vous rendent encore meilleur ménager. Pour ce qui est de mes facultez présentes, elles ne sont pas bonnement bien considerables ; mon pere a un peu mangé, un peu trop aimé la joye, ce qui n'enrichit pas une famille : d'ailleurs, j'ai un frere & une sœur, dont je suis l'aîné à la vérité, mais, c'est toujours trois parts au lieu d'une : on me donnera pourtant quelque chose d'avance en faveur de notre mariage ; mais, ce n'est pas cela que je regarde : le principal est, qu'on me gratifie à présent d'une bonne place, & qu'on me va mettre dans les Affaires, dès que notre contrat sera signé ; sans compter, que depuis trois ans je n'ai pas laissé que de faire quelques petites épargnes sur les appointemens d'un petit emploi que j'ai, & qu'on me change contre un plus fort : ainsi, comme vous voyez, nous serions bien-tôt à notre aise avec la protection qui j'ai ; c'est-ce que vous sçavez de la propre bouche de Monsieur de . . . . (il parloit du Ministre ;) car je ne vous dis rien que de vrai ; ma chere Demoiselle, ajouta-t-il, en me prenant la main qu'il voulut baiser.

Le cœur m'en souleva : doucement, lui dis-je avec un dégoût que je ne pus dissimuler ; point de gestes, s'il vous plaît ; nous ne sommes pas encore convenus de nos faits. Qui êtes-vous, Monsieur ? Qui je suis,

fuis, Mademoiselle? me répondit-il d'un air confus, & pourtant piqué. J'ai l'honneur d'être le fils du pere nourricier de Madame de . . . . (il me nomma la femme du Ministre ;) ainsi, elle est ma sœur de lait, rien que cela. Ma mere a une pension d'elle, ma sœur la sert actuellement en qualité de première fille de Chambre ; elle nous aime tous, & elle veut avoir soin de ma fortune.

Voilà qui je suis, Mademoiselle : y a-t-il rien là-dedans qui vous choque? Est-ce que le parti n'est pas de votre goût?

Monsieur, lui dis-je, je ne songe gueres à me marier. C'est peut-être que je vous déplais, me répartit-il? Non, lui dis je ; mais, si j'épouse jamais quelqu'un, je veux du moins l'aimer, & je ne vous aime pas encore : nous verrons dans la suite. Tant pis ; c'est l'effet de mon malheur, me répondit-il : ce n'est pas que je sois en peine de trouver une femme ; il n'y a pas encore plus de huit jours, qu'on parla d'une, qui aura beaucoup de bien d'une tante, & qui d'ailleurs a pere & mere.

Et moi, Monsieur, lui dis-je, je suis orpheline, & vous me faites trop d'honneur. Je ne dis pas cela, Mademoiselle, & ce n'est pas à quoi je songe : mais, véritablement, je ne me serois pas imaginé que vous eussiez eu dant de mépris pour moi, me dit-il ; j'aurois cru, que vous y prendriez un peu plus garde, eu égard à l'occurrence où  
vous

vous êtes, qui est naturellement assez fâcheuse, & pas des plus favorables à votre établissement : excusez si je vous en parle ; mais c'est par bonne amitié, & en manière de conseil : il y a des occasions, qu'il ne faut pas laisser aller ; principalement, quand on a affaire à des gens qui n'y regardent pas de si près, & qui ne font pas plus les difficiles que moi : en cas de mariage, il n'y a personne qui ne soit bien-aïse d'entrer dans une famille ; moi, je m'en passe, c'est-ce qu'il y a à considérer.

Ah ! Monsieur, lui dis-je, avec un geste d'indignation, vous me tenez là un étrange discours ; & votre amour n'est gueres poli : laissons cela, je vous prie.

Pardi, Mademoiselle, comme il vous plaira, me répondit-il en se levant : je n'en ferai ni pis ni mieux ; &, avec votre permission, il n'y a pas de quoi être si fiere : si ce n'est pas vous, j'en suis bien mortifié ; mais, ce sera une autre : on a cru vous faire plaisir, & point de tort. A l'exception de votre beauté, que je ne dispute pas, & qui m'a donné dans la vuë, je ne sçais pas qui y perdra le plus de nous deux : je n'ai chicané sur rien, quoique tout vous manque : je vous aurois estimée, honorée, & chérie, ni plus ni moins ; &, dès que cela ne vous accommode pas, je prens congé de Mademoiselle, & je reste bien son très-humble serviteur.



Monsieur, lui dis-je, je suis votre servante. Là-dessus, il fit quelques pas pour s'en aller ; & puis revenant à moi :

Au surplus, Mademoiselle, je songe que vous êtes seule, & si en attendant qu'on revienne vous chercher, ma compagnie peut vous être bonne à quelque chose ; je me donnerai l'honneur de vous l'offrir.

Je vous rends mille graces, Monsieur, lui répondis-je la larme à l'œil ; non pas de ce qu'il me quittoit, comme vous pouvez penser, mais de la douleur de me voir livrée à d'aussi mortifiantes Aventures.

Ce n'est peut-être pas moi, qui est cause que vous pleurez, Mademoiselle, ajouta-t-il : je n'ai rien dit qui soit capable de vous chagriner. Non, Monsieur, repris-je, je ne me plains point de vous : & ce n'est pas la peine que vous restiez ; car voici la personne qui m'a amenée ici, & qui arrive.

En effet, je voyois venir de loin Mademoiselle Cathos, (c'étoit ainsi qu'il l'avoit appelée ; ) & soit qu'il ne voulût pas l'avoir pour témoin du peu d'accueil que je faisois à son amour, il se retira avant qu'elle m'abordât, & prit même un chemin différent du sien, pour ne la pas rencontrer.

Pourquoi donc Monsieur Villot vous quitte-t-il ? me dit cette femme en m'abordant ; est-ce que vous l'avez renvoyé ? Non, repris-je, c'est que vous veniez, & que nous n'avons plus rien à nous dire. Eh bien, repartit-

repartit-elle, Mademoiselle Marianne, n'est-il pas vrai que c'est un garçon bien fait ? Vous ai-je trompée ? Quand vous n'auriez pas les disgrâces que vous sçavez, en demanderiez-vous un autre, & Dieu ne vous fait-il pas une grande grace ? Allons, partons, ajouta-t-elle : on nous attend.

Je me levai tristement sans lui répondre, & la suivis, Dieu sçait dans quelle situation d'esprit.

Nous traversâmes de longs appartemens, & nous arrivâmes dans une salle où se tenoit une troupe de valets. J'y vis cependant deux personnes, dont l'une étoit un jeune-homme de vingtquatre à vingt-cinq ans, d'une figure fort noble ; l'autre un homme plus âgé, qui avoit l'air d'un Officier ; & qui s'entretenoient près d'une fenêtre.

Arrêtez un moment ici, me dit la femme qui me conduisoit ; je vais avertir que vous êtes là. Elle entra aussi-tôt dans une chambre dont elle ressortit un moment après.

Mais, pendant ce court espace de tems qu'elle m'avoit laissée seule, le jeune-homme en question avoit discontinué son entretien, & ne s'étoit attaché qu'à me regarder avec une extrême attention. Et, malgré tout mon accablement, j'y pris garde.

Ce sont-là de ces choses, qui ne nous échappent point à nous autres femmes. Dans quelque affliction que nous soyions plongées ; notre vanité fait toujours ses fonctions :  
elle

elle n'est jamais en défaut ; & la gloire de nos charmes est une affaire à part, dont rien ne nous distrait.

J'entendis même que ce jeune-homme disoit à l'autre du ton d'un homme qui admire : Avez-vous jamais rien vû de si aimable ?

Je baissai les yeux, & je détournai la tête ; mais, ce fut toujours une petite douceur, que je ne négligeai point de goûter chemin faisant, & qui n'interrompit point mes tristes pensées.

Il en est de cela comme d'une fleur agréable dont on sent l'odeur en passant.

Entrons, me dit la femme qui venoit de sortir de la chambre ; je la suivis, & les deux hommes entrèrent avec nous. J'y trouvai cinq ou six Dames & trois Messieurs, dont deux me parurent gens de robe, & l'autre d'épee. Monsieur Villot (vous sçavez qui c'est) y étoit aussi, à côté de la porte, où il se tenoit comme à quartier, & dans une humble contenance.

J'ai dit trois Messieurs, je n'en compte pas un quatrième, quoique le principal, puisqu'il étoit le maître de la maison ; ce que je conjecturai, en le voyant sans chapeau. C'étoit le Ministre même, & ma conductrice me le confirma.

Mademoiselle, c'est devant Monsieur de — que vous êtes, me dit-elle. Et elle me le nomma.

C'étoit un homme âgé, mais grand, d'une belle

belle figure, & de bonne mine, d'une physionomie qui vous rassuroit en la voyant, qui vous calmoit, qui vous remplissoit de confiance, & qui étoit comme un gage de la bonté qu'il auroit pour vous, & de la justice qu'il alloit vous rendre.

C'étoit de ces traits que le tems a moins vieillis, qu'il ne les a rendus respectables. Figurez-vous un vilage qu'on aime à voir, sans songer à l'âge qu'il a : on se plaisoit à sentir la vénération qu'il inspiroit : la santé même, qu'on y voyoit, avoit quelque chose de vénérable ; elle y paroissoit encore moins l'effet du tempérament, que le fruit de la sagesse, de la sérénité, & de la tranquillité de l'ame.

Cette ame y faisoit réjaillir la douceur de ses mœurs : elle y peignoit l'aimable & consolante image de ce qu'elle étoit ; elle l'embellissoit de toutes les graces de son caractère, & ces graces-là n'ont point d'âge.

Tel étoit le Ministre devant qui je parus : je ne vous parlerai point de ce qui regarde son ministère ; ce seroit une matière qui me passe.

Je vous dirai seulement une chose que j'ai moi-même entendu dire.

C'est qu'il y avoit dans sa façon de gouverner un mérite bien particulier, & qui étoit jusqu'alors inconnu dans tous les Ministres.

Nous en avons eu dont le nom est pour jamais consacré dans nos Histoires : c'étoit de

de grands hommes, mais, qui, durant leur ministère, avoient eu soin de tenir les esprits attentifs à leurs actions, & de paroître toujours suspects d'une profonde politique: on les imaginoit toujours entourez de mystères, ils étoient bien-aisés qu'on attendît d'eux de grands coups, même avant qu'ils les eussent faits; que dans une affaire épineuse on pensât qu'ils feroient habiles, même avant qu'ils le fussent: c'étoit-là une opinion flateuse dont ils faisoient en sorte qu'on les honorât; industrie superbe, mais que leurs succès rendoient à la vérité bien pardonnable.

En un mot, on ne sçavoit point où ils alloient; mais, on les voyoit aller: on ignoroit où tendoient leurs mouvemens; mais, on les voyoit se remuer, & ils se plaisoient à être vûs, & ils disoient regardez-moi.

Celui-ce, au contraire, disoit-on, gouvernoit à la manière des sages, dont la conduite est douce, simple, sans faste, & désintéressée pour eux-mêmes, qui songent à être utiles, & jamais à être vantez, qui font de grandes actions dans la seule pensée que les autres en ont besoin, & non pas à cause qu'il est glorieux de les avoir faites. Ils n'avertissent point qu'ils seront habiles, ils se contentent de l'être, & ne remarquent pas même qu'ils l'ont été. De l'air dont ils agissent, leurs opérations les plus dignes d'estime se confondent avec leurs actions les plus ordinaires. Rien ne les en distingue en apparence, on n'a point eu de nouvelles  
du

du travail qu'elles ont coûté: c'est un génie sans ostentation qui les a conduites, il a soustrait la capacité qu'il a employée, il a tout fait pour elles, & rien pour lui; d'où il arrive, que ceux qui en retirent le fruit, le prennent souvent comme on le leur donne, & sont plus contens que surpris; il n'y a que les gens qui pensent, qui ne sont point les dupes de la simplicité du procédé de celui qui les mene.

Il en étoit de même à l'égard du Ministre dont il est question; falloit-il surmonter des difficultez presque insurmontables, remédier à tel inconvenient presque sans remede, procurer, une gloire, un avantage, un bien nécessaire à l'État, rendre traitable un ennemi qui l'attaquoit, & que sa douceur, que l'embarras des tems où il se trouvoit, ou que la modestie de son ministere abusoit; il faisoit tout cela; mais, aussi discrètement, aussi uniment, avec aussi peu d'agitation; qu'il faisoit tout le reste; c'étoit des mesures si sourdes, si paisibles, si imperceptibles; il se soucioit si peu de vous préparer à toute l'estime qu'il alloit mériter, qu'on eût pû oublier de le louer malgré toutes ses actions louables.

Il en étoit de lui comme d'un pere de famille, par qui les enfans sont heureux, paisibles, & considerez; il ne leur vante pourtant point les soins qu'il prend pour cela, parce qu'il n'a que faire de leur éloge; eux  
de

de leur côté, ne les remarquent point ; mais, ils l'aiment.

Et ce caractère une fois connu dans un Ministre, est bien neuf & bien respectable ; il donne peu d'occupations aux curieux ; mais, beaucoup de confiance & de tranquillité aux Sujets.

A l'égard des Etrangers, ils regardoient ce Ministre-ci comme une homme qui aimoit la justice, & avec qui ils ne gagneroient rien à ne la pas aimer eux-mêmes ; il leur avoit appris à régler leur ambition, & à ne craindre aucune mauvais tentative de la sienne : voilà comme on parloit de lui. Revenons : nous sommes dans sa chambre.

Entre toutes les personnes qui nous entouroient, & qui étoient au nombre de sept ou huit, tant hommes que femmes, quelques-unes sembloient ne me regarder qu'avec curiosité, quelques autres d'un air railleur & dédaigneux : de ce dernier nombre étoient les parens de Valville ; je m'en aperçus après.

J'oublie de vous dire, que le fils du pere nourricier de Madame, ce jeune-homme qu'on me destinoit pour époux, s'y trouvoit aussi, il se tenoit d'un air humble & timide à côté de la porte ; ajoutez-y les deux hommes que j'avois vus dans la Salle, & qui étoient entrez après nous.

Je fus d'abord un peu étourdie de tout  
cet

cet appareil ; mais, cela se passa bien vite. Dans un extrême découragement, on ne craint plus rien. D'ailleurs, on avoit tort avec moi, & je n'avois tort avec personne ; on me persécutoit ; j'aimois Valville, on me l'ôtoit ; il me sembloit n'avoir plus rien à craindre ; & l'autorité la plus formidable perd à la fin le droit d'épouvanter l'innocence qu'elle opprime.

Elle est vraiment jolie ; & Valville est assez excusable, dit le Ministre d'un air soufrian, & en adressant la parole à une de ces Dames, qui étoit sa femme : oui, fort joli ; & pour une Maîtresse, passe, répondit une autre Dame, d'un ton revêché.

A ce discours, je ne fis que jeter sur elle un regard froid & indifférent : doucement, lui dit le Ministre. Approchez Mademoiselle, ajouta-t-il, en me parlant : on dit que Monsieur de Valville vous aime ; est-il vrai qu'il songe à vous épouser ? Du moins me l'a-t-il dit, Monseigneur, répondis-je.

Là-dessus, voici de grands éclats de rire moqueurs de la part de deux ou trois de ces Dames : je me contentai de les regarder encore, & le Ministre de leur faire un signe de la main, pour les engager à cesser.

Vous n'avez, ni pere, ni mere, & ne sçavez qui vous êtes, me dit-il après. Cela est vrai, Monseigneur, lui répondis-je. Eh bien, ajouta-t-il, faites-vous donc justice, & ne songez plus à ce mariage-là. Je ne souffri-  
rois



rois pas qu'il se fît : mais, je vous en dédommagerai ; j'aurai soin de vous. Voici un jeune-homme, qui vous convient, qui est un fort honnête garçon, que je pousserai, & qu'il faut que vous épousiez : n'y consentez-vous pas ?

Je n'ai pas dessein de me marier, Monseigneur, lui répondis-je ; & je vous conjure de ne m'en pas presser : mon parti est pris là-dessus. Je vous donne encore vingt-quatre heures pour y songer, reprit-il : on va vous reconduire au Couvent. Je vous renverrai chercher demain : point de mutinerie ; aussi-bien ne reverrez-vous plus Valville ; j'y mettrai ordre.

Je ne changerai point de sentiment, Monseigneur, repartis-je ; je ne me marirai point, sur-tout à un homme qui m'a reproché mes malheurs : ainsi, vous n'avez qu'à voir dès à présent ce que vous voulez faire de moi ; il seroit inutile de me faire revenir.

A peine achevois-je ces mots, qu'on annonça Valville & sa mere, qui parurent sur le champ.

Jugez de leur surprise & de la mienne. Ils avoient découvert que le Ministre avoit part à mon Enlèvement, & ils venoient me resemander.

Quoi ! ma Fille, tu es ici, s'écria Madame de Miran ? Ah ! ma Mere, c'est elle-même, s'écria de son côté Valville.

Je vous dirai le reste dans la septième Partie, qui, à deux pages près, débutera, je le promets, par l'Histoire de la Religieuse, que je ne croyois pas encore si loin, quand j'ai commencé cette sixième Partie-ci.

*Fin de la sixième Partie.*



LA

## L A V I E

D E

## M A R I A N N E ,

O U L E S

AVANTURES DE MADAME  
LA COMTESSE DE \*\*\*.

S E P T I E M E P A R T I E .

**S**OUVENEZ-VOUS-EN, Madame, la deuxième Partie de mon Histoire fut si long-tems à venir, que vous fûtes persuadée qu'elle ne viendrait jamais. La troisième se fit beaucoup attendre; vous doutiez que je vous l'envoyasse. La quatrième vint assez tard; mais vous l'attendiez, en m'appellant une paresseuse. Quant à la cinquième, vous n'y comptiez pas si tôt lorsqu'elle arriva. La sixième est venue si vite, qu'elle vous a surpris; peut-être ne l'avez-vous lûe qu'à moitié, & voici la septième.

Oh! je vous prie, sur tout cela, comment me définirez-vous? Suis-je paresseuse? Ma diligence vous montre le contraire.

Suis-je diligente ? Ma paresse passée m'a promis que non.

Que suis-je donc à cet égard ? Eh mais ! Je suis ce que vous voyez, ce que vous êtes peut-être, ce qu'en général nous sommes tous ; ce que mon humeur & ma fantaisie me rendent, tantôt digne de louange, & tantôt de blâme, sur la même chose : n'est-ce pas-là tout le monde ?

J'ai vû dans une infinité de gens des défauts & des qualités, sur lesquels je me fiois, & qui m'ont trompée : j'avois droit de croire ces gens-là généreux, & ils se trouvoient mesquins ; je les croyois mesquins, & ils se trouvoient généreux. Autrefois, vous ne pouviez pas souffrir un Livre ; aujourd'hui, vous ne faites que lire : peut-être que bien-tôt vous laisserez-là la lecture, & peut-être redeviendrai-je paresseuse.

A tout hazard, poursuivons notre Histoire. Nous en sommes à l'apparition subite & inopinée de Madame de Miran & de Valville.

On n'avoit point soupçonné qu'ils viendroient ; de sorte qu'il n'y avoit aucun ordre donné en ce cas-là.

La seule attention qu'on avoit eüe, c'étoit de finir mon affaire dans la matinée, & de prendre le tems le moins sujet aux visites.

D'ailleurs, on s'étoit imaginé, que Madame de Miran ne sçauroit à qui s'adresser,

pour

pour apprendre ce que j'étois devenue; qu'elle ignoreroit, que le Ministre eût eu part à mon Avanture. Mais, vous vous rappelez bien la visite, que j'avois reçue, il n'y avoit que deux ou trois jours, d'un certaine Dame maigre, longue, & menuë: vous sçavez aussi, que j'en avois sur le champ informé Madame de Miran; que je lui avois fait un portrait de la Dame; & qu'elle m'avoit écrit, qu'à ce portrait, elle reconnoissoit le spectre en question.

Et ce fut justement cela, qui fit que ma Mere se douta des auteurs de mon enlèvement: ce fut ce qui la guida dans la recherche qu'elle fit de sa fille.

Il falloit bien que mon Histoire eût percé. Madame de Fare avoit infailliblement parlé: cette Dame longue & maigre avoit été instruite. Elle étoit méchante & glorieuse: le discours, qu'elle m'avoit tenu au Couvent, marquoit de mauvaises intentions. C'étoit elle apparemment, qui avoit ameuté les Parens, qui les avoit engagés à se remuer, pour se garantir de l'affront que Madame de Miran alloit leur faire, en me mettant dans la famille; & ma disparition ne pouvoit être que l'effet d'une intrigue liée entre eux.

Mais, m'avoient-ils enlevée de leur chef? Car, ils pouvoient n'y avoir employé que de l'adresse. Leur complot n'étoit-il pas autorisé? Avoient-ils agi sans pouvoir?

Un carosse m'étoit venu prendre: quelle

livrée avoit le Cocher ? Cette femme, qui s'étoit dite envoyée par ma Mere pour me tirer du Couvent, quelle étoit sa figure ? Madame de Miran, & son fils, s'informent de tout, font d'exactes perquisitions.

La Tourriere du Couvent avoit vû le Cocher ; elle se ressouvenoit de la livrée : elle avoit vû la femme en question, & en avoit retenu les traits, qui étoient assez remarquables. C'étoit un visage un peu large & très-brun, la bouche grande, & le nez long : voilà qui étoit fort reconnoissable. Aussi ma Mere & son fils la reconnurent-ils pour l'avoir vüe chez Madame de..... Femme du Ministre, & leur Parente : c'étoit une de ses femmes.

A l'égard de la livrée du Cocher, il s'agissoit d'un galon jaune sur un drap brun ; ce qui leur indiquoit celle d'un Magistrat, Cousin de ma Mere, & avec qui ils se trouvoient tous les jours.

Et qu'est-ce que cela conduoit ? Non seulement que la famille avoit agi là-dedans, mais que le Ministre même l'appuyoit, puisque Madame de..... avoit chargé une de ses femmes de me venir prendre : c'étoit une consequence toute naturelle.

Toutes ces instructions-la, au reste, ils ne les reçurent que le lendemain de mon enlèvement : non pas que Madame de Miran ne fût venuë la veille après midi, comme vous sçavez qu'elle me l'avoit écrit ; mais, c'est que lorsqu'elle vint, la Tourriere, qui étoit

étoit la seule de qui elle pût tirer quelques lumieres, étoit absente pour différentes commissions de la Maison : de façon qu'il fallut revenir le lendemain matin pour lui parler. Ce ne fut même qu'assez tard : il étoit près de midi quand ils arriverent ; ma Mere, qui ne se portoit pas bien, n'avoit pû sortir de chez elle de meilleure heure.

Mon enlèvement l'avoit pénétrée de douleur & d'inquiétude. C'étoit comme une mere qui auroit perdu sa fille, ni plus ni moins : c'est ainsi que me le conterent les Religieuses de mon Couvent, & la Tourriere.

Elle se trouva mal au moment qu'elle apprit ce qui m'étoit arrivé : il fallut la secourir ; elle ne cessa de pleurer.

Je vous avoue que je l'aime, disoit-elle, en parlant de moi à l'Abbesse, qui me le répéta : je m'y suis attachée, Madame ; & il n'y a pas moyen de faire autrement avec elle. C'est un cœur, c'est une ame, une façon de penser, qui vous étonneroit. Vous sçavez qu'elle ne possède rien ; & vous ne sçauriez croire combien je l'ai trouvée noble, généreuse, & desintéressée, cette chere enfant : cela passe l'imaginati-on ; & je l'estime encore plus que je ne l'aime. J'ai vû d'elle des traits de caractère, qui m'ont touchée jusqu'au fond du cœur. Imaginez-vous que c'est moi, que c'est ma personne, qu'elle aime, & non pas les secours que je lui donne. Est-ce que cela

n'est pas admirable dans la situation où elle est ? Je crois qu'elle mourroit plutôt, que de me déplaire : elle pousse cela jusqu'au scrupule ; & si je cessois de l'aimer, elle n'auroit plus le courage de rien recevoir de moi. Ce que je vous dis est vrai, & cependant je la perds ; car, comment la retrouver ? Qu'est-ce que mes indignes Parents en ont fait ? Où l'ont-ils mise ?

Mais, Madame, pourquoi vous l'enlèveroient-ils ? lui répondoit l'Abbesse. D'où vient qu'ils seroient fâchés de vos bontés, de votre charité pour elle ? Quel intérêt ont-ils d'y mettre obstacle ?

Hélas ! Madame, lui disoit-elle, c'est que mon fils n'a pas eu l'orgueil de la mépriser ; c'est qu'il a eu assez de raison pour lui rendre justice, & le cœur assez bien fait pour sentir ce qu'elle vaut ; c'est qu'ils ont craint qu'il ne l'aimât trop, que je ne l'aimasse trop moi-même, & que je ne consentisse à l'amour de mon fils, qui la connoît. De vous dire, comment, & où, il l'a vûe, nous n'avons pas le tems ; mais, voilà la source de la persécution qu'elle éprouve d'eux. Un malheureux événement les a instruits de tout ; & cela, par l'indiscrétion d'une de mes Parentes, qui est la plus sotte femme du monde, & qui n'a pû retenir sa miserable fureur de parler. Ils n'ont pas tout le tort, au reste, de se méfier de ma tendresse pour elle : il n'y a point d'homme de bon-sens, à qui je ne crusse donner



donner un trésor, si je le mariois avec cette petite fille-là.

Eh voyez que d'amour ! Jugez-en par la franchise avec laquelle elle parloit. Elle disoit tout, elle ne cachoit plus rien ; & elle, qui avoit exigé de nous tant de circonspection, tant de discrétion, & tant de prudence, la voilà, qui, à force de tendresse & de sensibilité pour moi, oublie elle-même de se taire, & est la première à révéler notre secret : tout lui échape dans le trouble de son cœur. O ! trouble aimable ! Que tout mon amour pour elle, quelque prodigieux qu'il ait été, n'a jamais pu payer, & dont le ressouvenir m'arrache actuellement des larmes. Oui, Madame, j'en pleure encore. Ah ! mon Dieu, que mon ame avoit d'obligations à la sienne !

Hélas ! cette chère Mère, cette amie admirable, elle n'est plus pour moi, & notre tendresse ne vit plus que dans mon cœur.

Passons là-dessus ; je m'y arrête trop ; j'en perds de vue Valville, dont Madame de Miran avoit encore à soutenir le desespoir, & à qui, dans l'accablement où il se trouvoit, elle avoit défendu de paroître ; de sorte qu'il s'étoit tenu dans le Carosse pendant qu'elle interrogeoit la Fourrière : &, par ce qu'elle en apprit, toute languissante & toute indisposée qu'elle étoit, elle courut chez le Ministre ; persuadée, que c'étoit-là qu'il falloit aller, pour sçavoir de mes nouvelles, & pour me retrouver.

De toutes les personnes de la famille, celle, avec laquelle elle étoit le plus liée, & qu'elle aimoit le plus, c'étoit Madame de... femme du Ministre, qui l'aimoit beaucoup aussi : &, quoiqu'il fût certain, que cette Dame se fût prêtée au complot de la famille, ma Mere ne douta point qu'elle n'eût eu beaucoup de peine à s'y résoudre, & se promit bien de la ranger de son parti dès qu'elle lui auroit parlé.

Et elle avoit raison d'avoir cette opinion-là d'elle : ce fut elle en effet, qui refusa de soutenir l'entreprise, & qui, comme vous l'allez voir, parut opiner qu'on me laissât en repos.

Voici donc Madame du Miran & Valville qui entrent tout d'un coup dans la chambre où nous étions. C'étoit Madame d..., & non pas le Ministre, que ma mere avoit demandé d'abord : & les gens de la maison, qu'on n'avoit avertis de rien, & qui ignoroient de quoi il étoit question dans cette chambre, laisserent passer ma Mere & son fils, & leur ouvrirent tout de suite.

Dès qu'ils me virent tous deux (je vous l'ai déjà dit, je pense) ils s'écrierent ; l'une, Ah ! ma fille, tu es ici ; l'autre, Ah ! ma Mere, c'est elle même !

Le Ministre, à la vûe de Madame de Miran, sourit d'un air affable, & pourtant ne put se défendre, ce me semble, d'être un peu déconcerté : c'est qu'il étoit bon, & qu'on lui avoit dit combien elle aimoit  
cette

cette petite fille. A l'égard des parens, ils la saluerent d'un air extrêmement sérieux, jetterent sur elle un regard froid & critique, & puis detournerent les yeux.

Valville les dévorait des siens; mais, il avoit ordre de se taire: ma Mere ne l'avoit mené qu'à cette condition-là. Tout le reste de la compagnie parut attentif & curieux: la situation promettoit quelque chose d'intéressant.

Ce fut Madame de..., qui rompit le silence. Bonjour, Madame, dit-elle à ma Mere. Franchement, on ne vous attendoit pas; & j'ai bien peur que vous n'alliez être fâchée contre moi.

Eh! d'où vient, Madame, le feroit-elle? ajouta tout de suite cette parente longue & maigre; (car, je ne me ressouviens point de son nom, & n'ai retenu d'elle que la singularité de sa figure.) D'où vient le feroit-elle, ajouta-t-elle, dis-je, d'un ton aigre & aussi revêché que sa physionomie? Est-ce qu'on desoblige Madame, quand on lui rend service, & qu'on lui sauve les reproches de toute sa famille?

Vous êtes la maîtresse de penser de mes actions ce qui vous plait, Madame, lui répondit d'un air indifférent Madame de Miran; mais, je ne les réformerai point sur le jugement que vous en ferez: nous sommes d'un caractère trop différent, pour être jamais du même avis. Je n'approuve pas plus vos sentimens, que vous approuvez les

miens ; & je ne vous en dis rien : faites de même à mon égard.

Valville étoit rouge comme du feu ; il avoit les yeux étincelans : je voyois à sa respiration précipitée, qu'il avoit peine à se contenir, & que le cœur lui battoit.

Monsieur, continua Madame de Miran en adressant la parole au Ministre, c'étoit Madame de..., que je venois voir ; & voici l'objet de la visite que je lui rendois ce matin, ajouta-t-elle, en me montrant. J'ai sçu, qu'une des femmes de Madame l'étoit venue prendre sous mon nom au Couvent où je l'avois mise : & j'espérois qu'elle me diroit ce que cela signifie ; car, je n'y comprends rien. A-t-on voulu se divertir à m'inquiéter ? Quelle peut avoir été l'intention de ceux qui ont imaginé de me soustraire cette jeune enfant, à qui je m'intéresse ? Ce projet-là ne vient pas de Madame, j'en suis sûre : je ne la confonds point du tout avec les gens qui ont tout au plus gagné sur elle qu'elle s'y prêtât. Je ne m'en prends point à vous non plus, Monsieur : on vous a gagné aussi ; & voilà tout. Mais, de quel prétexte s'est-on servi ? Sur quoi a-t-on pû fonder une Entreprise aussi bizarre ? De quoi Mademoiselle est-elle coupable ?

Mademoiselle ! s'écria encore là-dessus, d'un air railleur, cette parente sans nom. Mademoiselle ! Il me semble avoir entendu dire, qu'elle s'appelloit Marianne, ou bien  
 3 qu'elle

qu'elle s'appelle comme on veut ; car, comme on ne sçait d'ou elle sort, on n'est sûr de rien avec elle, à moins qu'on ne devine. Mais, c'est peut-être une petite galanterie que vous lui faites, à cause qu'elle est passablement gentille.

Valville, à ce discours, ne put se retenir, & la regarda avec un ris amer & moqueur qu'elle sentit.

Mon petit cousin, lui dit-elle, ce que je dis-la ne vous plaît pas ; nous le sçavons : mais, vous pourriez-vous dispenser d'en rire. Hé ! si je le trouve plaisant, ma grande cousine, pourquoi n'en rirois-je pas ? répondit-il.

Taisez-vous, mon fils, lui dit aussitôt, Madame de Miran. Pour vous, Madame, laissez-moi, je vous prie, parler à ma façon, & comme je crois qu'il convient. Si Mademoiselle avoit affaire à vous, vous feriez la maîtresse de l'appeller comme il vous plairoit. Quant à moi, je suis bien aise de l'appeller Mademoiselle. Je dirai pourtant Marianne, quand je voudrai ; & cela, sans conséquence, sans blesser les égards que je crois lui devoir. Le soin, que je prens d'elle, me donne des droits que vous n'avez pas ; mais, ce ne sera jamais que dans ce sens-là, que je la traiterai aussi familièrement que vous le faites, & que vous vous figurez qu'il vous est permis de la faire. Chacun a sa manière de penser ; & ce n'est pas-là la mienne. Je n'abuserai jamais

jamais du malheur de personne. Dieu nous a caché ce qu'elle est ; je ne déciderai point : je vois bien qu'elle est à plaindre ; mais, je ne vois pas pourquoi on l'humilieroit. L'un n'entraîne pas l'autre : au contraire, la raison & l'humanité, sans compter la religion, nous portent à ménager les personnes qui sont dans le cas où celle-ci se trouve. Il nous répugne de profiter contre elles de l'abaissement où le sort les a jetées : les airs de mépris ont mauvaise grace avec elles, & leur infortune leur tient lieu de rang auprès des cœurs bien faits ; principalement quand il s'agit d'une fille comme Mademoiselle, & d'un malheur pareil au sien. Car enfin, Madame, puisque vous êtes instruite de ce qui lui est arrivé, vous sçavez donc qu'on a des indices presque certains, que son pere & sa mere, qui furent tuez en voyage, lorsqu'elle n'avoit que deux ou trois ans, étoient des Etrangers de la première distinction : ce fut-là l'opinion qu'on eut d'eux dans le tems. Vous sçavez, qu'ils avoient avec eux deux Laquais & une Femme-de-Chambre, qui furent tuez aussi avec le reste de l'équipage : que Mademoiselle, dont la petite parure marquoit une enfant de condition, ressembloit à la Dame assassinée : qu'on ne douta point qu'elle ne fût sa fille : & que tout ce que je dis-là est certifié par une personne vertueuse, qui se chargea d'elle alors, qui l'a élevée, qui a confié les mêmes circonstances en mourant,

à un

à un saint Religieux nommé le Pere S. Vincent, que je connois, & qui de son côté le dira à tout le monde.

A cet endroit de son récit, les indifférens de la compagnie, je veux dire, ceux qui n'étoient point de la famille, parurent s'attendrir sur moi ; quelques parens même des moins obstinez, & sur-tout Madame de... ; en furent touchez : il se fit un petit murmure, qui m'étoit favorable.

Ainsi, Madame, ajoûta Madame de Miran, sans s'interrompre, vous voyez bien, que tous les préjugés sont pour elle, que voilà de reste de quoi justifier le titre de Mademoiselle, que je lui donne, & que je ne sçaurois lui refuser sans risquer d'en agir mal avec elle. Il n'est donc point ici question de galanterie, mais d'une justice, que tout veut que je lui rende ; à moins que d'ajouter des injures à celles que le hazard lui a déjà faites, & que vous ne me conseilliez pas vous-même : ce qui seroit en effet inexcusable, barbare, & d'un orgueil pitoyable, vous en conviendrez ; sur-tout, je vous le répète encore, avec une jeune personne du caractère dont elle est. Je suis fâchée qu'elle soit présente ; mais, vous me forcez de vous dire, que sa figure, qui vous paroît jolie, est en vérité ce qui la distingue le moins : & je puis vous assurer, que par son bon esprit, par les qualitez de l'ame, & par la noblesse des procédés ; elle est Demoiselle autant qu'aucune fille, de quel-

que

suis persuadée, qu'aucun d'eux n'avoueroit ce que vous leur faites dire à tous.

Vous m'excuserez, Madame, vous m'excuserez, s'écria la Harpie : nous n'ignorons pas vos desseins ; & ils nous choquent tous aussi. En un mot, votre Fils aime trop cette petite Fille ; &, qui pis est, vous le permettez.

Et si en effet je le lui permets, qui est-ce qui pourra le lui défendre ? Quel compte aura-t-il à rendre aux autres ? repartit froidement Madame de Miran. Vous dirai-je encore plus ? C'est que j'aurois fort mauvaise opinion de mon fils, c'est que je ferois très-peu de cas de son caractère, si lui-même n'en faisoit pas beaucoup de cette petite fille, pour parler comme vous, que je ne tiens pourtant pas pour si petite, & qui ne fera telle que pour ceux qui n'auront peut-être que leur orgueil au-dessus d'elle.

A ce dernier mot, le Ministre, qui avoit écouté tout le Dialogue, toujours souriant, & les yeux baissés, prit sur le champ la parole, pour empêcher les répliques.

Oui, Madame, vous avez raison, dit-il à Madame de Miran ; on ne sçauroit qu'approuver les bontez que vous avez pour cette belle enfant. Vous êtes généreuse : cela est respectable ; & les malheurs, qu'elle a essuyés, sont dignes de votre attention. Sa physionomie ne dément point non plus les vertus, & les qualitez que vous lui trouvez : elle a tout l'air de les avoir ; & ce n'est, ni  
le



le soin que vous prenez d'elle, ni la bienveillance que vous avez pour elle, qui nous allarment. Je prétens moi-même avoir part au bien que vous voulez lui faire. La seule chose, qui nous inquiete, c'est qu'on dit que Monsieur de Valville a non seulement beaucoup d'estime pour elle, ce qui est très-juste, mais encore beaucoup de tendresse, ce que la jeune personne, faite comme elle est, rend très-vraisemblable. En un mot, on parle d'un mariage qui est résolu, & auquel vous consentez, dit-on, par la force de l'attachement que vous avez pour elle : & voilà ce qui intrigue la famille.

Et je pense que cette famille a droit de s'en intriguer, dit tout de Suite la parente Pigriche. Madame, je n'ai pas tout dit : laissez-moi achever, je vous prie, lui reparut le Ministre, sans hausser le ton, mais d'un air serieux ; Madame vaut bien qu'on lui parle raison.

J'avoue, reprit-il, qu'il est probable sur tout ce que vous nous rapportez, que la jeune enfant a de la naissance ; mais, la catastrophe en question a jetté là-dessus une obscurité, qui blesse, qu'on vous reprocheroit, & dont nos usages ne veulent pas qu'on fasse si peu de compte. Je suis totalement de votre avis, pourtant, sur les égards que vous avez pour elle : ce ne sera pas moi qui lui refuserai le titre de Mademoiselle ; & je crois, avec vous, qu'on le doit même à la condition dont elle est.

Mais,

Mais, remarquez, que nous le croyons, vous & moi, par un sentiment généreux, qui ne sera peut-être avoué de personne; que du moins qui que ce soit n'est obligé d'avoir; & dont peu de gens seront capables. C'est comme un présent, que nous lui faisons, & que les autres peuvent se dispenser de lui faire. Je dirai bien avec vous, qu'ils auront tort; mais ils ne le sentiront point: ils vous répondront, qu'il n'y a rien d'établi en pareil cas, & vous n'aurez rien à leur repliquer, rien qui puisse vous justifier auprès d'eux, si vous portez la générosité jusqu'à un certain excès, tel que le seroit le mariage dont le bruit court, & auquel je n'ajoute point de foi. Je ne doute pas même, que vous ne leviez volontiers tout soupçon sur cet article; & j'en ai trouvé un moyen qui est facile: j'ai imaginé de pourvoir avantageusement Mademoiselle, de la marier à une jeune homme, né de fort honnêtes gens, qui a déjà quelque bien, dont j'augmenterai la fortune, & avec qui elle se verra dans une situation très-honorable. Je n'ai même envoyé chercher Mademoiselle, que pour lui proposer ce parti, qu'elle refuse, toute honnête & tout avantageux qu'il est: de sorte que, pour la déterminer, j'ai cru devoir user d'un peu de rigueur, d'autant plus qu'il y va de son bien. J'ai même été jusqu'à la menacer de l'éloigner de Paris. Cependant, son obstination continue. Cela vous paroît-il

il raisonnable? Joignez-vous donc à moi, Madame: vos services vous ont acquis de l'autorité sur elle; tâchez de la résoudre, je vous prie. Voici le jeune homme en question, ajouta-t-il & il lui montrait Monsieur Villot, qui, quoiqu'assez bien fait, avoit alors, autant qu'on peut l'avoir, l'air d'un pauvre petit homme sans conséquence, dont le métier étoit de ramper & d'obéir, à qui même il n'appartenoit pas d'avoir du cœur, & à qui on pouvoit dire, retirez-vous, sans lui faire d'injure.

Voilà à quoi il ressembloit en cet instant, avec sa figure qui n'étoit qu'humble, & point honteuse.

C'est un garçon fort doux, & de fort bonnes mœurs, reprit le Ministre en continuant, & qui vivra avec Mademoiselle, comme avec une personne à qui il devra la fortune que je lui promets à cause d'elle: c'est ce que je lui ai bien recommandé de ne jamais oublier.

Le fils du Nourricier de Madame ne répondit à cela, qu'en se prosternant, qu'en se courbant jusqu'à terre.

N'approuvez-vous pas ce que je fais-là, Madame? dit encore le Ministre à ma Mere, & n'êtes-vous pas contente? Elle restera à Paris, vous l'aimez, & vous ne la perdrez pas de vue. Je m'y engage, & je ne l'entens pas autrement.

La-dessus, Madame de Miran jetta les yeux

yeux sur Monsieur Villot, qui l'en remercia par une autre prosternation, quoique la façon dont on le regarda n'exigeât pas de reconnoissance.

Et puis ma Mere, secouant la tête, Cette union n'est gueres assortie, ce me semble, dit-elle, & j'ai peine à croire qu'elle soit du goût de Marianne. Monsieur, je me flatte, comme vous le dites, d'avoir quelque pouvoir sur elle; mais, je vous avoue, que je ne l'emploierai pas dans cette occurrence-ci: ce seroit lui faire payer trop cher les services que je lui ai rendus. Qu'elle décide, au reste; elle est la Maîtresse: voyez, Mademoiselle, consentez-vous à ce qu'on vous propose?

Je me suis déjà déclarée, Madame, lui répondis-je d'un air triste, respectueux; mais ferme: j'ai dit que j'aime mieux rester comme je suis; & je n'ai point changé d'avis. Mes malheurs sont bien grands; mais, ce qu'il y a encore de plus fâcheux pour moi, c'est que je suis née avec un cœur qu'il ne faudroit pas que j'eusse, & qu'il m'est pourtant impossible de vaincre. Jamais, avec ce cœur-là, je ne pourrois aimer le jeune homme qu'on me présente; jamais: je sens, que je ne m'accoutumerois pas à lui, que je le regarderois, comme un homme qui ne seroit pas fait pour moi. C'est une pensée, qui ne me quitteroit point: j'aurois beau la condamner, & me trouver ridicule de l'avoir, je  
l'aurois

l'aurois toujours ; au moyen de quoi je ne pourrois le rendre heureux, ni être en repos moi-même : sans compter, que je ne me pardonnerois pas la vie desagréable, que meneroit avec moi un mari qui m'aimeroit peut-être, qui pourtant me seroit insupportable, & qui auroit eu tout l'amour d'une autre femme, si je n'avois pas été sans nécessité le charger de moi, & de mon antipathie. Ainsi, il ne faut pas parler de ce mariage, dont cependant je remercie Monseigneur, qui a eu la bonté d'y penser pour moi ; mais, en vérité, il n'y a pas moyen.

Dites-nous donc quelle résolution vous prenez, me répondit le Ministre : que voulez-vous devenir ? Aimez-vous mieux être Religieuse ? On vous l'a déjà proposé, & vous choisirez le Couvent qu'il vous plaira. Voyez, songez à quelque état qui vous tranquillise. Vous ne voulez pas souffrir qu'on chagrine plus long-tems Madame de Miran à cause de vous. Prenez un parti.

Non, Monsieur, dit mon Ennemie, non, rien ne lui convient. On l'aime, on l'épousera, tout est d'accord, la petite personne n'en rabattra rien, à moins qu'on n'y mette ordre, elle est sûre de son fait. Madame l'appelle déjà sa fille, à ce qu'on dit.

Le Ministre, à ce discours, fit un geste d'impatience, qui la fit taire, & moi reprenant

prenant la parole : Vous vous trompez, Madame, lui dis-je, à l'égard de la crainte qu'on a que Mr. de Valville ne m'aime trop, qu'il ne veuille m'épouser, & que Madame de Miran n'ait la complaisance de le vouloir bien aussi. On peut entièrement se rassurer là-dessus. Il est vrai, que Madame de Miran a eu la bonté de me tenir lieu de mere, (je sanglottois en disant cela,) & que je suis obligée, sous peine d'être la plus ingrate créature du monde, de la chérir & de la respecter autant que la mere qui m'a donné la vie. Je lui dois la même soumission, la même vénération, & je pense quelquefois que je lui en dois bien davantage. Car enfin, je ne suis point sa fille, & cependant il est vrai, comme vous le dites, qu'elle m'a traitée comme si je l'avois été. Je ne lui suis rien : elle n'auroit eu aucun tort de me laisser dans l'état où j'étois, ou bien elle pouvoit se contenter en passant d'avoir pour moi une compassion ordinaire, & de me dire, je vous aimerai ; mais, point du tout : c'est quelque chose d'incompréhensible, que ses bontez pour moi, que ses soins, que ses considérations. Je ne sçaurois y songer, je ne sçaurois la regarder elle-même, sans pleurer d'amour & de reconnoissance, sans lui dire dans mon cœur que ma vie est à elle, sans souhaiter d'avoir mille vies pour les lui donner toutes, si elle en avoit besoin pour sauver la sienne :

& je rends grace à Dieu de ce que j'ai occasion de dire cela publiquement ; ce m'est une joye infinie, la plus grande que j'aurai jamais, que de pouvoir faire éclater les transports de tendresse, & tous les dévouemens, & toute l'admiration, que je sens pour elle. Oui, Madame, je ne suis qu'une Etrangere, qu'une malheureuse Orpheline, que Dieu, qui est le maître, a abandonnée à toutes les miseres imaginables : mais, quand on viendrait m'apprendre que je suis la fille d'une Reine, quand j'aurois un Royaume pour héritage, je ne voudrois rien de tout cela, si je ne pouvois l'avoir qu'en me séparant de vous ; je ne vivrois point, si je vous perdois : je n'aime que vous d'affection, je ne tiens sur la terre qu'à vous, qui m'avez recueillie si charitablement, & qui avez la générosité de m'aimer tant, quoiqu'on tâche de vous en faire rougir, & quoique tout le monde me méprise.

Ici, à travers les larmes que je verfois, j'apperçus plusieurs personnes de la compagnie, qui détournoient la tête, pour s'esfuyer les yeux.

Le ministre baissoit les siens, & vouloit cacher qu'il étoit ému. Valville restoit comme immobile, en me regardant d'un air passionné, & dans un parfait oubli de tout ce qui nous environnoit ; & ma Mere laissoit bien franchement couler ses pleurs, sans s'embarasser qu'on les vît.

Tu n'as pas tout dit : acheve, Marianne ;

& ne parle plus de moi, puisque cela t'attendrait trop, me dit-elle, en me tendant sans façon sa main, que je baisai de même :  
Acheve —

Oui, Madame, lui répondis-je. Vous m'avez dit, Monseigneur, que vous m'éloigneriez de Paris, & que vous m'enverriez loin d'ici, si je refusois d'épouser ce jeune homme, repris-je donc en m'adressant au Ministre ; & vous êtes toujours le maître : mais, j'ai à vous répondre une chose, qui doit empêcher Messieurs les Parens d'être encore inquiets sur le mariage qu'ils appréhendent entre Mr. de Valville & moi. C'est que jamais il ne se fera ; je le garantis, j'en donne ma parole, & on peut s'en fier à moi : & si je ne vous en ai pas assuré, avant que Madame de Miran arrivât, vous aurez la bonté de m'excuser, Monseigneur. Ce qui m'a empêché de le faire, c'est que je n'ai pas cru qu'il fût à propos, ni honnête à moi, de renoncer à Mr. de Valville, pendant qu'on me menaçoit pour m'y contraindre. J'ai pensé, que je serois une lâche, & une ingrate, de montrer si peu de courage en cette occasion-ci ; après que Mr. de Valville lui-même a bien eu celui de m'aimer, & de m'aimer si tendrement de tout son cœur, & comme un personne qu'on respecte, malgré la situation où il m'a vûë, qui étoit si rebutante, & à laquelle il n'a pas seulement pris garde, si-non que pour m'en aimer, & m'en considérer davantage.

Voilà



Voilà ma raison ; Monseigneur. Si je vous avois promis de ne le plus voir, il auroit eu lieu de s'imaginer, que je ne me mettois gueres en peine de lui : puisque je n'aurois pas voulu endurer d'être persecutée pour l'amour de lui : & mon intention étoit, qu'il sçût le contraire, qu'il ne doutât point que son cœur a véritablement acquis le mien : & je serois bien honteuse, si cela n'étoit pas. Peut-être est-ce ici la dernière fois que je le verrai, & j'en profite pour m'acquitter de ce que je lui dois, & en même tems pour dire à Madame de Miran, aussi-bien qu'à lui, que ce que la crainte & la menace n'ont pas dû me forcer de faire, je le fais aujourd'hui par pure reconnoissance pour elle & pour son fils. Non, Madame ; non, ma généreuse Mere ; non, Mr. de Valville ; vous m'êtes trop chers tous les deux, je ne serai jamais la cause des reproches que vous souffririez, si je restois, ni de la honte qu'on dit que je vous attirerois. Le monde me dédaigne, il me rejette : nous ne changerons pas le monde ; & il faut s'accorder à ce qu'il veut. Vous dites qu'il est injuste : ce n'est pas à moi à en dire autant ; j'y gagnerois trop. Je dis seulement, que vous êtes bien généreuse, & que je n'abusserai jamais du mépris que vous faites pour moi des coutumes du monde. Aussi-bien est-il certain, que je mourrois de chagrin du blâme qui en retomberoit sur vous ; & si je ne vous l'épargnois pas, je serois indigne

digne de vos bontez. Hélas ! je vous aurois donc trompée : il ne seroit pas vrai, que j'aurois le caractère que vous me croyez ; & je n'ai que le parti que je prens, pour montrer que vous n'avez pas eu tort de le croire. Mr. de Climal, par sa piété, m'a laissé quelque chose pour vivre : & ce qu'il y a suffit pour une fille, qui n'est rien ; qui, en vous quittant, quitte tout ce qui l'attachoit, & tout ce qui pourroit l'attacher ; qui, après cela, ne se soucie plus de rien, ne regrette plus rien, & qui va pour toute sa vie se renfermer dans un Couvent, où il n'y a qu'à donner ordre que je ne voye personne, à l'exception de Madame, qui est comme ma mere, & dont je supplie qu'on ne me prive pas tout d'un coup, si elle veut me voir quelquefois. Voilà tous mes desseins, à moins que Monseigneur, pour être encore plus sûr de moi, ne m'exile loin d'ici, suivant l'intention qu'il en a eu d'abord.

Un torrent de pleurs termina mon discours. Valville, pâle & abattu, paroïssoit prêt à se trouver mal ; & Madame de Miran alloit, ce me semble, me répondre, quand le Ministre la prévint, & se retournant avec une action animée vers les Parentes.

Mesdames, leur dit-il, sçavez-vous quelque réponse à ce que nous venons d'entendre ? Pour moi, je n'y en sçais point, & je vous déclare, que je ne m'en mêle plus. A quoi voulez-vous qu'on remédie ? A l'estime  
que

que Madame de Miran a pour la vertu, à l'estime qu'assurement nous en avons tous? Empêcherons-nous la vertu de plaire? Vous ne seriez pas de cet avis-là, ni moi non plus; & l'Autorité n'a que faire ici.

Et puis, se tournant vers le frere de lait de Madame, Laissez-nous, Villot, lui dit-il. Madame, je vous rends votre fille, avec tout le pouvoir que vous avez sur elle. Vous lui avez tenu lieu de mere: elle ne pouvoit pas en trouver une meilleure; & elle méritoit de vous trouver. Allez, Mademoiselle. Oubliez tout ce qui s'est passé ici: qu'il reste comme nul; & consolez-vous d'ignorer qui vous êtes. La Noblesse de vos Parens est incertaine: mais, celle de votre cœur est incontestable; & je la préférerois, s'il falloit opter.

Il se retiroit, en disant cela; mais, il me prit un transport, qui l'arrêta, & qui étoit juste.

C'est que je me jetai à ses genoux, avec une rapidité plus éloquente, & plus expressive, que tout ce que je lui aurois dit, & que je ne pus lui dire, pour le remercier du jugement plein de bonté & de vertu, qu'il venoit lui-même de rendre en ma faveur.

Il me releva sur le champ, d'un air que témoignoit que mon action le surprenoit agréablement, & l'attendrissoit: je m'aperçus aussi qu'elle plaisoit à toute la compagnie.

Levez-vous, ma belle enfant, me dit-il.

Vous ne me devez rien ; je vous rends justice. Et puis, s'adressant aux autres, Elle en fera tant, que nous l'aimerons tous aussi, ajouta-t-il ; & il n'y a point d'autre parti à prendre avec elle. Ramenez-la, Madame, (c'étoit à ma Mere à qui il parloit,) ramenez-la, & prenez garde à ce que deviendra votre fils, s'il l'aime. Car, avec les qualitez que nous voyons dans cette enfant-là, je ne réponds pas de lui ; & ne répondrois de personne : faites comme vous pourrez ; ce sont vos affaires.

Sans doute, dit aussi-tôt Madame de — son épouse : & si on a donné à Madame l'embarras qu'elle a aujourd'hui, ce n'est pas ma faute ; il n'a pas tenu à moi qu'on ne le lui épargnât.

Sur ce pied-là, Mesdames, repartit en se levant cette Parente revêche, je pense qu'il ne vous reste plus qu'à saluer votre Cousine. Embrassez-la d'avance : vous ne risquez rien. Pour moi, on me permettra de m'en dispenser, malgré son incomparable noblesse de cœur ; je ne suis pas extrêmement sensible aux vertus romanesques. Adieu, la petite Avanturiere. Vous n'êtes encore qu'une fille de condition, nous dit-on : mais, vous n'en demeurerez pas là ; & nous ferons bien-heureuses, si au premier jour vous ne vous trouvez pas une Princesse.

Au lieu de lui répondre, je m'avançai vers ma Mere, dont je voulus aussi embrasser les genoux, & qui m'en empêcha ;  
mais,

mais, je pris fa main, que je baifai, & sur laquelle je répandis des larmes de joye.

La Parente farouche fortit avec colere, & dit à deux Dames, en s'en allant : Ne venez-vous pas ?

Là-deffus, elles se leverent ; mais, plus par complaifance pour elle, que par inimitié pour moi : on voyoit bien, qu'elles n'approuvoient pas son emportement, & qu'elles ne la fuivoient que dans la crainte de la fâcher. Une d'elles dit même tout bas à Madame de Miran : Elle nous a amenées ; & elle ne nous le pardonneroit pas, si nous reftions.

Valville, à qui le cœur étoit revenu, ne la regardoit plus qu'en riant, & se vengeoit ainfi du peu de succès de son Entreprife. Votre Caroffe est-il là-bas ? lui dit-il : voulez-vous que nous vous ramenions, Madame ? Laissez-moi, lui dit-elle : vous me faites pitié d'être si content.

Elle falua enfuite Madame de....., ne jetta pas les yeux sur ma Mere qui la faluoit, & partit avec les deux Dames dont je viens de parler.

Auffi-tôt, le reste de la compagnie se raffembla autour de moi, & il n'y eut perfonne qui ne me dit quelque chose d'obligant.

Mon Dieu ! que je me reproche d'avoir trempé dans cette Intrigue-ci ! dit Madame de.... à ma Mere. Que je leur fçais mauvais gré de m'avoir perfecutée pour y entrer !

trer ! On ne peut pas avoir plus de tort que nous en avons. N'est-il pas vrai, Mesdames ?

Ah ! Seigneur ! ne nous en parlez pas ; nous en sommes honteuses, répondirent-elles. Qu'elle est aimable ! Nous n'avons rien de si joli à Paris. Ni peut-être rien de si estimable, reprit Madame de. . . . Je ne sçaurois vous exprimer l'inquiétude où j'étois pendant tout ce dialogue ; & je suis bien contente de Monsieur de. . . . (elle parloit du Ministre son mari.) Oh ! bien contente : il n'a encore rien fait, qui m'ait tant plu ; ce qu'il vient de dire est d'une justice admirable.

Avec tout autre Juge que lui, j'avoue que le cœur m'auroit battu, dit à son tour le jeune Cavalier que j'avois vû dans l'antichambre ; & qui étoit encore-là ; mais, avec Monsieur de. . . , je n'ai pas douté un instant de ce qui arriveroit. Et moi, je devois lui demander pardon d'avoir eu peur pour Mademoiselle, dit alors Valville, qui les avoit jusqu'ici écoutés d'un air modeste & intérieurement satisfait.

Tout le monde rit de sa réponse, mais discrettement, & sans lui rien dire. Il étoit tard, ma Mere prit congé de Madame de. . . , qui l'embrassa avec toute l'amitié possible, comme pour lui faire oublier le secours qu'elle avoit prêté à nos ennemis. Elle me fit l'honneur de m'embrasser moi-même, ce que je reçus avec tout le respect qui convenoit ; & nous nous retirâmes.

A peine fûmes nous dans l'anti-chambre, que cette femme, qu'on avoit envoyée pour me tirer de mon premier Couvent sous le nom de ma Mere, & qui étoit venue ce matin même me reprendre à celui où elle m'avoit mise la veille ; que cette femme, dis-je, se présenta à nous, & nous dit, qu'elle avoit ordre du Ministre de nous mener tout-à-l'heure, si nous voulions, à ce dernier Couvent, pour me faire rendre mes hardes, qu'on hésiteroit peut-être de me donner, si nous y allions sans elle ; à moins que Madame de Miran n'aimât mieux remettre à y aller dans l'après-midi.

Non, non, dit ma Mere, finissons cela, ne differons point. Venez, Mademoiselle : aussi-bien avons-nous besoin de vous pour aller-là ; car, j'ai oublié de demander où c'est. Venez : j'aurai soin qu'on vous ramene ensuite.

Cette femme nous suivit donc, & monta en carosse avec nous. Vous jugez bien, qu'il ne fut plus question de cette familiarité qu'elle avoit eue avec moi, lorsqu'elle m'étoit venue prendre ; & je la vis un peu honteuse de la difference qu'il y avoit pour elle de ce voyage-ci à ceux que nous avions déjà faits ensemble : chacun a son petit orgueil. Nous n'étions plus camarades ; & cela lui donnoit quelque confusion.

Je n'en abusai point : j'avois trop de joye, je sortois d'un trop grand triomphe,

pour m'amuser à être maligne ou glorieuse ; & je n'ai jamais été ni l'un ni l'autre.

L'entretien fut fort réservé pendant le chemin, à cause de cette femme qui nous accompagnoit ; & qui, à l'occasion de je ne sçais quoi qui fut dit, nous aprit que c'étoit de Madame de Fare que venoit toute la rumeur, & qu'en m<sup>me</sup> tems elle avoit refusé de se joindre aux autres parens dans les mouvemens qu'ils s'étoient donnez : de sorte qu'elle n'avoit pas précisément parlé pour me nuire, mais seulement pour avoir le plaisir d'être indiscrete, & de révéler une chose qui surprendroit.

Elle nous conta aussi, que Monsieur Villot étoit au desespoir de ce qu'il ne seroit point à moi. Je l'ai laissé qui pleuroit comme un enfant, nous dit-elle : sur quoi je jettai les jeux sur Valville, pour qui il me parut que le récit de l'affliction de Monsieur Villot n'étoit pas amusant. Aussi n'y répondîmes-nous rien ma Mere & moi, & laissâmes-nous tomber ce petit article, d'autant plus que nous étions arrivez à la porte du Couvent, où je descendis avec cette femme.

Il est inutile que je paroisse, me dit ma Mere ; & je crois même, qu'il suffiroit que Mademoiselle allât redemander vos hardes, sans parler de nous, & sans dire que nous sommes ici.

Permettez-moi de me montrer aussi, lui dis-je : les bontez, que l'Abbesse a eues pour  
pour



pour moi, exigent que je la remercie ; je ne sçaurois m'en dispenser sans ingratitude. Ah ! tu as raison, ma fille ; & je ne sçavois pas cela, me répartit-elle : va, mais hâte-toi ; & dis-lui, que je t'attens, que je suis fatiguée, & qu'il m'est impossible de descendre : fais le plus vite que tu pourras ; il vaut mieux que tu la reviennes voir.

Abrégeons donc : je parus, on me rendit mon coffre ou ma cassette, lequel des deux il vous plaira. Toutes les Religieuses, que j'avois vûës, vinrent se réjouir avec moi du succès de mon aventure. L'Abbesse me donna les témoignages d'affection les plus sinceres : elle auroit souhaité, que j'eusse passé le reste, de la soirée avec elle ; mais, il n'y avoit pas moyen. Ma Mere est à la porte de votre maison dans son carosse : elle vous auroit vûë, lui dis-je ; mais, elle est indisposée : elle vous fait ses excuses, & il faut que je vous quitte.

Quoi ! s'écria-t-elle, cette mere si tendre, cette Dame que j'estime tant, est ici ? Mon Dieu, que j'aurois de plaisir à la voir, & à lui dire du bien de vous ! Allez, Mademoiselle, retournez-vous-en ; mais, tâchez de la déterminer à venir un instant : si je pouvois sortir, je courrois à elle ; & supposé qu'il soit trop tard, dites-lui, que je la conjure de revenir encore une fois ici avec vous. Partez, ma chere enfant ; & aussitôt elle me congédia. Un domestique

de la maison portoit mon petit balot. Tout ceci se passa en moins d'un demi-quart d'heure de tems. J'oublie encore, que l'Abbeffe chargea la Tourriere d'aller faire ses complimens à Madame de Miran, qui, de son côté, la fit assurer que nous la reviendrions voir au premier jour ; & puis nous partîmes pour aller.... Devineriez-vous où? Au logis, dit ma Mere ; car, à ton autre Couvent, on a dîné, & nous t'y remettrons sur le soir : non que j'aye envie de t'y laisser long-tems ; mais, il est bon que tu y fasses encore quelque séjour : ne fût-ce qu'à cause de ce qui t'est arrivé, & de l'inquiétude que j'en ai montrée moi-même.

Nous avancions pendant qu'elle parloit, & nous voici dans la cour de ma Mere, d'où elle congédia cette femme de Madame de... qui nous avoit suivie, & nous montâmes chez elle.

Une certaine Gouvernante, qui étoit dans la maison de Madame de Miran, quand on m'y porta après ma chute au sortir de l'Eglise, & que, si vous vous en souvenez, Valville appella pour me déchauffer, n'y étoit plus ; & de tous les domestiques, il n'y avoit plus qu'un Laquais de Valville qui me connût : c'étoit celui qui avoit suivi mon Fiacre jusques chez Madame Dutour, & qui d'ailleurs m'avoit déjà revûë plusieurs fois, puisqu'il m'étoit venu rendre deux ou trois billets de Valville à mon Couvent.

vent. Or ce Laquais étoit malade : ainsi, il n'y avoit-là personne qui sçut qui j'étois.

Et ce qui fait que je vous dis cela, c'est que, pendant que nous montions chez ma Mere, je revois, toute joyeuse que j'étois, que j'allois trouver dans cette maison, & cette Gouvernante que je vous ai rappelée, & quelques Valets qui ne manqueroient pas de me reconnoître.

Ah ! C'est cette petite fille, qu'on a apportée ici, & qui avoit mal au pied, vont-ils dire, pensois-je en moi-même : c'est cette petite Lingere, que nous croyons une Demoiselle, & qui se fit reconduire chez Madame Dutour.

Et cela me déplaisoit. J'avois peur aussi que Valville n'en fût un peu honteux. Peut-être que, m'aimant autant qu'il faisoit, ne s'en feroit-il pas foucié : mais, heureusement, nous ne fumes exposez ni l'un ni l'autre au desagrément que j'imaginois, & je goûtai tout à mon aise le plaisir de me trouver chez ma Mere, & d'y être comme si j'avois été chez moi.

Ah ça, ma fille, me dit-elle, viens que je t'embrasse à present que nous sommes sans critiques : tout ceci a tourné, on ne peut pas mieux. On se doute de nos desseins, on les prévoit, on n'a pas même paru les desapprouver. Le Ministre t'a rendu ta parole, en te remettant entre mes mains ; & , graces au Ciel, on ne sera plus surpris de rien. Tu m'as dit tantôt les choses

choses du monde les plus tendres, ma chere enfant : mais, franchement, je les mérite bien pour tout le chagrin que tu m'as causé. Tu en as eu beaucoup aussi, n'est-il pas vrai ? As-tu songé à celui que j'aurois ; que pensois-tu de ta Mere ?

Elle me tenoit ce discours, assise dans un fauteuil. J'étois vis-à-vis d'elle, & me laissant aller à une saillie de reconnoissance, je me jettai tout d'un coup à ses genoux ; & puis la regardant, après lui avoir baisé la main. Ma Mere, lui dis-je, voilà Monsieur de Valville : il m'est bien cher, & ce n'est plus un secret, je l'ai publié devant tout le monde ; mais, il ne m'empêchera pas de vous dire, que j'ai mille fois plus encore songé à vous qu'à lui. C'étoit ma Mere qui m'occupoit, c'étoit sa tendresse, & son bon cœur. Que fera-t-elle, que ne fera-t-elle pas, me disois-je ? & toujours ma mere dans l'esprit. Toutes mes pensées vous regardoient : je ne sçavois pas, si vous réüssiriez à me tirer d'embarras ; mais, ce que je souhaitois le plus, c'étoit que ma mere fût bien fâchée de ne plus voir sa fille : je desirois cent fois plus sa tendresse, que ma délivrance ; & j'aurois tout enduré, hormis d'être abandonnée d'elle. J'étois si pleine de ce que je vous dis-là, j'en étois tellement agitée, que j'en sentoie quelque petite inquiétude, dont je m'accuse, quoiqu'elle n'ait presque pas duré. J'ai pourtant songé aussi à Monsieur  
de

de Valville; car, s'il m'oublioit, ce seroit une grande affliction pour moi, plus grande que je ne puis le dire. Mais, le principal est que vous m'aimiez. C'est le cœur de ma mere, qui m'est le plus nécessaire; il va avant tout dans le mien; car, il m'a tant fait de bien, je lui ai tant d'obligation, il m'est si doux de lui être chere..... N'ai-je pas raison, Monsieur?

Madame de Miran m'écoutoit en sou-riant. Levez-vous, petite fille, me dit-elle ensuite. Vous me faites oublier, que j'ai à vous quereller de votre imprudence d'hier matin. Je voudrois bien sçavoir pourquoi vous vous laissez emmener par une femme qui vous est totalement incon-nüe, qui vient vous chercher sans billet de ma part, & dans un équipage qui n'est pas à moi non plus? Où étoit votre esprit de n'avoir pas fait attention à tout cela, sur-tout après la visite suspecte que vous aviez reçüe de ce grand squelette, dont vous m'aviez si bien dépeint la figure? Ses me-naces ne vous annonçoient-elles pas quel-que dessein? Ne devoient-elles pas vous laisser quelque défiance? Vous êtes une étourdie; &, pendant le séjour que vous ferez encore à votre Couvent, je vous dé-fens d'en sortir jamais qu'avec cette femme que vous venez de voir, (elle parloit d'une Femme-de-Chambre qui avoit paru il n'y avoit qu'un moment,) ou que sur une lettre  
de

de moi, quand je n'irai pas vous chercher moi-même : entendez-vous ?

Là-dessus, on servit : nous dînâmes ; Valville mangea fort peu, & moi aussi : ma mere y prit garde, elle en rit. Apparemment que la joye ôte l'appétit, nous dit-elle en badinant. Oui, ma mere, reprit Valville sur le même ton ; on ne sçauroit faire tant de choses à la fois.

Le repas fini, Madame de Miran passa dans sa chambre, & nous l'y suivîmes. De là, elle entra dans un petit cabinet d'où elle m'appella ; j'y vins. Donne-moi ta main, me dit-elle. Voyons si cette bague-ci te conviendra. C'étoit un brillant de prix : & pendant qu'elle me l'essayoit, Je vois, lui répondis-je, un Portrait, (c'étoit le sien,) que j'aimerois mille fois mieux que la bague, toute belle qu'elle est, & toutes les pierreries du monde. Troquons, ma mere : cedez-moi le Portrait ; je vous rendrai la bague.

Patience, me dit-elle : je le ferai placer ici dans votre chambre, quand vous y ferez ; & vous y ferez bien-tôt. Où mettez-vous votre argent, Marianne ? continua-t-elle : vous n'avez rien pour cela, je pense. Aussi-tôt, elle ouvrit un tiroir : tenez, voilà une bourse qui est fort bien travaillée ; servez vous-en.

Je vous remercie, ma mere, lui repartis-je ; mais, où mettrai-je tout l'amour, tout le respect, toute la reconnoissance, que j'ai  
pour

pour ma mere ? Il me semble que j'en ai plus qu'il n'en peut tenir dans mon cœur.

Elle sourit à ce discours. Sçavez-vous ce qu'il faut faire, ma mere ? nous dit Valville, qui étoit resté à l'entrée du Cabinet, & que la joye d'entendre ce que nous nous disions toutes deux, avec cette familiarité douce & badine, tenoit comme en extase. Mettons votre fille le plus vite que nous pourrons dans cette chambre, où vous avez dessein de placer le Portrait : elle en sera moins embarrassée de tout l'amour qu'elle a pour vous, & plus à portée de venir vous en parler pour le soulager.

C'est de quoi nous allons nous entretenir tout-à-l'heure, répondit Madame de Miran, Sortons : je veux lui montrer l'appartement que j'occupois du vivant de votre père.

Et, sur le champ, nous passâmes dans une grande anti-chambre, que j'avois déjà vûe, & dans laquelle il y avoit une porte vis-à-vis de celle par où nous y entrions. Cette porte nous mena à cet appartement qu'ils vouloient me faire voir. Il étoit plus vaste & plus orné que celui de Madame de Miran, & donnoit, comme le sien, sur un très beau Jardin. Eh bien, ma fille, comment vous trouvez-vous ici ? Ne vous y ennuyez-vous point ? Y regretterez-vous votre Couvent ? me dit-elle, en riant.

Je me mis à pleurer là-dessus de pur ravissement, & me jettant entre ses bras : Ah ! ma mere, lui-repartis-je, d'un ton pénétré.  
Quelles

Quelles délices pour moi ! Songez-vous, que cet appartement-ci me conduira dans le vôtre ?

A peine achevois-je ces mots, qu'un coup de sifflet nous avertit qu'il venoit une visite.

Ah ! mon Dieu ! s'écria Madame de Miran, que je suis fâchée ! J'allois sonner, pour donner ordre de dire que je n'y étois pas. Retournons chez moi. Nous nous y rendîmes.

Un Laquais entra, qui nous annonça deux Dames, que je ne connoissois pas, qui n'avoient point entendu parler de moi non plus, qui me regarderent peut-être pour une Parente de la Maison, & venoient rendre elles-mêmes une de ces visites indifférentes, qui entre femmes n'aboutissent qu'à se voir une demi-heure, qu'à se dire quelques bagatelles ennuyantes, & qu'à se laisser-là sans se soucier les unes des autres.

Je remarquerai pour vous amuser seulement, (& je n'écris que pour cela,) que de ces deux Dames, il y en eut une qui parla fort peu, ne prit presque point de part à ce que l'on disoit, ne fit que remuer la tête pour en varier les attitudes, & les rendre avantageuses, enfin qui ne songea qu'à elle & à ses graces : il est vrai, qu'elle en auroit eu quelques-unes, si elle s'étoit moins occupée de la vanité d'en avoir ; mais, cette vanité gâtoit tout, & ne lui en laissoit pas une de  
natu-



naturelle. Il y a beaucoup de femmes, comme elle, qui seroient fort aimables, si elles pouvoient oublier un peu qu'elles le sont. Celle-ci, j'en suis sûre, n'alloit & ne venoit par le monde, que pour se montrer, que pour dire, voyez-moi : elle ne vivoit que pour cela.

Je crois qu'elle me trouva jolie ; car, elle me regarda peu, & toujours de côté : on démêloit, qu'elle faisoit semblant de me compter pour rien, de ne pas s'appercevoir que j'étois-là ; & le tout, pour persuader qu'elle ne trouvoit rien en moi que de fort commun.

Une chose la trahit pourtant : c'est qu'elle avoit toujours les yeux sur Valville, pour observer laquelle des deux il regarderoit le plus, d'elle, ou de moi ; &, en un sens, c'étoit bien-là me regarder moi-même, & craindre que je n'eusse la préférence.

L'autre Dame plus âgée étoit une femme fort sérieuse, & cependant fort frivole, c'est-à-dire, qui parloit gravement, & avec dignité, d'un équipage qu'elle faisoit faire ; d'un repas qu'elle avoit donné ; d'une visite qu'elle avoit renduë ; d'une histoire que lui avoit contée la Marquise une telle ; & puis c'étoit Madame la Duchesse de . . . . qui se portoit mieux, mais qui avoit pris l'air de trop bonne heure ; qu'elle l'en avoit querellée ; que cela étoit effroyable : & puis c'étoit une repartie haute & convenable, qu'elle avoit faite la veille à cette Madame

une

une telle, qui s'oublloit de tems en tems, à cause qu'elle étoit riche, qui ne distinguoit pas d'avec elle les femmes d'une certaine façon ; & mille autres choses d'une aussi platte & d'une aussi vaine espece, qui firent le sujet de cet entretien, pendant lequel d'autres visites aussi fatigantes arrivèrent encore.

De sorte qu'il étoit tard, quand nous en fûmes débarassées, & qu'il n'y avoit point de tems à perdre pour me ramener à mon Couvent.

Nous nous revertons demain, ou le jour d'après, dit ma mere. Je t'enverrai chercher ; hâtons-nous de partir : j'ai besoin de repos, & je me coucherai dès que je serai revenuë. Pour vous, mon fils, vous n'avez qu'à rester ici : nous n'avons pas besoin de vous. Valville se plaignit, mais il obéit ; & nous remontâmes en Carosse.

Nous voici arrivées au Couvent, où nous vîmes un instant l'Abbesse dans son parloir : ma mere l'instruisit de la fin de mon Aventure ; & puis je rentraï.

Deux jours après, Madame de Miran vint me reprendre à l'heure de midi. Vous sçavez qu'elle me l'avoit promis. Je dînai chez elle avec Valville : il y fut question de notre mariage. En ce tems-là même, on traitoit pour Valville d'une Charge considérable : il devoit en être incessamment pourvû, il n'y avoit tout au plus que trois semaines à attendre ; & il fut conclu, que  
nous

nous nous marierions, dès que cette affaire seroit terminée.

Voilà qui étoit bien positif. Valville ne se possédoit pas de joye. Je ne sçavois plus que dire dans la mienne: elle m'ôtoit la parole, & je ne faisois que regarder ma mere.

Ce n'est pas le tout, me dit-elle. Je vais ce soir pour huit ou dix jours à ma Terre, où je veux me reposer de toutes les fatigues que j'ai eues depuis la mort de mon frere; & je suis d'avis de te mener avec moi, pendant que mon fils va passer quelque tems à Versailles, où il est nécessaire qu'il se rende. Tu n'as rien apporté de ton Couvent pour cette petite absence; mais, je te donnerai tout ce qu'il te faut.

Ah! mon Dieu! que de plaisir! Quoi! dix ou douze jours avec vous, sans vous quitter! lui répondis-je. Ne changez dont point d'avis, ma mere.

Aussi-tôt, elle passa dans son cabinet, écrivit à l'Abbesse qu'elle m'emmenoit à la Campagne; fit porter le Billet sur le champ, & deux heures après nous partîmes.

Notre Voyage n'étoit pas long: cette Terre n'étoit éloignée que de trois petites lieues; & Valville se déroba deux ou trois fois de Versailles, pour nous y venir vois. Il ne fut pas pourvû de cette Charge, dont j'ai parlé, aussi vîte qu'on l'avoit cru: il survint des difficultez, qui traînerent l'affaire  
en

en longueur ; chaque jour cependant on en attendoit la conclusion. Nous revinmes de la Compagne, ma mere & moi, & je retournai encore à mon Couvent ; où elle ne comptoit pas que je dusse rester plus d'une semaine : j'y restai pourtant plus d'un mois, pendant lequel je vins, comme à l'ordinaire, dîner quelquefois chez elle, & quelquefois chez Madame Dorfin.

Durant cet intervalle, Valville fut toujours aussi empressé & aussi tendre qu'il l'eût jamais été ? mais, sur la fin, plus gai qu'il n'avoit coûtume de l'être : en un mot, il avoit toujours autant d'amour, mais plus de patience sur les incidens qui reculoient la conclusion de son affaire ; & ce que je vous dis-là, je ne le rappellai que long-tems après, en repassant sur tout ce qui avoit précédé le malheur qui m'arriva dans la suite. La dernière fois même que je dînai chez sa mere, il ne s'y trouva pas lorsque je vins, & ne se rendit au logis qu'un instant avant que nous nous missions à table. Un importun l'avoit retenu, nous dit-il ; & je le crus, d'autant plus, qu'à cela près, je ne voyois rien de changé en lui : &, en effet, il étoit toujours le même, à l'exception qu'il étoit un peu plus dissipé qu'à l'ordinaire, à ce que m'avoit dit Madame de Miran, avant qu'il entrât ; & c'est qu'il s'ennuye, avoit-elle ajouté, de voir différer votre mariage.

Enfin, la dernière fois qu'elle me rame-

noit à mon Couvent, Je vous prie, ma mere, que je sois de la partie, lui dit Valville, qui avoit été charmant ce jour-là, qui, à mon gré, ne m'avoit jamais tant aimée, qui ne me l'avoit jamais dit avec tant de graces, ni si galamment, ni si spirituellement : & tant pis ; tant de galanterie, & tant d'esprit, n'étoient pas bon signe : il falloit apparemment, que son amour ne fût plus, ni si sérieux, ni si fort ; & il ne me disoit de si jolies choses, qu'à cause qu'il commençoit à n'en plus sentir de si tendres.

Quoi qu'il en soit, il eut envie de nous suivre. Madame de Miran disputa d'abord, & puis consentit : le Ciel en avoit ainsi ordonné. Je le veux bien, reprit-elle ; mais, à condition, que vous resterez dans le carosse, & que vous ne paroîtrez point, pendant que j'irai voir un instant l'Abbesse. Et c'est de cette complaisance qu'elle eut pour lui, que vont venir les plus grands chagrins que j'aye eus de ma vie.

Une Dame de grande distinction étoit venue la veille à mon Couvent, avec sa fille, qu'elle vouloit y mettre en pension, jusqu'à son retour d'un Voyage qu'elle alloit faire en Angleterre, pour y recueillir une succession que lui laissoit la mort de sa mere.

Il y avoit très peu de tems, que le mari de cette Dame étoit mort en France. C'étoit un Seigneur Anglois, qu'à l'exemple de beaucoup d'autres son zèle & sa fidélité pour son Roi avoient obligé de sortir de son

son Pays ; & sa Veuve, dont le bien avoit fait toute sa ressource, partoit pour le vendre, & pour recueillir cette succession, dont elle vouloit se défaire aussi, dans le dessein de revenir en France, où elle avoit fixé son séjour.

Elle étoit donc convenu la veille avec l'Abbesse, que sa fille entreroit le lendemain dans ce Couvent ; & elle venoit positivement de l'amener quand nous arrivâmes : de sorte que nous trouvâmes leur carosse dans la cour.

A peine sortions-nous du nôtre, que nous vîmes ces deux Dames descendre d'un palloir, d'où elles venoient d'avoir un moment d'entretien avec l'Abbesse.

On ouvroit déjà la porte du Couvent, pour recevoir la fille, qui, jettant les yeux sur cette porte ouverte, & sur quelques Religieuses qui l'attendoient, regarda ensuite sa mere qui pleuroit, & tomba tout à coup évanouïe entre ses bras.

La mere, presque aussi foible que sa fille, alloit à son tour se laisser tomber sur la dernière marche de l'escalier qu'elles venoient de descendre, si un Laquais, qui étoit à elles, ne s'étoit avancé pour les soutenir toutes deux.

Cet accident, dont nous avons été témoins, Madame de Miran & moi, nous fit faire un cri, & nous nous hâtâmes d'aller à elles pour les secourir, & pour aider le Laquais lui-même, qui avoit bien  
de

de la peine à les empêcher de tomber toutes deux.

Eh vite ! Mesdames, vite, je vous conjure, crioit la mere en pleurs, & du ton d'une personne qui n'en peut plus : je crois que ma fille se meurt.

Les Religieuses, qui étoient à l'entrée du Couvent, & bien effrayées, appelloient de leur côté une Tourriere, qui vint en courant ouvrir un petit réduit, une espece de petite chambre où elle couchoit, & qui par bonheur étoit à côté de l'escalier du parloir.

Ce fut-là, où l'on tâcha de porter la Demoiselle évanouie, & où nous entrâmes avec la mere, que Madame de Miran soutenoit, & à qui on craignoit qu'il n'en arrivât autant qu'à sa fille.

Valville, ému de ce spectacle, qu'il avoit vu aussi bien que nous, du carosse où il étoit resté, oubliant qu'il ne devoit pas se montrer, en sortit sans aucune réflexion, & vint dans cette petite chambre.

On y avoit mis la Demoiselle sur le lit de la Tourriere, & nous la délacions, cette Tourriere & moi, pour lui faciliter la respiration.

Sa tête penchoit sur le chevet, un de ses bras pendoit hors du lit, & l'autre étoit étendu sur elle, tous deux, (il faut que j'en convienne,) tous deux, d'une forme admirable.

Figurez-vous des yeux, qui avoient une beauté particulière à être fermés.

Je n'ai rien vu de si touchant que ce visage-la, sur lequel cependant l'image de la mort étoit peinte ; mais, c'en étoit une image qui attendrissoit, & qui n'effrayoit pas.

En voyant cette jeune personne, on eût plutôt dit, elle ne vit plus, qu'on n'eût dit, elle est morte. Je ne puis vous représenter l'impression qu'elle faisoit, qu'en vous priant de distinguer les deux façons de parler, qui paroissent signifier la même chose ; & qui, dans la sentiment, pourtant en signifient de différentes. Cette expression, elle ne vit plus, ne lui ôtoit que la vie, & ne lui donnoit pas les laideurs de la mort.

Enfin, avec ce corps délacé, avec cette belle tête penchée, avec ces traits, dont on regrettoit les graces qui y étoient encore, quoiqu'on s'imaginât ne les y plus voir, avec ces beaux yeux fermés, je ne sçache point d'objet plus intéressant qu'elle l'étoit, ni de situation plus propre à remuer le cœur, que celle où elle se trouvoit alors.

Valville étoit derrière nous, qui avoit la vue fixée sur elle : je le regardai plusieurs fois ; & il ne s'en apperçut point. J'en fus un peu étonnée ; mais, je n'allai pas plus loin, & n'en inférai rien.

Madame de Miran cherchoit dans sa poche



poche un flacon pleine d'une eau souveraine en pareils accidens, & elle l'avoit oublié chez elle.

Valville, qui en avoit un pareil au sien, s'approcha tout d'un coup avec vivacité, nous écarta tous, pour ainsi dire, & se mettant à genoux devant elle, tâcha de lui faire respirer de cette liqueur qui étoit dans le flacon, & lui en versa dans la bouche; ce qui, joint aux mouvemens que nous lui donnions, fit qu'elle entr'ouvrit les yeux, & les promena languissamment sur Valville, qui lui dit avec je ne sçais quel ton tendre ou affectueux que je trouvai singulier, Al-lons, Mademoiselle, prenez-en, respirez-en encore.

Et lui-même, par un geste sans doute involontaire, lui prit une de ses mains qu'il pressoit dans les siennes. Je la lui ôtai sur le champ, sans sçavoir pourquoi.

Doucement, Monsieur, lui dis-je: il ne faut pas l'agiter tant. Il ne m'écouta pas: mais, tout cela ne paroissoit de part & d'autre que l'effet d'un empressement secourable pour la Demoiselle; & il se dispoisoit encore à lui faire respirer de cet élixir, quand la jeune personne, en soupirant, ouvrit tout-à-fait les yeux, souleva sa main que je tenois, & la laissa retomber sur le bras de Valville, qui la prit, & qui étoit toujours à genoux devant elle.

Ah! mon Dieu! dit-elle, où suis-je? Val-

ville gardoit cette main, la serroit, ce me semble, & ne se rélevoit pas.

La Demoiselle, achevant enfin de reprendre ses esprits, l'envisagea plus fixement aussi, lui retira tout doucement sa main, sans cesser d'avoir les yeux sur lui; & comme elle devina bien au facon qu'il avoit, qu'il s'étoit empressé pour la secourir, Je vous suis obligée, Monsieur, lui dit-elle: où est ma mere? Est-elle encore ici?

Cette Dame étoit au chevet du lit, assise sur une chaise où on l'avoit placée, & où elle n'avoit eu jusques-là que la force de soupirer & de pleurer.

Me voilà, ma chere fille, répondit-elle avec un accent un peu étranger. Ah! Seigneur! que vous m'avez effrayée, ma chere Varthon. Voici des Dames, à qui vous avez bien de l'obligation, aussi-bien qu'à Monsieur.

Et observez, que ce Monsieur demuroit toujours dans la même Posture: je le répète, à cause qu'il m'ennuyoit de l'y voir. La Demoiselle, bien revenue à elle, jetta d'abord ses regards sur nous, ensuite les arrêta sur lui: & puis, en s'appercevant du petit desordre où elle étoit, ce qui venoit de ce qu'on l'avoit délacée, elle en parut un peu confuse, & porta sa main sur son sein.

Levez-vous donc, Monsieur, dis-je à Valville;

ville: voilà qui est fini. Mademoiselle n'a plus besoin de secours. Cela est vrai, ma répondit-il, comme avec distraction, & sans ôter les yeux de dessus elle. Je voudrois bien me lever, dit alors la Demoiselle en s'appuyant sur sa mere, qui l'aida du mieux qu'elle pût. J'allois m'en mêler, & prêter mon bras, quand Valville me prévint, & avança précipitamment le sien pour la soulever.

Tant d'empressement de sa part n'étoit pas de mon goût; mais, de dire pourquoi je le desapprouvois, c'est ce que je n'aurois pû faire. Je ne serois pas même convenüe, qu'il me déplaisoit, je pense. Ce petit dépit que j'en avois, me faisoit agir, sans que je le connusse. Comment en aurois-je connu les motifs? Et suivant toute apparence, Valville y entendoit aussi peu de finesse que moi.

Il falloit bien cependant, qu'il se passât quelque chose d'extraordinaire en lui; car, vous avez vû la brusquerie avec laquelle je lui avois parlé deux ou trois fois, & il ne l'avoit pas remarqué. Il n'en fut point surpris, comme il n'auroit pas manqué de l'être dans un autre tems; ou bien il la souffroit en homme qui la méritoit, qui se rendoit justice à son insçû, & qui étoit coupable dans le fond de son cœur: aussi l'étoit-il; mais, il l'ignoroit. Pursuivons.

Les Religieuses attendoient toujours que la Demoiselle entrât. Elle nous remercia,

Madame de Miran & moi, de fort bonne grace, mais d'un air modeste, du service que nous venions de lui rendre. Je m'imaginai la voir un peu plus embarrassée dans le compliment qu'elle fit à Valville, & elle baissa les yeux en lui parlant. Allons, ma mere, ajouta-t-elle ensuite, c'est demain votre départ : vous n'avez pas de tems à perdre ; & il est tems que j'entre. Là-dessus, elles s'embrasserent, non sans verser encore beaucoup de pleurs.

J'ai supprimé toutes les politesses que Madame de Miran, & la Dame étrangere, s'étoient faites. Cette dernière lui avoit même conté en peu de mots les raisons qui l'obligeoient à laisser la jeune personne dans le Couvent.

Ma fille, me dit ma mere en les voyant s'embrasser pour la dernière fois, puisque vous allez avoir l'honneur d'être la compagne de Mademoiselle, tachez de gagner son amitié, & n'oubliez rien de ce qui pourra contribuer à la consoler.

Voilà bien de la bonté. Madame reparut aussitôt la Dame étrangere. Je prendrai donc à mon tour la liberté de vous la recommander à vous-même : à quoi Madame de Miran répondit, qu'elle demandoit aussi la permission de la faire venir chez elle, quand elle m'enverroit chercher ; ce qui fut reçu de la part d'l'autre, avec tous les témoignages possibles de reconnoissance.

Ces deux Dames se connoissoient de nom,  
&

& par-là ſçavoient les égards qu'elles ſe devoient l'une à l'autre.

A tout cela Valville ne diſoit mot, & regardoit ſeulement la Demoifelle, ſur qui, contre ſon ordinaire, je lui trouvois les yeux plus ſouvent que ſur moi; ce que j'attribuois, ſans en être contente, à un pur mouvement de curioſité.

Le moyen de le ſouſçonner d'autre choſe; lui, qui m'aimoit tant, qui venoit dans la même journée de m'en donner de ſi grandes preuves; lui, que j'aimois tant moi-même, à qui je l'avois tant dit, & qui étoit ſi charmé d'en être sûr?

Hélas, sûr! Peut-être ne l'étoit-il que trop. On ne le croiroit pas: mais, les ames tendres & délicates ont volontiers le défaut de ſe relâcher dans leur tendreſſe, quand elles ont obtenu toute la vôtre. L'envie de vous plaire leur fournit des graces infinies, leur fait faire des efforts qui ſont délicieux pour elles; mais, dès qu'elles ont plû, les voilà deſœuvrées.

Quoi qu'il en ſoit, la jeune Demoifelle, en reconnoiſſance de l'attachement que Madame de Miran m'ordonnoit d'avoir pour elle, vint galamment ſe jeter à mon cou, & me demander mon amitié. Cette action, à laquelle elle ſe livra de la manière du monde la plus aimable & la plus naïve, m'attendrit. Je n'en aurois peut-être pas fait autant qu'elle: non qu'elle ne m'eût paru ſort digne d'être aimée; mais, mon cœur

ne me disoit rien pour elle, ou plutôt je me sentoient un fond de froideur, que j'aurois eu de la peine à vaincre, & qui ne tint point contre ses caresses. Je les lui rendis avec toute la sensibilité dont j'étois capable, & m'intéressai véritablement à elle; qui, s'arrachant encore d'entre les bras de sa mere, se retira enfin dans le Couvent, d'où je lui criai que j'allois la suivre dès que nous aurions vû l'Abbesse, avec qui Madame de Miran vouloit avoir un instant d'entretien.

La mere remonta dans son équipage, baignée de ses larmes; & le lendemain partit en effet pour l'Angleterre.

Madame de Miran alla un instant parler à l'Abbesse, me vit entrer dans le Couvent, & alla rejoindre Valville, qui s'étoit remis dans le carosse où il l'attendoit. Il nous avoit quittées à l'instant où nous avions été au parloir de l'Abbesse; & je ne l'avois pas vû moins tendre qu'il avoit coutume de l'être. Il n'y eut qu'une chose, à laquelle il manqua: c'est qu'il oublia de parler à Madame de Miran du jour où nous nous reverrions; & je me rappelai cet oubli un quart-d'heure après que je fus rentrée. Mais, nous avions été dérangez: l'accident de la Demoiselle avoit distrait nos idées, avoit fixé notre attention; & puis, ma mere n'avoit elle pas dit au logis, que je reviendrois le lendemain ou le jour d'après? Cela ne suffisoit-il pas?

Je l'excusois donc; & je traitois de chicane

cane la remarque que j'avois d'abord faite sur son oubli.

Je reçus de l'Abbesse, & des Religieuses, & des Pensionnaires que je connoissois, l'accueil le plus obligeant. Je vous ai déjà dit, qu'on m'aimoit ; & cela étoit vrai, & sur-tout de la part de cette Religieuse, dont j'ai déjà fait mention, & qui m'avoit si bien vengée de la hauteur & des railleries de la jeune & jolie Pensionnaire, dont je vous ai parlé aussi. Dès que j'eus remercié tout le monde de la joye qu'on avoit témoignée de mon retour, je courus chez ma nouvelle compagne, dont on avoit la veille apporté toutes les hardes qu'une sœur converse arrangeoit alors, pendant qu'elle rêvoit tristement à côté d'une table sur laquelle elle étoit appuyée.

Elle se leva du plus loin qu'elle m'aperçut, vint m'embrasser, & marqua un extrême plaisir à me voir.

Il auroit été difficile de ne pas l'aimer : elle avoit les manières simples, ingénues, caressantes, & pour tout dire enfin, le cœur comme les manières. C'est un éloge, que je ne puis lui refuser, malgré tous les chagrins qu'elle m'a causez.

Je m'épris pour elle de l'inclination la plus tendre. La sienne pour moi, disoit-elle, avoit commencé dès qu'elle m'avoit vûë : elle n'avoit senti de consolation, qu'en apprenant que je demeurerois avec elle. Promettez-moi que vous m'aimerez, que

nous ferons inféparables, ajoûtoit-elle avec des tons, des ferremens de main, avec des regards, dont la douceur pénétroit l'ame, & entraînoit la perfuasion ; de sorte que nous nous liames du commerce de cœur le plus étroit.

Elle étoit, pour ainsi dire, étrangere, quoiqu'elle fût née en France : son pere étoit mort, sa mere partoit pour l'Angleterre, elle y pouvoit mourir. Peut-être cette mere venoit-elle de lui dire un éternel adieu : peut-être au premier jour annonceroit-on à sa fille, qu'elle étoit orpheline. Et moi, j'en étois une ; mes infortunes alloient bien au-delà de celles qu'elle avoit à appréhender : mais, je la voyois en danger d'éprouver une partie des miennes. Je songeois donc, que son sort pourroit avoir bientôt quelque ressemblance avec le mien ; & cette réflexion m'attachoit encore plus à elle : il me sembloit voir en elle une personne, qui étoit plus réellement ma compagne qu'une autre.

Elle me confioit son affliction : & dans l'attendrissement où nous étions toutes deux, dans cette effusion de sentimens tendres & généreux à laquelle nos cœurs s'abandonnoient, comme elle m'entretenoit des malheurs de sa famille, je lui racontai aussi les miens, & les lui racontai à mon avantage : non par aucune vanité, prenez y garde ; mais, ainsi que je l'ai déjà dit, par un pur effet de la disposition d'esprit où je me trouvois.



trouvois. Mon récit devint intéressant : je le fis de la meilleure foi du monde dans un goût aussi noble que tragique ; je parlai en déplorable victime du sort, en Héroïne de Roman, qui ne disoit pourtant rien que de vrai, mais qui ornoit la vérité de tout ce qui pouvoit la rendre touchante, & me rendre moi-même une Infortunée respectable.

En un mot, je ne mentis en rien : je n'en étois pas capable ; mais, je peignis dans le grand : mon sentiment me menoit ainsi sans que j'y pensasse.

Aussi la belle Varthon m'écoutoit-elle en me plaignant, en soupirant avec moi, en mêlant ses larmes avec les miennes ; car, nous en répandions toutes deux : elle pleuroit sur moi, & je pleurois sur elle.

Je lui fis l'Histoire de mon arrivée à Paris avec la Sœur du Curé, qui y étoit morte : je traitai le caractère de cette Sœur aussi dignement que je traitois mes aventures.

C'étoit, disois-je, une personne qui avoit eu tant de dignité dans ses sentimens, dont la vertu avoit été si aimable, qui m'avoit élevée avec des égards si tendres, & qui étoit si fort au-dessus de l'état où le Curé, son frere, & elle, vivoient à la campagne ! Et cela étoit encore vrai.

Ensuite, je rapportois la situation où j'étois restée après sa mort : & ce que je dis là-dessus fendoit le cœur,

Le Pere Saint-Vincent: Monsieur de Climal, que je ne nommai point; (mon respect & ma tendresse pour sa mémoire m'en auroient empêchée, quand j'en aurois eu envie:) l'injure qu'il m'avoit faite, son repentir, sa réparation: la Datour même, chez qui il m'avoit mise si peu convenablement pour une fille comme moi: tout vint à sa place, aussi-bien que Madame de Miran, à qui, dans cet endroit de mon récit, je ne songeai point non plus à donner d'autre nom que celui d'une Dame que j'avois rencontrée; sauf à la nommer après, quand je serois hors de ce ton romanesque que j'avois pris. Je n'avois omis, ni ma chute au sortir de l'Eglise, ni le jeune homme aimable & distingué par sa naissance, chez lequel on m'avoit portée. Et, peut-être, dans le reste de mon Histoire, lui aurois-je appris que ce jeune homme étoit celui qui l'avoit secourüe, que la Dame qu'elle venoit de voir étoit sa Mere, & que je devois bientôt épouser son fils, si une Converse, qui entra, ne nous eût pas averties, qu'il étoit tems d'aller souper; ce qui m'empêcha de continuer & de mettre au fait Mademoiselle Varthon, qui n'y étoit pas encore, puisque j'en restois à l'endroit où Madame de Miran m'avoit trouvée: ainsi, cette Demoiselle ne pouvoit appliquer rien de ce que je lui avois dit, aux personnes qu'elle avoit vûes avec moi.

Nous allâmes donc souper. Mademoiselle

señe Varthon, pendant le repas, se plaindre d'un grand mal de tête, qui augmenta, & qui l'obligea au sortir de table de retourner dans sa chambre ou je la suivis : mais, comme elle avoit besoin de repos, je la quittai après l'avoir embrassée ; & rien de ce qui s'étoit passé pendant son évanouissement ne me revint dans l'esprit.

Je me levai le lendemain de meilleure heure qu'à mon ordinaire, pour me rendre chez elle. On alloit la saigner : je crus que cette saignée annonçoit une maladie sérieuse ; & je me mis à pleurer ; elle me serra la main, & me rassura. Ce n'est rien, ma chere amie, me dit-elle : c'est une légère indisposition, qui me vient d'avoir été hier fort agitée, ce qui m'a donné un peu de fièvre ; & voilà tout.

Elle avoit raison ; la saignée calma le sang : le lendemain elle se porta mieux ; & ce petit dérangement de santé, auquel j'avois été si sensible, ne servit qu'à lui prouver ma tendresse, & à redoubler la sienne, que l'état où je tombai moi-même mit bientôt à une plus forte épreuve.

Elle venoit de se lever l'après-midi, quand, voulant aller prendre mon ouvrage qui étoit sur sa table, je fus surprise d'un étourdissement qui me força d'appeler à mon secours.

Il n'y avoit, dans sa chambre, qu'elle, & cette Religieuse, que j'aimois, & qui m'ai-

m'aimoit. Mademoiselle Varthon fut la plus prompte, & accourut à moi.

Mon étourdissement se passa, & je m'assis : mais, de tems en tems il recommençoit. Je me sentis même une assez grande difficulté de respirer, enfin des pesanteurs, & un accablement total.

La Religieuse me tâta le pouls, parut inquiète, ne me dit rien qui m'allarmât, mais me conseilla d'aller me mettre au lit ; & sur le champ, Mademoiselle Varthon & elle me menerent chez moi. Je voulois tenir bon contre le mal, & me persuader que ce n'étoit rien ; mais, il n'y eut pas moyen de résister, je n'en pouvois plus : il fallut me coucher, & je les priai de me laisser.

A peine sortoient-elles de ma chambre, qu'on m'apporta un billet de Madame de Miran, qui n'étoit que de deux lignes.

„ Je n'ai pû te voir ces deux jours ici :  
 „ n'en fais point inquiète, ma fille ; j'irai  
 „ demain te prendre à midi.

N'y a-t-il que celui-là, ma sœur, dis-je après l'avoir lû, à la Converse, qui me l'avoit apporté ? C'est que je croyois, que Valville auroit pû m'écrire aussi, & qu'assurément il n'avoit tenu qu'à lui ; mais, il n'y avoit rien de sa part.

Non, répondit cette fille à la question que je lui faisois : c'est tout ce que vient de remettre à la Tourriere un Laquais qui attend. Avez-vous quelque chose à lui faire dire, Mademoiselle ?

Apportez-moi, je vous prie, une plume & du papier, lui dis-je : & voici ce que je répondis, toute accablée que j'étois.

„ Je rends mille graces à ma mere de la  
 „ bonté qu'elle a de me donner de ses nou-  
 „ velles. J'avois besoin d'en recevoir : je  
 „ viens de me coucher ; je suis un peu in-  
 „ disposée. J'espere, que ce ne sera rien,  
 „ & que demain je serai prête. J'embrasse  
 „ les genoux de ma mere.,,

Je n'aurois pû en écrire davantage, quand je l'aurois voulu : &, deux heures après, j'avois une fièvre si ardente, que la tête s'embarassa. Cette fièvre fut suivie d'un redoublement, qui, joint à d'autres accidens compliquez, fit desespérer de ma vie.

J'eus le transport au cerveau : je ne reconnus plus personne, ni Mademoiselle Varthon, ni mon amie la Religieuse, pas même ma mere qui eut la permission d'entrer, & que je ne distinguai des autres, que par l'extrême attention avec laquelle je la regardai, sans lui rien dire.

Je restai à peu près dans le même état quatre jours entiers, pendant lesquels je ne sçus, ni où j'étois, ni qui me parloit. On m'avoit saignée ; je n'en sçavois rien. La fièvre baissa le cinquième, les accidens diminuerent, la raison me revint, & le premier signe que j'en donnai, c'est qu'en voyant Madame de Miran, qui étoit au chevet de mon lit, je m'écriai : Ah ! ma mere !

Et

Et comme alors elle avançoit sa main, dans l'intention de me faire une careffe, je tirai le bras hors du lit pour la lui saisir, & la portai à ma bouche, que je tins long-tems collée dessus.

Mademoiselle Varthon, & quelques Religieuses étoient autour de mon lit : la première paroissoit extrêmement triste.

J'ai donc été bien mal, leur dis-je, d'une voix foible & presque éteinte ; & je vous ai sans doute causé bien de la peine. Oui, ma fille, me répondit Madame de Miran ; il n'y a personne ici, qui ne vous ait donné des témoignages de son bon cœur ; mais, grace au Ciel, vous voilà rechapée.

Mademoiselle Varthon s'approcha, me ferra avec amitié le bras que j'avois hors du lit, & me dit quelque chose de tendre, à quoi je ne répondis que par un souris, & par un regard qui lui marquoit ma reconnaissance. Deux jours après, je fus entièrement hors de danger, & je n'avois plus de fièvre : il me restoit seulement une grande foiblesse, qui dura long-tems. Madame de Miran n'avoit eu la permission de me voir, qu'en conséquence de l'extrême péril où je m'étois trouvée ; & elle s'abstint d'entrer, dès qu'il fut passé : mais, j'ometts une chose.

C'est que, le lendemain du jour où je reconnus ma mere, je fis réflexion que je pouvois redevenir tout aussi malade que je  
l'avois

J'avois été, & que je n'en rechaperbis peut-être pas.

Je songeai ensuite à ce Contrat de rente que m'avoit laissé M. de Climal. A qui apartiendrait-il, si je mourois? me disois-je. Il seroit sans doute perdu pour la famille: & la justice, aussi-bien que la reconnaissance, veulent que je lui rende.

Pendant que cette pensée m'occupoit, il n'y avoit qu'une Sœur Converse dans ma chambre. Mademoiselle Varthon, qui ne me quittoit presque pas, n'étoit point encore venue, & peut-être pas levée. Les Religieuses étoient au Chœur, & je me voyois libre.

Ma Sœur, dis-je à cette Converse, on a désespéré de ma vie ces jours passez: ma fièvre est de beaucoup diminuée; mais, il n'est point sûr qu'elle ne me reprenne pas avec la même violence. A tout hazard, faites-moi le plaisir de me soulever un peu, & de m'apporter de quoi écrire deux lignes, qu'il est absolument nécessaire que j'écrive.

Ah! Jesus Maria! A quoi est-ce que vous allez rêver, Mademoiselle? me dit cette Converse. Vous me faites peur: il semble que vous veuillez faire votre Testament. Sçavez-vous bien, que vous offensez Dieu, d'aller vous mettre ces choses-là dans l'esprit, au lieu de le remercier de la grace qu'il vous fait d'être mieux que vous n'étiez? Eh! ma chere Sœur, ne me refusez pas,

pas, lui repartis-je : il ne s'agit que de deux lignes ; il ne faut qu'un instant.

Eh ! mon Dieu ! reprit-elle en se levant, je m'en fais une conscience. Me voilà toute tremblante avec vos deux lignes. Tenez : êtes-vous bien ? ajouta-t-elle, en me mettant sur mon séant. Oui, lui dis je : approchez moi l'écritoire !

La mienne étoit garnie de tout ce qu'il falloit, & je me hâtai de finir avant que personne arrivât.

Je donne à Madame de Miran, à qui je dois tout, le contrat, que défunt Monsieur de Climal son frere a eu la charité de me laisser. Je donne aussi à la même Dame tout ce que j'ai en ma possession, pour en disposer à sa volonté. Je signai ensuite, *Marianne* ; & je gardai le billet que je mis sous mon chevet, dans le dessein de le remettre à ma mere quand elle seroit venue. Elle ne tarda pas : à peine y avoit-il un quart d'heure, que mon petit Codicile étoit écrit, qu'elle arriva.

Eh bien, ma fille, comment es-tu ce matin ? me dit-elle, en me tâtant le pouls ; encore mieux que hier, ce me semble ; & je te crois guérie ; il ne te faut plus que des forces.

Je pris alors mon petit papier, & le lui glissai dans la main. Que me donnes-tu-là, s'écria t-elle ? Voyons. Elle l'ouvrit, le lût, & se mit à rire. Que tu es folle, ma pauvre enfant ! me dit-elle. Tu fais des dona-  
tions,



tions, & tu te portes mieux que moi : elle avoit quelque raison de dire cela ; car, elle étoit fort changée. Va, ma fille, tu as tout l'air de ne faire ton Testament de long-tems ; & je n'y serai plus, quand tu le feras, ajouta-t-elle en déchirant le papier qu'elle jetta dans ma cheminée : garde ton bien pour mes petits-fils ; tu n'auras point d'autres héritiers, je l'espère.

Eh ! Pourquoi dites-vous que vous n'y serez plus, ma mere ? Il vaudroit donc mieux que je mourusse aujourd'hui, lui répondis-je, la larme à l'œil.

Paix ! me repartit-elle. N'est-il pas naturel, que je finisse avant vous ? Qu'est-ce que cela signifie ? C'est l'Extravagance de votre papier, qui est cause de ce que je vous dis-là. Songeons à vivre ; & hâte-toi de guérir, de peur que Valville ne soit malade : je t'avertis, qu'il ne s'accommode point de ne te plus voir. Notez, que je lui en avois toujours demandé des nouvelles.

Elle en étoit-là, quand Mademoiselle Varthon, & le Médecin, entrèrent. Celui-ci me trouva fort tranquille, & hors d'affaire, à ma foiblesse près. De façon que ma mere ne vint plus, & se contenta les jours suivans d'envoyer sçavoir comment je me portois, ou de passer au Couvent pour l'apprendre elle-même : &, le lendemain, ce fût Valville qui vint de sa part.

Je n'ai pas songé à vous dire, que Madame

dame de Miran, durant ses visites, avoit toujours extrêmement careffé Mademoiselle Varthon, & qu'il étoit arrêté, que nous irions, cette belle Etrangere & moi, dîner chez elle, auffi-tôt que je pourrois sortir.

Or, ce fut à cette Demoiselle, que Valville demanda à parler, tant pour s'informer de mon état, & pour lui faire à elle-meme des complimens de la part de sa mere, que pour s'acquitter d'un devoir de politesse envers cette jeune personne, à qui la bienfiance vouloit qu'il s'intéressât depuis le service qu'il lui avoit rendu. Mademoiselle Varthon étoit dans ma chambre, lorsqu'on vint l'avertir qu'on souhaitoit lui parler de la part de Madame de Miran, sans lui dire qui c'étoit.

C'est apparemment vous que cela regarde, me dit-elle, en me quittant pour aller au parloir ; & je ne doutai pas en effet, que je ne fusse l'objet, ou de la visite, ou du message.

Il est pourtant vrai, que Valville n'avoit point d'autre commission que celle de s'informer de ma santé, & que ce fut lui qui imagina de demander Mademoiselle Varthon, à qui ma mere lui avoit simplement dit de faire ses complimens ; & voilà tout.

Il se passa bien une demi-heure avant que Mademoiselle Varthon revînt. Vous remarquerez, qu'il n'avoit plus été question avec elle de la suite de mes Avantures, depuis le jour où je lui en avois conté une  
partie,

partie, & qu'elle ignoroit totalement que j'aimois Valville, & que je devois l'épouser. Elle avoit été indisposée dès le jour de son entrée au Couvent : deux jours après j'étois tombée malade ; & il n'y avoit pas eu moyen d'en revenir à la continuation de mon Histoire.

Comment donc ! me dit-elle, en rentrant d'un air content. Vous ne m'avez pas dit, que ce jeune homme, d'une si jolie figure, qui me secourut avec vous dans mon évanouissement, étoit le fils de Madame de Miran, que j'ai vûe depuis si souvent ici, & qui vous aime tant. Sçavez-vous bien, que c'est lui qui m'attendoit dans le parloir ?

Qui ? M. de Valville ? répondis-je avec un peu de surprise. Eh ! que vous vouloit-il ? Vous avez été bien longtems ensemble. Un quart-d'heure à peu près, reprit-elle. Il venoit, comme on me l'a dit, de la part de sa mere, sçavoir comment vous vous portez : elle l'avoit aussi chargé de quelques complimens pour moi ; & il a cru de son côté me devoir une petite visite de politesse.

Il avoit raison, lui répondis-je d'un air assez rêveur. Ne vous a-t-il point donné de Lettre pour moi ? Madame de Miran ne m'a-t-elle point écrit ? Non, me dit-elle, il n'y a rien.

Là-dessus, quelques Pensionnaires de mes  
amies

amis entrèrent, qui nous firent changer de conversation.

Je ne laissai pas d'être étonnée, que Madame de Miran ne m'eût point écrit; non pas que son silence m'inquiétât, ni que j'attendisse une lettre d'elle; car, il n'étoit pas nécessaire qu'elle m'écrivît. Je l'avois vüe la veille: on lui apprenoit que je me portois toujous de mieux en mieux; & il suffisoit bien qu'elle envoyât sçavoir si cela continuoit: il n'en falloit pas davantage.

Mais, ce qui m'étonnoit, c'est que Valville, de qui, dans des circonstances peut-être moins intéressantes, j'avois reçu de si fréquentes lettres, qu'il joignoit à celles que m'écrivoit sa mere, ou qui m'avoit si souvent écrit un mot dans celles de cette Dame, ne se fût point avisé en cette occurrence-ci de me donner de pareilles marques d'attention.

Dans le fort de ma maladie, me disois-je, j'avoüe que ses lettres n'auroient pas été de saison: mais, j'ai pensé mourir, me voici convalescente, il lui est permis de m'écrire, & il ne m'écrit point, il ne me donne aucun témoignage de sa joye!

Peut-être, dans l'état languissant où je suis encore, a-t-il cru qu'il falloit s'abstenir de m'envoyer un billet à part: mais, il auroit pû, ce me semble, prier sa mere de m'en écrire un, afin d'y joindre quelques lignes de sa main; & il ne songe à rien.

Cette

Cette négligence me fâchoit ; je ne l'y reconnoissois pas. Qu'est devenu Valville ? Ce n'est plus-là son cœur. Cela me chagrinait sérieusement ; je n'en revenois point.

J'ai refusé jusqu'à ce jour, me dit Mademoiselle Varthon, pendant que nos compagnes s'entretenoient, d'aller dîner chez une Dame qui est l'intime amie de ma mère, & à laquelle elle m'a recommandée. Vous étiez encore trop malade ; & je n'ai pas voulu vous quitter. Mais, ce matin, avant que d'entrer chez vous, je lui ai enfin mandé par un Laquais qu'elle m'a envoyé, que j'irois demain chez elle. Je m'en dedirai pourtant, si vous le souhaitez, ajouta-t-elle. Voyez, restera-t-elle ? Je vous avertis, que j'aimerai bien mieux être avec vous.

Non, lui répondis-je, en lui prenant affectueusement la main ; je vous prie d'y aller ; il faut répondre à l'envie qu'elle a de vous voir. Ayez seulement la bonté d'en revenir une demi-heure plutôt que vous ne le feriez sans moi ; & je serai contente.

Mais, je ne le ferois pas, moi, me répartit-elle ; & vous trouverez bon, que j'abrege un peu davantage : je ne prétens point m'y ennuyer si long-tems que vous le dites.

Passons donc au lendemain. Mademoiselle Varthon se rendit chez cette amie de sa mère, dont le Carosse la vint chercher de si bonne heure, qu'elle en murmura, qu'elle

en fut de mauvaise humeur; & le tout encore à cause de moi, avec qui elle étoit alors. Cependant, elle en revint beaucoup plus tard que je ne l'attendois. Je n'ai pas été la maîtresse de quitter, me dit-elle; on m'a retenuë malgré moi: & il n'y avoit rien de plus croyable.

Quelques jours après, elle y retourna encore, & puis y retourna. Il le falloit, à moins que de rompre avec la Dame, à ce qu'elle disoit; & je n'en doutois point. Mais, elle me paroissoit en revenir avec un fonds de distraction & de rêverie, qui ne lui étoit point ordinaire. Je lui en dis un mot: elle me répondit, que je me trompois; & je n'y songeai plus.

Je commençois à me lever alors, quoiqu'encore assez foible. Ma mere envoyoit tous les jours au Couvent, pour sçavoir comment je me portois: elle m'écrivit même une ou deux fois; & de lettres de Valville, pas une.

Mon fils est bien impatient de te revoir: mon fils te querelle d'être si long-tems convalescente: mon fils devoit mettre quelques lignes dans le billet que je t'écris: je l'attendois pour cela; mais, il se fait tard: il n'est pas revenu, & se fera pour un autre fois.

Voilà toutes les nouvelles que je recevois de lui. J'en fus si choquée, si aigrée, que, dans mes réponses à mere, je ne fis plus aucune mention de lui. Dans ma dernière

je lui marquai, que je me sentoiss assez de force pour me rendre au parloir, si elle vouloit avoir la bonté d'y venir le lendemain.

Je ne suis malade que du seul ennui de ne point voir ma chere mere, ajoutai-je : qu'elle acheve donc de me guérir ; je l'en supplie. Je ne doutai point qu'elle ne vint ; & elle n'y manqua pas : mais, nous ne prévoyions ni l'une ni l'autre la douleur & le trouble où elle me trouva le lendemain.

La veille de ce jour, je me promenoiss dans ma chambre avec Mademoiselle Varthon ; nous étions seules.

Vous crutes vous appercevoir, il y a quelques jours, que j'étoiss un peu rêveuse, me dit-elle ; & moi je m'apperçois aujourd'hui, que vous l'êtes beaucoup. Vous avez quelque chose dans l'esprit qui vous chagrine ; & je suis bien trompée, si hier matin vous ne veniez pas de pleurer lorsque j'entraï chez vous. Je ne vous demande point de quoi il s'agit, ma chere compagne ; dans la situation où je suis, je ne puis vous être bonne à rien : mais, votre tristesse m'inquiète ; j'en crains les suites ; songez, que vous sortez de maladie, & que ce n'est pas le moyen de revenir en parfaite santé, que de vous livrer à des pensées fâcheuses. Notre amitié veut que je vous le dise ; & je n'irai pas plus loin.

Hélas ! je vous assure que vous me prévenez, lui répondis-je. Je n'avoiss point

dessein de vous cacher ce qui me fait de la peine ; mon cœur n'a rien de secret pour vous, mais, il n'y a pas long-tems que je suis bien sûre d'avoir sujet d'être triste ; & la journée ne se feroit pas passée, sans que je vous eusse tout confié : je n'aurois eu garde de me refuser cette consolation-là.

Oui, Mademoiselle, repris-je, après m'être interrompuë par un soupir, oui, j'ai du chagrin. Je vous ai déjà raconté la plus grande partie de mon Histoire: ma maladie m'a empêché de vous dire le reste ; & le voici en deux mots.

Madame de Miran est cette Dame, que, s'il vous en souvient, je vous ai dit que j'avois rencontrée. Vous avez été témoin de ses façons avec moi : on la prendroit pour ma mere ; &, depuis le premier instant où je l'ai vûë, elle en a toujours agi de même.

Ce n'est pas-là tout. Ce Monsieur de Valville, qui vous vint voir l'autre jour. Eh-bien ! ce Monsieur de Valville, me dit-elle sans me donner le tems d'achever, est-ce qu'il vous est contraire ; & sçauroit-il mauvais gré à sa mere de l'amitié qu'elle a pour vous ?

Non, lui dis-je ; ce n'est point cela : écoutez-moi. Monsieur de Valville est le jeune homme, dont je vous ai parlé aussi, chez qui on me porta après ma chute, & qui prit dès-lors pour moi la passion la plus tendre ; une passion dont je n'ai pu douter : bien plus, Madame de Miran sçait qu'il  
m'aime,



m'aime, & que je l'aime aussi, sçait qu'il veut m'épouser; &, malgré mes malheurs, consent elle-même à notre mariage, qui doit se faire au premier jour, qui a été retardé par hazard, & qui peut-être ne se fera plus: j'ai du moins lieu d'en désespérer par la conduite que Valville tient actuellement avec moi.

Mademoiselle Varthon ne m'interrompoit plus, écoutoit d'un air morne, baissoit la tête, & même ne me regardoit pas: je ne la voyois que de côté; & cette contenance qu'elle avoit, je l'attribuois à la simple surprise que lui causoit mon récit.

Vous sçavez de quel danger je sors, continuai-je. Je viens d'échaper à la mort. Avant ma maladie, jamais sa mere ne m'écrivoit le moindre billet, qu'il n'en joignît un au sien, ou qu'il ne m'écrivît quelque chose dans sa lettre. Et ce même homme, qui m'a accoustumée à le voir si tendre, & si attentif; lui, qui a pensé me perdre, qui a dû être si allarmé de l'état où j'étois; lui, qu'à peine j'aurois cru assez fort pour supporter ses frayeurs sur mon compte, qui a dû être si transporté de joye de me voir hors de peril: croiriez-vous, Mademoiselle, que je suis encore à recevoir de ses nouvelles, qu'il ne m'a pas écrit le moindre petit mot; lui, qui m'aimoit tant, pas un billet! Cela est-il naturel? Que veut-il que j'en pense, & que penseriez-vous à ma place?

Je m'arrêtai là-dessus un moment: Mademoiselle Varthon aussi; mais, elle me

laissoit toujours un peu derriere elle, restoit muette, & ne retournoit pas la tête.

Pas une lettre ! répétois-je ; lui, qui m'en a tant prodigué dans des occasions moins pressantes : encore une fois, le croiriez-vous ? Est-ce que sa tendresse diminuë, est-il inconstant, est-ce que je perds son cœur, au lieu de la vie que j'aimerois mieux avoir perduë ? Mon Dieu ! que je suis agitée ! Mais, dites-moi, Mademoiselle, il me vient une chose dans l'esprit : ne seroit-il pas malade ? Madame de Miran, qui sçait que je l'aime, ne me le cacheroit-elle point ? Elle m'aime beaucoup aussi : elle peut avoir peur de m'affliger ; n'auriez-vous pas la même bonté qu'elle ? Cette visite, que vous dites avoir récuë de Monsieur de Valville, ne vous auroit-on pas engagée à la feindre, pour m'empêcher de soupçonner la vérité ? Car, il me paroît impossible, qu'il soit si négligent ; & je vous assure, que je serai moins affligée de le sçavoir malade. Il est jeune : il en reviendra, Mademoiselle ; au lieu, que s'il étoit inconstant, il n'y auroit plus de remede. Ainsi, ce dernier motif d'inquiétude est pour moi bien plus cruel que l'autre. Avoüez-moi donc sa maladie, je vous en conjure ; vous me tranquilliferez : avoüez-la de grace ; je serai discrete. Elle se taisoit.

Alors, impatientée de son silence, je l'arrêtai par le bras, & me mis vis-à-vis d'elle, pour l'obliger à me parler.

Mais,

Mais, jugez de mon étonnement, quand, pour toute réponse, je n'entendis que des soupirs, & que je ne vis qu'un visage baigné de pleurs.

Ah ! Seigneur ! m'écriai-je, en pâissant moi-même : vous pleurez, Mademoiselle ? Qu'est-ce que cela signifie ? Et je lui demandois ce que mon cœur devoit déjà. Oui, j'en eus tout d'un coup un pressentiment : j'ouvris les yeux ; tout ce qui s'étoit passé pendant son évanouissement me revint dans l'esprit, & m'éclaira.

Nous étions alors près d'un fauteuil, dans lequel elle se jetta : je me mis auprès d'elle, & je pleurois aussi.

Achevez, lui dis-je, ne me déguisez rien : ce ne seroit pas la peine ; je crois vous entendre. Où avez-vous vu M. de Valville ? L'indigne ! Est-il possible qu'il ne m'aime plus ?

Hélas ! ma chère Marianne, me répondit-elle, que n'ai-je sçû plutôt tout ce que vous venez de me dire !

Eh-bien ? insistai-je : après ; parlez franchement. Est-ce que vous m'avez ravi son cœur ? Dites donc qu'il m'en coûte le mien ; répondit-elle.

Quoi ! m'écriai-je encore, il vous aime donc, & vous l'aimez ! Que je suis malheureuse !

Nous sommes toutes deux à plaindre ; me dit-elle. Il ne m'a point parlé de

vous : je l'aime ; & je ne le verrai de ma vie.

Il ne m'en aimera pas davantage, lui répondis-je, en versant à mon tour un torrent de larmes : il ne m'en aimera pas davantage. Ah ! mon Dieu ! Où en suis-je, & que ferai-je ? Hélas, ma mere, je ne ferai donc point votre fille ! C'est donc en vain que vous avez été si généreuse ! Quoi ! vous, M. de Valville, vous, infidelle pour Marianne après tant d'Amour ! Vous l'abandonnez ! Et c'est vous, Mademoiselle, qui me l'ôtez ; vous, qui avez eu la cruauté de m'aider à guérir. Hé ! que ne me laissez-vous mourir ? Comment voulez-vous que je vive ? Je vous ai donné mon cœur à tous deux ; & tous deux vous me donnez la mort. Ah ! Je ne survivrai pas à ce tourment-là. Je l'espère : Dieu m'en fera la grace ; & je sens que je me meurs.

Ne me reprochez rien, me dit-elle, d'un ton plein de douleur. Je ne suis pas capable d'une perfidie : je vous conterai tout ; il m'a trompée,

Il vous a trompée ! répartis-je. Eh ! pourquoi l'écoutez-vous, Mademoiselle ? Pourquoi l'aimer ? Pourquoi souffrir qu'il vous aimât ? Votre mere venoit de partir, vous étiez dans l'affliction, & vous avez le courage d'aimer ! D'ailleurs, il n'étoit point mon frere ; vous le sçaviez ; vous nous aviez trouvez ensemble. Il est aimable, & je suis jeune. Etoit-il si difficile de soupçonner,

çonner, que nous nous aimions peut-être : & quelle excuse avez-vous ? Mais, encore une fois, où l'avez-vous vû ? Vous vous connoissiez donc ? Comment avez-vous fait pour m'arracher sa tendresse ? On n'en a jamais eu tant qu'il en avoit ; & jamais il n'en trouvera tant que j'en avois moi-même. Il me regrettera ; mais, je n'y serai plus. Il se ressouviendra combien je l'aimois : il pleurera ma mort. Vous aurez la douleur de le voir : vous vous reprocherez de m'avoir trahié ; & jamais vous ne serez heureuse.

Moi ! vous avoir trahié ! me répondit-elle. Eh ! ma chere Marianne, vous avouëtois-je que je l'aime, si je n'avois pas moi-même été surprise : & ne vais-je pas être la victime de tout ceci ? Tachez de vous calmer un moment pour m'entendre. Vous avez le cœur trop bon, pour être injuste ; & vous l'êtes : vous allez en juger par ma sincérité.

Je n'avois jamais vû Valville avant la foiblesse dans laquelle je tombai au départ de ma mere : vous sçavez qu'il me secourut avec empressement.

Dès que je fus revenuë à moi, le premier objet qui me frapa, ce fut lui, qui étoit à mes genoux. Il me tenoit la main : je ne sçais si vous remarquâtes les regards qu'il jettoit sur moi. Toute foible que j'étois, j'y pris garde. Il est aimable ; vous en convenez : je le trouvai de même. Il

ne cessa presque point d'avoir les yeux sur moi, jusqu'au moment où je m'enfermai; &, par malheur, rien de tout cela ne m'échapa.

J'ignorois qui il étoit : ce que vous me contâtes de votre Histoire ne me l'apprit point. Il est vrai, que je pensois quelquefois à lui, mais comme à quelqu'un que je ne croyois pas revoir. On vint quelques jours après m'avertir qu'une personne, qu'on ne nommoit pas, souhaitoit de me parler de la part de Madame de Miran. J'étois avec vous alors : je descendis ; & c'étoit lui qui m'attendoit.

Je rougis en le voyant : il me parut embarrassé ; & son embarras me rendit honteuse. Il me demanda en souriant, si je le reconnoissois, si je n'avois pas oublié que je l'avois vû ? Il me dit, que mon évanouissement l'avoit fait trembler ; que de sa vie il n'avoit été si attendri, que de l'état où il m'avoit vû ; qu'il l'avoit toujours présent ; que son cœur en avoit été frappé : &, tout de suite, il me conjura de lui pardonner la naïveté avec laquelle il s'expliquoit là-dessus.

Pendant qu'elle me parloit ainsi, elle ne s'appercevoit point que son récit me tuoit. Elle n'entendoit, ni mes soupirs, ni mes sanglots : elle pleuroit trop elle-même, pour y faire attention ; &, tout cruel qu'étoit ce récit, mon cœur s'y attachoit pourtant,

tant, & ne pouvoit renoncer au déchirement qu'il me causoit.

Et moi, continua-t-elle, je fus si émûë de tous ses discours, que je n'eus pas la force de les arrêter. Il ne me dit pourtant point qu'il m'aimoit : mais, je sentoïis bien que ce n'étoit que cela qu'il me vouloit dire ; & il me le disoit d'une façon dont il n'auroit pas été raisonnable de me fâcher.

J'ai tenu cette belle main que je vois, dans les miennes, ajouta-t-il encore ; je l'ai tenuë. Vous me vîtes à vos genoux, quand vous commençâtes à ouvrir les yeux : j'eus bien de la peine à m'en ôter ; & je m'y jette encore toutes les fois que j'y pense.

Ah ! Seigneur ! il s'y jette ! m'écriai-je ici : il s'y jettoit pendant que je me mourois ! Helas ! je suis donc bien effacée de son cœur ; il ne m'a jamais rien dit de si tendre.

Je ne me rappelle plus ce que je lui répondis, poursuivit-elle : tout ce que je sçais, c'est que je finis par lui dire, que je me retirois ; qu'un pareil entretien n'avoit que trop duré : & il s'excusa avec un air de soumission & de respect, qui m'appaisa.

Je m'étois déjà levée, il me parla de ma mere, & puis de l'envie que la sienne avoit de me voir chez elle : il me parla encore de Madame la Marquise de Kilnare, qu'il ne doutoit point que je ne connusse, & dont il me dit qu'il étoit fort connu aussi : &

cette Dame est celle, chez qui j'ai été trois ou quatre fois depuis votre convalescence. Il ajouta, qu'il voyoit assez souvent un de ses Parens, & qu'ils devoient, je pense, souper ce même soir ensemble. Enfin, lorsque j'allois le quitter, J'oubliois, me dit-il, une Lettre, que ma mere m'a chargé de vous remettre de sa part, Mademoiselle. Il rougit en me la présentant : je la pris, croyant de bonne-foi qu'elle étoit de Madame de Miran ; &, point du tout. Dès qu'il fut parti, je vis qu'elle étoit de lui : je l'ouvris en revenant chez vous, dans l'intention de vous la porter. Je n'en fis pourtant rien ; & vous y verrez la raison qui m'en empêcha.

Elle tira alors cette lettre de sa poche, me la donna toute ouverte, & me dit, lisez. Je la pris d'une main tremblante, & je n'osois en regarder le caractère. A la fin pourtant, je jettai les yeux dessus ; & la mouillant de mes larmes, il écrit, mais ce n'est plus à moi, dis-je, mais ce n'est plus à moi !

Je fus si pénétrée de cette reflexion, j'en eus le cœur si serré, que je fus long-tems comme étouffée par mes soupirs, & sans pouvoir commencer la lecture de cette Lettre, qui étoit courte, & dont voici les termes :

„ Depuis le jour de votre accident, Ma-  
 „ demoiselle, je ne suis plus à moi. En  
 „ venant ici aujourd'hui, j'ai prévu que

„ mon



„ mon respect m'empêcheroit de vous le  
 „ dire ; mais, j'ai prévu aussi que mon  
 „ trouble & mes regards timides vous le  
 „ diroient : vous m'avez vu en effet trem-  
 „ bler devant vous, & vous avez voulu  
 „ vous retirer sur le champ. Je crains que  
 „ cette Lettre-ci ne vous irrite aussi : ce-  
 „ pendant, mon cœur n'y fera pas plus  
 „ hardi qu'il l'a été tantôt : il y tremble  
 „ encore ; & voici simplement de quoi il  
 „ est question. Vous aurez sans doute ac-  
 „ cordé votre amitié à Mademoiselle Ma-  
 „ rianne : & il y a quelque apparence,  
 „ qu'au sortir du parloir, vous irez lui con-  
 „ fier votre étonnement, hélas ! peut-être  
 „ votre indignation sur mon compte ; &  
 „ vous me nuirez auprès de ma mère, que  
 „ j'instruïrois moi-même dans un autre  
 „ tems, mais qu'il ne seroit pas à propos  
 „ qu'on instruisît aujourd'hui, & à qui  
 „ pourtant Mademoiselle Marianne conte-  
 „ roit tout. J'ai cru devoir vous en aver-  
 „ tir. Mon secret m'est échappé. Je vous  
 „ adore : je n'ai pas osé vous le dire ;  
 „ mais, vous le sçavez. Il ne seroit pas  
 „ tems qu'on le sçût ; & vous êtes géné-  
 „ reuse. „

Remettons la suite de cet événement à  
 la huitième Partie, Madame. Je vous en  
 ôteroïis l'intéret, si j'allois plus loin sans  
 achever. Mais, l'Histoire de cette Reli-  
 gieuse, que vous m'avez tant de fois pro-  
 mise, quand viendra-t-elle, me dites-vous ?

Oh ! pour cette fois-ci, voilà sa place ; je ne pourrai plus m'y tromper : c'est ici, que Marianne va lui confier son affliction ; & c'est ici, qu'à son tour elle essayera de lui donner quelques motifs de consolation, en lui racontant ses Aventures.

*Fin de la septieme Partie.*



LA

# LA VIE DE MARIANNE,

OU LES

AVANTURES DE MADAME  
LA COMTESSE DE \*\*\*.

HUITÈME PARTIE.

**J'**Ai ri de tout mon cœur, Madame, de votre colere contre mon infidele. Vous me demandez quand viendra la suite de mon histoire; vous me pressez de vous l'envoyer. Hâtez-vous donc, me dites-vous, je l'attens; mais de grace, qu'il n'y soit plus question de Valville; passez tout ce qui le regarde; je ne veux plus entendre parler de cet homme-là.

Il faut pourtant que je vous en parle, Marquise; mais que cela ne vous inquiète pas; je vais d'un seul mot faire tomber votre colere, & vous rendre cet endroit de mes aventures le plus supportable du monde.

Valville n'est point un monstre comme  
vous

vous vous le figurez. Non, c'est un homme fort ordinaire, Madame ; tout est plein de gens qui lui ressemblent, & ce n'est que par méprise que vous êtes si indignée contre lui par pure méprise.

C'est qu'au lieu d'une histoire véritable, vous avez cru lire un roman. Vous avez oublié que c'étoit ma vie que je vous racontois : voilà ce qui a fait que Valville vous a tant déplû ; & dans ce sens-là, vous avez eu raison de me dire, ne m'en parlez plus. Un héros de roman infidèle n'auroit jamais rien vu de pareil. Il est réglé qu'ils doivent tous être constants ; on ne s'intéresse à eux que sur ce pied-là, & il est d'ailleurs si aisé de les rendre tels ; il n'en coûte rien à la nature, c'est la fiction qui en fait les frais.

Oui, d'accord. Mais, encore une fois, calmez-vous ; revenez à mon objet, vous avez pris le change. Je vous récite ici des faits qui vont comme il plaît à l'instabilité des choses humaines, & non pas des aventures d'insagination qui vont comme on veut. Je vous peins, non pas un cœur fait à plaisir : mais le cœur d'un homme, d'un François qui a réellement existé de nos jours.

Homme, François, & contemporain des Amans de notre tems : voilà ce qu'il étoit. Il n'avoit pour être constant que ces trois petites difficultez à vaincre : entendez-vous, Madame, ne perdez point cela de vue.

Faites-

Faites-vous ici un spectacle de ce cœur naturel, que je vous rends tel qu'il a été ; c'est-à dire avec ce qu'il a eu de bon & de mauvais : vous l'avez d'abord trouvé charmant, à présent vous le trouvez haïssable, & bien-tôt vous ne sçavez plus comment le trouver : car ce n'est pas encore fait, nous ne sommes pas au bout.

Valville qui m'aime dès le premier instant avec une tendresse aussi vive que subite, (tendresse ordinairement de peu de durée ; il en est d'elle comme de ces fruits qui passent vite, à cause qu'ils ont été mûrs de trop bonne heure.)

Valville, dis-je, à sa volage humeur près, fort honnête homme ; mais né extrêmement susceptible d'impression, qui rencontre une beauté mourante qui le touche, & qui me l'enleve : ce Valville ne m'a pas laissée pour toujours ; ce n'est pas là son dernier mot ? son cœur n'est pas usé pour moi, il n'est seulement qu'un peu rassasié du plaisir de m'aimer, pour en avoir trop pris d'abord.

Mais le goût lui en reviendra : c'est pour se reposer qu'il s'écarte ; il reprend haleine, il court après une nouveauté, & j'en deviendrai une pour lui plus piquante que jamais : il me reverra, pour ainsi dire, sous une figure qu'il ne connoit pas encore ; ma douleur & les dispositions d'esprit où il me trouvera, me changeront, me donneront d'autres graces ; ce ne sera plus la même Marianne.

Je badine de cela aujourd'hui ; je ne sçais pas comment j'y resistai alors. Continuons & rentrons dans tout le pathétique de mon aventure.

Nous en sommes à la lettre de Valville que je lisois, & que j'achevai malgré les soupirs qui me suffoquoient. Mademoiselle Varthon avoit les yeux fixés à terre, & paroissoit rêver profondément en pleurant..

Pour moi, la tête renversée dans mon fauteuil, je restai presque sans sentiment.. A la fin, je me soulevai, & me mis à regarder cette lettre. Ah ! Valville, m'écriai-je, je n'avois donc qu'à mourir ! Et puis, tournant les yeux sur Mademoiselle Varthon : ne vous affligez pas, Mademoiselle, lui dis-je, vous serez bien-tôt libres de vous aimer tous deux ; je ne vivrai pas longtemps : voilà du moins le dernier de tous mes malheurs.

A ce discours, cette jeune personne sortant tout d'un coup de sa rêverie, & m'apostrophant d'un air assuré :

Eh ! pour quoi voulez-vous mourir, me dit-elle ? pour qui êtes-vous si désolée ? Est-ce-là un homme digne de votre douleur, digne de vos larmes ? Est-ce-là celui que vous avez prétendu aimer ? Est-il tel que vous le pensiez ? Auriez vous fait cas de lui, si vous l'aviéz connu ? Vous y seriez-vous attachée ? Auriez-vous voulu de son cœur ? Il est vrai que vous l'avez crû aimable, j'ai crû aussi qu'il l'étoit ; & vous vous trompez,

piez, je me trompois. Allez, Marianne, cet homme-là n'a point de caractère, il n'a pas même un cœur, on n'appelle pas cela en avoir un. Votre Valville est méprisable. Ah! l'indigne, il vous aime, il va vous épouser : vous tombez malade, on lui dit que votre vie est en danger ; qu'en arrive-t-il ? qu'il vous oublie : c'est ce tems là qu'il prend pour me venir dire qu'il m'aime, moi, qu'il n'avoit jamais vû qu'un instant, qui ne lui avois pas dit deux mots. Eh ! qu'est-ce que c'est donc que cet amour qu'il avoit pour vous ? Quel nom donner, je vous prie, à celui qu'il a pour moi ? D'où lui est venue cette fantaisie de m'aimer dans de pareilles circonstances ? Helas ! je vais vous le dire : c'est qu'il m'a vûe mourante, cela a remué cette petite ame foible qui ne tient à rien, qui est le jouet de tout ce qu'elle voit d'un peu singulier. Si j'avois été en bonne santé, il n'auroit pas pris garde à moi ; c'est mon évanouissement qui en a fait un infidèle : & vous qui êtes si aimable ; si capable de faire des passions, peut-être avez-vous eu besoin d'être infortunée, & d'être dangereusement tombée à sa porte pour le fixer quelques mois. Je conviens avec vous qu'il vous a regardée beaucoup à l'Eglise ; mais c'est à cause que vous êtes belle ; & il ne vous auroit peut-être pas aimée sans votre situation & sans votre chûte.

Helas ! n'importe, il m'aimoit, m'écriai-je

je en l'interrompant, il m'aimoit, & vous me l'avez ôté; je n'avois peut-être que vous seule à craindre dans le monde.

Laissez-moi achever, me répondit elle; je n'ai pas tout dit. Je vous ai avoué qu'il m'a plû; mais ne vous imaginez pas qu'il le sçache, il n'en a pas le moindre soupçon, il n'y a que vous qui pouvez l'en instruire, il ne mérite pas de le sçavoir; & toute indisposée que vous êtes sans doute aujourd'hui contre moi, je vous prie Mademoiselle, gardez-moi le secret là-dessus; si ce n'est par amitié, du moins par générosité. Une fille d'un aussi bon caractère que vous n'a que faire d'aimer les gens pour en user bien avec eux, sur-tout quand elle n'a pas un juste sujet d'en être mécontente. Adieu Marianne, ajouta-t-elle en se levant, je vous laisse la lettre de Valville, faites-en l'usage qui vous plaira. Montrez-la à Madame de Miran, montrez-la à son fils, j'y consens: ce qu'il a osé m'y écrire ne me compromet en rien & si par hazard mon témoignage; vous est nécessaire, si vous souhaitez que je paroisse pour le confondre, je suis si indignée contre lui, je me soucie si peu de le ménager, je le dédaigne tant lui & son ridicule amour, que je m'affocie de bon cœur à votre vengeance. Au surplus, mon parti est pris; je ne le verrai plus, à moins que vous ne l'exigiez: j'oublierai même que je l'ai vû; ou s'il arrive que je le revøie, je ne le reconnoîtrai pas: car de lui  
faire



faire l'honneur de le fuir, il n'en vaut pas la peine. Quant à vous, je ne vous crois ni ambitieuse, ni intéressée; & si vous n'êtes que tendre & raisonnable, en vérité, vous ne perdez rien: le cœur de Valville n'est pas ce qu'il vous faut, il n'est point fait pour paier le vôtre, & ce n'est pas sur lui que doit tomber votre tendresse, c'est comme si vous n'aviez point eu d'Amant. Ce n'est point en avoir eu que d'avoir ce lui de tout le monde. Valville étoit hier le vôtre, il est aujourd'hui le mien, à ce qu'il dit; il sera demain celui d'une autre, & ne sera jamais celui de personne. Laissez-le donc à tout le monde, à qui il appartient, & réservez, comme moi, votre cœur pour quelqu'un qui pourra vous donner le sien, & ne le donner jamais qu'à vous.

Après ces mots, elle vint m'embrasser, sans que je fisse aucun mouvement. Je la regardai, voilà tout; je jettai des yeux égarés sur elle: elle prit une de mes mains qu'elle pressa dans les siennes. Je la laissai faire, & n'eus la force ni de lui répondre, ni de lui rendre ses caresses; je ne sçavois si je devois l'aimer ou la haïr, la traiter de rivale ou d'amie.

Il me semble cependant que dans le fond de mon ame je lui sçus quelque gré de ces témoignages de franchise & d'amitié que je receus d'elle, aussi bien que du parti qu'elle prenoit de ne plus voir Valville.

Je l'entendis soupirer en me quittant.  
Je

Je ne vous reverrai que demain, me dit elle, & j'espere vous retrouver plus tranquille, & plus sensible à notre amitié.

A tout cela, nulle réponse de ma part ; je la suivis seulement des yeux jusqu'à ce qu'elle fût sortie.

Me voilà donc seule, immobile, & toujours renversée dans mon fauteuil, où je restai bien encore une demie heure dans une si grande confusion de pensées & de mouvemens, que j'en étois comme stupide.

La Religieuse dont je vous ai quelquefois parlé qui m'aimoit, & que j'aimois, entra & me surprit dans cet accablement de cœur & d'esprit. J'eus beau la voir, je n'en remuai pas davantage, & je crois que toute la Communauté seroit entrée que ç'auroit été de même.

Il y a des affections où l'on s'oublie, où l'ame n'a plus la discrétion de faire aucun mystere de l'état où elle est ; vienne qui voudra, on ne s'embarrasse guère de servir de spectacle, on est dans un entier abandon de soi-même ; & c'est ainsi que j'étois.

Cette Religieuse étonnée de mon immobilité, de mon silence & de mes regards stupides, s'avança avec une espece d'effroi.

Eh ! mon Dieu, ma fille, qu'est-ce que c'est ? Qu'avez-vous, me dit-elle ? venez vous de vous trouver mal ?

Non, lui répondis-je. Et j'en restai là.

Mais de quoi s'agit-il ? vous voila pâle, abbatue, & vous pleurez, je pense ; avez-vous reçu quelque mauvaise nouvelle ?

Oui,

Oui, lui repartis-je encore: & puis je me tûs.

Elle ne sçavoit que penser de mes monosyllabes, & de l'air imbécile, dont je les prononçois.

Alors elle apperçut cette lettre qui étoit sur moi, que je tenois encore d'une main foible, & que j'avois trempée de mes larmes.

Est-ce-là le sujet de votre affliction, ma chere enfant, ajouta t'elle en la prenant? & me permettez-vous de voir ce que c'est?

Oui, (c'est encore moi qui répond) Eh! de qui est-elle? Hélas! de qui elle est? Je n'en pus dire davantage, mes pleurs me couperent la parole.

Elle en fut touchée, je vis qu'elle s'essuïoit les yeux; ensuite elle lut la lettre: il ne lui fut pas difficile de juger de qui elle étoit, elle sçavoit mes affaires: elle voïoit dans cette lettre une déclaration d'amour, on prioit la personne à qui on l'adreffoit de ne m'en rien dire; on y parloit de Madame de Miran, qui devoit l'ignorer aussi. Ajoutez à cela l'affliction où j'étois; tout concluoit que Valville avoit écrit la lettre, & que je venois en ce moment d'apprendre son infidélité.

Allons, Mademoiselle, je suis au fait, me dit-elle: vous pleurez, vous êtes consternée, ce coup-ci vous accable, & j'entre dans votre douleur: vous êtes jeune; & vous manquez d'expérience: vous êtes née avec un bon cœur, avec un cœur simple & sans artifice; le moïen que vous ne soïez pas pénétrée de l'accident qui

vous

vous arrive? Oui, Mademoiselle, plaignez-vous, soupirez, répandez des larmes dans ce premier instant-ci : moi, qui vous parle, je connois votre situation, je l'ai éprouvée, je m'y suis vûe, & je suis d'abord aussi affligée que vous : mais une amie que j'avois, qui étoit à peu pres de l'age que j'ai à présent, & qui me surprit dans l'état où je vous vois, entreprit de me consoler ; elle me parla raison, me dit des choses sensibles ; je l'écoutai, & elle me consola.

Elle vous consola ! m'écriai-je en levant les yeux au ciel ! elle vous consola, Madame ?

Oui, me répondit-elle. Vous ne comprenez pas que cela se puisse, & je pensois comme vous.

Voions, me dit cette amie, de quoi vous désesperez-vous ? de l'accident du monde le plus fréquent, & qui tire le moins à conséquence pour vous. Vous aimiez un homme qui vous aimoit & qui vous quitte ; qui s'attache ailleurs : & vous appelez cela un grand malheur ? Mais est-il bien vrai que c'en soit un ? & ne se pourroit-il pas que ce fût le contraire ? Que sçavez-vous s'il n'est pas avantageux pour vous que cette homme-là ait cessé de vous aimer ? si vous ne vous seriez pas repentie de l'avoir épousé ; si sa jalousie, son humeur, son libertinage ; si mille défauts essentiels qu'il peut avoir & que vous ne connoissez point, ne vous auroient pas fait gémir le reste de votre vie ? Vous ne regardez que le moment présent,

jettez

jettez votre vûe un peu plus loin. Son infidélité est peut-être une grace que le Ciel vous a faite ; la Providence qui nous gouverne est plus sage que nous, voit mieux ce qu'il nous faut, nous aime mieux que nous ne nous aimons nous-mêmes ; & vous pleurez aujourd'hui de ce qui sera peut-être dans peu de tems le sujet de votre joie. Mettez vous bien dans l'esprit que vous ne deviez pas épouser celui dont il est question, & qu'assurément ce n'étoit pas votre destinée ; qu'il est très possible que vous y gagniez, comme j'y ai gagné moi-même, ajouta-t'elle, à ne pas épouser un jeune homme riche, à qui j'étois chere, qui me l'étoit, & qui me laissa aussi pour en aimer une autre qui est devenue femme, qui est malheureuse à ma place, & qui, avant que d'être à lui, auroit eu l'aveugle folie de se consumer en regrets, s'il l'avoit quittée à son tour. Vous m'allez dire que vous l'aimez, que vous n'avez point de bien, & qu'il auroit fait votre fortune : soit ; mais n'avez-vous que son infidélité à craindre ? Etoit-il à l'abri d'une maladie ? Ne pouvoit-il pas mourir ; & en ce cas tout étoit-il perdu ? N'y avoit il plus de ressources pour vous ? & celles qui vous seroient restées, son inconstance vous les ôte t'elle ? Ne les avez-vous pas aujourd'hui ? Vous l'aimez : pensez-vous que vous ne pourrez jamais aimer que lui, & qu'à cet égard tout est terminé pour vous ? Eh ! mon Dieu, Mademoiselle, est ce qu'il n'y

n'y a plus d'hommes sur la terre, & de plus aimables que lui, d'aussi riches, de plus riches même, de plus grande distinction, qui vous aimeront davantage, & parmi lesquels il y en aura quelqu'un que vous aimerez plus que vous n'avez aimé l'autre? Que signifie votre désolation? Quoi! Mademoiselle, à votre âge? Eh! vous êtes si jeune, vous ne faites que commencer à vivre. Tout vous rit, Dieu vous a donné de l'esprit, du caractère, de la figure; vous avez mille heureux hazards à attendre, & vous vous désespérez à cause qu'un homme, qui reviendra peut-être, & dont vous ne voudrez plus, vous manque de parole.

Voilà ce que mon ame me dit dans les premiers momens de ma douleur, ajouta ma Religieuse; & je vous le dirai aussi, quand vous pourrez m'entendre.

Ici je fis un soupir; mais de ces soupirs qui nous échappent, quand on nous dit quelque chose qui adoucit le chagrin où nous sommes.

Elle s'en apperçut. Ces motifs de consolation me touchèrent, me dit-elle tout de suite, & ils doivent vous toucher encore davantage; ils vous conviennent plus qu'ils ne me convenoient. Mon ame me parloit de mes ressources; vous en avez plus que je n'en avois; je ne vous le dis pas pour vous flatter: j'étois assez passable mais ce n'étoit ni votre figure, ne vos graces, ni votre physionomie: il n'y a pas de comparaison.

raison. A l'égard de l'esprit & des qualitez de l'ame, vous avez des preuves de l'impression que vous faites à tout le monde de ce côté-la : vous voïez l'estime & la tendresse que Madame de Miran a pour vous : je ne sçache dans notre maison personne de raisonnable qui ne soit prévenu en votre faveur. Madame Dorfin, dont vous m'avez parlé, & qui passe pour si bon juge du mérite, seroit une autre Madame de Miran pour vous, si vous vouliez : vous avez plû à tous ceux qui vous ont vûe chez elle : par tout où vous avez paru, c'est de même ; nous en sçavons quelque chose : je me compte pour rien, mais je ne m'attache pas aisément ; j'y suis difficile, & je me suis tout d'un coup intéressée à vous. Eh ! qui est ce qui ne s'y intéressera pas ? Qu'est-ce pour vous qu'un Amant de moins qui se deshonne en vous quittant, qui ne fait tort qu'à lui & non pas à vous, & qui de tous les partis qui se présenteront n'est pas à mon gré le plus considérable.

Ainsi, soïez tranquille, Marianne ; mais je dis absolument tranquille, il n'est pas question ici d'un grand effort de raison pour l'être ; & le moindre petit sentiment de fierté, joint à tout ce que je viens de vous dire, est plus qu'il n'en faut pour vous consoler.

Je la regardai alors moitié vaincue par les raisons, & moitié attendrie de reconnaissance pour toute la peine que je lui voïois

prendre, afin de me persuader, & je laissai même tomber amicalement mon bras sur elle d'un air qui signifioit, je vous remercie, il est bien doux d'être entre vos mains.

Et c'étoit-là en effet ce que je sentoiss, ce qui marquoit que ma douleur se relâchoit. Nous sommes bien prêts de nous consoler, quand nous nous affectionnons aux gens qui nous consolent.

Cette obligeante fille resta encore une heure avec moi, toujours à me dire les choses du monde les plus insinuantess, & qu'elle avoit l'art de me faire trouver sentées. Il est vrai qu'elles l'étoient, je pense; mais pour m'y rendre attentive, il faloit encore y joindre l'attrait de ce ton affectueux, de cette bonté de cœur avec laquelle elle me les disoit.

La cloche l'appella pour souper : quant à moi, on m'apportoitt encore à manger dans ma chambre.

Ah ça, me dit-elle en riant, je vous laisse. Mais ce n'est plus un enfant sans réflexion que je quitte, comme vous l'étiez lorsque je suis arrivée, c'est une fille raisonnable, qui se connoît & qui se rend justice. Eh! Seigneur, à quoi songiez-vous avec vos soupirs & votre accablement, ajouta t'elle? Oh! je ne vous le pardonnerai pas si-tôt, & je prétens vous appeller petite fille encore long tems à cause de cela.

Je ne pus, à travers ma tristesse, m'empêcher



pécher de fourire à ce discours badin, qui ne laissoit pas que d'avoir sa force, & qui me dispoisoit tout doucement à penser qu'en effet je m'exagerois mon malheur. Est-ce que nos amis le prendroient sur ce ton-là avec nous, si le mottif de notre affliction étoit si grave? Voilà à peu près ce qui s'insinue dans notre esprit, quand nous voions nos amis n'y faire pas plus de façon en nous consolant.

La-dessus elle partit. Une Sœur converse m'apporta à souper, elle rangea quelque chose dans ma chambre: cette bonne fille étoit naturellement gaïe. Allons, allons, me dit-elle, vous voila déjà presque aussi vermeille qu'une rose, notre maladie est bien loin, il n'y paroît plus; ne ferez-vous pas un petit tour de jardin après souper?

Non, lui dis-je. Je me sens fatiguée, & je crois que je me coucherai dès que j'aurai mangé.

Eh bien! à la bonne heure, pour vû que vous dormiez, me repondit elle; ceux qui dorment valent bien ceux qui se promencent. Aussi-tôt elle s'en alla.

Vous jugez bien que je fis un souper léger; & quoique ma Religieuse eût un peu ramené mon esprit, & m'eût mise en état de me calmer moi-même, il me restoit toujours un grand fond de tristesse.

Je repassois sur tout ses discours. Vous ne faites que commencer à vivre, m'avoit-elle dit: & elle a raison, me répondis-je, ceci

ne décide encore de rien ; je dois me préparer à bien d'autres événemens. D'autres que lui m'aimeront, il le verra, & ils lui apprendront à estimer mon cœur. Et c'est en effet ce que arrive souvent : soit dit en passant.

Un volage est un homme qui croit vous laisser comme solitaire : se voit-il ensuite remplacé par d'autres ; ce n'est plus son compte, il ne l'entendoit pas ainsi, c'est un accident qu'il n'avoit pas prévu : il diroit volontiers, est-ce bien elle ? il ne sçavoit pas que vous aviez tant de charmes.

De nouvelles idées succédoient à celles là. Faut-il que le plus aimable de tous les hommes, oui, le plus aimable, le plus tendre, on a beau dire, je n'en retrouverai point comme lui ; faut il que je le perde ? Ah ! Monsieur de Valville, les grâces de Mademoiselle Varthon ne vous justifieront pas ; & j'aurai peut-être autant de partisans qu'elle. Là dessus je pleurois & je me couchai.

Parmi tant de pensées qui me rouloient dans la tête, il y en eut une qui me fixa.

Eh quoi ! avec de la vertu, avec de la raison, avec un caractère & des sentimens qu'on estime, avec ma jeunesse & les agrémens qu'on dit que j'ai, j'aurai la lâcheté de périr d'un douleur, qu'on croira peut-être intéressée, & qui entretiendra encore la vanité d'un homme qui en use si indignement !

Cette

Cette dernière réflexion releva mon courage ; elle avoit quelque chose de noble qui m'y attachâ ; & qui m'inspira des résolutions qui me tranquilliserent. Je m'arrangeai sur la manière dont j'en agirois avec Valville, dont je parlerois à Madame de Miran dans cette occurrence.

En un mot, je me proposai une conduite qui étoit fière, modeste, décente, digne de cette Marianne dont on faisoit tant de cas ; enfin une conduite qui, à mon gré, serviroit bien mieux à me faire regretter de Valville, s'il lui restoit du cœur, que toutes les larmes que j'aurois pu répandre, qui souvent nous dégradent aux yeux même de l'Amant que nous pleurons, & qui peuvent jeter du moins un air de disgrâce sur nos charmes.

De sorte qu'enthousiasmée moi-même de mon petit plan généreux, je m'assoupis insensiblement & ne me réveillai qu'assez tard ; mais aussi ne me réveillai-je que pour soupirer.

Dans une situation comme la mienne, avec quelque industrie qu'on se secoure, on est sujette à de fréquentes rechûtes, & tous ces petits repos qu'on se procure sont bien fragiles. L'ame n'en jouit qu'en passant, & sçait bien qu'elle n'est tranquille que par un tour d'imagination qu'il faudroit qu'elle conservât, mais qui la gêne trop, de façon qu'elle en revient toujours à l'état qui lui

est le plus commode, qui est d'être agitée.

Et c'est aussi ce qui m'arriva. Je songai que non-seulement Valville étoit un infidèle, mais que Madame de Miran ne seroit plus ma mere. Ah ! Seigneur, n'être point sa fille, ne point occuper cet appartement qu'elle m'avoit montré chez elle !

Souvenez-vous-en, Madame. De cet appartement j'aurois passé dans le sien ; quelle douceur ! Elle me l'avoit dit avec tant de tendresse, je me l'étois promis, j'y comptois, & il falloit y renoncer. Valville ne vouloit plus que cela s'accomplît, & dans mon petit arrangement de la veille, je n'avois point songé à cet article-là.

Et ce portrait de ma mere, Madame, que deviendra-t'il, ce portrait que j'avois demandé qu'elle m'avoit assuré qu'on mettroit dans ma chambre, qui y étoit peut-être déjà, & qui y étoit inutilement pour moi ? Que de douleurs ! Il m'en venoit toujours de nouvelles.

J'attendois Madame de Miran ce jour-là ; mais je ne l'attendois que l'après-midi, & cependant elle arriva le matin.

Ma Religieuse qui étoit venue chez moi quelques instans après que j'avois été habillée, & dont l'entretien m'avoit encore soulagée ; cette Religieuse, dis-je, étoit à peine sortie, que je vis entrer Mademoiselle Varthon.

Il n'étoit qu'onze heures du matin : elle  
me

me parût abatus, mais moins triste que la veille ; je lui fis un accueil qu'on ne pouvoit appeller ni froid ni prévenant, qui étoit mêlé de beaucoup de langueur : & franchement malgré tout ce qu'elle m'avoit dit, j'avois quelque peine à la voir. Je ne sçais si elle y prit garde ; mais sans témoigner y faire attention.

J'ai crû devoir vous apprendre une chose, me dit-elle d'un air ouvert, mais à travers lequel j'apperçûs de l'embarras, c'est que je fors d'avec Monsieur de Valville.

Elle s'arrêta-là comme honteuse, elle même de la nouvelle qu'elle m'apprenoit.

A ce début si étonnant pour moi, après tout ce qu'elle m'avoit dit à cet égard, je soupirai d'abord. Ensuite, je n'ai pas de peine à le croire, lui répondis-je toute consternée.

N'allez pas me condamner sans m'entendre, reprit-elle aussi-tôt, je vous avois assurée que je ne le verrois plus, & c'étoit mon intention : mais je n'ai pas deviné que c'étoit lui qui étoit là-bas ; (& la-dessus elle disoit vrai, je l'ai sçu depuis.)

On est venu m'avertir qu'on me demandoit de la part de Madame de Miran, continua-t'elle, & vous sentez bien que je ne pouvois pas me dispenser de paroître ; il y auroit eu de l'impolitesse, & même de la malhonnêteté à refuser de descendre sans avoir d'excuse valable à alléguer. Ainsi il a fallu me montrer, quoiqu'avec répugnance ;

ce ; car j'ai hésité d'abord, il sembloit que j'avois un pressentiment de ce qui alloit m'arriver. Jugez de mon étonnement quand j'ai trouvé Monsieur de Valville au parloir.

Vous vous êtes donc retirée, lui dis-je d'une voix foible & tremblante ? Vraiment, je n'y aurois pas manqué, me répondit-elle en rougissant. Mais dès que je l'ai vû, je n'ai pu résister à un mouvement de colere qui m'a prise, & qui étoit bien naturel : n'auriez-vous pas été comme moi ? Non, lui dis-je, il y auroit eu beaucoup plus de colere à vous en aller.

Peut-être bien, reprit-elle ; mais mettez-vous à ma place avec l'opinion que j'avois de lui.

Ce terme (que j'avois) me fit peur, il n'étoit pas de bon augure.

Vous êtes bien hardi, Monsieur, lui ai je dit, (c'est elle qui parle) de venir encore me surprendre après la lettre que vous m'avez écrite, & que vous ne m'avez fait recevoir qu'en me trompant. En venez-vous chercher la réponse ? La voici, Monsieur ; c'est que votre lettre & que vos visites m'offensent, & que le petit service que vous m'avez rendu, dont je vous sçavois gré, ne vous dispensoit pas d'oublier les égards que vous me devez, sur-tout dans les circonstances de l'engagement où vous êtes avec une jeune personne que vous ne pouvez quitter sans perfidie. C'est elle que vous avez

vez à voir ici, Monsieur, & non pas moi, qui ne suis point faite pour être l'objet d'une galanterie aussi injurieuse.

Voilà ce que j'étois bien-aïse de lui dire avant que de le quitter, ajouta t'elle, après quoi j'ai fait quelques pas pour le laisser là, sans daigner l'écouter, & j'allois sortir, quand je lui ai entendu dire: Ah! Mademoiselle, vous me désesperez; & cela avec un cri si douloureux & si emporté, que j'ai crû devoir m'arrêter, dans la crainte qu'il ne criât encore, & que cela ne fît une scène; ce qui auroit été fort désagréable.

Oh! non, lui dis-je, il n'extravague pas. Il étoit inutile d'être si prudente.

Vous m'excuserez, me répondit elle un peu confuse, vous m'excuserez. La Tourrière, ou quelqu'un de la cour n'avoit qu'à venir au bruit, & je n'aurois sçû que dire. Ainsi il étoit plus sage de rester pour un moment: car je ne croïois pas que ce fût pour davantage.

Eh bien, Monsieur, que voulez-vous, lui ai-je dit toujours du même ton? Je n'ai rien à sçavoir de vous.

Hélas! Mademoiselle, je n'ai, je vous jure, qu'un seul mot à vous dire. Qu'un seul mot? Revenez, je vous prie, m'a-t-il répondu avec un air si effaré, si ému, qu'il n'y a pas eu moiën de poursuivre mon chemin; c'étoit trop risquer.

Je me suis donc avancée. Voïons donc, Monsieur, de quoi il s'agit.

Je venois vous informer, a t'il repris, que ma mere passera ici entre midi & onze heures, dans le dessein de vous emmener diner avec Marianne : elle ne m'a point chargé de vous l'apprendre ; mais je me suis imaginé que vous me permettriez de vous prévenir.

Ce n'état pas la peine, Monsieur, lui ai je dit ; Madame de Misan me fait beaucoup d'honneur, & je verrai le parti que j'ai à prendre. Est celà tout ?

Quoi ! lui demander encore si c'est là tout ? Vous ne finirez donc jamais, dis je à Mademoiselle Varthon.

Eh ! mais au contraire, reprit-elle ; est-ce là tout, signifioit seulement qu'il m'impatientoit. Je ne le disois qu'afin d'avoir un prétexte de me sauver : car j'appréhendois toujours son air ému ; on ne sçait comment faire avec des esprits si peu maitres d'eux. Et alors en m'assurant qu'il alloit finir ; il a entamé un discours que j'ai été obligée d'écouter tout entier. C'étoit sa justification sur votre compte, à l'occasion de ce que je lui avois parlé de perfidie ; & vous jugez bien que ses raisons ne m'ont pas persuadée qu'il fût aussi excusable qu'il croit l'être : mais je vous avoue que je ne l'ai pas trouvé non plus tout à fait si coupable que je le pensois.

Ah ! Seigneur, m'écriai-je ici, sans lever la tête que j'avois toujours tenue baissée par ménagement pour elle (c'est-à-dire, pour  
lui



lui épargner des regards qui lui auroient dit : vous n'êtes qu'une hypocrite.) Ah ! Seigneur, pas tout-à-fait si coupable. Eh ! vous le méprifiez tant hier, ajoutai-je.

Eh ! mais vraiment oui, reprit-elle, je le méprifois, il me paroiffoit le plus indigne homme du monde, & je ne prétens pas qu'il n'ait point de tort ; je dis feulement qu'il en a moins que nous ne nous l'imaginons, & je ne le dis même que pour diminuer de l'affliction où vous êtes, que pour vous rendre fon procédé moins fâcheux : ce n'est que par amitié que je vous parle, écoutez jusqu'au bout : Vous l'avez regardé comme un volage, comme un perfide qui a fubitement changé ; & point du tout, cela vient de plus loin ; il y avoit déjà quelque tems qu'il tâchoit d'avoir d'autres fentimens. Voilà ce qu'il m'a dit presque la larme à l'œil ; c'étoit même un peu avant votre maladie qu'il combattoit fon amour qu'on lui reprochoit : il cherchoit à fe diffiper, à aimer ailleurs : il ne vouloit qu'un objet, il m'a vûe, je ne lui ai point déplû, il a fenti cette légère préférence qu'il me donnoit fur d'autres, & il en a profité pour s'en tenir à moi : voilà tout.

Eh ! mon Dieu, Mademoifelle, lui dis-je en l'interrompant, est-ce donc-là ce que vous voulez que j'écoute ? Est ce-là la consolation que vous m'apportez ?

Eh ! mais ou, reprit-elle, je me fuis figuré que c'en étoit une. N'est il pas plus

doux pour vous de penser que ce n'est point par inconstance, ou faute d'amour qu'il vous a laissée ; que même il s'est fait violence en vous quittant, & qu'il ne vous quitte que par des motifs qu'il croit raisonnables, & qui, si je ne me trompe, vous le paroîtront assez, si vous voulez que je vous les dise, pour vous ôter la désagréable opinion que vous avez de lui, & je ne tâche pas à autre chose.

Ah ça, voions, vous m'avez conté votre histoire, ma chere Marianne ; mais il y a bien de petits articles que vous ne m'avez dit qu'en passant, & qui sont extrêmement importants, qui ont pû vous nuire. Valville, qui vous aimoit, ne s'y est point arrêté, il ne s'en est point soucié, & il a bien fait. Mais votre histoire a éclaté ; ces petits articles ont été scûs de tout le monde, & tout le monde n'est pas Valville, n'est pas Madame de Miran : les gens qui pensent bien sont rares. Cette Marchande de linge chez qui vous avez été en boutique, ce bon Religieux qui a été vous chercher du secours chez un parent de Valville ; ce couvent où vous avez été vous présenter pour être reçue par charité ; cette aventure de la Marchande qui vous reconnut chez une Dame appelée Madame de Fare ; votre enlèvement d'ici, votre apparition chez le Ministre en si grande compagnie ; ce petit Commis qu'on vous destinoit à la place de Valville, & cent autres choses qui font, à la vérité, qu'on

loue votre caractère ; qui prouvent qu'il n'y a point de fille plus estimable que vous, mais qui ont humiliantes, qui vous rabaissent quoiqu'injustement, & qu'il est cruel qu'on sçache à cause de la vanité qu'on a dans le monde ; tout cela, dis-je, dont Valville m'a tenu compte, lui a été représenté. Vous ne sçauriez croire tout ce qu'on lui a dit là-dessus, ni combien on condamne sa mere, combien on persécute ce jeune homme sur le dessein qu'il a de vous épouser : ce sont des amis qui rompent avec lui, ce sont des parens qui ne veulent plus le voir, s'il ne renonce pas à son projet ; il n'y a pas jusqu'aux indifferens qui le raillent : en un mot c'est tout ce qu'il y a de plus mortifiant qu'il faut qu'il essuie ce sont des avanies sans fin : je ne vous en répète pas la moitié. Quoi ! une fille qui n'a rien, dit-on ; quoi ! une fille qui ne sçait qui elle est ? Eh ! comment oserez-vous la montrer Monsieur ? elle a de la vertu. Eh ! n'y a-t'il que les filles de ce genre-là qui en ont ? N'y a-t'il que votre orpheline d'aimable ? Elle vous aime ; eh ! que peut-elle faire de mieux ? Est-ce-là un amour si flatteur ? Pouvez-vous être sûr qu'elle vous auroit aimé, si elle avoit été votre égale ? A-t'elle eu la liberté du choix ? Que sçavez-vous si la nécessité où elle étoit ne lui a pas tenu lieu de penchant pour vous ? Et toutes ces idées-là vous viendront quelque jour dans l'esprit, ajoute-t'on malignement

& sot-

& sottement, vous sentirez l'affront que vous vous faites à présent, vous le sentirez ; & du moins allez vivre ailleurs, sortez de votre pais, allez-vous cacher avec votre femme pour éviter le mépris où vous tomberez ici : mais n'espérez pas, en quelque endroit que vous alliez, déviter le malheur de la haïr, & de maudire le jour où vous l'avez connue.

Oh ! je n'en pûs écouter davantage : je m'étois tue pendant toutes les humiliations qu'elle m'avoit données ; j'avois enduré le récit de mes miseres. A quoi m'eut servi de me défendre ou de me plaindre ? Il n'étoit plus douteux que j'avois affaire à une fille toute déterminée à suivre son penchant : je voïois bien que Valville s'étoit justifié auprès d'elle, qu'il l'avoit gagnée, & qu'elle ne cherchoit à le disculper auprès de moi, que pour se dispenser elle-même de le mépriser autant qu'elle s'y étoit engagée. Je le voïois bien, & mes reproches n'eussent abouti à rien.

Mais cette haine dont elle avoit la cruauté de me parler, & qu'on prédisoit à Valville qu'il auroit pour moi, ces malédictions qu'il donneroit au jour de notre connoissance me percerent le cœur, & pousferent ma patience à bout.

Ah ! c'en est trop, Mademoiselle, m'écriai-je, c'en est trop. Lui, me détester ! lui, maudire le tems où il m'a vûe ! & vous avez le courage de me l'annoncer, de venir  
m'en-

m'entretenir d'une idée aussi affreuse, & de m'en entretenir sous prétexte d'amitié, pour me consoler, dites-vous, pour diminuer mon affliction ; & vous croïez que je ne vous entens pas ; que je ne vois pas le fond de votre cœur ? ah ! Seigneur, à quoi bon me déchirer comme vous faites ? Eh ! ne sçauriez-vous l'aimer, sans achever de m'ôter la vie ? Vous voulez qu'il soit innocent, vous voulez que j'en convienne. Eh bien, Mademoiselle, il l'est, rendez-lui votre estime : il a bien fait, il devoit rougir de m'aimer : je vous l'accorde, je vous passe l'énumération de tous les opprobres dont notre mariage le couvrirait. Oui, je ne suis plus rien ; la moindre des créatures est plus que moi ; je n'ai subsisté jusqu'ici que par charité on le sçait, on me le reproche : vous me le répétez, vous m'écrasez, & en voilà assez ; je suis assez avilie, assez convaincue que Valville a dû m'abandonner ; & qu'il a pû le faire sans en être moins honnête homme ; mais vous me menacez de sa haine & de ses malédictions, moi qui ne vous répons rien, moi que me meurs. Ah ! c'en est trop, vous dis-je, & Dieu me vengera, Mademoiselle, vous le verrez : vous pouviez justifier Valville, & m'insinuer que sa passion pour vous n'est point blamable, sans venir m'accabler de ce présage barbare qu'on lui fait sur mon compte : & c'est peut-être vous qu'il haïra, Mademoiselle,

c'est

c'est peut-être vous, & non pas moi, prenez-y garde.

- Cette violente sortie l'étourdit ; elle ne s'attendoit pas à être si bien devinée, & je la vis pâlir & rougir successivement.

Vous interprétez bien mal mes intentions, me répondit-elle d'un air troublé. Ah ! Seigneur, quel emportement ! Je vous écrase, je vous déchire, & Dieu me punira : voilà qui est étrange ! Eh ! de quoi me puniroit il, Mademoiselle, ai-je quelque part à vos chagrins ? Suis-je responsable des idées qu'on inspire à ce jeune homme ? Est-ce ma faute à moi, s'il en est frappé ? Et dans le fond, est-il si étonnant qu'elles lui fassent impression ? Oui, je vous le dis encore, ceci change tout ; il y a ici bien moins d'infidélité que de foiblesse, il est impossible d'en juger autrement. Ceux qui lui parlent ont plus de tort que lui, & il est certain que ce n'est pas-là un perfide, mais seulement un homme mal conseillé. J'ai crû vous faire plaisir en vous l'apprenant, & voilà toute la finesse que j'y entens. Voilà tout, Mademoiselle ; je souhaiterois qu'il eût résisté à tout ce qu'on lui a dit, il en seroit plus louable : mais de dire que ne vous, ni moi, ni personne aïons droit de le mépriser : non, toute la terre excusera la faute qu'il a faite, elle ne le perdra dans l'esprit de qui que ce soit : c'est mon sentiment ; & si vous êtes équitable, ce doit être aussi

le

le vôtre pour la tranquillité de votre esprit.

Je serois encore plus tranquille, si cet entretien-ci finissoit, lui dis-je en pleurant.

Ah ! comme il vous plaira, il n'ira pas plus loin, me répondit-elle, & je vous assure qu'il est fini pour la vie. Adieu, Mademoiselle, ajouta-t'elle en se retirant. Je ne fis que baisser beaucoup la tête, & la laissai partir.

Vous allez croire que je vais m'abandonner à plus de douleur que jamais, du moins, comme vous voïez, m'arrive-t'il un nouveau sujet de chagrin assez considérable.

Avant cet entretien, tout infidèle qu'étoit Valville, je ne pouvois pas absolument dire que j'eusse une rivale. Il est vrai qu'il aimoit Mademoiselle Varthon ; mais elle n'en étoit pas moins mon amie ; elle ne vouloit point de lui, elle le méprisoit, elle m'exhortoit à le mépriser aussi ; & encore une fois ce n'étoit pas là une vraie rivale, au lieu qu'à présent c'en est une bien complète. Mademoiselle Varthon aime Valville, & l'aimera ; elle y est résolue, ses discours me l'annoncent, & suivant toute apparence, ce doit être là un renouvellement de désespoir pour moi. Je vais recommencer à pleurer sans fin : n'est-ce pas ? point du tout.

Un moment après qu'elle fut sortie de ma chambre, insensiblement mes larmes cessèrent :

ferent : cette augmentation de douleur les arrêta, & m'ôta la force d'en verser.

Quand un malheur, qu'on a crû extrême & qui nous désespère, devient encore plus grand, il semble que notre ame renonce à s'en affliger ; l'excès qu'elle y voit la met à la raison, ce n'est plus la peine qu'elle s'en désole, elle lui cède, & se tait. Il n'y a plus que ce parti là pour elle : & ce fut celui que je pris sans m'en appercevoir.

Ce fut dans cette espèce d'état de sens froid que je contemplai clairement ce qui m'arrivoit ; que je me convainquis qu'il n'y avoit plus de remede, & que je consentis à endurer patiemment mon aventure.

De façon que je fortis de là avec une tristesse profonde, mais paisible & docile ; ce qui est un état moins cruel que le désespoir.

Voilà donc à quoi j'en étois avec moi-même, quand cette Sœur converse, qui m'avoit apporté à manger la veille, arriva. Madame de Miran est ici, me dit-elle : à quoi elle ajouta : Et on vous attend au parloir ; ce qui ne vouloit pas dire que ce fût Madame de Miran qui m'y attendoit.

Mais je crus que c'étoit elle, d'autant plus que Mademoiselle Varthon m'avoit appris qu'elle devoit venir pour nous emmener toutes deux chez elle.

Je descendis donc ; & malgré ce triste calme où je vous ai dit que j'étois, je descendis



scendis un peu émûe, mes yeux se mouillèrent en chemin.

Cette mere si tendre croit venir voire sa fille, me dis-je, & elle ne sçait pas qu'elle ne vient voir que Marianne, & que ce sera toujours Marianne pour elle.

Je résolus cependant de ne l'informer encore de rien ; j'avois mes desseins, & ce n'étoit pas la le moment que je voulois prendre.

Me voici donc à l'entrée du parloir. Là, j'essuiai mes pleurs, je tâchai de prendre un visage serain ; & après deux ou trois soupirs que je fis de suite, pour me mettre le cœur plus à l'aise, j'entrai.

Un rideau tiré de mon côté sur la grille du parloir, me cachoit encore la personne à qui j'allois parler : mais prévenue que c'étoit Madame de Miran.

Ah ! ma chere mere, est-ce donc vous, m'écriai-je en avançant vers cette grille, dont je pensai arracher le rideau, & qui, au lieu de Madame de Miran, me présenta Valville.

Ah ! mon Dieu, m'écriai je encore, tout-à-coup saisie en le voyant, & si saisie, que je restai long-tems la tête baissée, interdite, & sans pouvoir prononcer un mot.

Qu'avez-vous donc, belle-Marianne, me répondit t'il ? Oui, c'est moi ? Est ce qu'on ne vous le pas dit ? Que je suis charmé de vous voir ? Helas ! vous me paroissez encore bien foible : ma mere est dans un parloir ici près, qui parle avec Madame Dorfin

à une Religieuse, à qui elle avoit quelque chose à dire de la part d'une de ses parentes, & elle m'a chargé de venir toujours vous avertir qu'elle alloit être ici dans un moment, & qu'elle avoit dessein de vous emmener avec votre amie Mademoiselle Varthon ; mais j'ai bien peur que vous ne soiez pas encore en état de sortir : voiez, cependant, voulez-vous aller vous habiller ?

Non, Monsieur, lui dis-je, en reprenant mes esprits, & avec une respiration un peu embarrassée, non, je ne m'habillerai point ; je suis une convalescente, & Madame de Miran me permettra bien de rester comme me voilà.

Ah ! sans difficulté, reprit il. Eh bien ! vous nous avez jetté dans de terribles alarmes, ajouta-t'il ensuite d'un ton d'un homme qui s'excite à paroître empressé, qui veut parler & qui ne sçait que dire. Comment vous trouvez vous ? Je ne sçais si je me trompe ; mais on diroit que vous êtes triste : c'est peut-être un reste de foiblesse qui vous donne cet air-la ; car apparemment rien ne vous chagrine.

Ce que je sentoiss bien qu'il me disoit, à cause que mon accueil & que ma mélancolie l'inquiétoient sans doute.

Ce n'est pas qu'il crût que Mademoiselle Varthon m'avoit révélé son secret, elle lui avoit caché ce qui s'étoit passé entre elle & moi là-dessus, & lui avoit fait entendre qu'elle ne sçavoit nos engagements que par  
une

une confiance d'amitié que je lui avois faite : mais n'importe, tout est suspect à un coupable. Et Mademoiselle Varthon, par quelque mot dit imprudemment, pouvoit m'avoir donné quelques lumieres, & c'est ce qu'il craignoit.

Jusques là, je n'avois osé l'envisager ; je ne voulois pas qu'il vît dans mes yeux que j'étois instruite, & j'appréhendois de n'avoir pas la force de lui dissimuler.

A la fin, il me sembla que je pouvois compter sur moi, & je levai les yeux pour répondre à ce qu'il venoit de me dire.

Au sortir d'une aussi grande maladie que la mienne, on est si languissante, qu'on en paroît triste, repartis-je, en examinant l'air qu'il avoit lui-même.

Ah ! Madame, qu'on a de peine à commettre effrontément une perfidie ! Il faut que l'ame se sente bien deshonorée par ce crime-là, il faut qu'elle ait une furieuse vocation pour être vraie, puisqu'elle surmonte si difficilement la confusion qu'elle a d'être fausse.

Figurez-vous que Valville ne put jamais soutenir mes regards, que jamais il n'osa fixer les siens sur moi, malgré toute l'assurance qu'il tâchoit d'avoir.

En un mot, je ne le reconnus plus, ce n'étoit plus le même homme ; il n'y avoit plus de franchise, plus de naïveté, plus de joie de me voir dans cette physionomie autrefois si pénétrée & si attendrie quand j'étois présente.

présente. Tout l'amour en étoit effacé; je n'y vis plus qu'embaras & qu'imposture; je ne trouvai plus qu'un visage froid & contraint, qu'il tâchoit d'animer, pour m'en cacher l'ennui, l'indifférence ce & la sécheresse. Hélas! je n'y pûs tenir, Madame, & j'eus bien-tôt baissé les yeux pour ne le plus voir.

En les baissant, je soupirai, il n'y eut pas moïen de m'en empêcher. Il le remarqua, & s'en inquiéta encore.

Est-ce que vous avez de la peine à respirer, Marianne, me dit-il; Non, lui repondis-je, tout cela vient de langueur: & puis nous fûmes l'un & l'autre un petit intervalle de tems sans rien dire; ce qui arriva plus d'une fois.

Ces petites pauses avoient quelque chose de singulier, nous ne les avions jamais connues dans nos entretiens passés; & plus elles déconcertoient mon infidèle, plus elles devenoient fréquentes.

A mon égard, tout ce que j'étois en état de prendre sur moi, c'étoit de me taire sur le sujet de ma douleur, & le reste alloit comme il pouvoit.

Cette langueur que vous avez, m'attriste moi-même, me dit-il: on nous avoit assuré que vous étiez plus rétablie (voiez, je vous prie, quels discours glacés!) vous dissipez-vous un peu dans votre couvent? vous y avez des amies.

Oui, repris-je, j'y ai une Religieuse qui  
m'aime

m'aime beaucoup, & puis j'y vois Mademoiselle Varthon qui est très-aimable. Elle le paroît, me dit-il, & vous devez en juger mieux que moi.

L'avez-vous fait avertir, lui dis-je? Sçait-elle que Madame de Miran va la venir prendre? Oui. Je pense que ma mère a dit qu'on lui parle, répondit-il.

Vous serez bien aise de la mieux connoître, lui dis-je.

Eh! mais, je l'ai vûe ici une ou deux fois de la part de ma mère, & pour lui demander de vos nouvelles pendant que vous étiez malade, reprit-il; ne le sçavez-vous pas? Elle doit vous l'avoir dit.

Oui, répondis-je, elle m'en a parlé. Et puis nous nous tûmes; lui, toujours par embarras, & moi, moitié par tristesse & par discrétion.

Ah ça? tâchez donc de vous remettre tout-à-fait, Mademoiselle, me dit-il: & ensuite: il me semble que j'entens ma mère dans la cour; voyons si je me trompe, ajouta-t'il, pour aller regarder aux fenêtres.

Et ce petit mouvement lui épargnoit quelques discours qu'il auroit fallu qu'il me tint pour entretenir la conversation, ou du moins ne l'obligeoit plus qu'à me parler de loin sur ce sujet qu'il verroit dans cette cour, & sur ce qu'il n'y verroit pas.

Oui, me dit-il, c'est elle-même avec Madame

dame Dorfin. Les voilà qui montent, & je vais leur ouvrir la porte.

Ce qu'en effet il alla faire, sans que je lui disse un mot. J'étouffois mes soupirs pendant qu'il se fauvoit ainsi de moi ; il descendit même quelques degrés de l'escalier pour donner la main à Madame Dorfin qui montoit la première.

La voilà donc cette chère enfant, me dit-elle en entrant, & en me tendant la main : grâces au Ciel, nous la conserverons. Nous ne devons venir que cette après-midi, Mademoiselle ; mais j'ai dit à votre mère que je voulois absolument dîner avec vous pour vous voir plus long tems. Madame, (c'étoit à Madame de Miran à qui elle s'adressoit) elle est mieux que je ne eroïois, elle se remet à merveille, & n'est presque pas changée.

Je ne sçais plus ce que je répondis. Valville étoit à côté de Madame Dorfin, & fourioit en me regardant, comme s'il avoit eu beaucoup de plaisir à me voir aussi. Ma fille, me dit Madame de Miran, tu ne t'es donc point habillé ? j'avois envoïé Valville pour te dire que je venois te chercher.

A ce discours qu'elle me tenoit de l'air du monde le plus affectueux, à ce nom de ma fille qu'elle me donnoit de si bonne foi, je laissai tomber quelques larmes, & en même-tems, je m'apperçus que Valville sou-

gissoit

gissoit; je ne sçais pourquoi; peut-être eût-il honte de me voir si inutilement attendrie, & de penser que ce doux nom de ma fille n'aboutiroit à rien.

En vérité, votre fille vous aime trop pour l'état de convalescence où elle est, dit alors Madame Dorfin; elle n'a besoin ni de ces petits mouvemens, ni des ces émotions de cœur qui lui prennent, & j'ai peur que cela ne lui nuise: laissez-la se rétablir parfaitement, & puis qu'elle pleure tant qu'elle voudra de joie de vous voir: mais jusques-là point d'attendrissement, s'il vous plait. Allons, Mademoiselle, tâchez de vous réjouir, & partons; car il se fait tard.

J'attens Mademoiselle Varthon, reprit Madame de Miran. Pour toi, ajouta-t'elle, nous t'emmènerons comme tu es: il n'est pas nécessaire que tu remonte chez toi, n'est-ce pas?

Hélas! malgré toute l'envie que nous avons de l'avoir, je tremble qu'elle ne puisse venir, dit promptement Valville, qui, sous prétexte de s'intéresser à ma santé, ne vouloit apparemment que me fournir une excuse dont il espéroit que je profiterois; mais il se trompa.

Vous m'excuserez; Monsieur, répondis-je, je ne me porte point mal; & puisque Madame veut bien me dispenser de m'habiller; (notez que ce Madame étoit pour ma mere) je ferai charmée d'aller avec elle.

Qu'est-ce que c'est que Madame, reprit

en riant Madame de Miran, à qui parles tu? Ta maladie t'a rendue bien grave! Dites respectueuse, ma mere; & je ne sçau-rois trop l'être, repartis-je avec un soupir que je ne pus retenir, qui n'échappa point à Madame Dorfin, & qui confondit l'in-quiet & coupable Valville; il en perdit toute contenance; & en effet, il y avoit de quoi. Ce soupir avec ce respect dans lequel je me retranchois; n'avoit point l'air d'être là pour rien. Madame Dorfin remar-qua aussi qu'il en avoit été troublé; je le vis à la façon dont elle nous observoit tous deux.

Madame de Miran alloit peut-être me répondre encore quelque chose, quand Ma- demoiselle Varthon entra dans un negligé fort décent & fort bien entendu.

Comme elle avoit prévu que malgré mes chagrins, je pourrois être de la partie du dîner, elle s'étoit sans doute abstenue, à cause de moi, de se parer davantage, & s'étoit contentée d'un ajustement fort simple qui sembloit exclure tout dessein de plaire, ou qui, raisonnablement parlant, ne me laissoit aucun sujet de l'accuser de ce des- sein.

Je devinai tout d'un coup ce ménage- ment apparent qu'elle avoit eu pour moi; mais je n'en fus pas la dupe.

En pareil cas, une Amante jalouse & tra- hie en sçait encore plus qu'un Amante aimée. Ainsi son negligé ne m'en imposa pas. Je  
vis



vis au premier coup d'œil qu'il n'étoit pas de bonne foi, & qu'il le avoit tâché de n'y rien perdre. La petite personne avoit bien voulu se priver de magnificence, mais non pas s'épargner les graces.

Et moi qui m'étois laissée comme je m'étois mise en me levant, qui n'avois précisément songé qu'à jeter sur moi une mauvaise robe, moi, si changée, si maigrie, avec des yeux éteins, avec un visage tel qu'on l'a quand on sort de maladie, tel qu'on l'a aussi quand on est affligé (voiez que d'accidens à la fois contre le mien !) je me sentis mortifiée, je vous l'avoue, de paroître avec tant de désavantage auprès d'elle, & par-là, d'aider moi même à justifier Valville.

Qu'un Amant nous quitte & nous en préfère une autre ; eh bien ! soit ; mais du moins qu'il ait tort de nous la préférer, que ce soit la faute de son inconstance, & non pas des nos charmes, enfin, que se soit une injustice qu'il nous fasse : c'est bien la moindre chose ; & il me sembloit que je ne pourrois pas dire que Valville fût injuste.

De sorte que je me repentis de m'être engagée à diner chez Madame de Miran : mais il n'y avoit plus moïen de s'en dédire.

Et puis dans le fond, il y avoit bien des choses à alléguer en ma faveur : ma rivale, après tout n'avoit pas tant de quoi triompher. Si elle étoit plus brillante que moi, ce n'étoit pas qu'elle fût plus aimable, c'est

seulement qu'elle se portoit bien, & que j'avois été malade. J'étois dispensée d'avoir mes graces, & elle étoit obligée d'avoir les siennes ; aussi les avoit elle, & voilà jusqu'où elles alloient, pas davantage, au lieu qu'on ne sçavoit pas jusqu'où iroient les miennes quand elles seroient revenues.

Je ne vous répéterai point tous les complimens que ces Dames lui firent. Il étoit heure de partir, & nous fortâmes toutes deux du couvent pour monter en carosse.

Nous voici arrivées, on servit quelques momens après.

J'appréhende que cette petite fille-là ne soit pas bien rétablie, dit Madame de Miran, en me regardant après le repas ; elle a je ne sçais quelle mélancolie que je n'aime point : étoit-elle de même dans votre couvent, Mademoiselle ? (elle parloit à Mademoiselle Varthon, qui rougit de la question.)

Mais oui, Madame, à peu près répondit elle, elle a de la peine à revenir : il y a pourtant des momens où cela se passe ; la maladie à été longue & violente.

Madame Dorfin ne disoit mot, & nous avoit toujours examinés Valville & moi. Le repas finit, il faisoit beau, & on fut se promener sur la terrasse du jardin. La conversation fut d'abord générale ; ensuite on demanda à Mademoiselle Varthon des nouvelles de sa mere ; on parla de son voyage, de son retour & des ses affaires.

Pendant

Pendant qu'on étoit là-dessus, je feignis quelque curiosité de voir un Cabinet de verdure qui étoit au bout de la terrasse : il me paroît fort joli, dis-je à Valville, pour l'engager à m'y mener.

Oh ! non, me répondit il, c'est fort peu de chose. Mais comme je me levai, il ne put se dispenser de me suivre, & je le séparai ainsi du reste de la compagnie.

Je vous demande pardon, lui dis-je en marchant ; on s'entretient de choses qui vous intéressent peut-être ; mais nous ne ferons qu'un instant.

Vous vous moquez, me dit-il d'un air forcé, ne sçavez vous pas le plaisir que j'ai d'être avec vous ?

Je ne lui répondis rien ; nous entrions alors dans le cabinet, & le cœur me battoit ; je ne sçavois par où commencer ce que j'avois à lui dire.

A propos, commença t'il lui même, (& vous allez voir si c'étoit par un à propos qu'il devoit m'entretenir de ce dont il s'agissoit) vous souvenez vous de cette charge que je veux avoir ?

Si je m'en ressouviens, Monsieur ? sans doute, repartis je, c'est cette affaire-là qui a différé notre mariage ; est elle terminée, Monsieur, ou va-t'elle bien-tôt l'être ?

Hélas ! non, il n'y a encore rien de fini, reprit-il : nous sommes un peu moins avancés que le premier jour, ma mere vous en parlera sans doute ; il est survenu des oppositions,

sitions, des difficultez qui retardent la conclusion, & qui malheureusement, pourront la retarder encore long tems.

Notez que c'étoit des difficultez faites à plaisir qui venoient de son intrigue, & de celle de ses amis, sans que Madame de Miran en sçut rien, comme la suite va le prouver.

Ce sont des créanciers, continua-t'il, des héritiers qui nous arrêtent, qu'il faut mettre d'accord, & qui suivant toute apparence, ne le seront pas si-tôt. J'en suis au désespoir, cela me chagrine extrêmement, ajouta-t'il, en faisant deux ou trois pas pour sortir du cabinet.

Un moment, Monsieur, lui dis-je, je suis un peu lasse, assoïons-nous. Dites-moi, je vous prie, pourquoi ces difficultez vous chargent-elles ?

Eh ! mais, reprit-il, ne le devinez vous pas ? Eh ! ce mariage qu'elles retardent ; vous jugez bien que je serois charmé qu'on pût le conclure ; j'ai eu même quelque envie de proposer à ma mere de le terminer toujours en attendant la charge ; mais j'ai crû qu'il valoit mieux s'en tenir à ce qu'elle a décidé là-dessus, & ne la pas trop presser, n'est-il pas vrai ?

Ah ! il n'y a rien à craindre de sa part, lui répondis-je, ce ne sera jamais par elle que ce mariage manquera.

Non, certes, dit-il, ni par moi non plus ; je crois que vous en êtes bien persuadée :  
mais

mais cela n'empêche pas que ce retardement ne m'impâtiente, & je fouhaiterois bien que ma mere eût été d'avis de ne pas remettre; elle n'a pas consulté mon amour.

Je crus devoir alors saisir cet instant pour m'expliquer. Eh! de quel amour parlez-vous donc, Monsieur, repris-je, seulement pour entamer la matiere?

Duquel me dit-il? Eh! mais du mien, Mademoiselle, de mes sentimens pour vous. Vous est-il nouveau que je vous aime? & vous en prenez-vous à moi des obstacles qui arrêtent une union que je desire encore plus que vous?

Pour toute réponse, je tirai sur le champ un papier de ma poche, & le lui donnai: c'étoit la lettre qu'il avoit écrite à Mademoiselle Varthon, & qui m'étoit restée, (vous le sçavez.)

Comme je la lui présentai ouverte, il la reconnut d'abord. Jugez dans quelle confusion il tomba: cela n'est point exprimable; il eût fait pitié à toute autre qu'à moi; il essaïa cependant de se remettre.

Eh bien! Mademoiselle, qu'est-ce que c'est que ce papier? Que voulez-vous que j'en fasse, me dit-il en le tenant d'une main tremblante? Ah! oui, ajouta t'il ensuite en feignant de rire, & sans trop sçavoir ce qu'il disoit; je vois bien, oui, c'est de moi, c'est ma lettre, j'oublois de vous en parler; c'est une begatelle. Vous étiez malade, la

converſation rouloit ſur l'amour, & à l'occaſion de cela, j'ai plaiſanté ; voilà tout. Je n'y ſongeois plus ; c'eſt que nous nous ſommez rencontrés ailleurs Mademoiſelle Varthon & moi, je l'ai vûe chez Madame de Kilnare : hélas ! mon Dieu, tout le monde le ſçait, il n'y a pas de myſtère ; je ne vous voïois pas & on s'amuſe. A propos de Madame de Kilnare, j'ai grande envie que vous la connoiſſiez ; je crois même lui avoir parlé de vous, c'eſt une femme de mérite.

Je le laiſſai achever tout ce diſcours qui n'avoit ni ſuite ni raiſon, & qui marquoit ſi bien le défordre de ſon eſprit ; je me taiſois les yeux baiſſés.

Quand il eut fini : Monsieur, lui diſ-je, ſans lui faire aucun reproche, & ſans relever un ſeul mot de ce qu'il avoit dit, je dois rendre juſtice à Mademoiſelle Varthon ; ne l'accuſez pas d'avoir ſacrifié votre lettre, elle ne me l'a donnée ni par mépris, ni par dédain pour vous ; je ne l'ai eue qu'à la ſuite d'un entretien que nous eûmes hier enſemble, & elle ne ſçavoit ni l'intérêt que je prenois à vous, ni celui que j'avois la vanité de croire que vous preniez à moi, je vous aſſure.

Mais, la vanité, reprit-il, avec une phiſionomie toute renverſée, la vanité ? mais il n'y en a point là-dedans, c'eſt un fait, Mademoiſelle.

Monsieur, lui répondis-je d'un ton modeſte,

deste, aïez, je vous prie, la bonté de m'écouter jusqu'à la fin.

Mademoiselle Varthon, à qui vous rendîtes une visite il y a quelques jours, me dit, quand elle vous eut quitté, qu'elle sortoit d'avec le fils de Madame de Miran qui étoit venu de sa part lui demander de ses nouvelles & des miennes ; & de la lettre que vous veniez de lui donner en même-tems, elle ne m'en dit pas un mot. Mais hier, en apprenant que notre mariage étoit conclu, elle demeura interdite.

Ha, ha ! interdite, s'écria-t'il ? Eh ! d'où vient ? vous me surprenez ; que lui importe ?

Je n'en sçais rien, répondis-je. Mais quoi qu'il en soit, je m'en apperçus ; je lui en demandai la raison, je la pressai, l'aveu de la lettre lui échappa, & elle me la montra alors.

A la bonne heure, reprit-il encore, elle étoit fort la maîtresse, & ce n'étoit pas-là vous montrer quelque chose de bien important : qu'est-ce que c'est que cette lettre ? elle en sçait bien la valeur ; & je ne lui avois pas dit de ne la pas montrer.

Vous m'excuserez, Monsieur ; vous ne vous en ressouvenez pas, & vous l'en priez dans la lettre même, repartis-je doucement : mais achevons ; je ne vous ai fait cette petite explication, qu'afin que Mademoiselle Varthon, supposé qu'elle vous aime, comme assurément vous avez lieu de l'espérer,

ne dise point que j'ai parlé en jalouse, ce qui ne me conviendrait pas avec une fille, comme elle.

Mais qu'est-ce que cela signifie ? Qu'est-ce que c'est que des explications, des jalousies, s'écria-t'il ? Que voulez vous dire ? En vérité, Mademoiselle Marianne, y songez-vous ? Que je meure si je vous comprends ; non, je n'y entens rien.

Eh ! Monsieur, lui dis je, laissez-moi finir : avec qui vous abaissez vous à feindre ? Avez-vous oublié à qui vous parlez ? Ne suis-je pas cette Marianne, cette petite fille qui doit tout à votre famille, qui n'aurait scû que devenir sans ses bontez ? Et méritai-je que vous vous embarrassassiez dans des explications ? Non, Monsieur, ne m'interrompez plus, le tems nous presse ; il faut convenir de quelque chose, vous savez les dispositions de votre cœur ; mais songez donc que Madame de Miran les ignore ; qu'elle vous croit toujours dans vos premiers sentimens ; que d'ailleurs elle m'honore d'une tendresse infinie ; qu'elle se figure que je serai sa fille ; qu'il lui tarde que je la sois, & qu'elle pourra fort bien se résoudre à ne pas attendre que vous aïez votre charge pour nous marier, d'autant plus que vous l'avez vous même, il n'y a pas long tems, fort pressée pour ce mariage ; qu'elle croira vous combler de joie en l'avançant. Oh ! je vous demande, irez-vous tout d'un coup lui dire que vous ne voulez plus



plus qu'il en soit question? Je la connois, Monsieur, Madame votre mere a un cœur plein de droiture & de vertu; & sans compter le chagrin que vous lui feriez, cela lui causeroit encore une surprise qui vous nuirait peut-être dans son esprit, & il faut tâcher de lui adoucir un peu cette aventure-ci: une mere comme elle est bien digne d'être bien ménagée; & moi-même, pour tous les biens du monde, je ne voudrois pas être cause que vous fussiez mal auprès d'elle, j'en serois inconsolable. Eh! qui suis-je, pour être le sujet d'une querelle entre vous & Madame de Miran, moi qui vous ai l'obligation de la bienveillance qu'elle a pour moi, & de tous les bienfaits que j'en ai reçus? Ah! mon Dieu, ce seroit bien alors que vous auriez raison de détester le jour où vous avez connu cette malheureuse orpheline: mais c'est à quoi je ne donnerai pas lieu, si je puis. Ainsi, Monsieur, voyez comment vous souhaitez que je me conduise, & quel arrangement nous prendrons, afin de vous épargner les inconveniens dont je parle; je serai tout pour vous, hors de dire que je ne vous aime plus, ce qui n'est pas encore vrai; & ce qu'après tout ce qui s'est passé, je n'aurois pas même la hardiesse de dire, quand ce seroit une vérité. Mais, à l'exception de ce discours, vous n'avez qu'à me dicter ceux que vous trouverez à propos que je tiens, vous êtes le maître; & ce n'est que dans le dessein de

vous servir, que j'ai pris la liberté de vous tirer à quartier : ainsi expliquez-vous, Monsieur.

Jusques-là, Valville s'étoit défendu du mieux qu'il avoit pû, & avoit eu, je ne sçais comment, le courage de ne convenir de rien : mais ce que je venois dire, le mit hors d'état de résister davantage : ma générosité le terrassa, l'anéantit devant moi ; je ne vis plus qu'un homme rendu, qui ne faisoit plus mystère de sa honte, qui s'y laissoit aller sans réserve, & qui se mettoit à la merci du mépris que j'étois bien en droit d'avoir pour lui. Je ne fis pas semblant de voir sa confusion : mais comme il restoit muet, ayez donc la bonté de me répondre, Monsieur, lui dis-je ; que me prescrivez-vous ?

Mademoiselle, comme il vous plaira, j'ai tort, je ne sçaurois parler : ce fut là tout sa réponse.

Il auroit cependant été nécessaire de voir ce que je dirai, ajoutai-je encore d'un air franc & pressant ; mais il se tût, il n'y eut plus moyen d'en tirer un mot.

Mademoiselle Varthon, qui s'étoit détachée de nos deux Dames, approchoit pendant qu'elles se promenoient.

Monsieur, lui dis-je, dans l'incertitude où vous me laissez du parti que je dois prendre, j'en agirai avec le plus de discrétion qu'il me sera possible, & il ne tiendra pas

à moi

à moi que tout ceci ne réussisse au gré de vos désirs.

Comme il restoit toujours muet, & que j'allois le quitter après ce peu de mots, Mademoiselle Varthon, qui étoit déjà à l'entrée du cabinet, feignit d'être surprise de nous trouver-là, & en même-tems de n'oser nous interrompre.

Je vous demande pardon, nous dit-elle en se retirant, je ne sçavois pas que vous étiez encore ici, & vous croïois descendus dans le jardin.

Vous êtes bien la maîtresse d'entrer, Mademoiselle, lui dis-je ; voilà notre entretien fini, & vous auriez pû en être : Monsieur est témoin qu'il ne s'y est rien passé contre vous.

Qu'appellez-vous contre moi, répondit-elle ? Eh ! mais vraiment, Mademoiselle, je n'en doute pas : quel rapport y a-t'il de vos secrets à ce qui me regarde ?

Je ne repliquai rien, & je sortis du cabinet pour retourner auprès de ces Dames, qui, de leur côté, venoient à nous ; de façon que nos deux Amans que je laissois ne pûrent tout-au-plus demeurer qu'un moment ensemble.

Je ne sçais ce qu'ils se dirent ; mais je les entendis qui me suivoient, & en prêtant l'oreille, il me sembla que Mademoiselle Varthon parloit assez bas à Valville.

Pour moi, je revenois toute émue de ma petite expédition ; mais je dis, agréablement

ment émue : cette dignité de sentimens que je venois de montrer à mon infidèle, cette honte & cétte humiliation que je laissois dans son cœur, cet étonnement où il devoit être de la noblesse de mon procédé, enfin cette supériorité que mon ame venoit de prendre sur la sienne ; supériorité plus attendrissante que fâcheuse, plus aimable que superbe : tout cela me remuoit intérieurement d'un sentiment doux & flatteur ; je me trouvois trop respectable pour n'être pas regrettée.

Voilà qui étoit fini : il ne lui étoit plus possible à mon avis d'aimer Mademoiselle Varthon d'aussi bon cœur, qu'il l'auroit fait ; je le défisois de m'oublier, d'avoir la paix avec lui-même, sans compter que j'avois dessein de ne le plus voir, ce qui seroit encore une punition pour lui : de sorte que tout bien examiné, je crois qu'en vérité je me le figurois encore plus à plaindre que moi, mais qu'au surplus c'étoit sa faute : pourquoi étoit-il infidèle ?

Et c'étoient-la les petites pensées qui m'occupoient en allant au-devant de Madame de Miran, & je ne sçaurois vous dire le charme qu'elles avoient pour moi, ni combien elles tempéroient ma douleur.

C'est que la vengeance est douce à tous les cœurs offensés ; il leur en faut une, il n'y a que cela qui les soulage ; les uns l'aiment cruelle, les autres généreuse ; & comme vous voiez, mon cœur étoit de ces derniers :

piers : car c'en'étoit pas vouloir beaucoup de mal à Valville que de ne lui souhaiter que des regrets.

Je vous ai déjà dit que Mademoiselle Varthon & lui me suivoient, & ils nous eurent bientôt joints.

Il s'étoit élevé un petit vent assez incommode ; rentrons, dit Madame de Miran, & nous marchâmes du côté de la salle.

Je m'apperçus que Madame Dorfin, qui avoit la bonté de s'intéresser réellement à moi, & qui, dans de certains soupçons qui lui étoient venus, avoit pris garde à toutes nos démarches ; je m'apperçus, dis-je, qu'elle fixoit les yeux sur Valville, qui, de son côté, détournoit la tête ; sa physionomie n'étoit pas encore bien remise de tous les mouvemens qu'il avoit essuies.

Madame de Miran même qui ne se doutoit de rien, lui trouva apparemment quelque chose de si dérangé dans l'air de son visage, que s'approchant de moi :

Ma fille, me dit-elle en baissant le ton, Valville me paroît triste & rêveur, que s'est-il passé entre vous deux ? Que lui as-tu dit ?

Rien dont il n'ait dû être fort content, ma mere, lui répondis-je, & j'avois raison, il n'avoit en effet qu'à se louer de moi. Je vais lui rendre sa gaieté, j'y suis déterminée, me repartit-elle sans s'expliquer davantage ; & en ce moment nous rentrâmes tous.

Quand

Quand nous fûmes assis, Mademoiselle me dit Madame de Miran, Mademoiselle Varthon est une amie devant qui on peut parler, je pense, du mariage qui est arrêté entre vous & mon fils; j'espère même qu'elle nous fera l'honneur d'y être présente: ainsi, je ne ferai aucune difficulté de m'expliquer devant elle.

A ce début, la jeune personne changea de couleur, elle en prévint une scène où elle craignoit d'être impliquée elle-même: elle fit cependant une petite inclination de tête en remerciement de la confiance que lui marquoit Madame de Miran.

Mon fils, continua la dernière, vous rêvez à votre charge, & j'avois résolu de ne vous marier qu'après que vous l'aurez, mais je ne m'attendois pas à toutes les difficultés qui vous empêchent de l'avoir; & puisqu'elles ne finissent point, qu'on ne sçait pas quand elles finiront, & quelles vous chagrinent, il n'y a qu'à passer par-dessus & terminer le mariage, avec la seule précaution de le tenir secret pendant quelque tems. J'ai déjà pris des mesures sans vous les avoir dites, il ne nous faut que trois ou quatre jours. Nous partirons d'ici le soir pour aller coucher à la campagne: Madame, ajouta-t'elle, en montrant Madame Dorfin, a promis d'être des nôtres. Mademoiselle (elle parloit de sa rivale) voudra bien venir aussi, & le lendemain e'en sera fait.

Ici Valville retomba dans toutes les détresses où je l'avois jetté il n'y avoit qu'un instant ; Mademoiselle Varthon rougissoit, & ne sçavoit quelle figure faire ; de mon côté, je me taisois d'un air plus triste que satisfait, & il n'y avoit point de malice à mon silence : mais c'est que ma tendresse & mon respect pour Madame de Miran, & peut-être aussi mon amour pour Valville, m'ôtoient la force de parler, me lient la langue.

Ainsi, il se passa un petit intervalle de tems sans que nous ouvrissions la bouche Valville & moi.

A la fin, ce fut lui qui prit le premier son parti, bien moins pour répondre que pour prononcer quelques mots qui figurassent, qui tinssent lieu d'une réponse ; car il n'en avoit point de déterminée, & ne sçavoit ce qu'il alloit dire : mais il falloit bien un peu remplir ce vuide étonnant que faisoit notre silence.

Oui da, ma mere, il est vrai, vous avez raison, il n'y a rien de plus aisé ; oui, à la campagne, quand on voudra, il n'y aura qu'à voir.

Comment ? que dites vous ? Il n'y aura qu'à voir, reprit Madame de Miran, d'un ton qui signifioit : où sommes nous, Valville ? Etes-vous distrait ? Avez-vous entendu ce que j'ai dit ? Que faut-il donc voir ? Est-ce que tout n'est pas vû ?

Non, Madame, répondis-je alors à mon  
tour

tour en soupirant, non ; la bonté que vous avez de m'aimer vous ferme les yeux sur les raisons qui doivent absolument rompre ce mariage ; & je vous conjure par tous les bienfaits dont vous m'avez comblée, par la reconnoissance éternelle que j'en aurai, par tout l'intérêt que vous prenez aux avantages de Monsieur votre fils, de ne le plus presser là-dessus, & d'abandonner ce projet.

Eh ! d'où vient donc, petite fille, s'écria-t'elle avec colere : car il s'en fallut peu alors qu'elle ne me dît des injures, & le tout par tendresse irritée ; d'où vient donc ? Qu'est-ce que cela signifie ?

Non, ma mere, vous ne devez plus y penser, ajoutai-je, en me jettant subitement à ses genoux. J'y perds des biens & des honneurs ; mais je n'en ai que faire, ils ne me conviennent point, ils sont au-dessus de moi : Monsieur de Valville ne pourroit m'en faire part, sans me rendre objet de la risée de tout le monde, sans passer lui-même pour un homme sans cœur. Eh ! quel malheur ne seroit-ce pas qu'un jeune homme comme lui, qui peut aspirer à tout, qui est l'espérance d'une famille illustre, fût peut-être obligé de désertir de sa patrie pour avoir épousé une fille que personne ne connoît, une fille que vous avez tirée du néant, & qui n'a pour tout bien que vos charitez ! s'accoutumeroit-on à un pareil mariage ?

Mais que veut-elle dire avec ces réflexions ?



ons? De quoi s'avise-t'elle? Où va t'elle chercher ce qu'elle dit-là, s'écria encore Madame de Miran en m'interrompant?

De grace, écoutez-moi, Madame, insistai-je; dans le fond ce qu'il y a de plus digne en moi de vos attentions & des siennes, assurément c'est ma misere. Eh bien! ma mere, vous y avez eu tant d'égard, vous y en avez tant encore, vous voulez que Marianne vous appelle sa mere, vous lui faites l'honneur de l'appeller votre fille, vous la traitez comme si elle l'étoit; cela n'est-il pas admirable! Y a t'il jamais eu rien d'égal à ce que vous faites? Et n'est-ce pas là une misere assez honorée? Faut-il encore porter la charité jusqu'à me marier à votre fils? Et cette misere est-elle une dot? Non, ma chere mere, non. Votre cœur peut, tant qu'il voudra, me donner la qualité de votre fille, c'est une présent que je puis recevoir de lui, sans que personne y trouva à redire; mais je ne dois pas le recevoir par les loix, je ne suis point faite pour cela. Il est vray que je m'étois rendu à vos bontez; je croiois tout surmonté, tout plaissible; l'excès de mon bonheur m'empêchoit de penser, m'avoit ôté tous mes scrupules; mais il n'y a plus moiën, c'est tout la monde qui crie, qui se souleve, & je vous parle d'après tous les discours qu'on tient à Monsieur de Valville, d'après les persécutions & les railleries qu'il essuie, & qu'il trouve par-tout, de quelque côté qu'il

qu'il aille ; quoiqu'il me le cache & qu'il n'ose vous le dire, elles l'étonnent, il en est effraïé lui-même, il a raison de l'être ; & quand il ne s'en soucieroit pas, ce seroit à moi à m'en soucier pour lui, & même pour moi : car enfin vous m'aimez, votre intention est que je sois heureuse, & ce seroit moi cependant qui trahirois les desseins de votre tendresse, des desseins que je dois tant respecter, qui méritent si bien de réussir, je les trahirois en consentant d'épouser Monsieur. Comment serois-je heureuse, s'il ne l'étoit pas lui même, si je m'en voïois méprisée, si je m'en voïois haïe, comme on le menace que cela arriveroit ? Ah ! Seigneur, moi haïe !

A cet endroit de mon discours, un torrent de larmes m'arrêta.

Valville qui, pendant que j'avois parlé, avoit fait de tems en tems comme quelqu'un qui veut répondre, mais qu'on ne laisse pas dire, se leva tout d'un coup d'un air extrêmement agité, & sortit de la salle sans que personne le retînt. On lui demanda compte de sa sortie.

De son côté, Madame de Miran étoit restée comme immobile ; Madame Dorfin, morne & pensive, regardoit à terre ; Mademoiselle Varthon, plus inquiète que jamais de ce que je pourrois dire, ne songeoit qu'à prendre une contenance qui ne l'accusât de rien ? de sorte que nous étions toutes, chacune

chacune à notre façon, hors d'état de parler.

Quant à moi, affoiblie par l'effort que je venois de faire, je m'étois laissée aller sur les genoux de Madame de Miran, & je pleurois.

Ces deux Dames après la sortie de Vallée, furent quelques instans sans rompre le silence. Ma fille, me dit à la fin Madame de Miran d'un air consterné, est-ce qu'il ne t'aime plus ?

Je ne lui répondis que par des pleurs, & puis elle en versa elle-même : Madame Dorfin n'en fut pas exempte, elle me parut extrêmement touchée. J'entendis Mademoiselle Varthon qui soupira un peu, on étoit sur ce ton là, & elle s'y conforma ; ensuite on continua de se taire.

Mais, Madame de Miran fondant en larmes, & me serrant entre ses bras, m'attendrit & me remua tant que mes sanglots pensèrent me suffoquer, & qu'il fallut me jeter dans un fauteuil. Allons, ma fille, allons, consoles-toi, me dit-elle ; va, ma chère enfant, il te reste une mère, est-ce qui tu la compte pour rien.

Hélas ! c'est elle que je regrette, répondis-je je ne sçais comment, & d'une parole entre-coupée : Eh ! pourquoi la regretter, me dit-elle, elle est plus ta mère que jamais ? Et moi, mille fois plus encore son amie que je ne l'étois, reprit Madame Dorfin la larme à l'œil, mais d'un ton ferme ; & en vérité,

ce n'est pas elle que je plains, Madame, c'est Monsieur de Valville ; il fait une perte infiniment plus grande.

Ah ! voilà qui est fini, je ne l'estimerai de ma vie, reprit Madame de Miran : mais, Marianne, comment sçais tu qu'il aime ailleurs, ajouta-t-elle ? Par qui en es-tu informée puisque ce n'est pas lui qui te l'a avoué ? La connoît-on cette personne pour qui il rompt ses engagements ? Qui est-ce qui est digne de t'être préférée ? Peut-elle te valoir ? Espere t'elle de le retinir ? Dis moi, t'a-t'on dit qui elle est ?

Vous le sçavez sans doute, ma mere, il faudra bien qu'il vous le dise lui-même, répondis-je ; dispensez-moi, je vous prie, de vous en apprendre davantage. Mademoiselle, reprit encore Madame de Miran en s'adressant à ma rivale, ma fille est votre amie ; je suis persuadée que vous êtes instruite, elle vous a apparemment tout confié ; ne se tromperoit-elle point ? Cette nouvelle inclination est-elle bien prouvée ? J'ai quelque fois envoie Valville à votre couvent ; seroit-ce-là qu'il auroit vû celle dont il s'agit ?

Dans le cas où se trouvoit Mademoiselle Varthon, il auroit fallu plus d'âge, & plus d'usage du monde qu'elle n'en avoit, pour être à l'épreuve d'un pareille question. Aussi ne put elle la soutenir, & rougit-elle d'une manière si sensible, que ces Dames furent tout d'un coup au fait.

Je

Je vous entens, Mademoiselle, lui dit Madame de Miran, vous êtes assurément fort aimable ; mais après ce qui arrive à ma fille, je ne vous conseille pas de compter sur le cœur de mon fils.

Je ne me ferois attendue ni à votre comparaison ni à votre conseil, Madame, répondit Mademoiselle Varthon avec une fierté qui fit cesser son embarras. A l'égard de Monsieur votre fils, tout ce que je pense de son amour en cette occasion-ci, c'est qu'il m'offense, & j'aurois crû que c'étoit-là tout ce que vous en auriez pensé aussi. Mais, Madame, il se fait tard, voici l'heure de rentrer dans le couvent ; voulez-vous bien avoir la bonté de m'y renvoïer ?

Vous jugez bien, Mademoiselle, que je vous y reconduirai moi-même, repartit Madame de Miran. Et puis s'adressant à Madame Dorfin : vous ne nous quitterez pas si-tôt, lui dit elle, je vais faire mettre les chevaux au carosse, je serai de retour dans un quart d'heure, & je compte vous retrouver ici avec Marianne.

Volontiers dit Madame Dorfin ; mais je ne fus pas de leur avis.

Ma mere, lui dis-je d'une voix encore fort foible, je ne connoîtrai jamais de plus grand plaisir que celui d'être avec vous, j'en ferai toujours mon bonheur, je n'en veux point d'autre, je n'ai besoin que de celui-là : mais Monsieur de Valville reviendra ce soir ; & si vous ne voulez pas que je meure, ne m'exposez

m'exposez pas à le revoir, du moins si-tôt : vous seriez vous-même fâchée de m'avoir gardée, vous n'en auriez que du chagrin. Je sçais combien vous m'aimez, ma mere, & c'est votre tendresse que je ménage, c'est votre cœur que j'épargne ; & il faut que ce que je dis-là soit bien vrai, puisque je vous en avertis aux dépens de la consolation que j'y perdrai ; mais aussi, quand Monsieur de Valville aura pris un parti, quand il fera marié, je ne prens plus d'intérêt à la vie, que pour être avec ma mere.

Elle a raison ; cette aventure-ci est encore trop fraîche, & je pense comme elle. Remettons-la dans son couvent, dit Madame Dorfin, pendant que Madame de Miran s'essuiois les yeux.

Et en effet, cette derniere alla donner ses ordres, & un instant après nous partîmes.

Jamais, peut-être, quatre personnes ensemble n'ont été plus sérieuses & plus taciturnes que nous le fûmes ; & quoique le trajet de chez ma mere au couvent fût assez long, à peine fut-il prononcé quatre mots pendant qu'il dura ; & il est vrai que les circonstances où nous étions Mademoiselle Varthon & moi, ne donnoient pas matiere à une conversation bien animée ; il n'y eut de vif que des regards de Madame de Miran sur moi, & que les miens sur elle.

Enfin nous arrivâmes ; ma rivale descendit la premiere ; nous la suivîmes Madame de Miran & moi ; & Madame Dorfin qui m'embrassa

m'embrassa la larme à l'œil, qui m'accabla de carresses & d'assurances d'amitié, resta dans le carosse.

Mademoiselle Varthon, à qui il tarδοit d'être débarrassée de nous, sonna, fit un remerciement aussi froid que poli à ma mere; la porte s'ouvrit, & elle nous quitta.

Je me jettai alors entre les bras de Madame de Miran, où je restai quelques instans sans force & sans parole.

Cache tes pleurs, me dit-elle tout bas, j'ai de la peine à retenir les miennes. Adieu : songes que tu es pour jamais ma fille, & que je te porte dans mon cœur : je te viendrai voir demain : discours qu'elle me tint de l'air du monde le plus abbatu; après quoi je rentrai moi-même : & pour vous rendre un compte bien exact de la disposition d'esprit où j'étois, je vous dirai que je rentrai plus attendrie qu'affligée.

Et dans le fond, c'étoit assez-là comme je devois être. Je laissois Madame de Miran dans la douleur; Madame Dorfin venoit de m'embrasser les larmes aux yeux; mon infidele lui-même étoit troublé, il en avoit donné des marques sensibles en nous quittant. Mon aventure remuoit donc les trois cœurs qui m'étoient les plus chers auxquels le mien tenoit le plus, & qu'il m'étoit le plus consolant d'inquiéter. Vous voiez que mon affaire devenoit la leur, & ce n'étoit point là être si à plaindre; je n'étois donc pas sans secours sur la terre, on ne

m'y faisoit point verser de larmes sans conséquence ; j'y vois du moins des ames qui honoroient assez la mienne pour s'occuper d'elle, pour se reprocher de l'avoir attristée, ou pour s'affliger de ce qui l'affligoit. Et toutes ces idées-là ont bien de la douceur ; elles en avoient tant pour moi, que je pleurois moins par chagrin, je pense, que par mignardise.

Avançon : J'achevai la soirée avec mon amie la Religieuse, dont enfin je vais dans un moment vous conter l'histoire.

Vous concevez bien que nous ne nous vîmes pas Mademoiselle Varthon & moi, & qu'il ne fut plus question de ce commerce étroit que nous avions eu ensemble. Elle sentit cependant la discrétion avec laquelle j'en avois usé à son égard chez Madame de Miran, & m'en marqua sa reconnoissance.

A neuf heures du matin le lendemain, une Sœur converse m'apporta un petit billet d'elle. Je l'ouvris avec un peu d'inquiétude de ce qu'il contenoit ; mais ce n'étoit qu'un simple compliment sur mon procédé de la veille ; & le voici à peu près.

„ Ce que vous fites hier pour moi est si  
 „ obligeant, que je me reprocherois de ne  
 „ vous en pas remercier. Il ne tint pas à  
 „ vous qu'on ignorât la part que j'ai à vos  
 „ chagrins, & malgré les mouvemens où  
 „ vous étiez, il ne vous échappa rien qui  
 „ pût me compromettre. Cela est bien ge-  
 „ néreux,



„ néreux, & les fuits de cette aventure  
 „ vous prouveront combien cette attention  
 „ m'a touchée. Adieu, Mademoiselle.”  
 Vous allez voir dans un instant ce que c'é-  
 toit que cette preuve qu'elle s'engageoit à  
 me donner.

Je répondis sur le champ à son billet, &  
 ce fut la même Converse qui lui remit ma  
 réponse ; elle étoit fort courte, je m'en res-  
 souviens aussi.

„ Je vous suis obligée de votre compli-  
 „ ment, Mademoiselle ; mais vous ne m'en  
 „ deviez point ; je m'en crois pas plus  
 „ louable pour n'avoir pas été méchante.  
 „ J'ai suivi mon caractère dans ce que j'ai  
 „ fait, voilà tout, & je n'en demande point  
 „ de récompense.

Madame de Miran m'avoit promis la  
 veille de me venir voir, & elle me tint pa-  
 role. Je ne vous ferai point le détail de la  
 conversation que nous eûmes ensemble ;  
 nous nous entretinmes de Mademoiselle Var-  
 thon : & comme tous mes menagemens pour  
 Valville n'avoient servi à rien, je ne fis  
 plus difficulté de lui dire par quel hazard  
 j'avois scû son infidélité, & le tout à l'avan-  
 tage de ma rivale, dont je ne lui confiai  
 point mes dispositions. Je pleurai dans mon  
 récit, elle pleura à son tour : ce qu'elle me  
 témoigna de tendresse est au-dessus de toute  
 expression, & ce que j'en sentis pour elle,  
 fut de même.

De nouvelles de Valville, elle n'avoit point

à m'en dire : il ne s'étoit point montré depuis l'instant qu'il nous avoit quitté. Il étoit cependant revenu au logis, mais très-tard ; & ce matin même, il en étoit parti ou pour la campagne, ou pour Versailles.

C'est moi qu'il fuit sans doute, ajouta t'elle ; je suis persuadée qu'il a honte de paroître devant moi.

Et là-dessus, elle se levoit pour s'en aller, lorsque Mademoiselle Varthon, que nous n'attendions ni l'une ni l'autre, entra subitement.

J'avois dessein de vous écrire, Madame, dit-elle à ma mere, après l'avoir saluée ; mais puisque vous-êtes ici, & que je puis avoir l'honneur de vous parler, il vaut mieux vous épargner ma lettre, & vous dire moi-même ce dont il s'agit. Il n'est question que de deux mots : Monsieur de Valville a changé ; vous croïez que j'en suis cause, j'ai lieu de le croire aussi ; mais comment le suis-je ? c'est ce qu'il est essentiel que vous sçachiez, & que tout le monde sçache. Madame, il ne me conviendrait pas qu'on s'y trompât, & je vais vous rapporter tout dans la plus exacte vérité. Monsieur de Valville, pour la première fois de sa vie, me vit ici le jour où je m'évanouis en faisant mes adieux à ma mere ; vous eûtes la bonté de me secourir, il vous y aida lui même, & j'entrai dans le couvent avec Mademoiselle, que je venois de connoître, qui devint mon amie, mais qui ne me parla

ni de vous, ni de Monsieur de Valville, ni ne m'apprit en quels termes elle en étoit avec lui.

Je le sçais, Mademoiselle, dit alors Madame de Miran en l'interrompant; Marianne vient de m'instruire, & vous a rendu toute la justice que vous pouvez exiger là-dessus. Mon fils vint vous voir, vous fit des complimens de ma part, vous laissa une lettre en vous quittant, & vous fit accroire que je l'avois chargé de vous la remettre; vous ne pouviez pas deviner; tout autre que vous l'auroit prise: & puis vous n'en avez pas fait un mystère, vous l'avez montrée à Mademoiselle dès que vous avez sçû qu'elle y étoit intéressée: ainsi je ne vois rien qui doive vous inquiéter. Si mon fils vous a trouvée aimable, & s'il a osé vous le dire, ce n'est pas votre faute; vous n'y avez contribué que par les graces d'une figure que vous ne pouviez pas vous empêcher d'avoir, & vous n'êtes pour rien dans tout cela, suivant le rapport même de Marianne.

Ce rapport-là lui fait bien de l'honneur, toute autre à la place ne m'auroit peut-être pas traitée si doucement, repartit alors Mademoiselle Varthon avec des yeux prêts à pleurer, malgré quelle en eût: & ce qui me reste à vous dire, c'est que vous aïez la bonté d'engager Monsieur de Valville à ne plus essayer de me revoir, il le tenteroit inutilement, & ce seroit me manquer d'égard.

Vous avez raison, Mademoiselle, reprit ma mère, il ne seroit pas excusable, & je l'avertirai. Ce n'est pas que dans la conjoncture présente je ne fusse la première à souhaiter une alliance comme la vôtre, elle nous honorerait beaucoup assurément ; mais mon fils ne la mérite pas, son caractère inconstant m'épouvanteroit ; & quand il seroit assez heureux pour vous plaire, en vérité, j'aurois peur, en vous le donnant, de vous faire un très-mauvais présent. Rassurez-vous sur ses visites ; au reste, il sçaura combien elles vous offenseront, & j'espère que vous n'aurez point à vous plaindre.

Pour toute réponse, Mademoiselle Varthon fit une révérence, & se retira.

Elle s'imagina peut-être que j'estimerois beaucoup cette résolution qu'elle paroïssoit prendre de ne plus voir Valville, & que je la regarderois comme une preuve de la reconnaissance qu'elle m'avoit promise : mais point du tout, je ne m'y trompai point ; ce n'étoit-là que feindre de la reconnaissance, & non pas en prouver.

Que risquoit-elle à refuser de voir Valville au couvent ? N'avoit-elle pas la maison de Madame de Kilnare pour ressource ? Valville n'étoit-il pas des amis de cette Dame ? N'alloit il pas très-souvent chez elle ? Et Mademoiselle Varthon renonçoit-elle à y aller aussi ? Tout cet étalage de fierté & de noblesse dans le procédé, n'étoit donc qu'une vaine démonstration qui ne signi-  
fioit

froit rien : & vous verrez dans la suite que je raisonnois fort juste ; mais il n'est pas tems d'en dire davantage là-dessus. Revenons à moi.

Je suis née pour avoir des aventures, & mon étoile ne m'en laissera pas manquer : me voici un peu oisive, mais cela ne durera pas.

Madame de Miran continuoit de me voir ; Valville, toujours absent, ne paroiffoit point : nous nous rencontrions Mademoiselle Varthon & moi dans le couvent ; mais nous ne faisons que nous saluer, & ne nous parlions point.

Il ne s'étoit encore passé que quatre ou cinq jours depuis notre diné chez Madame de Miran, quand il me vint le matin une visite assez singulière, & il faut commencer par vous dire ce qui me la procura.

Madame Dorfin, ce matin même, avoit été voir Madame de Miran ; elle y avoit trouvé un ancien ami de la maison, un Officier, homme de qualité d'un certain âge, & qui dans un moment va se faire connoître lui-même.

Il avoit fort entendu parler de moi à l'occasion de mon aventure chez le Ministre, & ne voïoit jamais ma mere qu'il ne lui demandât des nouvelles de Marianne, dont il faisoit des éloges éternels, fondés sur tout ce qu'on lui avoit rapporté d'elle.

Le bruit de ma disgrâce s'étoit déjà répandu ; on sçavoit déjà l'infidélité de Val-

ville ; peut-etre lui-meme, depuis que sa mere ne l'avoit vû, en avoit-il dit quelque chose à ses meilleurs amis, qui de leur côté, l'avoient confié à d'autres : & cet homme de qualité qui l'avoit apprise, n'étoit venu chez Madame de Miran, que pour être sûrement informé de ce qui en étoit.

Madame, lui dit-il, ce qu'on a publié de Monsieur de Valville est-il vrai ? On dit qu'il n'aime plus cette fille si estimable, qu'il l'a quittée, qu'il ne veut plus l'épouser. Quoi ! Madame, cette Marianne si chérie, si digne de l'être, il ne l'aimeroit plus ! Je n'ai pas voulu le croire ; ce n'est apparemment qu'une calomnie.

Helas ! Monsieur, c'est une vérité, répondit Madame de Miran avec douleur, & je ne sçaurois m'en consoler.

Ma foi, reprit-il, (car Madame de Miran me l'a conté elle-même) ma foi vous avez raison, il y auroit eu grand plaisir à être la belle-mere de cet enfant-là ; c'étoit une bonne acquisition pour le repos de votre vie. A quoi pense donc Monsieur de Valville ? a-t'il peur d'être trop heureux ? Je laissè le reste de leur entretien là-dessus. Madame de Miran alloit dîner chez Madame Dorfin ; cette dernière engagea l'Officier à être de la partie ; & tout de suite, à cause de l'extrême envie qu'il avoit de me connoître, ajouta qu'il falloit que j'en fusse.

Mais comme il étoit de fort bonne heure, que ces Dames ne vouloient pas partir si tôt,

tôt, & que cependant il étoit bon que je fusse prévenue, je vais donc envoyer à son couvent, pour l'avertir que nous la prendrons en passant, dit ma mere.

Il est inutile d'envoyer, reprit cet Officier, j'ai affaire de ce côté-là, & si vous voulez, je ferai votre commission moi-même ; donnez-moi seulement un petit billet pour elle, il n'y a rien de plus simple ; on ne-me renverra peut-être pas. Non certes, dit ma mere, qui sur le champ m'écrivit :

„ Ma fille, je t'irai prendre à une heure ;  
 „ nous dînons chez Madame Dorfin.

Ce fut donc avec ce petit passeport que cet Officier arriva à mon couvent. Il me demande, on vient me le dire, c'est de la part de Madame de Miran, & je descens.

Quelques Pensionnaires, ce jour-là même, m'avoient dit par hazard qu'elles viendroient l'après-dîné me tenir compagnie dans ma chambre ; de façon que, malgré mes chagrins, je m'étois un peu moins négligée qu'à l'ordinaire.

Ce sont là de petites attentions chez nous qui ne coutent pas la moindre réflexion, elles vont toutes seules ; nous les avons sans le sçavoir. Il est vrai que j'étois affligée ; mais qu'importe, notre vanité n'entre point là-dedans, & n'en continue pas moins ses fonctions : elle est faite pour réparer d'un côté ce que nos afflictions détruisent de l'autre ; & enfin on ne veut pas tout perdre.

Me voici donc entrée dans le parloir, je

vis un homme d'environ cinquante ans tout au plus, de bonne mine, d'un air distingué, très-bien mis, quoique simplement, & de la physionomie du monde la plus franche; & la plus ouverte.

Quelque politesse naturelle qu'on ait, dès que nous voïons des gens dont la figure nous prévient, notre accueil a toujours quelque chose de plus obligeant pour eux que pour d'autres. Avec ces autres, nous ne sommes qu'honnêtes; avec ceux-ci, nous le sommes jusqu'à être affables; cela va si vite, qu'on ne s'en apperçoit pas: & c'est ce qui m'arriva en saluant cet Officier. Je n'eus pas affaire à un ingrat: il n'auroit pû, à moins que de s'écrier, se montrer plus satisfait qu'il le parut de ma petite personne.

J'attendis qu'il me parlât. Mademoiselle, me dit-il après quelques révérences, & en me présentant le billet de ma mere: voici ce que Madame de Miran m'a chargé de vous remettre; il étoit question de vous envoyer quelqu'un, & j'ai demandé la préférence.

Vous m'avez fait bien de l'honneur; Monsieur, lui repondis-je en ouvrant le billet que j'eus bientôt lû. Oui, Monsieur, ajoutai-je ensuite, Madame de Miran me trouvera prête, & je vous rends mille graces de la peine que vous avez bien voulu prendre.

C'est à moi à remercier Madame de Miran de m'avoir permis de venir, me repar-  
tit-



tit-il ; mais, Mademoiselle, il n'est point tard, ces Dames n'arriveront pas si-tôt ; pourrois-je, à la faveur de la commission que j'ai obtenue, espérer de vous un petit quartd'heure d'entretien ? Il y a longtems que je suis des amis de Madame de Miran, & de toute la famille, je dois dîner aujourd'hui avec vous ; ainsi, vous pouvez d'avance me regarder déjà comme un homme de votre connoissance ; dans deux heures, je ne serai plus un étranger pour vous.

Vous êtes le maître, Monsieur, ai répondu-je, assez surprise de ce discours ; parlez, je vous écoute.

Je ne vous laisserai pas long-tems inquiète de ce que j'ai à vous dire, reprit-il. En deux mots, voici de quoi il s'agit, Mademoiselle.

Je suis connu pour un homme d'honneur, pour un homme franc, uni de bon commerce ; depuis que j'entens parler de vous, votre caractère est l'objet de mon estime & de mon respect, de mon admiration, & je vous dis vrai. Je suis au fait de vos affaires ; Monsieur de Valville, malheureusement pour lui, est un inconstant. Je ne dépens de personne, j'ai vingt-cinq mille livres de rente, & je vous les offre, Mademoiselle, ils sont à vous quand vous voudrez, sauf, l'avis de Madame de Miran, que vous pouvez consulter la-dessus.

Ce qui me surprit le plus dans sa proposition, ce fut cette rapidité avec laquelle il

la fit, & cette franchise obligeante dont il l'accompagna.

Je n'ai vû personne si digne qu'on l'écoutât que ce galant homme ; c'étoit son ame qui me parloit ; je la voïois, elle s'adressoit à la mienne, & lui demandoit une réponse qui fût simple & naturelle, comme l'étoit la question qu'il venoit de me faire. Aussi laissant là toutes les façons, conformai-je mon procédé au sien, & sans m'amuser à le remercier.

Monfieur, lui dis-je, sçavez-vous mon histoire ?

Oui, Mademoiselle, reprit-il, je la sçais : voilà pourquoi vous me voïez ici ; c'est elle qui m'a appris que vous vallez mieux que tout ce que je connois dans le monde ; c'est elle qui m'attache à vous.

Vous m'étonnez, Monsieur, lui répondis-je ; votre façon de penser est bien rare, je ne sçaurois la louer à cause qu'elle est trop à mon avantage ; mais vous êtes un homme de condition, apparamment ?

Oui, me repartit-il, j'oubliais de vous le dire, d'autant plus qu'à mon avis ce n'est pas-la l'essentiel. C'est sur-tout l'honnête homme, ce me semble, & non pas l'homme de condition qui peut mériter d'être à vous, Mademoiselle ; & comme je suis honnête homme, je pense, autant qu'on peut l'être, j'ai crû que cette qualité, jointe à la fortune que j'ai & qui nous suffiroit, pourroit vous déterminer à accepter mes offres.

Il n'y a pas à hésiter sur l'estime que j'en dois faire. Elles font d'une générosité infinie, lui répondis-je; mais souffrez que je vous le dise encore : Y avez-vous bien réfléchi? Je n'ai rien, j'ignore à qui je dois le jour, je ne subsiste depuis le berceau que par des secours étrangers; j'ai vû plusieurs fois l'instant où j'allois devenir l'objet de la charité publique; & tout cela a rebuté Monsieur de Valville, malgré l'inclination qu'il avoit pour moi, Monsieur, prenez-y garde.

Ma foi, Mademoiselle, tant pis pour lui, me répondit-il, ce ne sera jamais-là le plus bel endroit de sa vie. Au surplus, vous ne risquez rien avec moi de pareil à ce qui vous est arrivé avec lui; Monsieur de Valville vous aimoit, & moi, Mademoiselle, ce n'est point l'amour qui m'a amené ici. J'avois bien entendu dire que vous étiez belle; mais on n'est pas sensible à des charmes qu'on n'a jamais vûs, & qu'on ne sçait que par relation. Ainsi, ce n'est pas un Amant qui est venu vous trouver, c'est quelque chose de mieux: car qu'est-ce que c'est qu'un Amant? C'est bien à l'amour à qui il appartient de vous offrir un cœur. Est-ce qu'une personne comme vous est faite pour être le jouet d'une passion aussi folle, aussi inconstante? Non, Mademoiselle, non; qu'on prenne de l'amour pour vous quand on vous voit, qu'on vous aime de tout son cœur, à la bonne heure, on ne sçauroit

ſçauroit s'en diſpenſer : moi, qui vous parle, je fais comme les autres ; je ſens qu'actuellement je vous aime auſſi, je vous l'avoue ; mais je n'ai pas eu beſoin d'amour pour être charmé de vous, je n'ai eu beſoin que de ſçavoir les qualitez de votre ame ; de ſorte que votre beauté eſt de trop non pas qu'elle me fâche, je ſuis bien-aïſe qu'elle y ſoit aſſurément : un excès de bonheur ne m'empêchera pas d'être heureux ; mais enfin, ce n'eſt pas à cauſe de cette beauté que je vous ai aimée d'abord, c'eſt à cauſe que je ſuis homme de bon ſens ; c'eſt ma raiſon qui vous a donné mon cœur, je n'ai pas apporté ici d'autre paſſion. Ainſi mon attachement ne dépendra pas d'un transport de plus ou de moins ; & ma raiſon ne s'embarraſſe pas que vous aïez du bien, pourvû que j'en aïe aſſez pour nous deux, ni que vous aïez des parens dont je n'ai que faire. Que m'importe à moi votre famille, quand on la connoîtroit, fût elle Roïale, ajouteroit-elle quelque choſe au mérite perſonnel que vous avez ? Et puis les ames ont-elles des parens ? ne ſont elles pas toutes d'une condition égale ? Eh bien ! ce n'eſt qu'à votre ame à qui j'en veux, ce n'eſt qu'au mérite qu'elle a, en vertu duquel je vous devrois bien du retour. C'eſt à moi, Mademoiſelle, ſi vous m'épouſez, à qui je compte que vous ferez beaucoup de grace : voilà tout ce que j'y ſçais. Au reſte, quelque amour que je vienne de prendre pour vous, je ne vous

pro-

proposérai pas d'en avoir pour moi ; vous n'avez pas vingt ans, j'en ai près de cinquante, & ce seroit radoter que de vous dire : aimez-moi ; Quant à votre amitié, & même à votre estime, je n'y renonce pas, j'espère que j'obtiendrai l'une & l'autre ; c'est mon affaire : vous êtes raisonnable & généreuse, & il est impossible que je ne réussisse pas. Voilà, Mademoiselle, tout ce que j'avois à vous dire ; il ne me reste plus qu'à sçavoir ce que vous décidez.

Monsieur, lui dis-je, si je ne consultois que l'honneur, que vous me faites dans la situation où je suis, & que la bonne opinion que vous me donnez de vous, j'accepterois tout-a-l'heure vos offres : mais je vous demande huit jours pour y penser, autant pour vous que pour moi. J'y penserai pour vous à cause que vous épousez une personne qui n'est rien, & qui n'a rien ; j'y penserai pour moi à cause des mêmes raisons ; elles nous regardent également tous deux, & je vous conjure d'emploier ces huit jours à examiner de votre côté la chose encore plus que vous n'avez fait, & avec tout l'attention dont vous êtes capable. Vous m'estimez beaucoup, dites-vous, & aujourd'hui cela vous tient lieu de tout, par le bon esprit que vous avez : mais il faut regarder que je ne suis pas encore à vous, Monsieur ; & nous ne serons pas plutôt mariés, qu'il y aura des gens qui le trouveront mauvais, qui feront des railleries sur ma naissance inconnue,

connue, & sur mon peu de fortune. Serez-vous insensible à ce qu'ils diront? Ne ferez-vous pas fâché de ne vous être allié à aucune famille, & de n'avoir pas augmenté votre bien par celui de votre épouse; c'est à quoi il est nécessaire que vous songiez mûrement, de même que je songerai à ce qui m'en arriveroit à moi, si vous alliez vous repentir de votre précipitation. Et puis, Monsieur, quand tous ces motifs de réflexion ne m'arrêteroient pas, je n'aurois encore actuellement que la liberté de vous marquer ma reconnoissance, & ne pourrois prendre mon parti sans sçavoir la volonté de Madame de Miran. Je suis sa fille, & même encore plus que sa fille: car c'est à son bon cœur à qui j'ai obligation de l'avoir pour mere, & non pas à la nature: c'est ce bon cœur qui a tout fait; de sorte que le mien doit lui donner tout pouvoir sur moi; & je suis persuadée que vous êtes de mon avis. Ainsi, Monsieur, je l'informerai de la générosité de vos offres, sans pourtant lui dire votre nom, à moins que vous ne me permettiez de vous faire connoître.

Oh! vous en êtes la maîtresse, Mademoiselle, répondit-il; je me soucie si peu que vous me gardiez le secret, que je serai le premier à me vanter du dessein que j'ai de vous épouser; & je prétens bien que les gens raisonnables ne feront que m'en estimer davantage, quand même vous me refusez;

riez ; ce qui ne me feroit aucun tort, & ne fignifieroit rien, finon que vous vallez mieux que moi : mais il est tems de vous quitter ; dans une heure au plus tard, ces Dames vont venir vous prendre ; vous n'êtes point habillée, & je vous laiffe, en attendant de vous revoir, chez Madame Dorfin. Adieu, Mademoifelle, je ferai des réflexions, puifque vous le voulez, & feulement pour vous contenter : mais je ne fuis pas en peine de celles qui me viendront, je ne m'inquiète que des votres ; & d'aujourd'hui en huit, je fuis ici à pareille heure dans votre parloir, pour vous en demander le réfultat, & de celles de Madame de Miran qui me feront peut-être favorables.

Et là-deffus il fe retira, fans que je lui répondiffe autrement qu'en le faluant de l'air le plus affable & le plus reconnoiffant qu'il me fût poffible.

Je rentrai dans ma chambre, où je me hâtois de m'habiller. Ces Dames arriverent, je montai en caroffe pour aller diner chez Madame Dorfin, de chez qui je revins affez tard, fans avoir encore rien appris à Madame de Miran de mon aventure avec l'Officier. Ma mere, vous reverrai-je bien-tôt, lui dis-je ? Demain dans l'après-dîné, me répondit-elle en m'embraffant ; & nous nous quittâmes. Je ne parlai ce foir-là qu'à ma Religieufe, que je priai de venir le lendemain matin dans ma chambre. Je  
voulais

voulois lui confier & la visite de l'Officier, & une certaine pensée qui m'étoit venue depuis deux ou trois jours, & qui m'occupoit.

Elle ne manqua pas au rendezvous; je débutai par l'instruire du-nouveau parti qui s'offroit, qui étoit digne d'attention; mais sur lequel j'étois combattue par cette pensée que je viens de dire, qui étoit de renoncer au monde, & de me fixer dans l'état tranquille qu'elle avoit embrassé elle-même.

Quoi! vous faire Religieuse, s'écria-t'elle! Oui, lui répondis-je, ma vie est sujette à trop d'événemens; cela me fait peur, l'infidélité de Valville m'a dégoutée du monde. La Providence m'a fourni dequoi me mettre à l'abri de tous les malheurs qui m'y attendent peut-être; (je parlois de mon Contrat) du moins je vivrois ici en repos, & n'y serois à charge à personne.

Une autre que moi, reprit-elle; applaudiroit tout d'un coup à votre idée; mais comme je puis encore passer un heure avec vous, je suis d'avis, avant que de vous répondre, de vous faire un petit récit des accidens de ma vie, vous en ferez plus éclairée sur votre situation; & si vous persistez à vouloir être Religieuse, du moins sçavez-vous mieux la valeur de l'engagement que vous prendrez. Après ces mots, voici comme elle commença, ou plutôt, voici ce qu'elle nous dira dans l'autre Partie.

*Fin de la huitième Partie.*



## L A V I E

D E

## M A R I A N N E ,

O U L E S

AVANTURES DE MADAME  
LA COMTESSE DE \*\*\*.

N E U V I È M E P A R T I E .

**I**L y a si long-tems, Madame, que vous attendez cette suite de ma Vie, que j'entrerai d'abord en matiere ; point de préambule, je vous l'épargne. Pas tout-à-fait, me direz-vous, puisque vous en faites un, même en disant que vous n'en ferez point. Eh bien, je ne dis plus mot.

Vous vous souvenez, quoique ce soit du plus loin qu'il vous souviene, que c'est la Religieuse qui parle.

Vous croyez, ma chere Marianne, être née la personne du monde la plus malheureuse, & je voudrois bien vous ôtre cette pensée, qui est encore un autre malheur qu'on se fait à soi-même ; non pas que vos infortunes n'ayent été très-grandes, assurément ;

ment ; mais il y en a de tant de sortes, que vous ne connoissez pas, ma fille ! Du moins une partie de ce qui vous est arrivé s'est-il passé dans votre enfance ; quand vous étiez le plus à plaindre, vous ne le sçaviez pas ; vous n'avez jamais joui de ce que vous avez perdu, & l'on peut dire que vous avez plus appris vos pertes que vous ne les avez senties. J'ignore à qui je dois le jour, dites vous ; je n'ai point de parens, & les autres en ont : j'en conviens, mais comme vous n'avez jamais goûté la douceur qu'il y a à en avoir, tâchez de vous dire, les autres ont un avantage qui me manque, & ne vous dites point, j'ai une affliction de plus qu'eux : songez d'ailleurs aux motifs de consolation que vous avez ; un caractère excellent, un esprit raisonnable & une ame vertueuse valent bien des parens, Marianne, & voilà ce que n'ont pas une infinité de personnes de votre sexe dont vous envie le sort, & qui seroient bien mieux fondées à envier le votre. Voilà votre partage avec une figure aimable qui vous gagne tous les cœurs, & qui vous a déjà trouvé une mere pour le moins aussi tendre que l'eût été celle que vous aviez perdue ; & puis quand vous auriez vos parens, que sçavez-vous si vous en seriez plus heureuse ? Hélas ! ma chere enfant, il n'y a point de condition qui mette à l'abri du malheur, ou qui ne puisse lui servir de matiere ! Pour être le jouet des événemens les plus terribles, il n'est seule-

ment

ment question que d'être au monde ; je n'ai point été orpheline comme vous, en ai-je été mieux que vous ? Vous verrez que non dans le récit que je vous ferai de ma vie, si vous voulez, & que j'abregerai le plus qu'il me sera possible.

Non pas, lui dis-je, n'abregez rien, je vous en conjure, je vous demande jusqu'au moindre détail ; plus je passerai de momens à vous écouter, plus vous m'épargnerez de réflexions sur tout ce qui m'afflige ; & s'il est vrai que vous n'ayiez pas été plus heureuse que moi, vous qui méritiez de l'être plus qu'une autre, j'aurai assez de raison pour ne plus me plaindre.

Dès que mon récit peut servir à vous distraire de vos chagrins, me répondit-elle je n'hésiterai point à lui donner toute son étendue, & je vous promets d'avance qu'il fera long.

Avant que j'en vienne à ce qui me regarde, il faut que je vous dise un mot du mariage de mon pere & de ma mere, puisque c'est la maniere dont il se fit qui vraisemblablement a décidé de mon sort.

Je suis la fille d'un Gentilhomme d'ancienne Race, très-distinguée dans le Pays, mais peu connue dans le monde, son pere, quoiqu'assez riche, étoit un de ces Gentilhommes de Province qui vivent à la Campagne, & n'ont jamais quitté leur Château.

Monsieur de Tervire, c'étoit son nom, avoit

avoit deux fils, c'est à l'aîné à qui je dois le jour.

Mademoiselle de Tresse, c'est ainsi que s'appelloit ma mere, d'aussi bonne Maison que lui, & qui étoit pensionnaire d'un Couvent où elle avoit été élevée, en sortit à l'âge de dix-neuf à vingt ans pour assister au mariage d'un de ses parens, & ce fut en cette occasion que mon pere, jeune homme de vingt-six à vingt-sept ans, la vit, & se donna pour jamais à elle.

Il n'en fut pas rebuté, elle se fentit à son tour beaucoup de penchant pour lui, mais Madame de Tresse qui étoit veuve, crut devoir s'opposer à cette inclination réciproque ; il y avoit peu de bien dans sa Maison, ma mere étoit la dernière de cinq enfans, c'est-à-dire, de deux garçons & de trois filles ; les deux premiers étoient au Service, ses revenus suffisoient à peine pour les y soutenir, & il n'y avoit pas d'apparence qu'on permît à Tervire, qui étoit un assez riche héritier, d'épouser une cadette sans fortune, & qui pour toute dote, n'avoit presque qu'une égalité de condition à lui apporter en mariage.

M. de Tervire le pere ne consentiroit point à une pareille alliance, il n'étoit pas raisonnable de l'espérer, ni de laisser continuer un amour inutile, & par conséquent indécent.

Voilà ce que Madame de Tresse disoit à Tervire le fils, mais il combattit avec tant de

de

de forces, les difficultés qu'elle alleguoit, lui dit que son pere l'aimoit tant, qu'il étoit si sûr de le gagner, il passoit d'ailleurs pour un jeune homme si plein d'honneur, qu'à la fin elle se rendit, & souffrit que ces Amans qui ne demeuroient qu'à une lieue l'un de l'autre, se vissent.

Six semaines après, Tervire parla à son pere, le supplia d'agréer un mariage dont dépendoit toute le bonheur de sa vie.

Son pere qui avoit d'autres vûes, qui aimoit tendrement ce fils, & qui, sans lui en rien dire, lui avoit trouvé depuis quelques jours un très-bon parti, se moqua de sa priere, traita sa passion d'amourette frivole, de fantaisie de jeunesse, & voulut sur le champ l'emmener chez celle qu'il lui avoit destinée.

Son fils qui croyoit que cette démarche auroit été une espece d'engagement, n'eut garde de s'y prêter. Son pere ne parut point offensé de son refus, c'étoit un de ces hommes froids & tranquilles, mais qui ont l'esprit entier.

Je ne vous forcerai jamais à aucun mariage, mais je ne vous permettrai point celui dont vous me parlez, lui dit il, vous n'avez point assez de bien pour vous charger d'une femme qui n'en a point; & si malgré ce que je vous dis-là, Mademoiselle de Tresle devient la vôtre, je vous avertis que vous vous en repentirez.

Ce fut là tout ce qu'il put tirer de son pere,

pere, qui dans la fuite ne lui en dit pas davantage, & qui continua de vivre avec lui comme à l'ordinaire.

Madame de Tresse à qui il ne rendit cette réponse que le plus tard qu'il put, défendit à sa fille de revoir Tervire, & se préparoit à la renvoyer dans son Couvent, quand cet Amant desespéré de songer qu'il ne la verroit plus, proposa de l'épouser en secret, & de ne déclarer son mariage qu'après la mort de son pere, ou qu'après l'avoir disposé lui-même à ne s'y opposer plus ; Madame de Tresse s'offensa de la proposition, & n'y vit qu'une raison de plus d'éloigner sa fille.

Dans cette occurrence, ses deux fils revinrent de l'Armée, ils apprirent ce qui se passoit, ils connoissoient Tervire, ils l'estimoient, ils aimoient leur sœur, ils la voient affligée. A leur avis, il n'étoit question que de se taire quand elle seroit mariée ; M. de Tervire le pere pouvoit être gagné ; il étoit d'ailleurs infirme & très âgé ; au pis aller, le caractère du fils ne laissoit rien à craindre pour leur sœur, & sur tout cela, ils appuyerent les instances de leur ami d'une maniere si pressante, ils importunerent tant Madame de Tresse, qu'elle leur abandonna le sort de sa fille, & son Amant l'épousa.

Seize ou dix-sept mois après, M. de Tervire le pere soupçonna ce mariage sur bien des choses qu'il est inutile de vous dire, &  
pour

pour ſçavoir à quoi s'en tenir, il n'y ſçut que s'adreſſer à ſon fils, qui n'oſa lui avouer la vérité, mais qui ne la nia pas non plus avec cette aſſurance qu'on a quand on dit vrai.

Voilà qui eſt bien, lui répondit le pere, je ſouhaite qu'il n'en ſoit rien ; mais ſi vous me trompez, vous ſçavez ce que je vous ai dit là-deſſus, & je vous tiendrai parole.

Le bruit court que Tervire eſt marié avec votre cadette, dit-il à Madame de Treſle, qu'il rencontra le lendemain, & ſuppoſons que cela ſoit, je n'en ſerois pas fâché ſi j'étois plus riche, mais ce que je puis lui laiſſer ne ſuffiroit plus pour ſoutenir ſon nom, & il faudroit prendre d'autres meſures.

L'air déconcerté qu'elle avoit en l'écoutant, acheva ſans doute de lui confirmer ce mariage, & il la quitta ſans attendre de réponſe.

Dans le tems qu'il tenoit ces diſcours, & qu'avec la froideur dont je vous parle, il menaçoit mon pere d'un reſſentiment qui n'eut que trop de ſuites, ma mere n'attendoit que l'inſtant de me mettre au monde, & vous voyez à preſent, Marianne, pourquoi j'ai fait remonter mon Histoire juſqu'à la leur, c'étoit pour vous montrer que mes malheurs ſe préparoient avant que je viſſe le jour, & qu'ils ont pour ainſi dire devancé ma naiſſance.

Il n'y avoit que quatre mois que ceci

s'étoit passé, & je n'en avois encore que trois & demi, quand M. de Tervire le pere, dont la santé depuis quelque tems étoit considérablement altérée, & qui sortoit rarement de chez lui, voulut, pour dissiper une langueur qu'il sentoit, aller diner chez un Gentilhomme de ses amis qui l'avoit invité, & qui ne demouroit qu'à deux lieues de son Château.

Il étoit à cheval, suivi de deux Valets; à peine avoit-il fait une lieue, qu'un étourdissement qui lui prit, & auquel il étoit sujet, l'obligea de mettre pied à terre, & de s'arrêter un instant près de la maison d'un Payfan dont la femme étoit ma Nourrice.

M. de Tervire qui connoissoit cet homme, & qui entra chez lui pour s'asseoir, vit qu'il tâchoit de faire avaler un peu de lait à un enfant qui paroissoit fort foible, qui avoit l'air pâle & comme mourant. Cet enfant, c'étoit moi.

Ce que vous lui donnez-là ne lui vaut rien, dit Monsieur de Tervire, surpris de son action; dans l'état de foiblesse où il est, c'est de sa Nourrice dont il a besoin; est-ce qu'elle n'y est pas? Vous m'excuserez, lui dit le Payfan, la voilà, c'est ma femme, mais elle est, comme vous voyez, au lit avec un grosse fièvre, qui l'a empêché de nourrir l'enfant depuis hier au soir que nous lui avons cherché une Nourrice, & voici même mon fils qui a été de grand matin

avertir



avertir le pere & la mere d'en amener une ; cependant personne ne vient ; la petite fille est fort mal, & je tâche, en attendant, de la soutenir le mieux que je puis ; mais il n'y aura pas moyen de la sauver, si on la laisse languir plus long-tems.

Vous avez raison, le danger est pressant, dit Monsieur de Tervire ; est-ce qu'il n'y auroit point de femme aux environs qu'on puisse faire venir ? elle me fait une vraie pitié ; elle vous en feroit encore bien davantage si vous sçaviez qui elle est, Monsieur, lui dit de son lit ma Nourrice. Eh, à qui appartient-t-elle donc, lui répondit-il avec quelque surprise ? Hélas ! Monsieur, reprit le Paysan, je n'ai pas osé vous l'apprendre d'abord, de peur de vous fâcher, car je sai bien que ce n'est pas de votre gré que votre fils s'est marié ; mais puisque ma femme s'est tant avancée, il vaut autant vous dire que c'est la fille de Monsieur de Tervire.

Le pere à ce discours fut un instant sans répondre, & puis me regardant d'un air pensif & attendri : La pauvre enfant, dit-il, ce n'est pas elle qui a tort avec moi. Et aussitôt il appella un de ses gens : Hâtez-vous, lui dit il, de retourner au Château ; je me ressouviens que la femme de mon Jardinier perdit avant hier son fils qui n'avoit que cinq mois, & qu'elle le nourrissoit ; dites-lui de ma part qu'elle vienne sur le champ prendre cet enfant-ci, & que c'est

moi qui la payerai. Courez vite, & recommandez-lui qu'elle se hâte.

L'étourdissement qui l'avoit pris s'étoit alors entièrement passé, il me fit, dit-on, quelques caresses, remonta à cheval, & poursuivit son chemin.

Il n'étoit pas encore à cent pas de la maison, que son fils arriva avec une Nourrice qu'il n'avoit pû trouver plutôt. Le Paysan lui conta ce qui venoit de se passer, & le fils pénétré de la bonté d'un pere si tendre quoi-qu'offensé, remonta à son tour à cheval, & courut à toute bride pour aller lui en marquer sa reconnoissance.

Monsieur de Tervire qui le vit venir, & qui se doutoit bien de quoi il étoit question, s'arrêta ; & son fils après avoir mis pied à terre à quelques pas de lui, vint se jeter à ses genoux les larmes aux yeux, & sans pouvoir prononcer un mot.

Je fais ce qui vous amène, lui dit Monsieur de Tervire, émû lui-même de l'action de son fils. Votre fille a besoin de secours, je viens de lui en envoyer chercher ; s'il arrive assez-tôt pour elle, je ne laisserai point imparfait le service que j'ai voulu lui rendre ; & je ne lui aurai point sauvé la vie pour l'exposer à ne pas vivre heureuse ; allez, Tervire, votre fille vient tout-à-l'heure de devenir la mienne, qu'on la porte chez moi ; menez-y votre femme, faites-vous dès aujourd'hui donner au Château l'appartement qu'occupoit votre mere, & que

que je vous y trouve logés tous deux quand je reviendrai ce soir ; si Madame de Tresse veut bien venir souper avec moi, elle me fera plaisir, il me tarde d'être déjà de retour pour changer des dispositions qui ne vous étoient pas favorables : adieu, je reviendrai de bonne heure, rejoignez votre fille, & prenez-en soin.

Mon pere qui étoit toujours resté à ses genoux, & à qui son attendrissement & sa joye ôtoient la force de parler, ne put encore le remercier ici qu'en baignant de ses larmes une main qu'il lui avoit tendue, & qu'en élevant les siennes quand il le vit s'éloigner.

Il revint à moi, qu'on avoit mise entre les mains de la nourrice qu'il avoit amenée, nous conduisit tous deux au Château où la Jardiniere, qui alloit partir, me prit ; nous quittâ ensuite pour informer sa femme & sa belle-mere d'un evenement si consolant, les aména toutes deux chez son pere, au-devant de qui son impatience le fit aller sur la fin du jour, & à la place duquel il ne trouva qu'un valet qu'on lui dépéchoit pour le faire venir, & pour l'avertir que Monsieur de Tervire étoit subitement tombé dans une si grande défaillance qu'il ne parloit plus, & où enfin il expira avant que son fils fût arrivé. Quel coup de foudre pour mon pere & pour ma mere, & quelle différence de sort pour moi !

Il avoit fait un Testament qu'on trouva

parmi ses papiers, & dans lequel il laissoit tout le bien à son second fils, & reduisoit mon pere à une simple légitime ; voilà ce que c'étoit que ces dispositions qu'il avoit eu dessein de changer, & au moyen desquelles mon pere se vit à peine de quoi vivre.

Il n'avoit rien à espérer de ce cadet qu'on mettoit à sa place ; c'étoit un de ces hommes ordinaires qui sont incapables de s'élever à rien de généreux, qui ne sont ni bons ni méchans, de ces petites ames qui ne vous font jamais d'autre justice que celle que les Loix vous accordent, qui se font un devoir de ne vous rien laisser quand elles ont droit de vous dépouiller de tout, & qui, si elles vous voyent faire une action généreuse, la regardent comme une étourderie dont elles s'applaudissent de n'être pas capables, & vous diroient volontiers : J'aime mieux que vous la fassiez que moi.

Voilà à quel homme mon pere avoit affaire ; de sorte qu'il fallut s'en tenir à sa légitime qui étoit très-peu de chose, à ce que lui avoit apporté ma mere, qui n'étoit presque rien, & le tout sans ressource du côté de sa belle-mere, qui n'avoit qu'un bien médiocre, qui depuis un an s'étoit épuisée pour marier son fils aîné, & qui étoit encore chargée de trois enfans avec qui elle ne subsistoit que par une extrême économie.

Ainsi, vous voyez bien Marianne que  
jusqu'ici

jusqu'ici je n'en étois guères plus avancée, d'avoir un pere & une mere. Le premier ne vécut pas longtems. Un jeune Gentilhomme de son âge qui alloit à Paris, d'où il devoit joindre son Régiment, l'emmena avec lui & en fit un Officier de sa Compagnie.

C'est ici où finit son histoire, aussi bien que sa vie, qu'il perdit dès sa première Campagne.

Il me reste encore une mere, j'ai encore une Famille & des parens, & vous allez savoir à quoi ils me serviront.

Ma mere est donc veuve. Je ne sais si je vous ai dit qu'elle étoit belle, & ce qui vaut encore mieux, que c'étoit une des plus aimables femmes de la Province ; si aimable, que malgré son peu de fortune, & l'enfant dont elle étoit chargée (je parle de moi) il n'avoit tenu qu'à elle de se remarier, & même assez avantageusement. Mais mon pere alors lui étoit encore trop cher, elle en gardoit un souvenir trop tendre, & elle n'avoit pû se résoudre à vivre pour un autre.

Cependant un grand Seigneur de la Cour, qui avoit une Terre considérable dans notre voisinage, vint y passer quelque tems ; il vit ma mere, il l'aima ; c'étoit un homme de quarante ans, de très-bonne mine ; & cet amant bien plus distingué que tous ceux qui s'étoient présentés, & dont l'amour avoit quelque chose de bien plus flatteur, com-

menca d'abord par amuser sa vanité, la fit ressouvenir qu'elle étoit belle, & finit insensiblement par lui faire oublier son premier mari, & par obtenir son cœur.

Il lui offrit sa main, & elle l'épousa, je n'avois encore qu'un an & demi tout au plus.

Voilà donc la situation de ma mere bien changée ; la voilà devenue une des plus grandes Dames du Royaume ; mais aussi la voilà perdue pour moi ; trois semaines après son mariage je n'eus plus de mere ; les honneurs & le faste qui l'environnoient me déroberent sa tendresse, ne laisserent plus de place pour moi dans son cœur ; & cette petite fille auparavant si chérie, qui lui représentoit mon pere à qui je ressemblois ; cet enfant qui lui adoucissoit l'idée de sa mort, qui quelquefois disoit-t'elle, le rendoit comme présent à ses yeux, & lui aidoit à se faire accroire qu'il vivoit encore (car c'étoit là ce qu'elle avoit dit cent fois.) Cet enfant ne fut presque pas moins oubliée qu'il l'étoit lui-même, & devint à peu près comme une orpheline.

Une grossesse vint encore me nuire, & acheva de distraire ma mere de l'attention qu'elle me devoit.

Elle m'abandonna aux soins de la Concierge du Château ; il se passoit des quinze jours entiers sans qu'elle me vît, sans qu'elle demandât de mes nouvelles, & vous pensez bien

bien que mon beau-pere ne songeoit pas à la tirer de son indifférence à cet égard.

Je vous parle de mon enfance, parce que vous m'avez conté la vôtre.

Cette Concierge avoit de petites filles à peu près de mon âge à qui elle partageoit, ou plutôt à qui elle donnoit ce qu'elle demandoit pour moi au Château ; & comme elle se voyoit là-dessus à sa discrétion, qu'on ne veilloit point sur sa conduite, il lui auroit fallu des sentimens bien nobles & bien au-dessus de son état pour me traiter aussi bien que ses enfans, & pour ne pas abuser en leur faveur du peu de souci qu'on avoit de moi.

Madame de Tresse (je parle de ma grande-mère) qui ne demouroit qu'à trois lieues de nous, & qui ne se doutoit pas que cette chere enfant, que cette petite de Tervire fût si délaissée, qui quelque tems auparavant m'avoit vue les délices de sa fille, & qui m'aimoit en véritable grande-mère, vint un jour pour dîner avec Monsieur le Marquis de..... son gendre, & il y avoit deux mois qu'elle n'étoit venue.

Quand elle arriva, j'étois à l'entrée de la Cour du Château assise à terre où l'on m'avoit mise en fort mauvais ordre.

Au linge que je portois, à ma chaussure, au reste de mes vêtemens délabrés & peut-être changés, il étoit difficile de me reconnoître pour la fille de la Marquise.

Aussi Madame de Tresse ne jetta-t-elle

qu'un regard indifférent sur moi, & voyant à quelques pas delà une autre petite fille mieux habillée & plus soignée, qu'on avoit assise dans une de ces chaises basses qui servent aux enfans. C'est donc-là Mademoiselle de Tervire? dit-elle à une servante de la Concierge, qui étoit près de nous. Non, Madame, lui répondit cette fille, la voilà qui se porte bien, ajouta-t'elle en me montrant.

Et en effet, toute mal arrangé que j'étois, avec un bonnet déchiré, & des cheveux épars; j'avois l'air du monde le plus frais & le plus sain, mais aussi je n'étois parée que de ma santé, elle faisoit toutes mes graces.

Quoi! c'est-là ma fille! c'est dans cet état-là qu'on la laisse, s'écria, Madame de Tresse, avec une tendresse indignée de l'abandon où elle me voyoit: Allons, venez, qu'on me suive tout-à-l'heure, prenez cette enfant dans vos bras, & montez avec moi au Château.

Il fallut que la Servante obéît, & me portât jusqu'à l'appartement de ma mère, que ses femmes alloient coëffer quand nous entrâmes.

Ma fille, lui dit en entrant Madame de Tresse, on veut me persuader que cette enfant-ci est Mademoiselle de Tervire? Et cela ne sauroit être! On ne ramasseroit pas les hardes qu'elle a! & ce n'est, sans doute, que quelque misérable orpheline que la  
femme



femme de votre Concierge a retiré par charité, n'est ce pas ?

Ma mere rougit ; cette façon de lui reprocher sa conduite à mon égard, avoit quelque chose de si vif ; c'étoit lui reprocher avec tant de force qu'elle me traitoit en marâtre, & qu'elle manquoit d'entrailles que l'apostrophe la déconcerta d'abord, & puis la facha.

Il y a trois jours, dit-elle, que je suis indisposée, & que je ne vois rien de ce qui se passe ; retirez-vous, & que cette impertinente de Concierge vienne me parler tantôt, ajouta-t-elle à cette Servante, d'un ton qui marquoit plus de colére contre moi que contre celle qu'elle appelloit impertinente.

Madame de Tresse, à qui mon attirail tenoit au cœur, ne fut pas plutôt tête-à-tête avec elle, qu'elle lui témoigna, sans ménagement, toute la pitié que je lui faisois, elle ne lui parla plus qu'avec larmes de l'état où elle me trouvoit, & qu'avec effroi de celui où elle prévoyoit que je tomberois infailliblement dans les suites.

Ma grande-mere étoit naturellement vive ; il n'y avoit point de femme qui fût plus au fait de la matière dont il étoit question, ni qui pût la traiter de meilleure foi, ni avec plus d'abondance de sentiment qu'elle.

C'étoit de ces meres de famille qui n'ont de plaisir & d'occupation que leurs devoirs,

que les respectent, qui mettent leur propre dignité à les remplir, qui en aiment la fatigue & l'austérité, & qui dans leur maison ne se délassent d'un soin que par un autre; jugez si avec ce caractère-là elle devoit être contente de ma mere.

Je ne fais comment elle s'expliqua; mais rarement on sert bien ceux qu'on aime trop; elle s'emporta peut-être, & les reproches durs ne réussissent point, ce sont des affronts qui ne corrigent personne, & nos torts disparoissent dès qu'on nous offense; aussi ma mere trouva-t-elle Madame de Tresle fort injuste; il est vrai que je n'aurois pas dû être si mal habillée, mais c'est que la Concierge, qui étoit ma gouvernante, avoit differé ce matin-là de m'ajuster comme à l'ordinaire, & il n'y avoit pas là de quoi faire tant de bruit.

Quoiqu'il en soit, Madame de Tresle, qui depuis raconta ce fait-là à plusieurs personnes de qui je le tiens, s'apperçut bien qu'elle m'avoit nui, & que ma mere nous en vouloit à elle & à moi de ce qui s'étoit passé.

Trois semaines après, le Marquis qui avoit dessein d'emmener sa femme à Paris, avant que sa grossesse fût plus avancée, reçut des nouvelles qui hâterent son voyage. Et comme dans un départ si brusque, ma mere n'avoit pas eu le tems de s'arranger, qu'elle n'emmenoit qu'une de ses Femmes avec elle, il avoit été conclu que trois jours

jours après, je viendrois plus à l'aïse, & dans un bon équipage avec ses autres Femmes, & il n'y avoit rien à redire à cela. Madame de Tresle à qui on avoit promis de me porter chez elle, la veille de notre départ, & qui vit qu'on n'en avoit rien fait, alloit envoyer au Château pour savoir ce qui avoit empêché qu'on ne lui eût tenu parole. Quand on lui annonça la Concierge, qui lui dit, que j'étois restée, que les Femmes de ma mere m'avoient trouvée si malade qu'elles n'avoient pas osé me mettre en voyage, & m'avoient laissée chez elle, conformément aux ordres de Madame la Marquise, qui avoit expressément défendu qu'on risquât de me faire partir au cas de quelqu'indisposition, & que j'étois actuellement au lit avec un grand rhume, & une toux très-violente.

Hé! c'est à vous à qui on l'a confiée? répondit Madame de Tresle qui lui tourna le dos, & qui dès le soir même me fit transporter chez elle, où j'arrivai parfaitement guérie de ce rhume & de cette toux qu'on avoit allegués, & que ma mere avoit, dit-on, imaginé, pour n'avoir pas l'embarras de me mener avec elle, bien persuadée d'ailleurs que Madame de Tresle ne souffriroit pas que je fisse un long séjour chez la Concierge, & ne manqueroit pas de m'en retirer. Aussi cette Dame lui en écrivit-elle dans ce sens-là de la maniere du monde la plus vive.

Vous

Vous avez tant aimé, Monsieur de Ter-vire, vous l'avez tant pleuré, lui disoit-elle, & vous l'outragez aujourd'hui dans le seul gage qui vous reste de son amour. Il ne vous a laissé qu'une fille, & vous refusez d'être sa mere. C'est a present, par ma tendresse, que vous vous délivrez d'elle; quand je n'y serai plus, vous voudrez vous en délivrer par la pitié des autres.

Ma mere qui étoit parvenue à ses fins, souffrit patiemment l'injure qu'on faisoit à son cœur; se contenta de nier qu'elle eût eu le moindre dessein de me tenir loin d'elle; envoya du linge pour moi avec des étoffes pour m'habiller, & assura Madame de Tresse qu'elle me feroit venir à Paris des qu'elle seroit accouchée.

Mais elle ne s'y engageoit apparemment que pour gagner du tems; du moins après ses couches ne fut-il plus mention de sa promesse, qu'elle éluda dans ses lettres, par se plaindre d'une santé toujours infirme qui lui étoit restée, qui la retenoit le plus souvent au lit, & qui la rendoit incapable de la plus légère attention à tous égards.

Je n'ai pas la force de penser, disoit-elle; & vous jugez bien que dans cet état-là, avec une tête aussi foible qu'elle disoit l'avoir, il n'y avoit pas moyen de lui proposer la fatigue de me voir auprès d'elle; mais heureusement le cœur de Madame de Tresse s'échauffoit pour moi, à mesure que celui de ma mere m'abandonnoit..

Elle acheva si bien de m'oublier, qu'elle  
n'écrivit

n'écrivit plus que rarement, qu'elle cessa même de parler de moi dans ses Lettres, qu'à la fin elle ne donna plus de ses nouvelles, qu'elle ne m'envoya plus rien, & qu'au bout de deux ans & demi, il ne fut pas plus question de moi dans sa mémoire, que si je n'avois jamais été au monde.

De sorte que je n'y étois plus que pour Madame de Tresse ; son cœur étoit la seule fortune qui me restât. Indifférente aux parens que j'avois dans le pays, inconnue à ceux que j'avois dans d'autres Provinces, incommode à mes deux tantes, avec qui je demeurois ; (j'entens les deux filles de Madame de Tresse) & même haïe d'elles, en conséquence des attentions que leur mere avoit pour moi ; vous sentez qu'en de pareilles circonstances, & dans ce petit coin de campagne où j'étois comme enterrée, ma vie ne devoit intéresser personne.

Ce fut ainsi que je passai mon enfance, dont je ne vous dirai plus rien, & que j'arrivai jusqu'à l'âge de douze ans & quelques mois.

Dans l'intervalle, ces tantes dont je viens de parler, quoiqu'assez laides, & toutes deux les sujets du monde les plus minces du côté de l'esprit & du caractère, trouverent cependant deux Gentilshommes des environs, qui étoient en hommes ce qu'elles étoient en femmes ; qui avoient de quoi vivre tantôt bien, tantôt mal, & qui les épousèrent avec ce qu'on appelloit leur légitime, qui consistoit en quelques parts de vignes, de

res, & d'autres terres ; de sorte que je restai seule dans la maison avec Madame de Tresse, dont le fils aîné demouroit à plus de quinze lieues de nous depuis qu'il étoit marié, & dont le cadet attaché au jeune Duc de — son Colonel, ne le quittoit point, & ne revenoit presque jamais au Pays.

Et pendant tous ce tems-là, que disoit ma mere ? Rien : nous n'entendions plus parler d'elle, ni elle de nous. Ce n'est pas que je ne demandasse quelquefois ce qu'elle faisoit, & si elle ne viendroit pas nous voir ; mais comme ces questions-là méchappoient en passant, que je les faisois étourdiment & à la légère, Madame de Tresse n'y répondoit qu'un mot dont je me contentois, & qui ne me mettoit point au fait de ses dispositions pour moi.

Enfin, arriva le tems qui me dévoila ce que l'on me cachoit. Madame de Tresse qui étoit fort âgée tomba malade, se rétablit un peu, & n'étoit plus que languissante, mais six semaines après elle eut un rechute qui l'emporta.

L'état où je la vis dans ce dernière accident me rendit serieuse, j'en perdis mon tourderie, ma dissipation ordinaire, & ce prit de petite fille que j'avois encore. En ce mot, je m'inquiétai, je pensai, & ma première pensée fut de la tristesse, ou du agrin.

Je pleurois quelquefois par des motifs confus d'inquiétude ; je voyois Madame de Tresse

Tresle mal servie par les domestiques qui la regardoient comme une femme morte ; j'avois beau les presser d'agir, d'être attentifs, ils ne m'écoutoient point ; ils ne se soucioient plus de moi, & je n'osois moi-même me revolter, ni faire valoir ma petite autorité comme auparavant ; ma confiance baissoit, je ne sai pourquoi.

Mes deux tantes venoient de tems en tems à la maison, & elles y dînoient sans me faire aucune amitié, sans prendre garde à mes pleurs, sans me consoler ; & si elles me parloient c'étoit d'un ton distrait & sec.

Madame de Tresle même s'en appercevoit, elle en étoit touchée, & les en repre-noit avec une douceur que je remarquois aussi, qui me contristoit, & qu'elle n'auroit pas eu autrefois. Il sembloit qu'elle vou-lût les gagner, qu'elle leur demandoit grace pour moi, & tout cela me frap-poit comme un chose de mauvais augure, comme une nouveauté qui me menaçoit de quelque dis-grace à venir de quelque situation fa-cheuse ; & si je ne raisonnois pas là-dessus aussi distinctement que je vous le dis ; du moins en prenois-je une certain épouvante qui me rendoit muette, humble & timide. Vous savez bien qu'on a du sentiment avant que d'avoir de l'esprit, sans compter que Madame de Tresle, quand ses filles étoient parties, m'éclairoit encore par ses manières.

Elle m'appelloit, me faisoit avancer, me prenoit les mains, me parloit avec une ten-dresse

dressé plus marquée que de coutume ; on eût dit qu'elle vouloit me rassurer, m'ôter mes alarmes, & me tirer de cette humiliation d'esprit dans laquelle elle sentoit bien que j'étois tombée.

Quelque jours auparavant, il étoit venu une Dame de ses voisines, son intime amie, à qui elle voulut parler en particulier. Il y avoit dans sa chambre un petit cabinet où je passai, & je ne sai par quelle curiosité tendre & inquiète je m'avisai d'écouter leur conversation.

Cette enfant m'afflige, lui disoit Madame de Tresle ; ce ne seroit que pour elle que je souhaiterois de vivre encore quelque tems, mais Dieu est le maître, il est le pere des orphelins. Avez-vous eû la bonté, ajouta-t-elle, de parler à Monsieur Villot ? (c'étoit un riche habitant du Bourg voisin, qui avoit été plus de trente ans Fermier de feu Monsieur de Tervire, mon grand-Pere, que son maître avoit toujours estimé, & qui avoit gagné, la meilleure partie de son bien à son service.)

Oui, lui dit son amie, j'ai été chez lui ce matin, il s'en alloit à la Ville ou il a affaire pour un jour ou deux ; il se conformera à ce que vous lui demandez, & viendra vous en assurer à son retour : tranquillisez-vous. Mademoiselle de Tervire n'est point orpheline comme vous le pensez ; espérez mieux de sa mere. Il est vrai qu'elle l'a negligée ; mais elle ne la connoît point, & elle l'aimera dès qu'elle l'aura vûe.

Quelque



Quelque bas qu'elles parlassent, je les entendis, & le terme d'orpheline m'avoit d'abord extrêmement surpris; que pouvoit-il signifier, puisque j'avois une mere, & que même on parloit d'elle. Mais ce qu'avoit répondu l'amie de Madame de Tresle, me mit au fait, & m'apprit qu'apparemment cette mere que je ne connoissois pas, ne se soucioit point de sa fille, ce fut-là les premieres nouvelles que j'eus de son indifférence pour moi, & j'en pleurai amèrement, j'en demeurai consternée toute petite fille que j'étois encore.

Six jours après, ce que je vous dis-là, Madame de Tresle baissa tant qu'on fit partir un Domestique pour avertir ses filles, qui la trouvèrent morte, quand elles arrivèrent.

Le fils aîné, celui que j'ai dit qui demouroit à quinze lieues de-là, dans la Terre de sa femme, étoit alors avec elle à Paris, où une affaire l'avoit obligé d'aller, & le cadet étoit dans je ne sçai quelle Province avec son Régiment; ainsi dans cette occurrence, il n'y eut que leurs sœurs de presentes, & je dépendis d'elles.

Elles resterent quatre ou cinq jours à la maison, tant pour rendre les dernieres devoirs à leur mere, que pour mettre tout en ordre dans l'absence de leurs freres; je crois qu'il y eut un inventaire, du moins des gens de Justice y furent-ils appelés; Madame de Tresle avoit fait un Testament,

ment, il y avoit quelques petits legs à acquitter, & mes tantes prétendoient d'ailleurs avoir des reprises sur le bien.

Figurez-vous des discussions, des débats, entre les sœurs, qui tantôt se querellent, & tantôt se réunissent contre un homme à qui leur frère aîné, informé de la maladie de sa mere, avoit envoyé sa procuration de Paris.

Imaginez-vous enfin tout ce que l'avarice & l'amour du butin peuvent exciter de crailleries & d'agitations indécentes entre des enfans qui n'ont point de sentiment, & à qui la mort de leur mere ne laisse, au lieu d'affliction, que de l'avidité pour sa dépouille. Voilà l'image de ce qui arriva alors.

Où étois-je pendant tout ce fracas? Dans une petite chambre où l'on m'avoit releguée à cause de mes pleurs & de mes gémissemens qui étourdissoient les deux filles, & que je n'osai en effet continuer long tems; l'excès de ma douleur la rendit bientôt solitaire & muette, sur-tout depuis qu'elles sçurent que Madame de Tresse m'avoit laissé un Diamant d'environ deux mille francs, qu'une de ses amies lui avoit autrefois donné en mourant, & qu'elles furent obligées de délivrer au Confesseur de leur mere, qui devoit me le remettre; ce Diamant les avoit outrées contre moi, elles ne pouvoient pas me voir.

Comment! est-il possible, disoient-elles, que

que notre mere nous ait moins aimées que cette petite fille? N'est-il pas bien étonnant que ceux qui l'ont dirigée n'ayant pas redressé ses sentimens, ni travaillé à lui en inspirer de plus naturels & de plus légitimes? Jugez si cette petite fille auroit bien fait de se montrer; aussi ne les ai-je jamais oubliés, ces quatre jours que je passai avec elles, & que j'y passai dans les larmes.

Oui, Marianne, croiriez-vous que je n'y songe encore qu'en frémissant, à cette Maison si désolée, où je n'étois plus rien pour qui que ce soit, où je me trouvois seule au milieu de tant de personnes, où je ne voyois plus que des visages la plûpart ennemis, quelques-uns indifférens, & tous alors plus étrangers pour moi que si je ne les eusse jamais vûs; car voilà l'impression qu'ils me faisoient. Considérez-moi, dans cette chambre où l'on m'avoit mise à l'écart, où je me fauvois de la rudesse & de l'aversion de mes tantes, où me retenoit l'effroi de paroître à leurs yeux, & où je tremblois seulement en entendant leur voix.

Je croyois dépendre du caprice ou de l'humeur de tout le monde, il n'y avoit personne dans la maison, pas un domestique à qui je n'imaginasse avoir obligation de qu'il ne me méprisoit ou ne me rebutoit ce pas; & vous devez, ma chere Marianne, juger mieux qu'une autre combien je souffris, moi que rien n'avoit préparée à cette étrange sorte de misere moi qui n'a-

vois

vois pas la moindre idée de ce qu'on appelle peine d'esprit, & qui sortoit d'entre les mains d'une grand'mere qui m'avoit amolli le cœur par ses tendresses.

Ce ne sont pas-là de ces chagrins violens où l'on s'agite, où l'on s'emporte, où l'on a la force de se desespérer ; c'est encore pis que cela, ce sont de ces tristesses retirées dans le fond de l'ame, qui la flétrissent, & qui la laissent comme morte ; on n'est qu'épouvantée de n'appartenir à personne, mais on se sent comme anéantie en présence de tels parens.

Enfin, ma situation changea, il n'y avoit plus rien à discuter, & le quatrième jour de la mort de Madame de Tresle, mes tantes songerent à s'en retourner chez elles avec leurs maris qui les étoient venus prendre.

Un vieux & ancien domestique qui s'étoit marié chez Madame de Tresle, & qui logeoit dans la Basse-Cour avec toute sa famille, de Vigneron qu'il étoit, fut établi Concierge de la Maison, en attendant qu'on eût levé les Scellés.

Cet homme se ressouvint que j'étois enfermée dans cet petite chambre ; vous ne pouvez pas demeurer ici, puisqu'il n'y demeurera plus personne, me dit-il ; allons, venez dans la Salle où l'on déjeûne.

Il fallut bien l'y suivre malgré moi, & sans sçavoir ce que j'allois devenir. Je n'y entrai qu'en tremblant, la tête baissée avec  
un

un visage pâle & déjà maigri, avec du linge & des habits froissés, pour avoir passé deux nuits sur mon lit sans m'être deshabillée, & cela par pur découragement, & parce qu'aussi qui que ce soit ne s'avisoit le soir de venir voir ce que je faisois.

Je n'osois lever les yeux sur ces deux redoutables sœurs, j'étois à leur merci, je n'avois la protection de personne, & depuis que j'avois perdu Madame de Tresse, je ne m'étois pas encore sentie si privée d'elle, que dans cet instant où je parus devant ses filles.

Et à propos, nous n'avons point encore songé à cette petite fille, dit alors la cadette, du plus loin qu'elle m'aperçut, qu'en ferons-nous donc, ma sœur? car pour moi, je vous dirai naturellement que je ne sçau-rois me charger d'elle; ma belle-sœur & ses deux enfans sont actuellement chez moi, & j'ai assez de mes autres embarras sans celui là.

Moi, assez des miens, répartit l'aînée, on rebâtit ma maison, il y en a une partie d'abattu, où la mettrois-je? Eh bien, répondit l'autre, où est la difficulté? il n'y a qu'à la laisser chez ce bonhomme (c'étoit le Vigneron qu'elle vouloit dire) dont la femme en aura soin, & qui la gardera en attendant qu'on ait réponse de sa mere à qui nous écrirons, qui enverra apparemment de l'argent, quoiqu'il n'en soit jamais venu de chez elle, & qui disposera de sa fille comme  
il

il lui plaira ; je ne vois point d'autre arrangement, dès que nous ne pouvons pas l'emmener, & qu'il n'y a point d'autres parens ici ; je ne suis pas d'avis qu'il m'en arrive autant qu'à ma mere, à qui la Marquise, toute grand Dame & toute riche qu'elle est, n'a pas eu honte de la laisser pendant dix ans entiers, qui pour surcroît de ridicule, ont fini par un legs de mille Ecus (elle parloit du Diamant). Jugez-en, Marianne. Voyez si l'on pouvoit, moi présente, me rejeter avec plus d'insulte, ni traiter de ma situation avec moins d'humanité, ni me la montrer avec moins d'égard pour la foiblesse de mon âge.

Aussi en eûs-je l'esprit troublé ; cet azyle qu'on me refusoit, celui qu'on me reprochoit d'avoir trouvé chez Madame de Tresse ; ce miserable gîte qu'on me destinoit dans le lieu même où j'avois été si heureuse, où Madame de Tresse m'avoit tant aimée, où je me dirois sans cesse, où est-elle ? où je croirois toujours la voir, & toujours avec la douleur de ne la voir jamais ; enfin, ce récit qu'on me faisoit en passant du peu d'intérêt que ma mere prenoit à moi, tout cela me pénétra si fort, qu'en m'écriant : Ah ! mon Dieu ! Mon visage à l'instant fut couvert de larmes.

Pendant qu'on délibéroit ainsi sur ce qu'on feroit de moi, Monsieur Villot, cet ancien Fermier de mon grand-pere, & à qui Madame de Tresse avoit écrit, entra dans la

la

la Salle ; je le connoissois, je l'avois vû venir souvent à la maison pour des achats de Bled, & l'air plein de zele & de bonne volonté avec lequel il jetta d'abord les yeux sur moi, m'engagea subitement & sans réflexion à avoir recours à lui.

Hélas ! lui dis-je, Monsieur Villot, vous qui étiez notre ami, menez-moi chez vous pour quelques jours ; souvenez-vous de Madame de Tresse, & ne me laissez pas ici, je vous en conjure.

Eh vraiment, Mademoiselle, je n'arrive ici que pour vous emmener ; c'est Madame de Tresse qui m'en a chargé en mourant par la Lettre que voici, & que je n'ai reçu que ce matin en revenant de la Ville ; ainsi, je vous conduirai tout-à-l'heure à notre Bourg, si ces Dames y consentent, & ce sera bien de l'honneur à moi de vous rendre ce petit service, après les obligations que j'ai à feu Monsieur de Tervire, mon bon Maître, & votre grand-pere, que nous avons bien pleuré ma femme & moi, & pour qui nous prions Dieu encore tous les jours : il n'y a qu'à venir, Mademoiselle, nous nous estimerons bien heureux de vous avoir à la maison, & nous vous y porterons autant de respect que si vous étiez chez vous, ainsi qu'il est juste.

Volontiers, dit alors une de mes tantes, n'est-ce pas ma sœur ? elle sera là chez de fort honnêtes gens, & nous pouvons la leur confier en toute sûreté ; oui, Monsieur Vil-

lot, on vous la laisse avec plaisir, emmenez-la ; j'écrirai dès aujourd'hui à sa mere la bonne volonté que vous avez marquée, afin que vous n'y perdiez pas, & qu'elle se hâte de vous débarrasser de sa fille.

Ah! Madame, lui répondit ce galant homme, ce n'est pas le gain que j'y prétends faire qui me mene, je n'y songe pas. Pour ce qui est de l'embarras, il n'y en aura point, ma femme ne quitte jamais son ménage, & nous avons une chambre fort propre, qui est toujours vuide, excepté quand mon gendre vient au Bourg, mais il couchera ailleurs ; il n'est que mon gendre, & la jeune Demoiselle sera la Maîtresse du Logis, jusqu'à ce que sa mere la reprenne.

Je m'approchai alors de Monsieur Villot, pour lui témoigner combien j'étois sensible à ce qu'il disoit, & de son côté, il me fit une révérence à laquelle on reconnoissoit le Fermier de mon grand-pere.

Allons, voilà qui est décidé, dit alors la cadette, adieu, Monsieur Villot, qu'on aille chercher la cassette de cette petite fille, il se fait tard, nos Equipages sont prêts, il n'y a qu'à partir. Tervire (c'étoit à moi à qui elle s'adressoit) donnez demain de vos nouvelles à votre mere, on vous reverra un de ces jours, entendez-vous? soyez bien raisonnable, ma fille ; nous vous la recommandons, Monsieur Villot.

Là-dessus, elles prirent congé de tout le monde, passèrent dans la cour, se mirent chacune



chacune dans leur Voiture, & partirent sans m'embrasser ; elles venoient de s'épuiser d'amitié pour moi dans les dernières paroles que venoit de me dire la cadette, & que l'aînée étoit censée avoir dites aussi.

Je fus un peu soulagée dès que je ne les vis plus, je respirai, je sentis une affliction de moins ; on chargea un Paysan de mon petit bagage, & nous partîmes à notre tour Monsieur Villot & moi.

Non, Marianne, quelque chose que je vous aye dit jusqu'ici de mes détresses, je ne me souviens point d'avoir rien éprouvé de plus triste que ce qui se passa dans mon cœur en cet instant.

Nous qui sommes bornées en tout, comment le sommes nous si peu quand il s'agit de souffrir ? Cette maison où je croyois ne pouvoir demeurer sans mourir, je ne pus la quitter sans me sentir arracher l'ame, il me sembla que j'y laissois ma vie, j'expirois à chaque pas que je faisois pour m'éloigner d'elle, je ne respirois qu'en soupirant ; j'étois cependant bien jeune, mais quatre jours d'une situation comme étoit la mienne, avancent bien le sentiment, ils valent des années.

Mademoiselle, me disoit le Fermier, qui avoit presque envie de pleurer lui-même, marchons, ne retournez point la tête, & gagnons vite le logis, votre grandemère nous aimoit, c'est comme si c'étoit elle.

Et pendant qu'il me parloit, nous avan-

cions ; je me retournois encore, & à force d'avancer, elle disparut à mes yeux, cette maison que je n'aurois voulu ni habiter, ni perdre de vûe.

Enfin, nous entrâmes dans le Bourg, & me voici chez Monsieur Villot avec sa femme, que je ne connoissois point, & qui me reçut avec l'air & les façons dont j'avois besoin dans l'état où j'étois ; je ne me trouvai point étrangere avec elle, on est tout d'un coup lié avec les gens qui ont le cœur bon, quels qu'ils soient, ce sont comme des amis que vous avez dans tous les états.

Ce fut ainsi que je fus accueillie, & le premier avantage que j'en retirai, fut d'être délivrée de cette crainte stupide, de cet abattement d'esprit où j'avois languï jusques-là ; j'osai du moins alors pleurer & soupirer à mon aise.

Mes tantes avoient réduit ma douleur à se taire, le zèle & les caresses de ces gens-ci la mirent en liberté, cela la rendit plus tendre, par conséquent plus douce, & puis la dissipa insensiblement, à l'attendrissement près qui me resta en songeant à Madame de Tresse, & que j'ai encore quand je parle d'elle.

J'avois écrit à ma mere, & il y avoit toute apparence que Monsieur Villot ne me garderoit que dix ou douze jours, & point du tout, ma mere m'écrivit en quatre lignes de rester chez lui, sous prétexte d'a-  
voir

voir un voyage à faire avec son mari, & de m'emmenner ensuite à Paris avec elle.

Mais ce voyage qu'elle remettoit de mois en mois ne se fit point, & le tout se termina par me marquer bien franchement qu'elle ne sçavoit plus quand elle viendrait, mais qu'elle alloit prendre des arrangemens pour me faire venir à Paris, ce qui n'eut aucun effet non plus, malgré la quantité de Lettres dont je la fatiguai depuis, & auxquelles elle ne répondit point ; de façon que je me laissai moi-même de lui écrire, & que je restai chez ce Fermier aussi abandonnée que si je n'avois point eu de famille, à quelque argent près qu'on envoyoit rarement pour m'habiller, avec une petite pension qu'on payoit pour moi, & dont la médiocrité n'empêchoit pas mes généreux Hôtes de m'aimer de tout leur cœur, & de me respecter en m'aimant.

De mes tantes, je ne vous en parle point, je ne les voyois, tout au plus, que deux fois par an.

J'avois quatre ou cinq Compagnes dans le Bourg & aux environs ; c'étoit des filles de Bourgeois du lieu avec qui je passois une partie de la journée, ou les filles de quelques Gentilshommes voisins, & dont les meres m'emmenoiént quelquefois diner chez elles, quand le Fermier, qui avoit affaire à leurs maris, devoit venir me reprendre.

Les Demoiselles (j'entens les filles nobles) en qualité de mes égales, m'appelloient

Tervire & me tutoyoient, & s'honoroient un peu, ce me semble, de cette familiarité, à cause de Madame la Marquise ma mere.

Les Bourgeoises un peu moins hardies, malgré qu'elles en eussent, ufoient de finesse pour sauver leur petite vanité, & me donnoient un nom qui paroissoit les mettre au pair ; j'étois ma chere amie pour elles ; c'est une remarque que je fais en passant pour vous amuser.

Voilà comment je vécus jusqu'à l'âge de près de dix-sept ans.

Il y avoit alors à un petit demi quart de lieue de notre Bourg, un Château où j'allois assez souvent. Il appartenoit à la veuve d'un Gentilhomme qui étoit mort depuis dix ou douze ans ; elle avoit été autrefois une des Compagnes de ma mere & sa meilleure amie ; je pense aussi qu'elles avoient été mariées à peu près dans le même tems, & qu'elles s'écrivoient quelquefois.

Cette veuve pouvoit avoir alors environ quarante ans, femme bien faite, & de bonne mine, & à qui sa fraîcheur & son embonpoint laissoient encore un assez grand air de beauté ; ce qui, joint à la vie réguliere qu'elle menoit, à des mœurs qui paroissoient austeres, & à ses liaisons avec tous les dévôts du Pays, lui attiroit l'estime & la vénération de tout le monde, d'autant plus qu'une belle femme édifie plus qu'une autre, quand elle est pieuse, parce qu'ordinairement

ment elle a besoin d'un plus grand effort pour l'être.

Il y avoit bien quelques personnes dans nos cantons qui n'étoient pas absolument sûres de cette grande piété qu'on lui croyoit.

Parmi les dévôts qui alloient souvent chez elle, on remarquoit qu'il y avoit toujours eu quelques jeunes gens, soit Séculiers, soit Ecclésiastiques ou Abbés, & toujours bien faits. Elle avoit d'ailleurs de grands yeux assez tendres ; sa façon de se mettre, quoique simple & modeste, avoit un peu trop bonne grace, & les gens dont je viens de parler se défioient de tout cela ; mais à peine osoient-ils montrer leur défiance, dans la crainte de passer pour de mauvais esprits.

Cette veuve avoit écrit à ma mere que je la voyois souvent, & il est vrai que j'aimois sa douceur, & ses manieres affectueuses.

Vous vous ressouvenez que je n'avois pas de bien ; ma mere qui ne sçavoit que faire de moi, & qui auroit souhaité que je ne yinssé jamais à Paris, où je n'aurois pû prendre les airs d'une fille de condition, ni vivre convenablement à sa vanité, & au rang qu'elle y tenoit, lui témoigna combien elle lui seroit obligée, si elle pouvoit adroitement m'inspirer l'envie d'être Religieuse. Là-dessus la veuve entreprend d'y réussir.

La voilà qui donne le mot à toute cette société de gens de bien, afin qu'ils concourent avec elle au succès de son entreprise, elle redouble de caresses & d'amitié pour moi ; & il est vrai qu'une fille de mon âge, & d'une aussi jolie figure qu'on disoit que je l'étois, né lui auroit pas fait peu d'honneur de s'aller jeter dans un Couvent au sortir de ses mains.

Elle me retenoit presque tous les jours à souper, & même à coucher chez elle ; à peine pouvoit-elle se passer de me voir depuis le matin jusqu'au soir. Monsieur & Madame Villot étoient charmés de mon attachement pour elle, ils m'en louoient, ils m'en estimoient encore davantage, & tout le monde pensoit comme eux ; je m'affectoïois moi-même aux éloges que je m'entendois donner ; j'étois flattée de cet applaudissement général, ma dévotion en augmentoit tous les jours, & ma mine en devenoit plus austere.

Cette femme m'associoit à tous ses pieux exercices, m'enfermoit avec elle pour de saintes lectures, m'emmenoit à l'Eglise & à toutes les Prédications qu'elle couroit ; je passois fort bien une heure ou deux assise & toute ramassée dans le fond d'un Confessionnal où je me recueillois comme elle, ou je croyois du moins me recueillir à son exemple, à cause que j'avois l'honneur d'imiter sa posture.

Elle avoit sçu m'intéresser à toutes ces choses

choses par la façon insinuante avec laquelle elle me conduisoit.

Ma prédestinée, me disoit-elle souvent, (car elle & ses amis ne me donnoient point d'autre nom) que la piété d'une fille comme vous est un touchant spectacle ! Je ne sçaurois vous regarder sans louer Dieu, sans me sentir excitée à l'aimer.

Eh ! mais, sans doute, répondoient nos amis, cette piété qui nous charme, & dont nous sommes témoins, est une grace que Dieu nous fait aussi bien qu'à Mademoiselle ; & ce n'est pas pour en rester là que vous êtes si pieuse avec tant de jeunesse & tant d'agrémens, ajoûtoit-on, cela ira encore plus loin, Dieu vous destine à un état plus saint, il vous voudra toute entiere ; on le voit bien, il faut de grands exemples au monde, & vous en ferez un du triomphe de la grace.

A ces discours qui m'animoient, on joignoit des égards presque respectueux, on feignoit des étonnemens, on levoit les yeux au Ciel, d'admiration ; j'étois parmi eux une personne grave & vénérable, ma présence en imposoit ; & à tout âge, sur-tout à celui où j'étois, on aime à se voir de la dignité avec ceux avec qui l'on vit ; c'est de si bonne heure qu'on est sensible au plaisir d'être honoré ; aussi la veuve esperoit-elle bien par-là me mener tout doucement à ses fins.

Sa maison n'étoit pas éloignée d'un Cou-

vent de filles, où nous allions pour le moins une ou deux fois la semaine.

Elle y avoit une parente qui étoit instruite de ses desseins, & qui s'y prêtoit avec toute l'adresse monachale, avec tout le zèle mal entendu dont elle étoit capable. Je dis mal entendu, car il n'y a rien de plus imprudent, & peut-être rien de moins pardonnable que ces petites séductions qu'on employe en pareil cas, pour faire venir à une jeune fille l'envie d'être Religieuse ; ce n'est pas en agir de bonne foi avec elle, & il vaudroit encore mieux lui exagerer les conséquences de l'engagement qu'elle prendra, que de l'empêcher de les voir, ou que de les lui déguiser si bien qu'elle ne les connoît pas.

Quoiqu'il en soit, cette parente de ma veuve n'oublioit rien pour me gagner, & elle y réussissoit ; je l'aimois de tout mon cœur, c'étoit une vraie fête pour moi que d'aller lui rendre visite, & on ne sçauroit croire combien l'amitié d'une Religieuse est attrayante, combien elle engage une fille qui n'a rien vû, & qui n'a nulle expérience ; on aime alors cette Religieuse autrement qu'on n'aimeroit une amie du monde ; c'est une espece de passion que l'attachement innocent qu'on prend pour elle ; & il est sûr que l'habit que nous portons, & qu'on ne voit qu'à nous, que la physionomie reposée qu'il nous donne contribuent à cela, aussi bien que cet air de paix qui semble répandu  
dans



dans nos maisons, & qui les fait imaginer comme un azyle doux & tranquille; enfin, il n'y a pas jusqu'au silence qui regne parmi nous, qui ne fasse une impression agréable sur une ame neuve & un peu vive.

J'entre, dans ce détail à cause de vous à qui il peut servir, Marianne, & afin que vous examiniez en vous-même si l'envie que vous avez d'embrasser notre état ne vient pas en partie de ces petits attraits dont je vous parle & qui ne durent pas long-tems.

Pour moi je les sentoie quand j'allois à ce Couvent, & il falloit voir comme ma Religieuse me serroit les mains dans les siennes, avec quelle sainte tendresse elle me parloit & jettoit les yeux sur moi; après cela, venoient encore deux ou trois de ses Compagnes aussi caressantes qu'elle, & qui m'enchantoient par la douceur des petits noms qu'elles me donnoient, & par leurs graces simples & dévotes; de sorte que je ne les quittois jamais que pénétrée d'attendrissement pour elles & pour leur Maison.

Mon Dieu! que ces bonnes filles sont heureuses! me disoit la veuve, quand nous retournions chez elle; que n'ai je pris cet Etat-là? Nous venons de les laisser dans le sein du repos, & nous allons retrouver le tumulte de la vie du monde.

J'en convenois avec elle, & dans les dispositions où j'étois, il ne me falloit peut-être plus qu'une visite où deux à ce Couvent pour me déterminer à m'y jeter, sans

un coup de hazard qui me changea tout d'un coup là-dessus.

Un jour que ma veuve étoit indisposée, & qu'il y avoit plus d'une semaine que nous n'avions été à ce Couvent, j'eus envie d'y aller passer une heure ou deux, & je priaï la veuve de me donner sa Femme de chambre pour me mener; j'avois un Livre à rendre à ma bonne amie la Religieuse. que je demandai; & que je ne pus voir; un rhumatisme auquel elle étoit sujette la retenoit au lit; ce fut ce qu'elle m'envoya dire par une de ses Compagnes qui venoient ordinairement me trouver au Parloir avec elle.

Celle qui me parla alors étoit une personne de vingt-cinq à vingt-six ans, grande fille d'une figure aimable & intéressante, mais qui m'avoit toujours paru moins gaye, ou si vous voulez plus sérieuse que les autres; elle avoit quelquefois un air de mélancolie sur le visage que l'on croyoit naturelle, & qui ne rebutoit point, qui devenoit même attendrissant par je ne sçai quelle douceur qui s'y méloit. Il me semble que je la vois encore avec ses grands yeux languissans, elle laissoit volontiers parler les autres, quand nous étions toutes ensemble; c'étoit la seule qui ne m'eût point donné de petits noms, & qui se contentoit de m'appeller Mademoiselle, sans que cela m'empêchât de la trouver aussi affable que ses compagnes.

Ce jour-là, elle me parut encore plus mélancolique que de coutume, & comme je

ne la soupçonnois point de tristesse, je m'imaginai qu'elle ne se portoit pas bien.

N'etez-vous pas malade, lui dis-je? je vous trouve un peu pâle? Cela se peut bien, me répondit-elle, j'ai passé une assez mauvaise nuit; mais ce ne fera rien. Souhaitez-vous, ajouta-t-elle, que j'aie avertir nos sœurs que vous êtes ici: Non, lui dis-je, je n'ai qu'une heure à rester avec vous, & je ne demande pas d'autre compagnie que la vôtre; aussi bien aurai-je incessamment le tems de voir nos bonnes amies tout à mon aise, & sans être obligée de les quitter. Comment! Sans les quitter? me dit-elle. Auriez-vous dessein d'être des nôtres?

J'y suis plus d'amoitié résolue, lui répondis-je; & je crois que dès demain je l'écrirai à ma mere; il y a long-tems que votre bonheur me fait envie, & je veux être aussi heureuse que vous.

Je passai alors ma main à travers le parloir pour prendre la sienne qu'elle me tendit, mais sans répondre à ce que je lui disois; je m'apperçus même que ses yeux se mouilloient, & qu'elle baissoit la tête, apparemment pour me le cacher.

J'en demeurai dans un étonnement qui me rendit à mon tour quelque instant muette.

Dites-moi donc, m'écriai-je en la regardant, est-ce que vous pleurez? Est-ce que je me trompe sur votre bonheur?

A ce mot de bonheur, ses larmes redoublèrent, & j'en fus touchée moi-même, sans savoir ce qui l'affligeoit.

Enfin, après plusieurs soupirs qui sortirent comme malgré elle : Hélas ! Mademoiselle, me répondit-elle, gardez-moi le secret sur ce que vous voyez, je vous en conjure ; ne dites mes pleurs à personne, je n'ai pû les retenir, & je vous en confierai la cause ; il ne vous sera peut-être pas inutile de la savoir, elle peut servir à votre instruction.

Elle s'arrêta-là pour essuyer ses larmes. Achevez, lui dis-je, en pleurant moi-même, & ne me cachez rien, ma chere amie, je me sens pénétrée de vos chagrins, & je regarde la confiance que vous me témoignez, comme un bien fait que je n'oublierai jamais.

Vous voulez vous faire Religieuse ? me dit-elle alors, & les caresses de nos Sœurs, l'accueil qu'elles vous font, les discours qu'elles vous tiennent, & autant qu'il me le semble, les insinuations de Madame de St. Hermiere (c'étoit le nom de ma veuve) tout vous y porte, & vous allez vous engager dans notre état sur la foi d'une vocation que vous croyez avoir, & que vous n'aurez peut-être pas sans tout cela ? Prenez y garde ! J'avoue, si vous êtes bien appelée, que vous vivrez tranquille & contente ; mais ne vous en fiez pas aux dispositions ou vous vous trouvez, elles ne sont pas assez sûres.

je

je vous en avertis, peut-être cesseront-elles, avec les circonstances qui vous les inspirent à présent, mais qui ne font que vous les prêter, & je ne saurois vous dire quel malheur c'est pour un fille de votre âge, de s'y être trompée, ni jusqu'où ce malheur là peut devenir terrible pour elle. Vous ne vous figurez ici que des douceurs, & il y en a sans doute; mais ce sont des douceurs particulières à notre état, & il faut être née pour les goûter. Nous avons aussi nos peines que le monde ne connoît point, & il faut être née pour les supporter; il y a telle personne qui dans le monde auroit pû soutenir les plus grands malheurs, & qui ne trouve pas en elle de quoi sous tenir les devoirs d'une Religieuse, tout simples qu'ils vous paroissent: chacun a ses forces; celles dont on a besoin parmi nous ne sont pas données à tout le monde, quoiqu'elles semblent devoir être bien médiocres; & j'en fais l'expérience; c'est à votre âge que je suis entrée ici; on m'y mena d'abord comme on vous y mene; je m'y attachai comme vous à une Religieuse dont je fis mon amie; ou pour mieux dire, caressée par toutes celles qui y étoient, je les aimai toutes; je ne pouvois pas m'en séparer; j'étois une cadette, toute ma Famille aidoit au charme qui m'attiroit chez elles; je n'imaginois rien de si doux que d'être du nombre de ces bonnes filles qui m'aimoient tant pour qui ma tendresse étoit une vertu;

& avec qui Dieu me paroiffoit fi aimable; avec qui j'allois le fervir dans une paix fi délicieufe. Hélas ! Mademoifelle, qu'elle enfance ! je ne me donnois pas à Dieu, ce n'étoit point lui que je cherchois dans cette Maison ; je ne voulois que m'affurer la douceur d'être toujours chérie de ces bonnes filles, & de les chérir moi-même ; c'étoit-là le puérile attrait qui me menoit, je n'avois point d'autre vocation. Perfonne n'eut la charité de m'avertir de la méprife que je pouvois faire, & il n'étoit plus tems de me dédire quand je connus toute la mienne ; j'eûs cependant des ennuis & des dégouts fur la fin de mon Noviciat ; mais c'étoit des tentations, venoit-t-on me dire affectueufement, & en me carreffant encore. A l'âge ou j'étois on n'a pas le courage de réfifter à tout le monde, je crûs ce qu'on me difoit, tant par docilité que par perfuafion ; le jour de la cérémonie de mes vœux arriva, je me laiffai entraîner, je fis ce qu'on me difoit ; j'étois dans une émotion qui avoit arrêté toutes mes penfées ; les autres décidèrent de mon fort, & je ne fus moi-même qu'une fpectatrice ftupide de l'engagement éternel que je pris.

Ses pleurs recommencèrent ici, & elle n'acheva les dernières mots qu'avec une voix étouffée par fes foupirs.

Vous avez vû que fa douleur n'avoit fait d'abord que m'attendrir ; elle m'effraya dans ce moment-ci. Tout ce qui l'avoit conduit

conduit à ce Couvent ressembloit si fort à ce qui me donnoit envie d'y être ; mes motifs venoient si exactement des mêmes causes, & je voyois si bien mon histoire dans la sienne, que je tremblai du péril où j'étois, ou plutôt de celui où j'avois été ; car je crois que dans cet instant je ne me souciai plus de cette Maison, non plus que de celles qui y demeuroient ; je me sentis glacée pour elles, & je ne fis plus de cas de leurs façons.

De sorte qu'après avoir quelques instans rêvé sur ce que je venois d'entendre. Ah ! mon Dieu, Madame, que de réflexions vous me faites faire ! dis-je à cette Religieuse qui pleuroit encore, & que vous m'apprenez de choses que je ne savois pas !

! Hélas ! me répondit-elle, je vous l'ai déjà dit, Mademoiselle, & je vous le répète, ne confiez notre conversation à personne ; je ne suis déjà que trop à plaindre, & je le ferois encore davantage si vous parliez.

Vous n'y songez pas, lui dis-je, moi révéler une confidence à qui je devrai peut-être tout le repos de ma vie, & que malheureusement je ne puis payer par aucun service, malgré le triste état où vous êtes, & qui m'arrache les pleurs que vous me voyez verser, ajoutai-je, avec un attendrissement dont la douceur la gagna au point que le reste de son secret lui échappa.

Hélas ! vous ne voyez rien encore, & vous ne savez pas tout ce que je souffre, s'écria-

s'écria-t-elle en appuyant sa tête sur ma main, que je lui avois passée, & qu'elle arrosa de ses larmes.

Chere amie, lui répondis-je à mon tour, auriez-vous encore d'autres chagrins, soulagez votre cœur en me les disant, donnez-vous du moins cette consolation-là avec une personne qui vous aime, & qui en soupirera avec vous.

Eh bien, me dit-elle, je me fie à vous, j'ai besoin de secours, je vous en demande, & c'est contre moi-même.

Elle tira alors de son sein un Billet sans adresse, mais cacheté, qu'elle me donna d'un main tremblante. Puisque je vous fais pitié, ajouta-t'elle, défaites-moi de cela, je vous en conjure ; ôtez-moi ce malheureux billet qui me tourmente, délivrez-moi du péril où il me jette, & que je ne le voye plus. Depuis deux heures que je l'ai reçu, je ne vis pas,

Mais, lui dis-je, vous ne l'avez point lû, il n'est point ouvert. Non, me répondit-elle, à tout moment j'ai eû envie de le déchirer, à tout moment j'ai été tentée de l'ouvrir, & à la fin je l'ouvrirois, je n'y résisterois pas ; je crois que j'allois le lire, quand par bonheur pour moi vous êtes venue, hé quel bonheur ! Helas ! je suis bien éloigné de sentir que c'en est un ; je ne fai pas même si je le pense ; ce billet que je viens de vous donner, je le regrette, peu s'en faut que je ne vous le redemande, je voudrois



drois le-ravoir, mais ne m'écoutez point, & si vous le lisez, comme vous en êtes la maîtresse, puisque je ne vous cache rien, ne me dites jamais ce qu'il contient, je ne m'en doute que trop, & je ne fais ce que je deviendrois si j'en étois mieux instruite.

Eh ! de qui le tenez-vous ? lui dis-je alors, émûe moi-même du trouble ou je la voyois. De mon ennemi mortel, d'un homme qui est plus fort que moi, plus fort que ma religion, que mes réflexions, me répondit-elle, d'un homme qui m'aime, qui a perdu la raison, qui veut m'ôter la mienne, qui n'y a déjà que trop réussi, à qui il faut que vous parliez, & qui s'appelle.....

Elle me le nomma alors tout de suite dans le désordre des mouvemens qui l'agitoient ; & jugez qu'elle fut ma surprise quand elle prononça le nom d'un homme que je voyois presque tous les jours chez Madame de Saint Hermieres, & qui étoit un jeune Abbé de vingt-sept à vingt-huit ans, qui à la vérité n'avoit encore aucun engagement bien sérieux dans l'état Ecclesiastique, qui jouissoit cependant d'un petit Bénéfice ; qui passoit pour être très-pieux, qui avoit la conduite & l'air d'un homme qui l'est beaucoup, & que je croyois moi-même d'une sagesse de mœurs irréprochable. Aussi en apprenant que c'étoit lui, ne pus-je m'empêcher de faire un cri.

Je sai, ajouta-t-elle, que vous le voyez très-souvent, nous sommes alliés, & il m'a trompé

trompé dans ses visites, peut-être s'y est-il trompé lui-même. Il m'a, dit-il, aimée, sans qu'il l'ait sçu : & je crois que ma foiblesse vient d'avoir sçu qu'il m'aimoit : depuis ce tems là, il me persécute, & je l'ai souffert ; mais montrez-lui sa lettre ; dites-lui que je ne l'ai point lûe ; dites-lui que je ne veux plus le voir, qu'il me laisse en repos, par pitié pour moi, par pitié pour lui ; faites-lui peur de Dieu même qui me défend encore contre lui, qui ne me défendrait pas longtems, & sur qui il auroit le malheur de l'emporter s'il continue de me poursuivre ; dites-lui qu'il doit trembler de l'état où je suis ; je ne répons de rien si je le revois ; je suis capable de le suivre, je suis capable d'abrèger ma vie, je suis capable de tout ; je ne prévois que des horreurs, je n' imagine que des abysses, & il est sûr que nous péririons tous deux.

Elle fondoit en larmes en me tenant ce discours ; elle avoit les yeux égarés ; son visage étoit à peine reconnoissable, il m'épouvanta. Nous gardâmes toutes deux un assez long silence ; je le rompis enfin, je pleurai avec elle.

Tranquillisez-vous, lui dis-je, vous êtes née avec un ame douce & vertueuse, ne craignez rien, Dieu ne vous abandonnera pas ; vous lui appartenez, & il ne veut que vous instruire. Vous comparerez bientôt le bonheur qu'il y a d'être à lui, au misérable plaisir que vous trouvez à aimer un homme

homme foible, corrompu, tôt ou tard ingrat, pour le moins infidèle, & qui ne peut occuper votre cœur qu'en l'égarant, qui ne vous donne le sien que pour vous perdre; vous le savez bien, vous me le dites vous-même, c'est d'après vous que je parle; & tout ceci n'est qu'un trouble passager qui va se dissiper, qu'il falloit que vous connussiez pour en être ensuite plus forte, plus éclairée, & plus contente de votre état.

Je m'arrêtai-là, une cloche sonna qui l'appelloit à l'Eglise. Revenez donc me voir, me dit-elle, d'une voix presque étouffée, & elle me quitta.

Je restai encore quelques momens assise. Tout ce que je venois d'entendre avoit fait une si grande révolution dans mon esprit, & je revenois de si loin, que dans l'étonnement où j'étois de mes nouvelles idées, je ne songeois point à sortir de ce Parloir.

Cependant le jour baissoit, je m'en aperçus à travers ma rêverie, & je rejoignis la Femme de chambre qui m'avoit amenée; & que je trouvai qui venoit me chercher.

Me voilà donc, comme je vous l'ai déjà dit, entièrement guérie de l'envie d'être Religieuse, guérie à un point que je tressaillois en réfléchissant que j'avois pensé l'être, & qu'il s'en étoit peu fallu que je n'en eusse donné ma parole. Heureusement, je n'avois pas été jusques-là, je n'avois encore paru que tentée d'embrasser cet état.

Madame

Madame de Saint Hermieres chez qui je revins pour quelques momens, voulut me retenir à coucher, mais sans compter que je défirois d'être seule pour me livrer toute à mon aise à la nouveauté de mes réflexions ; c'est que je croyois-avoir le visage aussi changé que l'esprit, & que j'appréhendois qu'elle ne s'apperçût à ma physionomie que je n'étois plus la même ; de sorte que j'avois besoin d'un peu de tems pour me rassurer, & pour prendre une mine où l'on ne connût rien ; je veux dire ma mine ordinaire.

Je ne me rendis donc point à ses instances, & m'en retournai chez Monsieur Villot, où j'achevai de me familiariser moi-même avec mon changement, & où je rêvai aux moyens de ne le laisser entrevoir qu'insensiblement aux autres ; car j'aurois été honteuse de les défabuser trop brusquement sur mon compte, je voulois m'épargner leur surprise. Mais apparamment que je m'y pris mal, & je ne m'épargnai rien.

J'oublois une circonstance qu'il est nécessaire que vous sachiez ; c'est qu'en m'en retournant chez mon Fermier avec la Femme de Chambre qui m'avoit accompagnée au Couvent, je rencontrai ce jeune homme ; dont m'avoit entretenu la Religieuse, cet Abbé qui lui faisoit répandre tant de larmes, & dont le billet que j'avois dans ma poche, l'avoit jettée dans un si grand trouble.

J'allois entrer chez Monsieur Villot, & je

Je venois de renvoyer la Femme de Chambre. Ce jeune tartuffe, avec sa mine dévote s'arrêta pour me saluer, & me faire quelque compliment. Nous ne vous aurons donc pas ce soir chez Madame de Sainte Hermieres où je vais souper, Mademoiselle, me dit-il ? Non, Monsieur, lui répondis-je ; mais en revanche, je puis vous donner des nouvelles de Madame de... que je quitte, & qui m'a beaucoup parlé de vous (je nommai la Religieuse) & l'air froid dont je lui dis ce peu de mots, parut lui faire quelque impression, du moins je le crus.

Elle a bien de la bonté, reprit-il, je la vois quelquefois ; comment se porte t-elle ? Quoiqu'il n'y ait que trois heures que vous l'ayiez quittée ; lui repartis-je (& aussi-tôt il rougit) vous ne la reconnoîtriez pas tant elle est abattue ; je l'ai laissée baignée de ses pleurs ; & pénétrée jusqu'au désespoir de l'égarément d'un homme qui lui a écrit il y a six ou sept heures, dont elle déteste les visites passées, dont elle n'en veut recevoir de la vie, qui tenteroit inutilement de la revoir encore, & à qui elle m'a prié de rendre son billet que voici, ajoutai-je en le tirant de ma poche, où il s'étoit ouvert je ne fais comment ; apparemment que la Religieuse en avoit déjà à moitié rompu le cachet, dont la rupture dût lui persuader, sans doute, que je l'avois lû, & qu'ainsi je savois jusqu'où il étoit dégagé de scrupules en fait de religion & de bonnes mœurs ; en fait

fait de probité même ; car je me doutois sur tous les discours de la Religieuse ; qu'il ne s'étoit pas agi de moins que d'un enlèvement, & il n'y avoit gueres qu'un malhonnête homme qui eût pû en avoir fait la proposition.

Il prit le billet d'une main tremblante, & je le quittai sur le champ. Adieu, Monsieur, lui dis-je ; ne craignez rien de ma part, je vous promets un secret inviolable, mais craignez tout de mon amie, bien résolue d'éclater à quelque prix que ce soit, si vous continuez à la poursuivre.

Elle ne m'avoit pas chargée de lui faire cette menace, mais je crus pouvoir l'ajouter de mon chef ; c'étoit encore un secours que je prêtois à cette fille dont le péril me touchoit, & je pris sur moi d'aller jusque-là pour effrayer l'Abbé, & pour lui ôter toute envie de renouer l'intrigue.

J'y réussis en effet ; il ne retourna pas au Couvent, & j'en débarrassai la Religieuse, ou pour mieux dire, j'en débarrassai sa vertu ; car pour elle, il y avoit des momens où elle auroit donné sa vie pour le revoir, à ce qu'elle me disoit dans quelques entretiens que j'eus encore avec elle.

Cependant à force de prières, de combats, & de gemissemens, ses peines s'adoucirent, elle acquit de la tranquillité ; insensiblement elle s'affectionna à ses devoirs, & devint l'exemple de son Couvent par sa piété.

Quant

Quant à l'Abbé, cette aventure ne le rendit pas meilleur, apparemment qu'il ne méritoit pas d'en profiter ; la Religieuse n'étoit qu'une égarée ; l'Abbé étoit un perversi, un faux dévot en un mot, & Dieu qui distingue nos foibleſſes de nos crimes, ne lui fit pas la même grace qu'à elle, comme vous l'allez voir par le récit d'un des plus tristes accidens de ma vie.

Je retournai le lendemain après midi chez Madame de Sainte Hermieres, qui étoit alors enfermée dans son Oratoire, & que deux ou trois de nos amis communs attendoient dans la Salle.

Elle descendit un quart d'heure après ; & d'aussi loin qu'elle me vit ; vous voilà donc, petite, me cria-t-elle, comme en soupirant sur moi ? Hélas ! je songeois tout-à-l'heure à vous, vous m'avez distrait dans ma priere ; voici le tems où je n'aurai plus le plaisir de vous voir parmi nous, mais vous n'en ferez que mieux ; nous allons être séparés d'elle, Messieurs ; c'est dans la Maison de Dieu qu'il faudra desormais chercher notre prédestinée.

D'où vient donc, Madame ? lui dis-je, avec un sourire que j'affectai pour cacher la rougeur dont je ne pus me défendre, en entendant parler de la Maison de Dieu.

Hélas ! Mademoiselle, me répondit-elle, c'est que je viens de recevoir une Lettre de Madame la Marquise (elle parloit de ma mere) à qui j'écrivis ces jours passés, que

dans les dispositions où je vous trouvois elle pouvoit se préparer à vous voir bien-tôt Religieuse, & elle me charge de vous dire qu'elle vous aime trop pour s'y opposer, si vous êtes bien appelée; qu'elle changeroit bien son état contre celui que vous voulez prendre, qu'elle n'estime pas assez le monde pour vous y retenir malgré vous, & qu'elle vous permet d'entrer au Couvent quand il vous plaira; ce sont ces propres termes, & je prévois que vous profiterez peut-être dès ces jours-ci, de la permission qu'on vous donne, ajouta-t-elle, en me présentant la Lettre de ma mere.

Les larmes me vinrent aux yeux pour toute réponse, mais c'étoit des larmes de tristesse & de répugnance; on ne pouvoit pas s'y méprendre à l'air de mon visage.

Qu'est-ce que c'est donc, dit-elle? on croiroit que cette Lettre vous afflige; est-ce que j'ai mal jugé de vous? Tout le monde-ici s'y est-il trompé, & n'êtes-vous plus dans les mêmes sentimens, ma fille?

Que ne m'avez-vous consultée avant que d'écrire à ma mere, lui répartis-je en sanglotant? Vous achevez de me perdre auprès d'elle, Madame, je ne serai point Religieuse; Dieu ne me veut pas dans cet Etat-là.

A ce discours, je vis Madame de Sainte-Hermieres immobile, & presque pâlisante, ses amis se regardoient, & levoient les mains d'étonnement.

Ah! Seigneur! Vous ne serez point Religieuse,



ligieuse, s'écria-t-elle ensuite d'un ton douloureux qui signifioit ; où en suis-je ? Et il est vrai que je lui ôtois l'espérance d'une aventure bien édifiante pour le monde, & par conséquent bien glorieuse pour elle. Après toute la dévotion que je tenois d'elle, & de son exemple, il ne me manquoit plus qu'un Voile pour être son chef-d'œuvre.

Ne vous effrayez point, lui dit alors un de ceux qui étoient présens, en souriant d'un air plein de foi ; je m'y attendois ; ceci n'est qu'un dernier effort de l'Ennemi de Dieu contre elle ; vous l'y verrez peut-être voler dès demain, à cette heureuse & sainte retraite, qui vaut bien la peine d'être achetée par un peu de tentation.

Non, Monsieur, répondis-je, toujours la larme à l'œil, non, ce n'est point une tentation, mon parti est pris là-dessus. En ce cas là, je vous plains de toutes façons, Mademoiselle, me répartit Madame de Sainte Hermieres, avec une froideur qui m'annonçoit l'indifférence du commerce que nous aurions désormais ensemble, & aussi-tôt elle se leva pour passer dans le Jardin ; les autres la suivirent, j'en fis autant ; mais aux manières qu'on eut avec moi dès cet instant, je ne reconnus plus personne de cette Société ; c'étoit comme si j'avois vécu avec d'autres gens ; ce n'étoit plus eux, ce n'étoit plus moi.

De cette dignité où je m'étois vué parmi eux, il n'en fut plus question, de ce

respectueux étonnement pour mes vertus, de ces dévotes exclamations sur les graces dont Dieu favorisoit cette jeune & vénérable Prédestinée, il n'en resta pas vestige, & je ne fus plus qu'une petite personne fort ordinaire qui avoit d'abord promis quelque chose, mais à qui on s'étoit trompé, & qui n'avoit pour tout mérite que l'avantage profane d'être assez jolie, car je n'étois plus si belle depuis que je refusois d'être Religieuse, ce n'étoit plus si grand dommage que je ne le fusse pas, à ne regarder que l'édification que j'aurois donné au monde.

En un mot, je' déchus de toutes façons ; & pour me punir de l'importance dont j'avois joui jusqu'alors ; on porta si loin l'indifférence, & l'inattention pour moi quand j'étois présente, qu'à peine paroïssoit-on sçavoir que j'étois là.

Aussi mes visites au Château devinrent-elles si rares, qu'à la fin je n'en rendois presque plus. Dans l'espace d'un mois, je ne voyois que deux ou trois fois Madame de Sainte Hermieres qui ne s'en plaignoit point, qui ne me souhaitoit ni ne me haïsoit, donc l'accueil n'étoit que tiède ou distrait, & point impoli, & à qui en effet je ne faisois ni plaisir ni peine.

Il y avoit déjà près de cinq mois que cela duroit, quand un matin il vint un Laquais de Madame de Sainte Hermieres me prier de sa part d'aller diner chez elle ; cette invitation à laquelle je me rendis me parut  
nouvelle

nouvelle dans les termes où nous en étions toutes deux, mais ce qui me surprit encore davantage en arrivant, ce fut de voir cette Dame reprendre avec moi cet air affectueux & caressant dont il n'étoit plus question depuis si long-tems.

Je la trouvai avec un Gentilhomme qui ne venoit chez elle que depuis ma disgrâce, & que je ne connoissois moi-même que pour l'avoir rencontré au Château dans mes deux dernières visites ; homme à peu près de quarante ans, infirme, presque toujours malade, souvent mourant, un astmatique qui auroit, disoit-on, fort aimé la dissipation & le plaisir ; mais à qui sa mauvaise santé, & la nécessité de vivre de régime, n'avoient point laissé d'autre chose à faire que d'être dévot, & dont la mine, au moyen de cette dévotion & de ses infirmités, étoit devenue maigre, pâle, sérieuse & austère.

Cet homme, comme je vous le dépeins, languissant, à demi mort, d'ailleurs garçon & fort riche, qui, comme je vous l'ai dit, ne m'avoit vûe que deux fois ; à travers ses langueurs & son intérieur triste & mortifié, avoit pris garde que j'étois jolie & bien faite.

Et comme il sçavoit que je n'avois point de fortune, que ma mere, qui étoit outrée de ce que je n'avois pas pris le voile, ne demanderoit pas mieux que de se défaire de moi ; qu'on lui disoit d'ailleurs que mal-

gré mon inconstance passé dans l'affaire de ma vocation, je ne laissois pas cependant que d'avoir de la sagesse & de la douceur ; il se persuada, puisque je manquois de bien, que ce seroit une bonne œuvre que de m'aimer jusqu'à m'épouser, qu'il y auroit de la piété à se charger de ma jeunesse & de mes agrémens, & à les retirer pour ainsi dire dans le mariage ; ce fut dans ce sens-là qu'il en parla à Madame de Sainte Hermites,

Elle qui étoit bien aise de réparer l'affront que je lui avois fait, en restant dans le monde, qui voyoit que la maison de ce Gentilhomme ne valoit guère moins qu'un Couvent, & qu'en me mariant avec lui, je lui ferois presque autant d'honneur que si elle m'avoit fait Religieuse, l'encouragea à suivre son dessein, résolut aussi tôt avec lui de m'en instruire, & de me donner à dîner chez elle où je le trouvai.

Venez, ma fille, venez que je vous embrasse, me dit-elle, dès qu'elle me vit. Je n'ai jamais cessé de vous aimer, quoique j'aye un peu cessé de vous le dire ; mais laissons-là mon silence, & les raisons qui l'ont causé ; il faut croire que Dieu a tout fait pour le mieux ; ce qui se présente aujourd'hui pour vous me consoler de ce que vous avez perdu, & vous sçavez ce que c'est quand nous aurons diné. Mettons-nous à table.

Pendant qu'elle me parloit, je jettai par hazard

hazard les yeux sur le Gentilhomme en question qui baissa gravement les siens d'un air doux & discret pourtant, de l'air de quelqu'un qui étoit mêlé à ce qu'on avoit à me dire.

Nous dinâmes donc ; ce fut lui qui me servit le plus souvent ; il but à ma santé, tout cela d'une manière qui m'annonçoit des vûes, & qui sentoit la déclaration muette & chrétienne ; on devine mieux ces choses-là qu'on ne les explique ; de sorte que j'eus quelque soupçon de la vérité.

Après le repas, il passa de la table où nous étions dans le Jardin. Mademoiselle, me dit Madame de Sainte Hermieres, vous n'avez point de bien, votre mere ne peut vous en donner, Monsieur le Baron de Sercour en a beaucoup, (c'étoit le nom de notre dévot) c'est un homme plein de piété, qui ne croit pas pouvoir faire un meilleur usage de sa richesse, que de la partager avec une fille de qualité aussi estimable, aussi vertueuse que vous l'êtes, & dont le mérite a besoin de fortune. Il vous offre sa main, ce seroit un mariage terminé en très-peu de jours, & qui vous assureroit un établissement considérable ; il n'est question que d'en écrire à Madame votre mere ; déterminez-vous ; il n'y a pas à hésiter, ce me semble, pour peu que vous réfléchissiez sur la situation où vous êtes, & sur celle où vous pouvez tomber à l'avenir. Je vous parle en amie ; le Baron de Sercour n'est pas d'un

âge rebutant. Il n'a pas beaucoup de fanté; j'en conviens; il est assez incertain qu'il vive long-tems, ajouta-t-elle, en baissant le ton de sa voix; mais enfin, Dieu est le maître, Mademoiselle; si vous veniez à perdre le Baron, du moins vous laisseroit-il de quoi chérir sa mémoire, & l'état de jeune & riche veuve, quoiqu'affligée, est encore moins embarrassant que celui d'une fille de condition qui est fort mal à son aise. Qu'en dites-vous? Acceptez-vous le parti?

Je restai quelques momens sans répondre; ce mari qu'on m'offroit, cette figure de Pénitent, triste & langoureux ne me revenoit guère; c'étoit ainsi que je l'envifageois alors; mais j'avois de la raison.

Née sans bien, presque abandonnée de ma mere comme je l'étois, je n'ignorois pas tout ce que ma condition avoit de fâcheux. J'en avois déjà été effrayée plus d'une fois; c'étoit ici l'instant de penser à moi plus sérieusement que jamais. Et il n'y avoit plus à m'inquiéter de cet avenir dont on me parloit, si j'épousois le Baron qui étoit riche.

Ce mari me répugnoit, il est vrai; mais je m'accoutumerois à lui, on s'accoutume à tout dans l'abondance, il n'y a guère de dégoût dont elle ne console.

Et puis, vous l'avoueraï-je, moins à la honte de mon cœur, qu'à la honte du cœur humain (car chacun a d'abord le sien, & puis un peu de celui de tout le monde)

vous

vous l'avoueraï-je donc ? C'est que parmi mes réflexions, j'entrevis de bien loin celle-ci, qui étoit que ce mari n'avoit point de santé, comme le disoit Madame de Sainte Hermieres, & me laisseroit peut-être veuve de bonne heure. Cette idée-là ne fit qu'une apparition légère dans mon esprit, mais elle en fit une dont je ne voulus point m'appercevoir, & qui cependant contribua sans doute un peu à me déterminer.

Eh bien, Madame, qu'on écrive donc à ma mere, dis-je tristement à Madame de Sainte Hermieres, je ferai ce qu'elle voudra.

Le Baron de Sercour rentra dans la chambre, le cœur me battit en le voyant, je ne l'avois pas encore si bien vû, je tremblai en le regardant, & je le crus déjà mon maître.

Je vous apprens que voici votre femme, Monsieur le Baron, lui dit Madame de Sainte Hermieres, & que je n'ai pas eu de peine à la résoudre.

Là-dessus je le saluai toute palpitante. Elle me fait bien de l'honneur, répondit-il, en me rendant mon salut avec une satisfaction qu'il modera tant qu'il put, de crainte qu'elle ne fût immodeste, mais qui malgré, qu'il en eut, ranima ses yeux ordinairement éteints.

Il me tint ensuite quelques discours dont je ne me ressouviens plus, qui étoient fort mesurés & fort retenus, & cependant plus

amoureux que galans, des discours d'un  
Dévot qui aime.

Enfin, il fut conclu que le Baron écri-  
roit dès ce jour-là à ma mere, que Madame  
de Sainte Hermeries joindroit une Lettre à  
la sienne, & que je mettrois deux mots au  
bas de celle de cette Dame pour marquer que  
j'étois d'accord de tout.

On convint aussi de tenir l'affaire secrète,  
& de ne la déclarer, que le jour du mariage;  
parce que le Baron avoit un neveu qui étoit  
son héritier, & qu'il n'étoit pas nécessaire  
d'instruire d'avance.

Ce neveu, tout absorbé, qu'il étoit disoit-  
on, dans la piété la plus profonde, avoit pu  
cependant compter tout doucement sur la  
succession de son oncle; d'autant plus que  
les contradictions qu'il avoit essuyées de la  
part de son Evêque, & que l'impossibilité  
où il s'étoit vu de s'avancer dans les Ordres,  
l'avoit obligé de quitter le petit collet il  
n'y avoit que deux mois.

Et ce garçon si pieux, que Monsieur le  
Baron ne nommoit pas, cet héritier qu'on  
craignoit de chagriner trop tôt, & que ce pe-  
tit collet qu'on disoit qu'il n'avoit plus m'a-  
voit d'abord fait reconnoître; c'étoit cet Ab-  
bé dont j'avois délivré mon amie la Religieuse.  
Vous observerez que depuis ce qui s'é-  
toit passé entre lui & moi, il étoit venu as-  
sez souvent me voir chez Monsieur Villot,  
tant pour me remercier du silence que j'a-  
vois gardé sur son aventure, que pour me  
conjuger



conjuré d'avoir toujours cette charité-là pour lui (c'étoit ainsi qu'il appelloit ma discrétion) & pour m'assurer qu'il ne songeoit plus à la Religieuse; en quoi il ne me trompoit pas. Il venoit même me trouver quelquefois dans une grand allée qui étoit près de notre maison, où j'avois coutume de me promener en lisant; on nous y avoit vus plusieurs fois ensemble; on sçavoit qu'il venoit de tems en tems au Logis, & cela ne tiroit à aucune conséquence, au contraire, on ne m'en estimoit que davantage, on le croyoit presqu'un Saint.

Il y avoit alors quelque tems que je ne l'avois vu, & il vint le surlendemain du jour où tout ce que je viens de vous dire avoit été arrêté chez Madame de Sainte-Hermiers.

J'étois dans notre Jardin quand il arriva; & sur la connoissance que j'eus du caractère de l'Abbé, & bien que de la corruption de ses mœurs, qui devoit lui faire souhaiter d'être riche, je pensois au chagrin que lui feroit mon mariage avec son oncle, quand on le déclara. Mais il le sçavoit déjà.

Il falloit bien que Madame de Sainte-Hermiers eût été indiscrette, & qu'elle eût confié l'affaire à quelque bonne amie, qui en eût à son tour fait confidence à quelqu'un qui l'eût dit à l'Abbé.

Bon jour, Mademoiselle, me dit-il en m'abordant; j'apprens que vous allez é-

poufer le Baron de Sercour, & je viens d'avance assurer ma tante de mes respects.

Je rougis de ce discours, comme si j'avois eu quelque chose à me reprocher à son égard. Je ne sçais, lui répondis-je, qui vous a si bien instruit, mais on ne vous a pas trompé. Je vous dirai au reste que ce n'a été qu'après m'être promise à Monsieur de Sercour, que j'ai sçû que vous étiez son neveu; & que je ne vous aurois point fait un mystere de notre mariage, s'il ne l'avoit pas exigé lui-même, c'est lui qui a voulu qu'on l'ignorât; & le seul regret que j'aye dans cette affaire, c'est qu'elle vous prive d'une succession que je n'aurois pas songé à vous ôter; mais, mettez-vous à ma place; je n'ai point de bien, vous le sçavez, & si j'avois refusé le Baron, ma mere qui voudroit être débarrassée de moi, ne me l'auroit jamais pardonné.

Puisque j'avois à perdre le bien de mon oncle, me répartit-il, avec un souris assez forcé, j'aime mieux, que vous l'ayez qu'une autre.

Monsieur Villot qui étoit dans le jardin, & qui s'approcha de nous, interrompit notre conversation en salueant l'Abbé qui resta encore un quart d'heure, qui me quitta ensuite avec une tranquillité que je ne crus pas vraie; & qui, ce me semble, lui donnoit en cet instant l'air d'un fourbe; Voilà du moins comment cela me frappa, & vous verrez que j'en jugeois bien.

Il continua de me voir, & même plus fréquemment qu'à l'ordinaire, si fréquemment, que le Baron qui le sçut, m'en demanda la raison. Je n'en sçais aucun, lui dis-je, si ce n'est qu'il est mon voisin, & qu'il faut qu'il passe près du Logis pour aller chez Madame de Sainte-Hermieres, que depuis quelque tems il va voir plus souvent que de coûtume, comme il étoit vrai.

J'oublie de remarquer que ce neveu, après m'avoir fait le compliment que je vous ai dit sur mon mariage dont il ne me parla plus, m'avoit prié de ne dire à personne qu'il en fût informé, & que je lui en avois donné ma parole, de sorte que je n'en avertis ni le Baron, ni Madame de Sainte-Hermieres.

Vous observerez aussi que pendant le tems que j'étois comme brouillée avec cette Dame, il ne m'avoit jamais dans nos conversations, paru faire grand cas de sa piété; non qu'il se fût expliqué là-dessus d'une manière ouverte; je n'avois démêlé ce que je dis-là que par ses mines, par de certains souris, & que par son silence, quand je lui montrois mon estime ou ma vénération pour cette veuve, que je blâmois d'ailleurs du motif de son refroidissement pour moi.

Quoi qu'il en soit, cette Abbé dont la tranquillité m'avoit semblé si fausse, s'en alla chez Madame de Sainte-Hermieres en me quittant, dina chez elle, & dans le cours de sa visite, eut des façons, lui fit des discours

cours qui la surprisent, à ce qu'elle l'ime confia le lendemain.

— Croiriez-vous, Madame, lui avoit-il dit, que ce qui m'a le plus coûté dans l'État Ecclesiastique où vous m'avez vû, ait été de surmonter une violente inclination que j'avois. Je puis l'avouer à présent que mon penchant n'a plus rien de répréhensible, & que la personne pour qui je le sens peut me faire la grace de recevoir mon cœur & ma main.

Et pendant qu'il tenoit ce discours, ajouta-t-elle, ses regards se sont tellement attachés & fixés sur moi, que je n'ai pû m'empêcher de baisser les yeux. Qu'est-ce donc que cela signifie ? Et à quoi songe-t-il ? Quand je serois d'humeur à me remarier, et qu'à Dieu ne plaise, ce ne seroit pas un homme de son âge que je choisirois, & il faut sans doute que j'aye mal entendu.

Je ne sçais plus ce que je lui répondis, mais cet homme trop jeune pour devenir son mari, ne l'étoit point trop pour lui plaire ; ne lui parlez point de ce que je vous rapporte-là, me dit-elle, j'ai peut-être ou tort d'y faire attention ; & elle n'y en fit que trop dans la suite.

Cependant on reçut des nouvelles de ma mere qui envoyoit le consentement le plus complet, joint à la Lettre du monde la plus honnête, avec un autre Lettre pour Madame de Saintes Hermines, dans laquelle il y avoit quelques lignes pour moi. De

Toutte qu'on alloit hâter notre mariage, quand tout fut arrêté par une maladie qui me vint, qui fut aussi longue que dangereuse, & dont je fus plus de deux mois à me rétablir.

L'Abbé, pendant qu'elle dura, parut s'inquiéter extrêmement de mon état, & ne passa pas un jour sans me voir, ou sans venir sçavoir comment j'étois; jusques-là que le Baron à qui son neveu devenu libre, avoit avoué qu'il se marieroit volontiers, s'il trouvoit une personne qui lui convînt, s'imagina qu'il avoit des vûes sur moi, & me demanda ce qui en étoit. Non, lui répartis-je, votre neveu ne m'a jamais rien témoigné de ce que vous me dites-là, il ne s'intéresse à moi que par de simples sentimens d'estime & d'amitié, & c'étoit aussi ma pensée; je n'en sçavois pas davantage.

Enfin, je guéris; & comme je n'allois épouser le Baron que par un pur motif de raison qui me coûtoit, cela me laissoit encore un peu de tristesse qu'on prit pour un reste de foiblesse ou de langueur, & le jour de notre mariage fut fixé; mais ce fut le Baron de Sercour, & non pas Madame de Sainte Hermieres, qui me pressa de hâter ce jour-là.

Ce que je trouvai même d'assez singulier, c'est qu'elle cessa depuis ma convalescence, de m'encourager à me donner à lui, comme elle avoit fait auparavant. Il me paroissoit au contraire qu'elle n'eût pas désapprouvé mes dégoûts.

Vous

Vous êtes rêveuse, je le vois bien, me dit-elle un matin qu'elle étoit venue chez moi, & je vous plains, je vous l'avoue.

La veille du jour de notre mariage, elle souhaita que je vinssé passer toute la journée chez elle, & que j'y couchasse.

Ecoutez, me dit-elle, sur le soir ; il n'y a encore rien de fait, ouvrez-moi votre cœur, vous sentez-vous trop combattue, n'allons pas plus loin ; je me charge de vous excuser auprès de la Marquise, n'en soyez pas en peine, & ne vous sacrifiez point. A l'égard du Baron, son neveu lui parlera. Est-ce que l'Abbé est instruit, lui répartis-je ? Oui, me repondit-elle, il vient de me le dire, il sçait tout, & j'ignore par où ; hélas ! Madame, repris-je, je n'ai suivi que vos conseils, il n'est plus tems de se dédire ; ma mere qui ne m'aime point, ne seroit pas si traitable que vous le croyez, & nous nous sommes trop avancés pour ne pas achever.

N'en parlons donc plus, me dit-elle, d'un air plus chagrin que compatissant. L'Abbé arriva alors ; vous avez, dit-on, compagnie ce soir, Madame, mon oncle sera-t-il des vôtres ? Et n'y a-t-il rien de changé, lui dit-il ? Non, c'est toujours la même chose, répartit-elle ; à propos, Madame de Clarville (c'étoit une de ses amies, & de celles du Baron) doit être de notre souper, elle me l'a promis, j'ai peur qu'elle ne l'oublie, & je suis d'avis de l'en faire ressouvenir par un  
petit

petit Billet; Mademoiselle, ajouta-t-elle, j'ai depuis hier une douleur dans la main, j'aurois de la peine à tenir ma plume; voulez-vous bien écrire pour moi? Volontiers, lui dis-je, vous n'avez qu'à dicter; il ne s'agit que d'un mot, reprit-elle, & le voici:

Vous sçavez que je vous attens ce soir, ne me manquez pas.

Je lui demandai si elle vouloit signer: non, me dit-elle, il n'est pas nécessaire, elle sçaura bien ce que cela signifie.

Aussi-tôt elle prit le papier: sonnez, Monsieur, dit-elle à l'Abbé, il est tems qu'on le porte; mais non, arrêtez, vous ne souperez point avec nous, cela ne se peut pas; je suis même d'avis que vous nous quittiez avant que le Baron arrive, & vous aurez la bonté de rendre, en passant, le billet à Madame de Clarville, vous ne vous detournerez que d'un pas.

Donnez, Madame, répondit-il, votre commission va être faite; il se leva & partit. A peine venoit-il de sortir, que le Baron entre avec un de ses amis. Nous soupâmes fort-tard; Madame de Clarville, que je ne connoissois pas, ne vint point; Madame de Sainte Hermieres ne fit pas même mention d'elle. Après le soupé, nous entendîmes sonner onze heures.

Mademoiselle, me dit, Madame de Sainte Hermieres; il est assez tard pour une convalescente, vous devez demain être à l'Eglise dès cinq heures du matin, allez  
vous

vous reposer ; je n'insistai point, je pris congé de la compagnie, & de Monsieur de Sercour qui me prit la main, & ne fit que l'approcher de la bouche, sans la baiser.

Madame de Sainte Hermines pâlit en m'embrassant : vous avez plus besoin de repos que moi, lui dis-je, & je partis ; une de ses femmes me suivit jusqu'à ma chambre, dont la clef étoit à la porte, elle me deshabilla en partie, je la renvoyai avant que de me mettre au lit, & elle emporta ma clef.

Il faut vous dire que je logeois dans un aîle du Château assez retirée, & qui par un escalier dérobé, rendoit dans le jardin, d'où l'on pouvoit venir à ma chambre.

Je n'avois nulle envie de dormir, & je me mis à rêver dans un fauteuil où je m'oubliai plus d'une heure. Après quoi, plus éveillée encore que je ne l'avois été d'abord, je vis des livres qui étoient sur une tablette, & j'en pris un pour me procurer un peu d'assoupissement par la lecture,

Je lus en effet plus d'une demi heure, & jusqu'au moment où je me sentis assez fatiguée. De sorte que j'avois déjà jetté le livre sur la table, & j'allois achever de me deshabiller pour me mettre au lit, quand j'entendis quelque bruit dans un petit cabinet attenant ma chambre, & dont la porte n'étoit même qu'une peu plus d'à moitié poussée.

Ce bruit continua, j'en fus émue, & dans mon



mon émotion, je criai qui est-là ? N'ayez point de peur, Mademoiselle, me répondit une voix que je crus reconnoître à travers la frayeur qu'elle me fit, & aussi-tôt je vis paroître l'Abbé, qui, d'un air riant, sortit du cabinet.

Je restai quelque tems les yeux ouverts sur lui, toute saisie, & sans pouvoir lui rien dire. Ah ! mon Dieu, que faites-vous-là, Monsieur, lui dis-je ensuite, respirant avec peine, qui vous a mis ici ? Ne craignez rien, me dit-il, en s'affoyant hardiment à côté de moi ; je n'y suis simplement que pour y être.

Eh ! quel est votre dessein ? poursuivis-je, d'un ton de voix plus fort ; sortez tout-à-l'heure, ajouta-je, en me levant pour ouvrir ma porte, mais, comme je vous l'ai dit, la femme de chambre l'avoit fermée : me voilà au desespoir, & je voulus ouvrir une fenêtre pour appeller. Non, non, je vais me retirer dans un moment par l'escalier dérobé, me dit-il, en m'arrêtant par le bras ; croyez-moi, point de bruit, tout est couché, tout dort, & quand vos cris seroient venir du monde ; tout ce qu'on en pourra penser, c'est que j'aurai voulu abuser du rendez vous, & de l'heure où nous sommes ; mais on n'en croira pas moins que je suis ici de votre aveu.

De mon aveu, méchant ! un rendez-vous ? m'écriai-je. Oui, me dit-il, en voici la preuve,

preuve, lisez votre billet, il me montra celui que Madame de Sainte Hermeries m'avoit fait écrire pour elle.

Ah ! l'indigne, l'abominable homme ; ah ! monstre que vous êtes, lui dis-je, en retombant dans mon fauteuil, ah, mon Dieu !

Ma surprise & mes pleurs me couperent alors la parole ; je fondis en larmes, je me débattois comme une égarée dans mon fauteuil.

Il vit mon état sans s'émouvoir & avec la tranquillité d'un scélerat. Je fus tentée de me jeter sur lui, de le déchirer si je l'avois pû ; & puis tout à coup, par un autre mouvement, je tombai à ses genoux ; ah ! Monsieur, lui dis-je, Monsieur, pourquoi me perdez-vous ? que vous ai je fait ; souvenez-vous de l'estime qu'on a pour vous, souvenez-vous du service que je vous ai rendu, je me suis tû, je me tairai toute ma vie.

Il me releva, toujours avec le même sang froid ; quand vous ne vous tairiez pas, vous n'en seriez point crûe ; vous passeriez pour une jalouse, me répondit-il, & vous ne pouvez plus me faire tort. Calmez-vous, tout ceci va finir, & je vous fers ; je ne veux que vous délivrer d'un mariage qui vous repugne à vous-même, & qui alloit me ruiner : voilà tout.

Pendant qu'il me tenoit ce discours, j'entendis

tendis la voix de plusieurs personnes, on ouvrit subitement ma porte, & le premier objet qui me frappa, ce fut Monsieur le Baron de Sercour, accompagné de Madame de Sainte Hermieres, tous deux suivis de cet ami qui avoit soupé avec nous, & qui tenoit une épée nue, & de trois ou quatre Domestiques de la maison qui étoient armés.

Le Baron & son ami avoient couché au Château; Madame de Sainte Hermieres les avoit retenus, sous prétexte qu'ils s'assoient le lendemain plus près de l'Eglise, où l'on devoit se rendre de très-bon matin; & cette Dame avoit ordonné qu'on les éveillât tous deux, leur avoit fait dire qu'on l'avoit réveillée elle-même, pour l'avertir qu'il y avoit du bruit dans ma chambre, qu'on y entendoit différentes voix, qu'à la vérité je ne criois point, mais qu'on présumoit ou qu'on m'en empêchoit, ou que je n'osois crier; qu'il y avoit apparence que c'étoit des Voleurs, & qu'elle conjuroit ces Messieurs de venir à mon secours & au sien, avec ses Gens qui étoient tous levés.

Et voilà pourquoi je les vis tous armés, quand ils ouvrirent ma porte.

L'Abbé qui sçavoit bien ce qui arriveroit, venoit de me remettre dans mon fauteuil, & me tenoit encore une main quand ils parurent.

Je mé retournai avec cet air de désolation

tion que j'avois, & le visage tout baigné de larmes.

A cette apparition, je fis un cris de douleur qu'on dut attribuer à la confusion que j'avois de me voir surprise avec l'Abbé; ajoutez à cela que mes larmes déposoient encore contre moi, car puisque je n'avois appelé personne, d'où pouvoient-elles venir dans les conjonctures où j'étois, que de l'affliction d'une Amante qui va se séparer de ce qu'elle aime?

Je me souviens que l'Abbé se leva lui-même d'un air assez honteux.

Quoi? Vous, Mademoiselle! vous que j'ai crue si vertueuse! Ah! Madame, à qui se fierat-on? dit alors M. de Ser-cour.

Il me fut impossible de répondre, mes sanglots me suffoquoient. Pardonnez-moi le chagrin que je vous donne, Monsieur, lui dit alors l'Abbé; ce n'est que depuis trois ou quatre jours que je sçais l'intérêt que vous prenez à Mademoiselle, & la nécessité où elle est, dit-elle, de vous épouser. Dans le trouble où la jettoit ce mariage, elle a souhaité de me voir encore une fois, & c'est une consolation que je n'ai pu lui refuser. J'ai cédé à ses instances, à ses chagrins, au Billet que voici, ajouta-t-il, en lui faisant lire le peu de mots qu'il contenoit; enfin, Monsieur, elle pleuroit, elle pleure encore, elle est aimable, & je ne suis qu'un homme.

Quoi?

Quoi? Ce Billet: ———! m'écriai-je alors; & je m'arrêtai là, je n'eus pas la force de continuer, je demeurai sans sentiment dans mon fauteuil.

L'Abbé s'éclipsa, il fallut emporter Monsieur de Secour, qui, me dit-on, se trouva mal aussi, & qui ensuite voulut absolument s'en retourner chez lui.

A mon égard, revenue à moi par les soins de la complice de l'Abbé, je parle de Madame de Sainte Hermieres, dont vous avez déjà dû entrevoir la perfidie, & qui se retira, dès que je commençai à ouvrir les yeux, en vain demandai-je à lui parler, elle ne revint point, je ne vis que ses Femmes. La fièvre me reprit, & l'on me transporta dès six heures du matin chez Monsieur Villot, encore plus desespérée que malade.

Vous jugez bien que mon aventure éclata de toutes parts de la manière du monde la plus cruelle pour moi; en un mot, elle me deshonora, c'est tout dire.

Monsieur le Baron, & Madame de Sainte Hermieres l'écrivirent à ma mere, en lui renvoyant son consentement à notre mariage; quand au scélerat d'Abbé, cette Dame quelques jours après, sçut si bien l'exuser auprès, de son oncle, qu'elle le reconcilia avec lui.

Ce dernier qui m'aimoit, me déchira si chrétiennement, & gémit de mon prétendu desordre avec des expressions si intéressantes;

si malignes & si pieuses, qu'on ne fortoit d'auprès de lui que la larme à l'œil sur mon égarement, pendant que flétrie & perdue dans l'esprit de tout le monde, je passai près de trois semaines à luter contre la mort, & sans autre ressource, pour ainsi dire, que la charité de Monsieur & de Madame Villo, qui me secoururent avec tout le soin imaginable, malgré l'abandon où ma mere, dans sa fureur, leur annonça qu'elle alloit me laisser. Ces bonnes gens furent les seuls qui résisterent au torrent de l'opprobre où je tombai ; non qu'ils mé crussent absolument innocente. Mais jamais il n'y eut moyen de leur persuader que je fusse aussi coupable qu'on le supposoit.

Cependant ma fièvre cessa, & ma première attention, dès que je me vis en état de m'expliquer, ce fut de leur raconter tout ce que je sçavois de mon Histoire, & de leur dire les justes soupçons que j'avois que Madame de Sainte Hermieres étoit de moitié avec le neveu qu'ils croyoient un homme de bien, & que je crus devoir démasquer, en leur confiant, sous le sceau du secret, l'avanture de ce misérable avec la Religieuse.

Il ne leur en fallut pas davantage pour achever de les desabuser sur mon compte, & dès cet instant ils ne cessèrent de soutenir par tout avec courage que le Public étoit trompé, qu'on jugeoit mal de moi, qu'on  
le

le verroit peut-être quelque jour (& ils prophétisoient) qu'il étoit faux que l'Abbé fut mon Amant, ni qu'il eût jamais osé me parler d'amour ; qu'à la vérité il étoit question d'un fait incompréhensible, & qui mettoit l'apparence contre moi, mais que je n'y avois point d'autre part que d'en avoir été la victime.

Ils avoient beau dire, on se moquoit d'eux, & je passai trois mois dans le desespoir de cet état-là.

Je voulus d'abord paroître pour me justifier, dès que je pus sortir ; mais on me fuyoit ; il étoit défendu à mes Compagnes de m'approcher, & je pris le parti de ne me plus montrer.

Confinée dans ma chambre, toujours noyée dans les pleurs, méconnoissable à force d'être changée, j'implorois le Ciel, & j'attendois qu'il eût pitié de moi, sans oser l'espérer.

Il m'exauça cependant, & fit la grace à Madame de Sainte Hermieres de la punir pour la sauver.

Elle étoit allée rendre visite à une de ses amies ; il avoit plû beaucoup la veille, les chemins étoient rompus, & son Carosse versa dans un profond & large fossé dont on ne la retira qu'évanouie & à moitié brisée. On la reporta chez elle, la fièvre se joignit à cet accident qui avoit été précédé d'un peu d'indisposition, & elle fut si mal, qu'on crut qu'elle n'en réchapperoit pas.

Un ou deux jours avant qu'on desespérât d'elle, une de ses Femmes qui étoit mariée, prête d'accoucher, qui souffroit beaucoup, & qui se vit en danger de mourir ; dans la peur qu'elle en eut, se crut obligée de révéler une chose qui me concernoit, & qui chargeoit sa conscience.

Elle déclara donc en présence de témoins que la veille de mon mariage avec Monsieur de Sercour, l'Abbé lui avoit fait présent d'une assez jolie Bague, pour l'engager à l'introduire sur le soir dans le cabinet de la chambre où je devois coucher.

Je répondis d'abord que j'y consentois, raconta-t-elle, à condition que Mademoiselle de Tervire en fût d'accord, & que je l'en avertirois ; là-dessus, il me pria instamment de n'en rien faire, & après m'avoir demandé le secret ; n'est-il pas cruel, me dit-il, que mon oncle, tout moribond qu'il est, épouse demain Mademoiselle de Tervire, pour la laisser veuve au bout de six mois, peut-être, & maîtresse d'une succession qui m'appartient comme à son héritier naturel ; mon projet est donc de le détourner de ce mariage qui m'enleve un bien dont je ferai sûrement un meilleur & plus digne usage que cette petite coquette qui le dépenseroit en vanités ; vous y gagnerez vous-même, & voici toujours, avec la Bague, un Billet de mille écus que je vous donne, & qui, en attendant mieux, vous sera payé dès que le Baron aura les yeux fermés. Il n'est question



question que de me cacher ce soir pendant qu'on soupera, dans le cabinet de la chambre où Mademoiselle de Tervire couchera ; & une heure après, c'est-à-dire, entre minuit & une heure, d'aller dire à Madame de Sainte-Hermieres qu'on entend du bruit dans cette chambre, afin qu'elle y vienne avec le Baron, qui me trouvant là avec la jeune personne, ne doutera pas que nous ne nous aimions tous deux, & renoncera à l'épouser. Voilà tout.

La Bague & le Billet me tenterent, je le confesse, ajouta la Femme de chambre ; je me rendis, je l'introduisis dans le cabinet, & non-seulement le mariage en a été rompu, mais ce que je me reproche le plus, & ce qui m'oblige à une réparation éclatante, c'est le tort que j'ai fait par-là à Mademoiselle de Tervire, dont la réputation en a tant souffert, & à qui je vous prie tous de demander pardon pour moi.

Les témoins de cette scene la répandirent par tout, & quand il n'en seroit pas arrivé davantage, c'en étoit assez pour me justifier ; mais il restoit encore une coupable à qui Dieu, dans sa miséricorde, vouloit accorder le repentir de son crime.

Je parle de Madame de Sainte-Hermieres, qui, le lendemain même de ce que je viens de vous dire, & en présence de sa famille, de ces amis & d'un Ecclésiastique qui l'avoit assistée, remit un paquet cacheté & écrit de sa main à Monsieur Villot qu'elle

avoit envoyé chercher, le chargea de l'ouvrir, d'en publier, d'en montrer le contenu avant ou après sa mort, comme il lui plairoit, & finit enfin par lui dire : j'aurois volontiers fait presser Mademoiselle de Tervire de venir ici, mais je ne mérite pas de la voir, c'est bien assez qu'elle ait la charité de prier Dieu pour moi ; adieu, Monsieur, retournez chez vous, & ouvrez ensemble ce paquet qui la consolera. Monsieur Villot sortit en effet, & revint vîte au Logis : où, conformément à la volonté de cette Dame, nous lûmes le papier qui avoit laissé pour le moins autant de curiosité que d'étonnement à ceux qui avoient entendu ce que Madame de Sainte-Hermieres avoit dit en le remettant à Monsieur Villot, & voici à peu près & en peu de mots ce qu'il contenoit.

Prête à paroître devant Dieu, & à lui rendre compte de mes actions, je déclare à Monsieur le Baron de Sercour, qu'il ne doit rien imputer à Mademoiselle de Tervire de l'aventure qui s'est passée chez moi, & qui a rompu son mariage avec elle. C'est moi & une autre personne (qu'elle ne nommoit point) qui avons faussement supposé qu'elle avoit de l'inclination pour le neveu de Monsieur le Baron. Ce rendez-vous que nous avons dit qu'elle lui avoit donné la nuit dans sa chambre, ne fut qu'un complot concerté entre cette autre personne & moi, pour la brouiller avec Monsieur de Sercour.

Je

Je meurs pénétrée de la plus parfaite estime pour la vertu de Mademoiselle de Ter-vire, à qui je n'ai nui que dans la crainte du tort que cette autre personne menaçoit de me faire à moi-même, si j'avois refusé d'être complice.

Il me seroit impossible de vous exprimer tout ce que cet Ecrit me donna de consolation, de calme & de joye, vous en jugerez par l'excès de l'infortune où j'avois languï.

Monsieur Villot alla sur le champ lire & montrer ce papier par tout, & d'abord à Monsieur de Sercour, qui partit aussi tôt pour venir me voir, & me faire ses complimens.

Enfin, tout le monde revint à moi, les visites ne finissoient point, c'étoit à qui me verroit, à qui m'auroit, à qui m'accableroit de caresses de témoignages d'estime & d'amitié ; tous ceux qui avoient connu ma mere lui écrivirent, & l'Abbé devenu à son tour l'exécration du Public aussi-bien que de son oncle, se vit forcé de sortir du Pays, & de fuir à trente lieues de là dans une assez grosse Ville, où deux ans après on apprit que sa mauvaise conduite & ses dettes l'avoient fait mettre en prison, où il finit ses jours.

La Femme de chambre de Madame de Sainte Hermieres ne mourut point, cette Dame elle-même survécut à son Ecrit, qui m'avoit si bien justifié & se retira dans

une petite Terre écartée, où elle vivoit encore quand je sortis du Pays ; le Baron de Sercour que je traitai toujours fort poliment par tout où je le rencontrais, voulut renouer avec moi, & proposa de conclure le mariage, mais je ne pus plus m'y résoudre ; il m'avoit trop peu ménagée.

J'avois alors dix-sept ans & demi, quand une Dame que je n'avois jamais vûe, & qui étoit extrêmement âgée, arriva dans le Pays ; il y avoit au moins cinquante-cinq ans qu'elle l'avoit quitté, & elle y revenoit, disoit-elle, pour y revoir sa famille, & pour y finir ses jours.

Cette Dame étoit une sœur de feu Monsieur de Tervire mon grand-pere, qu'un jeune & riche Négociant avoit épousé dans notre Province, où quelques affaires l'avoient amené. Il y avoit bien trente-cinq ans qu'elle étoit veuve, & il ne lui étoit resté qu'un fils, qui pouvoit bien en avoir quarante. Je ne sçaurois me dispenser d'entrer dans ce détail, puisqu'il doit servir à vous éclaircir ce que vous allez entendre, & que c'est d'ici que les plus importantes aventures de ma vie vont tirer leur origine.

Vous m'avez vûe rejetée de ma mere dans mon enfance, manquant d'asyle, & maltraitée de mes tantes dans mon adolescence, réduite enfin à me réfugier dans la maison d'un Payfan, (car mon Fermier en étoit un) qui me garda cinq années entières, à qui j'aurois été à charge par la médiocrité

crité de ma pension, chez qui même je n'aurois pas eu le plus souvent de quoi me vêtir sans son amitié pour moi, & sans sa reconnoissance pour mon grand-pere.

Me voici à présent parvenue à l'âge de la jeunesse ; voyons les événemens qui m'y attendent.

Cette Dame dont je viens de vous parler ne sçachant plus où se loger en arrivant, ni qui pourroit la recevoir depuis la mort de mon grand-pere, s'étoit arrêtée dans la Ville la plus prochaine, & de-là avoit envoyé au Château de Tervire, tant pour sçavoir par qui il étoit occupé, que pour avoir des nouvelles de la famille.

On y trouva Tervire, ce frere cadet de mon pere, qui depuis deux ou trois jours y étoit arrivé de Bourgogne, où il vivoit avec sa femme, dont je ne vous ai rien dit, & qui y avoit ses biens, & où le peu d'accueil qu'on avoit toujours fait à ce cadet dans nos cantons depuis le defastre de son aîné, l'avoit comme obligé de se retirer.

Je vous ai déjà fait observer que la Dame en question avoit un fils, & il faut que vous sçachiez encore que ce fils à qui, comme à un riche héritier, elle avoit donné toute l'éducation possible, & que dans sa jeunesse elle avoit envoyé à Saint Malo pour y régler quelques restes d'affaire, y étoit devenu amoureux de la fille d'un petit Artisan, fort vertueuse & fort raisonnable, disoit-on, mais qui avoit une sœur qui ne lui

ressembloit pas ; une malheureuse aînée qui n'avoit de commun avec elle que la beauté, & qui pis est, dont la conduite avoit personnellement deshonoré le père & la mère qui la souffroient.

Son autre sœur, malgré cet opprobre de sa famille, n'en étoit pas moins estimée, quoique la plus belle, & ce ne pouvoit être là que l'effet d'une sagesse bien prouvée & bien exempte de reproche.

Quoi qu'il en soit, le fils de Madame Durfan (c'étoit le nom de la Dame dont il s'agit) éperdu d'amour pour cette aimable fille, fit à son retour de Saint Mâlo, tout ce qu'il put auprès de sa mère pour obtenir la permission d'épouser sa Maîtresse.

Madame Durfan que quelques amis avoient informée de tout ce que je viens de vous dire, frémit d'indignation aux instances de son fils, s'emporta contre lui, l'appella le plus lâche de tous les hommes, s'il persistoit dans son dessein, qu'elle traitoit d'horrible & d'infâme.

Son fils, après quelques autres tentatives qui furent encore plus mal reçues, bien convaincu à la fin de l'impossibilité de gagner sa mère, acheva sans bruit de perdre le peu de raison que l'espérance de réussir lui avoit laissée, ferma les yeux sur tout ce qu'il alloit sacrifier à sa passion, & résolut froidement sa ruine.

Il trouva le moyen de voler vingt mil francs à sa mère, partit pour Saint Mâlo, rejoignit

rejoignit sa Maîtresse, qu'il abusa par un consentement qui paroissoit être de sa mere, dont il avoit contrefait l'écriture, eut le tems de l'épouser, avant que Madame Durfan, qui s'apperçut trop tard de son vol, pût y mettre obstacle, & la força ensuite de se sauver avec lui, pour échaper aux poursuites de sa mere, après lui avoir avoué qu'il l'avoit trompée.

Trois ou quatre ans après, il avoit écrit deux ou trois fois de suite à Madame Durfan, qui pour toute réponse au repentir qu'il marquoit avoir de sa faute, lui fit mander à son tour, qu'elle ne vouloit plus entendre parler de lui, & qu'elle n'avoit que sa malédiction à lui donner.

Durfan qui connoissoit sa mere, & qui se jugeoit lui-même indigne de pardon, desespéra de la faire changer de sentiment, & cessa de la fatiguer par ses Lettres.

Son mariage auroit sans doute été déclaré nul s'il avoit voulu ; son âge, l'extrême inégalité des conditions, l'infamie de ces petites gens avec lesquels il s'étoit allié, les crédits & les richesses de sa mere, tout étoit pour lui, tout l'auroit aidé à le tirer d'affaire, s'il avoit seulement commencé par se séparer de cette fille, & quelques personnes à qui il avoit d'abord confié le lieu de sa retraite le lui proposerent deux ou trois mois après son évafion, persuadées qu'il n'y répugneroit pas, d'autant plus qu'il sentoit alors tout le tort qu'il s'étoit

fait ; quelle apparence d'ailleurs qu'après ses extravagances passées qui montroient si peu de cœur, il fût de caractère à s'effrayer d'une mauvaise action de plus ? Celle-ci l'arrêta cependant ; on ne connoît rien aux hommes ; & cet insensé qui s'étoit si peu soucié de ce qu'il se devoit à lui-même, qui n'avoit pas hésité d'être si lâche à ses dépens, refusa tout net de l'être aux dépens de sa femme, pour qui sa passion étoit déjà éteinte.

De sorte que tout le monde l'abandonna, & il y avoit plus de dix-sept ans qu'on ne sçavoit ce qu'il étoit devenu.

Tervire le cadet qui avoit autrefois été instruit d'une partie de ce que je vous dis là par son pere à qui Madame Dursan l'avoit écrit, présuma que son fils étoit mort, puisqu'elle revenoit finir ses jours dans sa patrie, ou du moins se flatta qu'il ne se seroit pas réconcilié avec elle, & qu'en cultivant ses bonnes graces, il pourroit encore être substitué à la place de ce fils, comme il l'avoit été à celle de mon pere.

Plein de cette espérance flatteuse, & déjà tout ému de convoitise, le voilà qui part pour aller trouver sa tante, & qui dans sa petite tête (car il avoit peu d'esprit) projette en chemin les moyens d'envahir la succession ; moyens aussi fots que lui, & qui se terminerent, comme on en a jugé depuis, à prodiguer les respects, les airs d'attachement, les complaisances & toutes sortes de



de finesſes de cette eſpece. Ce fut là tout ce qu'il put imaginer de plus adroit.

Mais malheureusement pour lui, il avoit affaire à une femme de bon ſens, d'un caractère ſimple & tout uni, que ſes façons choquerent, qui comprit tout d'un coup à quoi elles tendoient, & qu'elles degoûterent de lui.

Il lui offrit ſon Château qu'elle refuſa, mais comme il ne l'habitoit point, qu'il avoit fixé ſa demeure ailleurs, & bien loin de là, qu'elle y avoit été élevée, elle s'offrit de l'acheter avec la Terre de Tervire.

Il ne demandoit pas mieux que de s'en défaire, & un autre que lui en auroit généreuſement laiſſé le marché à la diſcrétion d'une tante auſſi riche, auſſi âgée, dont il pouvoit même arriver qu'il héritât, & ç'eut été là ſûrement une marque de zèle & de deſintéreſſement bien entendue ; mais les petites ames ne ſe ſient à rien ; il ne s'étoit préparé qu'à des reſpects ſans conféquence, il étoit d'ailleurs tenté du plaifir préſent de vendre bien cher, & ce neveu, par pure avarice, oublia les intérêts de ſon avarice même.

Il céda ſon Château, après avoir honteuſement chicane ſur le prix avec Madame Durſan, qui l'acheta plus qu'il ne valloit, mais qui en avoit envie, & qui le lui paya ſur le champ.

Tout l'avantage qu'elle eut dans cette occaſion pardeſſus une étrangere, ce fut d'é-

tre rançonnée avec des révérences, avec des tons doux & respectueux, à la faveur desquels il croyoit habilement tenir bon sur le marché, sans quelle y prit garde.

Dès le lendemain, elle alla loger dans le Château, qu'elle le pria sans façon de lui laisser libre le plutôt qu'il pourroit, & dont il sortit huit jours après pour s'en retourner chez lui, fort honteux du peu de succès de ses respects & de ses courbettes, dont il vit bien qu'elle avoit deviné les motifs, & qui n'avoient servi qu'à la faire rire, sans compter encore le chagrin qu'il eut de me laisser dans le Château, où le bon homme Villot, qui connoissoit cette Dame, m'avoit amenée depuis cinq ou six jours, & où je plaisois, où mes façons ingénues réussissoient auprès de Madame Dursan, qui commençoit à m'aimer, qui me caressoit, à qui je m'accoutumois insensiblement, que je trouvois en effet bonne & franche, avec qui j'étois le lendemain plus à mon aise & plus libre que la veille; qui de son côté prenoit plaisir à voir qu'elle me gagnoit le cœur, & qui pour surcroît de bonne fortune pour moi, avoit retrouvé au Château un Portrait qu'on avoit fait d'elle dans sa jeunesse, à qui il est vrai que je ressemblois beaucoup; qu'elle avoit mis dans sa chambre, qu'elle montrait à tout le monde.

Et comme on m'appelloit communément la belle Tervire, il s'ensuivoit de ma ressemblance avec le Portrait de Madame Dursan,

Durfan, qu'on ne pouvoit louer les graces que j'avois, sans louer celles qu'elle avoit eues ; je ne faisois point d'impression qu'elle n'eût faire, elle auroit inspiré tout ce que j'inspirois, ç'eût été la même chose, témoin le Portrait ; & cela la réjouissoit encore toute vieille qu'elle étoit ; l'amour propre tire parti de tout, il prend ce qu'il peut, suivant l'âge & l'état où nous sommes, & vous jugez bien que je n'y perdois pas moi, à lui faire tant d'honneur, & à montrer ainsi ce qu'elle avoit été.

Voilà donc dans quelles circonstances, Tervire repartit pour la Bourgogne.

Monsieur Villot qui croyoit ne m'avoir laissée au Château que pour une semaine ou deux, revint me chercher le lendemain du départ de mon oncle, mais Madame Durfan qui ne m'avoit retenue aussi que pour quelques jours, n'étoit plus d'avis que je la quittasse.

Parles donc, ma petite, me dit elle, en me prenant à part ; t'ennuyes-tu ici ? Non, vraiment, ma tante, repondis-je, mais en revanche, je pourrai bien m'ennuyer ailleurs. Eh bien, restes, reprit-elle, tu feras chez moi encore plus honnêtement que chez Villot, je pense.

C'est ce qui me semble, lui dis-je en riant. J'écrirai donc demain à ta mère que je te garde, ajouta-t-elle ; entre nous, tu n'étois pas là dans une maison convenable à une fille née ce que tu es ; Mademoiselle de  
Tervire

Tervire en pension chez un Fermier ! Voilà qui est joli ! Plus joli que d'être la Pensionnaire d'un pauvre Vigneron, comme j'ai pensé l'être, ma tante, lui repartis-je, toujours en badinant.

Je le sçais bien, ma petite, me repondit-elle, on me conta avant hier toute ton Histoire, & l'obligation que tu as au bon-homme Villot, que j'estime aussi-bien que sa femme ; je suis instruite de tout ce qui te regarde, & je ne dis rien de ta mere ; mais tu as de fort aimables tantes ; quelle parenté ! Elles sont venues me voir, & je leur rendrai leur visite, il faudra bien, tu feras avec moi, c'est un plaisir que je veux me donner.

Mon Fermier entra pendant qu'elle me tenoit ce discours. Venez, Monsieur Villot, lui cria t'elle, je parlois de vous tout-à-l'heure ; vous veniez pour emmener Tervire, mais je la retiens ; vous me la cedez volontiers, n'est ce pas ? Et je manderai à la Marquise qu'elle est chez moi ; combien vous est-il du pour elle, dites ? je vous payerai sur le champ.

Eh mon Dieu ! Madame, cette affaire-là ne presse pas, reprit Monsieur Villot ; pour ce qui est de notre jeune Maîtresse, il est juste que vous l'ayez, puisque vous la voulez, je ne sçaurois dire non, & dans le fond j'en suis bien aise, à cause d'elle qui sera avec sa bonne tante, mais cela n'empêchera pas que je ne m'en retourne triste, & nous  
allons

allons être bien étonnés Madame Villot & moi de ne la plus voir dans la maison, car fauf son respect, nous l'aimions comme notre enfant, & nous l'aimerons toujours de même, ajoûta-t-il, presque la larme à l'œil ; & votre enfant vous le rend bien, lui répondis-je aussi toute attendrie.

Vous ne la perdez pas, vous la revien-  
drez voir quand il vous plaira, dit Madame  
Dursan, que notre attendrissement touchoit  
à son tour.

Nous profiterons de la permission, ré-  
pondit Monsieur Villot, que j'embrassai sans  
façon & de tout mon cœur, & que je char-  
geai de mille amitiés pour sa femme, que  
je promis d'aller voir le lendemain ; après  
quoi il partit.

*Fin de la neuvième Partie.*



# LA VIE DE MARIANNE.

OU LES

AVANTURES DE MADAME  
LA COMTESSE DE \*\*\*.

DIXIÈME PARTIE.

**V**OUS reçûtes hier la neuvième Partie de mon Histoire, & je vous envoie aujourd'hui la dixième; on ne sçauroit guère aller plus vite. Je prévois malgré cela, que vous ne me tiendrez pas grand compte de ma diligence; j'avoue moi-même que je n'ai pas le droit de la vanter. J'ai été jusqu'ici si paresseuse, qu'elle ne signifie pas encore que je me corrige; elle a plus l'air d'un caprice qui me prend, que d'une vertu que j'acquiers, n'est-il pas vrai? Je suis sûre que c'est-là votre pensée. Patience, vous me faites une injustice, Madame, mais vous n'êtes pas encore obligée de le sçavoir, c'est à moi dans la suite à vous l'apprendre, & à mériter que vous m'en

m'en fassiez réparation. Poursuivons, c'est toujours mon amie la Religieuse qui parle ; & qui est revenue sur le soir dans ma chambre où je l'attendois.

Vous vous ressouvenez bien, reprit-elle, que je suis chez Madame Dursan qui me prodiguoit tout ce qui sert à l'entretien d'une fille ; de sorte qu'il ne tint qu'à ma mere de m'aimer beaucoup ; si pour obtenir son amitié, je n'avois qu'à ne lui être point à charge, & qu'à lui laisser tout doucement oublier que j'étois sa fille.

Aussi, l'oublia-t-elle si bien, qu'il y avoit quatre ans qu'il ne nous étoit venu de ses nouvelles, quand je perdis Madame Dursan, avec qui je n'avois vécu que cinq ou six ans, & je les passai d'une maniere si tranquille & si uniforme, que ce n'est pas la peine de m'y arrêter.

Je vous ai déjà dit qu'on m'appelloit la belle Tervire ; car dans chaque petit canton de Province, il y a presque toujours quelque personne de notre sexe qui est la Beauté du Pays, celle pour ainsi dire dont le Pays se fait fort.

Or, c'étoit moi qui avoit cette distinction-là que je n'ai pas portée ailleurs, & qui alors m'attiroit quantité d'Amans Campagnards dont je ne me souciois guère, mais qui servoient à montrer que j'étois la Belle par excellence ; & c'étoit la tout ce qui m'en plaisoit.

Non que j'en devinssé plus glorieuse avec

vec mes Compagnes ; je n'étois pas de cette humeur-là ; elles ont pû souvent n'être pas contentes de ma figure qui triomphoit de le leur, mais jamais elles n'ont eu à se plaindre de moi ni de mes façons, jamais ma vanité ne triomphoit d'elles ; au contraire, j'ignorois autant que je pouvois les préférences qu'on me donnoit ; je les écartois, je ne les voyois point, je passois pour ne les point voir ; je souffrois même pour mes Compagnes, qui les voyoient, quoique je fusse bien aise que les autres les vissent, c'est une puerilité dont je me souviens encore ; mais comme il n'y avoit que moi qui la sçavoit, que mes amies ne me croyoient pas instruites de mes avantages, cela les adoucissoit, c'étoit autant de rabattu sur leur mortification, & nous n'en vivions pas plus mal ensemble.

• Tout le monde m'aimoit au reste ; elle est plus aimable qu'une autre, disoit-on, & il n'y a qu'elle qui ne s'en doute pas ; on ne parloit que de cela à Madame Dursan ; par tout où nous allions on ne l'entretenoit de moi que pour me louer, & on témoignoit que c'étoit de bonne foi, par l'accueil & par les caresses qu'on me faisoit.

Il est vrai que j'étois née douce, & qu'avec le caractère que j'avois, rien ne m'auroit plus inquiétée, que de me sentir mal dans l'esprit de quelqu'un.

Madame Dursan que j'aimois de tout mon cœur, & qui en étoit convaincue ;  
recueilloit



recueilloit de son côté tout le bien qu'on lui disoit de moi ; on concluoit qu'elle avoit raison de m'aimer, & ne le concluoit qu'en m'aimant tous les jours davantage.

Depuis que j'étois avec elle, je ne l'avois jamais vûe qu'en parfaite santé ; mais comme elle étoit d'un âge très-avancé, insensiblement cette santé s'altera. Madame Durfan jusques-là si active, devint infirme & pesante ; elle se plaignit que sa vûe baïsoit, d'autres accidens de la même nature survinrent ; nous ne sortions presque plus du Château ; c'étoit toujours de nouvelles indispositions ; & elle en eut une entr'autres, qui parut lui annoncer une fin si prochaine, qu'elle fit son Testament sans me le dire.

J'étois alors dans ma chambre où il n'y avoit qu'une heure que je m'étois retirée pour me livrer à toute l'inquiétude & à toute l'agitation d'esprit que me causoit son état.

J'avois pris tant d'attachement pour elle ; & je tenois si fort à la tendresse qu'elle avoit pour moi, que la tête me tournoit quand je pensois qu'elle pouvoit mourir.

Aussi depuis quelques jours étois-je moi-même extrêmement changée. De peur de l'effrayer cependant, je paroïssois tranquille, & tâchois de montrer un peu de ma gayeté ordinaire.

Mais en pareil cas, on rit de si mauvaise grace, on imite si mal & si tristement ce qu'on

qu'on ne sent point. Madame Dursan ne s'y trompoit pas, & sourioit tendrement en me regardant comme pour me remercier de mes efforts.

Elle venoit donc d'écrire son Testament, quand je quittai ma chambre pour la rejoindre. J'avois pleuré, & il reste toujours quelque petite impression de cela sur le visage.

D'où viens-tu, ma nièce ? me dit-elle, tu as les yeux bien rouges ! Je ne sçais, lui répondis-je ; c'est peut-être de ce que je me suis assoupie un quart d'heure. Non, tu n'as pas l'air d'avoir dormi, reprit-elle, en secouant la tête, tu as pleuré.

Moi, ma tante, & de quoi voulez-vous que je pleure ? m'écriai-je avec cet air dégagé que j'affectois ; de mon âge & de mes infirmités, me dit-elle en souriant. Comment, de vos infirmités ! Pensez-vous qu'un petit dérangement de santé qui se passera, me fasse peur avec le tempéramment que vous avez ? lui répondis-je d'un ton qui alloit me trahir, si je ne m'étois pas arrêtée.

Je suis mieux aujourd'hui, mais on n'est pas éternelle, mon enfant, & il y a longtemps que je vis, me dit-elle en cachetant un paquet.

A qui écrivez-vous donc, Madame ? lui dis-je, sans répondre à sa réflexion. A personne, reprit-elle ; ce sont des mesures que je viens de prendre pour toi. Je n'ai plus de fils ; depuis près de vingt ans qu'on n'a  
entendu

entendu parler du mien, je le crois mort, & quand il vivroit, ce seroit la même chose pour moi, non que j'aye encore aucun ressentiment contre lui; s'il vit, je prie Dieu de le benir, & de le rendre honnête homme; mais ni l'honneur de la famille, ni la Religion, ni les bonnes mœurs qu'il a violées, ne me permettent pas de lui laisser mon bien.

Je voulus l'interrompre ici pour essayer de l'attendrir sur ce malheureux fils. Mais elle ne m'écouta point.

Tais-toi, me dit-elle, mon parti est pris. Ce n'est pas par humeur que je suis inflexible; il n'est pas question ici de bonté, mais d'une indulgence folle & criminelle qui nuirait à l'ordre & à la justice humaine & divine; l'action de Durval fut affreuse; le misérable ne respecta rien, & tu veux que je donne un exemple d'impunité, qui seroit peut-être funeste à ton fils même, si jamais tu en as un. Si le mien, comme a fait autrefois ton pere, qui fut traité avec trop de rigueur, s'étoit marié, je ne dis pas à une fille de condition, mais du moins de bonne famille, ou simplement de famille honnête, quoique pauvre, en vérité, je me serois rendue, je n'aurois pas regardé au bien, & je ne serois pas aujourd'hui à lui faire grace; mais épouser une fille de la lie du Peuple, & d'une famille connue pour infâme parmi le Peuple; je n'y sçaurois pen-  
ser

ser qu'avec horreur ; revenons a ce que je disois.

Il ne me reste pour tout héritier que ton oncle Tervire qui étoit déjà assez riche, & qui l'est de ton bien ; il a profité durement du malheur de ton pere, m'a-t-on dit, il ne l'a jamais ni consolé, ni secouru. Il se réjouiroit encore du malheur de mon fils & du sujet de mes larmes, ainsi je ne veux point de lui ; il jouit d'ailleurs de l'héritage de tes peres, & n'en prend pas plus d'intérêt à ton sort. Je songe aussi que tu n'as pas grand secours à attendre de ta mere, tu mérites une meilleure situation que celle où tu resterois, & ma succession servira du moins à faire la fortune d'une nièce que j'aime, dont je vois bien que je suis aimée, qui craint de me perdre, qui me regrettera, j'en suis sûre, toute mon héritiere qu'elle sera, & que mon fils qui peut n'être pas mort, ne trouvera pas sans pitié pour lui dans la misere où il est peut-être ; ta reconnaissance est une ressource que je lui laisse. Voilà, ma fille, de quoi il est question dans le papier cacheté que tu vois ; j'ai cru devoir me hâter de l'écrire, & je t'y donne tout ce que je possède.

Je ne lui répondis que par un torrent de larmes. Ce discours qui m'offroit par tout l'image de sa mort, m'attendrit & m'effraya tant, qu'il me fut impossible de prononcer un mot ; il me sembla qu'elle alloit mourir, qu'elle

qu'elle me disoit un éternel adieu, & jamais sa vie ne m'avoit été si chere.

Elle comprit le sujet de mon faisissement & de mes pleures; je m'étois assise, elle se leva pour s'approcher de moi, & me prenant la main; tu m'aimerois encore mieux que ma succession, n'est-il pas vrai, ma fille? Mais ne t'allarmes point, me dit-elle, ce n'est qu'une précaution que j'ai prise. Non, Madame, lui dis-je, en faisant un effort, votre fils n'est pas mort, & vous le reverrez, je l'espere.

En cet instant nous entendîmes quelque bruit dans la Salle. C'étoit deux Dames d'un Château voisin qui venoient voir Madame Dursan, & je me sauvai pour n'être point vûe dans l'état où j'étois.

Il fallut cependant me montrer un quart d'heure après. Elles venoient inviter Madame Dursan à une partie de Peche qui se faisoit le lendemain chez elles; & comme elle s'en excusa sur ses indispositions, elles la prièrent du moins de vouloir bien m'y envoyer, & tout de suite demanderent à me voir.

Madame Dursan qui leur promit que j'y viendrois, me fit avertir, & je fus obligée de paroître.

Ces deux Dames, toutes deux encore jeunes, dont l'une étoit fille, & l'autre mariée, étoient aussi de toutes nos amies, celles avec qui je me plusois le plus, & qui avoient le plus d'amitié pour moi; il y avoit  
dix

dix ou douze jours que nous ne nous étions vûes. Je vous ai dit que mes inquiétudes m'avoient beaucoup changée, & elles me trouverent si abattue, qu'elles crurent que j'avois été malade ; non, leur dis-je ; tout ce que j'ai, c'est que depuis quelque tems je dors assez mal, mais cela reviendra. Là-dessus, Madame Dursan me regarda d'un air attendri, & que j'entendis bien, c'est qu'elle s'attribuoit mon infomnie.

Ces Dames, me dit-elle ensuite, souhaitoient que nous allassions demain à une partie de Pêche qui se fera chez elles, mais je suis trop incommodée pour sortir, & je n'y enverrai que toi, Tervire. Comme il vous plaira, lui répondis-je, bien résolue de prétexter quelque indisposition, plutôt que de la laisser seule toute la journée.

Aussi le lendemain, avant que Madame Dursan fût éveillée, eus-je soin de leur dépêcher un Domestique qui leur dit qu'une migraine violente qui m'étoit venue dès le matin, & qui me retenoit au lit, m'empêchoit de me rendre chez elles.

Madame Dursan, étonnée quelques heures après de voir entrer chez elle une Femme de chambre qu'elle avoit chargée de me suivre, apprit d'elle que je n'étois point partie, & sçut en même tems l'excuse que j'en avois donnée.

Cependant, je me levai pour aller chez elle, & j'étois à moitié de sa chambre, quand je la rencontrai, qui, malgré la peine qu'elle avoit

avoit a marcher depuis quelque tems, & qui foutenue d'un Laquais, venoit voir elle-même en quel état j'étois.

Comment ! te voilà levée ! me dit-elle, en s'arrêtant dès qu'elle me vit, & ta migraine ? Ce n'en étoit pas une, lui dis-je, je me suis trompé, ce n'étoit qu'un grand mal de-tête qui est extrêmement diminué, & je suis bien fâchée de n'être pas arrivée plutôt pour vous le dire.

Va, reprit-elle, tu n'es qu'une friponne, & tu mériterois que je te fisse partir tout-à-l'heure, mais, viens donc, puisque tu as voulu rester. Je vous assure que je serois partie, si je n'avois pas cru être malade, lui répondis-je d'un air ingénu. Et moi, me dit-elle, je t'assure que j'irai par tout où l'on m'invitera, puisque tu n'es pas plus raisonnable. Eh, mais, sans doute, vous irez par tout, repris-je, j'y compte bien vous ne serez pas toujours indisposée, & en tenant de pareils discours, nous arrivâmes dans sa chambre.

Nombre de petites choses pareilles à celles que je vous dis-là, & dans lesquelles elle devoit toujours mon intention, de quelque maniere que je m'y prisse, m'avoient tellement gagné son cœur; qu'elle m'aimoit autant que la plus tendre des meres aime sa fille.

Dans ces entrefaites, la plus ancienne de deux Femmes de chambre qu'elle avoit, vieille fille qui avoit toute sa confiance, &

la servoit depuis vingt-cinq ans, tomba malade d'une fièvre aiguë qui l'emporta en six jours de tems.

Madame Dursan en fut consterneé ; il est vrai qu'à l'âge où elle étoit, il n'y a presque point de perte égale à celle-là.

C'est une amie d'une espece unique que la mort vous enleve en pareil cas, une amie de tous les instans, à qui vous ne vous donnez pas la peine de plaire, qui vous délasse de la fatigue d'avoir plû aux autres, qui n'est pour ainsi dire personne pour vous, quoiqu'il n'y ait personne qui vous soit plus nécessaire, avec qui vous êtes aussi rebutante, aussi petite d'humeur & de caractère que vous avez quelquefois besoin de l'être, avec qui vos infirmités les plus humiliantes ne sont que des maux pour vous, & point une honte ; enfin une amie qui n'en a pas même le nom, & que souvent vous n'apprenez que vous aimiez, que lorsque vous ne l'avez plus ; & que tout vous manque sans elle. Et voilà le cas où se trouvoit Madame Dursan qui avoit près de quatre-vingt ans.

Aussi, comme je vous l'ai dit, en tomba-t-elle dans une mélancolie qui redoubla mes frayeurs.

Il lui falloit cependant une autre Femme de chambre, & on lui en envoya plusieurs dont elle ne s'accommoda point. Je lui en cherchai moi-même & lui en presentai une ou deux qui ne lui conviarent pas non plus.



Ce fut ainsi qu'elle passa près d'un mois, pendant lequel, elle eut lieu dans mille occasions de se convaincre de ma tendresse & de mon zèle.

Dans cette occurrence, un jour qu'elle reposoit, & que je me promenois en lisant aux environs du Château; j'entendis du bruit au bout de la grande allée qui lui servoit d'avenue, desorte que je tournai de ce côté-là, pour sçavoir de quoi il étoit question, & je vis que c'étoit le garde de Madame Dursan avec un de ses gens, qui querelloient un jeune homme, qui sembloient avoir envie de le maltraiter, & tâchoient de lui arracher un fusil qu'il tenoit.

Je me sentis un peu émue du ton brutal & menaçant dont ils lui parloient, aussi bien que de cette violence qu'ils vouloient lui faire, & je m'avançai le plus vite que je pûs, en leur criant de s'arrêter.

Plus j'approchai d'eux, & plus leur action me déplut, c'est que j'en voyois mieux le jeune homme en question, qu'il étoit en effet difficile de regarder indifferemment, & dont l'air, la taille & la physionomie me fraperent, malgré l'habit tour uni, & presque usé dont il étoit vêtu.

Que faites-vous donc là? vous autres, dis-je alors, avec vivacité à ces brutaux, quand je fus près d'eux. Nous arrêtons ce garçon-ci qui chasse sur les Terres de Madame, qui a déjà tué du gibier, & que nous voulons desarmer, me répondit le garde, avec

toute la confiance d'un valet qui est charmé d'avoir droit de faire du mal.

Le jeune homme qui avoit ôté son chapeau d'un air fort respectueux, dès que je m'étois approchée, jettoit de tems en tems sur moi des regards & modestes & supplians, pendant que l'autre parloit.

Laissez, laissez aller Monsieur, dis-je après au garde qui ne l'avoit appelé que ce garçon, & dont je fus bien aise de corriger l'incivilité ; retirez-vous, ajoutai-je ; il est sans doute étranger, & n'a pas sçu les endroits où il pouvoit chasser.

Je ne faisois que traverser pour aller ailleurs, Mademoiselle, me répondit-il alors, en me saluant, & ils ont tort de croire que j'ai tiré sur la Terre de leur Dame, & plus encore de vouloir desarmer un homme qu'ils ne connoissent point, qui, malgré l'état où ils le voyent, n'est pas fait, je vous assure, pour être maltraité par des gens comme eux, & sur lequel ils ne se sont jettés que par surprise.

A ces mots, le garde & son camarade insisterent pour me persuader qu'il ne méritoit point de grace, & continuerent de l'apostropher desagréablement ; mais je leur imposai silence avec indignation.

En arrivant, je ne les avois trouvez que brutaux, & depuis qu'il avoit dit quelques paroles, je les trouvois insolens ; taisez-vous, leur dis-je, vous parlez mal, éloignez-vous, mais ne vous en allez pas.

Et puis m'adressant à lui ; vous-on-ils ôté votre gibier, lui dis-je ; non, Mademoiselle, me répondit-il, & je ne sçaurois trop vous remercier de la protection que vous avez la bonté de m'accorder dans cette occasion-ci. Il est vrai que je chasse, mais pour un motif qui vous paroîtra sans doute bien pardonnable ; c'est pour un Gentilhomme qui a beaucoup de parens dans la Noblesse de ce païs-ci, qui en est absent depuis long-tems, & qui y est arrivé d'avant hier avec ma mere. En un mot, Mademoiselle, c'est pour mon pere ; je l'ai laissé malade, ou du moins très indisposée dans le village prochain chez un païsan qui nous a retirés, & comme vous jugez bien qu'il y vit assez mal, qu'il n'y peut trouver qu'une nourriture moins convenable qu'il ne faudroit, & qu'il n'est guères en état de faire beaucoup de dépense ; je suis parti tantôt pour aller vendre un petit Bijou que j'ai sur moi, dans la Ville qui n'est plus qu'à une demi lieuë d'ici ; & en sortant j'ai pris ce fusil dans l'intention de chasser en chemin, & de rapporter à mon pere quelque chose qu'il pût manger avec moins de dégoût que ce qu'on lui donne.

Vous voyez bien, Marianne, que voilà un discours assez humiliant à tenir : cependant, dans tout ce qu'il me dit là, il n'y eut pas un ton qui n'excitât mes égards autant que ma sensibilité, & qui ne m'aidât à distinguer l'homme d'avec sa mauvaise fortune ;

fortune ; il n'y avoit rien de si opposé que sa figure & son indigence.

Je suis fâchée, lui dis-je, de n'être pas venue assez-tôt, pour vous épargner ce qui vient de se passer, & vous pouvez chasser ici en toute liberté ; j'aurai soin qu'on ne vous en empêche pas, Continuez, Monsieur, la chasse est bonne sur ce terrain-ci, & vous n'irez pas loin, sans trouver ce qu'il faut pour votre malade ; mais peut-on vous demander ce que c'est que ce bijou que vous avez dessein de vendre.

Helas ! Mademoiselle, reprit-il, c'est fort peu de chose, il n'est question que d'un bagatelle de deux cent francs, tout-au-plus, mais qui suffira pour donner à mon pere le tems d'attendre que ses affaires changent : la voici, ajouta-t-il, en me la presentant.

Si vous voulez revenir demain matin, lui dis-je, après l'avoir prise & regardée, peut-être vous en aurai-je défait ; je la proposerai du moins à la Dame du Château qui est ma tante ; elle est généreuse, je lui dirai ce qui vous engage à la vendre, elle en fera sans doute touchée, & j'espère qu'elle vous épargnera la peine d'aller la porter à la Ville, où je prévois que peu de gens en auront envie.

C'étoit en lui remettant la bague que je lui parlois ainsi ; mais il me pria de la garder.

Il n'est pas nécessaire que je la reprenne, Mademoiselle, puisque vous voulez bien  
tenter

tenter ce que vous dites, & que je reviendrai demain, me repondit-il ; il est juste d'ailleurs, que la Dame dont vous parlez, ait le tems de l'examiner ; ainsi, Mademoiselle, permettez que je vous la laisse.

La subite franchise de ce procédé, me surprit un peu, me plut, & me fit rougir, je ne sçais pourquoi. Cependant je refusai d'abord de me charger de cette bague, & le pressai de la reprendre. Non, Mademoiselle, me dit-il encore, en me saluant pour me quitter ; il vaut mieux que vous l'ayiez dès aujourd'hui, afin que vous puissiez la montrer ; & là-dessus il partit, pour abréger la contestation.

Je m'arrêtai à le regarder pendant qu'il s'éloignoit, & je le regardois en le plaignant, en lui voulant du bien, en aimant à le voir, en ne me croyant que généreuse.

Le Garde & son Camarade étoient restés dans l'allée à trente ou quarante pas de nous, comme je leur avois ordonné, & je les rejoignis.

Si vous retrouviez aujourd'hui ou demain, ce jeune homme chassant encore ici, leur dis-je, je vous défens, de la part de Madame Durfan, de l'inquiéter davantage, je vais avoir soin qu'elle vous le défende elle-même. Et puis je rentrai dans le Château, l'esprit toujours plein de ce jeune homme & de sa décence, de ses airs respectueux & de ses graces ; cette bague même qu'il m'avoit laissée, avoit part à mon attention,

elle m'occupoit & n'étoit pas pour moi une chose indifférente.

J'allai, chez Madame Dursan qui étoit reveillée, & à qui je contai ma petite aventure, avec l'ordre que j'avois donné de sa part au garde.

Elle ne manqua pas d'approuver tout ce que j'avois fait. Un jeune Chasseur de si bonne mine, (car je n'obmis rien de ce qui pouvoit le rendre intéressant,) un jeune homme si poli, si doux, si bien élevé, qui chassoit avec un zèle si édifiant pour un pere malade, ne pouvoit que trouver grace auprès de Madame Dursan, qui avoit le cœur bon, & qui ne voyoit dans mon récit que sa justification ou son éloge.

Oui, ma fille, tu as raison, me dit-elle, j'aurois pensé comme toi, si j'avois été à ta place, & ton action est-très-louable ; (pas si louable qu'elle se l'imaginoit, ni que je le croyois moi-même, ce n'étoit pas là le mot, qu'il eût fallu dire.)

Quoi qu'il en soit, dans l'attendrissement où je la vis, j'augurai bien du succès de ma négociation au sujet de la bague dont je lui parlai, & que je lui montrai tout de suite, persuadée que je n'avois qu'à lui en dire le prix pour en avoir l'argent.

Mais je me trompois, les mouvemens de ma tante & les miens n'étoient pas tout-à-fait les mêmes ; Madame Dursan n'étoit que bonne & charitable ; cela laisse de sens  
froid,

froid, & n'engage pas à acheter une bague dont on n'a que faire.

Tu n'y songes pas, me dit-elle, pourquoi t'es-tu chargée de ce Bijou? à quoi veux-tu que je l'emploie; je ne pourrois le prendre que pour toi, & je t'en ai donné de plus beaux (comme il étoit vrai) non, ma fille, reprends-le, ajouta-t-elle tout de suite, en me le rendant d'un air triste, ôte-le de ma vue; il me rappelle une petite bague que j'ai eue autrefois, qui étoit ce me semble pareille à celle-ci, & que j'avois donnée à mon fils sur la fin de ces études.

A ce discours, je remis promptement la bague dans le papier d'où je l'avois tirée, & l'assurai bien qu'elle ne la verroit plus.

Attens, reprit-elle, j'aime mieux que tu proposes demain à ton jeune homme, de lui prêter quelque argent, qu'il te rendra, lui diras-tu, quand il aura vendu son Bijou; voilà dix écus pour lui, qu'on te les rende ou non, je ne m'en soucie guères, & je les donne, quoiqu'il ne faille pas le lui dire.

Je m'en garderai bien, lui repartis-je, en prenant cette somme qui étoit bien au-dessous de la générosité que je me sentoiss, mais, qui avec quelque argent que je résolus d'y joindre, deviendroit un peu plus digne du service que j'avois envie de rendre; car de l'argent, j'en avois. Madame Durfan, qui dans les occasions, vouloit que je jouasse, ne m'en laissoit point manquer.

Tout mon embarràs fut de sçavoir comment

ment je ferois le lendemain pour offrir cette somme au jeune homme en question, sans qu'il en rougît, à cause de l'indigence des siens, ni qu'il pût entrevoir qu'on donnoit cet argent plus qu'on ne le prêtoit.

J'y rêvai donc avec attention, j'y rêvai le soir, j'y rêvai étant couchée, j'arrangeai ce que je lui dirois, & j'attendis le lendemain sans impatience, mais aussi sans cesser un instant de songer à ce lendemain.

Il arriva donc, & ma première idée en me réveillant, fut de penser qu'il étoit arrivé.

J'étois avec Madame Dursan sur la terrasse du Jardin, & nous nous y entretenions toutes deux assises après le diné, quand on vint me dire qu'un jeune étranger qui étoit dans la Salle, demandoit à me parler. C'est apparemment ton Chasseur d'hier, me dit Madame Dursan, va lui rendre sa bague & tâche de l'amuser un instant ; je vais retourner dans chambre, & je serois bien aise de le voir en traversant la Salle.

Je me levai donc avec une émotion secrète que je n'attribuai qu'à la fâcheuse nécessité de lui remettre le diamant, & qu'à l'embarras du compliment que j'allois lui faire pour cette somme que je tenois toute prête, & que j'avois augmentée de moitié.

Je l'abordai d'abord avec cet air qu'on a, quand on vient dire aux gens qu'on n'a pas réussi pour eux ; il se méprit à mon air, & crut qu'il signifioit que sa visite m'étoit,



en ce moment-là, importune ; c'est du moins, ce que je compris à sa réponse.

Je suis honteux de la peine que je vous donne, Mademoiselle, & je crains bien de n'avoir pas pris une heure convenable, me dit-elle, en me saluant avec toutes les graces qu'il avoit, ou que je lui croyois.

Non, Monsieur, lui répartis-je, vous venez à propos, & je vous attendois ; mais ce qui me mortifie, c'est que j'ai encore votre bague, & que je n'ai pû engager ma tante à la prendre, comme je vous l'avois fait esperer ; elle a beaucoup de ses sortes de Bijoux, & ne sçauroit, dit-elle, à quoi mettre le vôtre. Elle seroit cependant charmée d'obliger d'honnêtes gens ; & quoi qu'elle ne vous connoisse pas, sur ce que je lui ai dit que les personnes à qui vous appartenez, étoient restées dans le village prochain, qu'elles venoient dans ce pais-ci pour une affaire de conséquence, & que vous ne vendiez ce petit Bijou que pour en tirer un argent dont vos parens avoient actuellement besoin ; enfin, Monsieur, sur la maniere dont je lui ai parlé de vous, & de l'attention que vous meritez, elle a crû qu'elle ne risqueroit rien à vous faire un plaisir qu'elle seroit bien aise qu'on lui fit en pareil cas ; c'est de vous prêter cette somme en attendant que les vôtres aient reçu de l'argent, ou que vous ayez vendu le Diamant dont la vente servira à vous ac-

quitter, & j'ai sur moi vingt écus que vous nous devrez & que voilà, ajoutai je.

Quoi! Mademoiselle, me répondit-il, en fouriant doucement, & d'un air reconnoissant; vous me remettez la bague, nous vous sommes inconnus, vous ne me demandez ni nom, ni billet, & vous ne m'en offrez pas moins cet argent; vous avez raison, Monsieur, lui dis-je, on pourroit d'abord regarder cela comme imprudent, je l'avoue; mais vous êtes assurément un jeune homme plein d'honneur, on voit bien que vous venez de bon lieu, & je suis persuadée que je ne hasarde rien. A quoi d'ailleurs nous serviroient votre billet & votre nom, si vous n'étiez pas ce que je pense; quant au Diamant, je ne vous le rends, qu'afin que vous le vendiez, Monsieur: C'est avec lui que vous me payerez; cependant, ne vous pressez point, il vaut, dit-on, plus de deux cens francs, prenez tout le tems qu'il faudra pour vous en défaire sans y perdre, & je le lui presentois en lui parlant ainsi.

Je ne sçais, Mademoiselle, me repondit-il en le recevant, de quoi nous devons vous être plus obligés, ou du service que vous voulez nous rendre, ou du soin que vous prenez pour nous le déguiser, car on ne prête point à des inconnus, c'est vous en dire assez; & mon pere & ma mere seront aussi pénétrés que moi de vos bontés; mais je venois ici pour vous dire, Mademoiselle,  
que

que nous ne sommes plus dans l'embarras, & que depuis hier, nous avons trouvé une amie qui nous a prêté tout ce qui nous falloit.

Madame Dursan qui entra alors dans la Salle, m'empêcha de lui répondre. Il se douta bien que c'étoit ma tante, & lui fit une profonde révérence.

Elle fixa les yeux sur lui en le saluant à son tour, avec une honnêteté plus marquée que je ne l'aurois espéré, & qu'elle crut apparemment devoir à sa figure qui étoit fort noble.

Elle fit plus, elle s'arrêta pour me dire ; n'est-ce pas, Monsieur, qui vous avoit confié la bague que vous m'avez montrée, ma nièce ? Oui, Madame, mais il n'est plus question de cela, lui répondis-je, & Monsieur ne la vendra point ; tant mieux, reprit-elle, il auroit eu de la peine à s'en défaire ici ; mais quoique je ne m'en sois pas accommodée, ajouta-t-elle, en s'adressant à lui, pourrois-je vous être bonne à quelque chose, Monsieur ? vos parens, à ce que m'a dit ma nièce, sont nouvellement arrivés en ce pais-ci, ils y ont des affaires, & s'il y avoit occasion de les y servir, j'en serois charmée.

J'aurois volontiers embrassé ma tante, tant je lui sçavois gré de ce qu'elle venoit de dire ; le jeune homme rougit pourtant, & j'y pris garde, il me parut embarrassé. Je n'en fus point surprise ; il se douta bien  
que

que ma tante, à cause de sa mauvaise fortune, avoit été curieuse de voir comment il étoit fait, & on n'aime point à être examiné dans ce sens-là, on est même honteux de faire pitié.

Sa réponse n'en fut cependant ni moins polie, ni moins respectueuse. J'instruirai mon pere & ma mere de l'intérêt que vous daignez prendre à leurs affaires, répartit-il, & je vous supplie pour eux, Madame, de leur conserver des intentions si favorables.

A peine eut-il prononcé ce peu de mots, que Madame Dursan resta comme étonnée. Elle garda même un instant de silence.

Votre pere est-il encore malade, lui dit-elle après? Un peu moins depuis hier au soir, Madame, répondit-il. Eh! de quelle nature sont ses affaires, ajouta-t-elle encore?

Il est question, dit-il, avec timidité, d'un accommodement de famille, dont il vous instruira lui-même, quand il aura l'honneur de vous voir; mais de certaines raisons ne lui permettent pas de se montrer si-tôt. Il est donc connu ici, lui dit-elle? Non, Madame, mais il y a quelques parens, reprit-il.

Quoi qu'il en soit, répondit-elle, en prenant mon bras pour l'aider à marcher, j'ai des amis dans le pays, & je vous répète qu'il ne tiendra pas à moi que je ne lui sois utile.

Elle partit là-dessus, & m'obligea de la suivre contre mon attente, car il me sembloit

bloit que j'avois encore quelque chose à dire à ce jeune homme, qui de son côté paroiffoit ne m'avoir pas tout dit non plus, & ne croyoit pas que je me retirerois si promptement. Je vis dans ses yeux qu'il me regrettoit, & je tâchai qu'il vît dans les miens que je voulois bien qu'il revint, s'il le falloit.

Je suis de ton avis, me dit Madame Durfan, quand nous fûmes seules ; ce garçon-là est de très-bonne mine, & ceux à qui il appartient sont sûrement des gens de quelque chose ; sçais-tu bien qu'il a un son de voix qui m'a émûe ? En vérité, j'ai cru entendre parler mon fils, Que te disoit-il quand je suis arrivée ? Qu'un amie que son pere avoit trouvé, repris-je, l'avoit tiré du besoin d'argent où il étoit, & qu'il vous rendoit mille graces de la somme que vous offriez de prêter.

A te dire le vrai, me répondit-elle, ce jeune homme parle d'un accommodement de famille, & je crains fort que le pere ne se soit autrefois battu ; il y a toute apparence que c'est pour cela qu'il se cache, & tantpis, il lui sera difficile de sortir d'une pareille affaire.

On vint alors nous interrompre, je laissai Madame Durfan, & j'allai dans ma chambre pour y être seule. J'y rêvai assez longtemps sans m'en appercevoir, j'avois voulu remettre à ma tante les dix Ecus qu'elle m'avoit donnée pour le jeune homme, mais elle

elle me les avoit laissées: Et il reviendra, disois-je, il reviendra; je suis d'avis de garder toujours cette somme, il ne sera peut-être pas fâché de la retrouver; & je m'applaudissois innocemment de penser ainsi. J'aimois à me sentir un si bon cœur.

Le lendemain, je crus que la journée ne se passeroit pas sans que je revisse le jeune homme; c'étoit-là mon idée. Et l'après-dinée, je m'attendois à tout moment qu'on alloit m'avertir qu'il me demandoit. Cependant la nuit arriva sans qu'il eût paru, & mon bon cœur, par un dépit imperceptible, & que j'ignorois moi-même, en devint plus tiède.

Le jour d'après, point de visite non plus. Malgré ma tiédeur, j'avois porté jusques-là l'argent que je lui destinois; mais alors, allons, me dis je, il n'y a qu'à le remettre dans ma cassette, & c'étoit toujours mon bon cœur qui se vangeoit sans que je le sçusse.

Enfin, le surlendemain, une des meilleures amies de Madame Dursan, femme à peu près de son âge, qui l'étoit venue voir sur les quatre heures, & que je reconduisois par galanterie jusqu'à son carosse qu'elle avoit fait arrêter dans la grande allée, me dit au sortir du Château; promenons-nous un instant de ce côté, & elle tournoit vers un petit Bois qui étoit à droite & à gauche de la maison, & qu'on avoit percé pour faire l'Avenue. Il y a quelqu'un qui nous  
y at-

Y attend, ajoûta-t-elle, qui n'a pas osé me suivre chez vous, & que je suis bien aise de vous montrer.

Je me mis à rire. Au moins puis-je me fier à vous, Madame, & n'a-t-on pas dessein de m'en-lever, lui répondis-je.

Non, reprit-elle du même ton, & je ne vous mènerai pas bien loin.

En effet, à peine étions nous entrées dans cette partie du bois, que je vis à dix pas de nous trois personnes qui nous aborderent avec de grandes réverences; & des ces trois personnes, j'en reconnus une qui étoit mon jeune homme; l'autre étoit une femme très-bien faite, d'environ trente-huit à quarante ans, qui devoit avoir été de la plus grande beauté, & a qui il en restoit beaucoup, mais qui étoit pâle, & dont l'abattement paroissoit venir d'une tristesse ancienne & habituelle, au surplus mise comme une femme qui n'auroit pû conserver qu'une vieille robe pour se parer.

L'autre étoit un homme de quarante-trois ou quarante-quatre ans, qui avoit l'air infirme, assez mal arrangé d'ailleurs, & à qui on ne voyoit plus, pour tout reste de dignité, que son épée.

Ce fut lui qui le premier s'avança vers moi, en me saluant, je lui rendis son salut, sans sçavoir à quoi cela aboutissoit.

Monsieur, dis-je au jeune homme qui étoit à côté de lui. Dites moi, je vous prie, de quoi il est question. De mon pere & de

ma mere que vous voyez, Mademoiselle, me répondit-il ; ou pour vous mettre encore mieux au fait, de Monsieur & de Madame Durfan ; voilà ce que c'est, ma fille, me dit alors la Dame avec qui j'étois venue ; voilà votre cousin, le fils de cette tante qui vous a donné tout son bien, à ce qu'elle m'a confié elle-même, & je vous en demande pardon, car avec la belle ame que je vous connois, je sçavois bien qu'en vous amenant ici, je vous faisois le plus mauvais tour du monde.

A peine achevoit-elle ces mots, que la femme tomba à mes pieds, & c'est à moi, qui ai causé les malheurs de mon mari, à me jeter à vos genoux, & à vous conjurer d'avoir pitié de lui & de son fils, me dit-elle, en me tenant une main qu'elle arrosoit de ses larmes.

Pendant qu'elle parloit, le pere & le fils, tous deux les yeux en pleurs, & dans la posture du monde la plus suppliante, attendoient ma réponse.

Que faites-vous donc la, Madame ? m'écriai-je, en l'embrassant, & pénétrée jusqu'au fond de l'ame, de voir autour de moi, cette famille infortunée qui me rendoit l'arbitre de son sort ; & ne me sollicitoit qu'en tremblant, d'avoir pitié de sa misere.

Que faites-vous donc, Madame ? levez-vous, lui criois-je, vous n'avez point de meilleure ami que moi, est-il nécessaire de vous abaisser ainsi devant moi pour me  
toucher ?



toucher? Pensez-vous que je tienné à votre bien? Est-il à moi dès que vous vivez? Je n'en ai reçû la donation qu'avec peine, & j'y renonce avec mille fois plus de plaisir qu'il ne m'en auroit jamais fait.

Je tendois en même tems une main au pere qui se jetta dessus aussi-bien que son fils, dont l'action plus tendre & plus timide, me fit rougir, toute distraite que j'étois par un spectacle aussi attendrissant.

A la fin, la mere qui étoit jusques-là restée dans mes bras, se releva tout-a-fait, & me laissa libre. J'embrassai alors Monsieur Dursan qui ne put prononcer que des mots sans aucune suite, qui commençoit mille remerciemens, & n'en achevoit pas un seul.

Je jettai les yeux sur le fils, après avoir quité le pere. Ce fils étoit mon parent, & dans de pareilles circonstances, rien ne devoit m'empêcher de lui donner les mêmes témoignages d'amitié qu'à Monsieur Dursan; & cependant, je n'osois pas; ce parent-là étoit différent, je ne trouvois pas que mon attendrissement pour lui fut si honnête, il se passoit entre lui & moi je ne sçai quoi de trop doux, qui m'avertissoit d'être moins libre, & qui lui en imosoit à lui-même.

Mais aussi pourquoi l'aurois-je traité avec plus de reserve que les autres? qu'en auroit-on pensé? Je me déterminai donc, & je  
l'embrassai

l'embrassai avec une émotion qui se joignit à la sienne.

Voyons d'abord ce que vous souhaitez que je fasse, dis-je alors à Monsieur & à Madame Durfan ; ma tante a beaucoup de tendresse pour moi, & vous devez compter sur tout le crédit que cela peut me donner sur elle ; encore une fois, le testament qu'elle a fait pour moi, & rien, c'est la même chose, & je le lui déclarerai quand il vous plaira ; mais il faut prendre des mesures avant que de vous présenter à elle, ajoutai-je, en adressant la parole à Durfan le pere.

Trouvez-vous à propos que je la prévienne, me dit la Dame qui m'avoit amenée, & que je lui avoue que son fils est ici ?

Non, repris-je, d'un air pensif ; je connois son inflexibilité à l'égard de Monsieur, & ce ne seroit pas là le moyen de réussir.

Helas ! Mademoiselle, reprit Durfan le pere, c'est, comme vous voyez, à une mourant qu'elle pardonneroit ; il y a long-tems que je n'ai plus de santé ; ce n'est pas pour moi que je lui demande grace, c'est pour ma femme & pour mon fils que je laisserois dans la dernière indigence.

Que parlez-vous, d'indigence ! ôtez-vous donc cela de l'esprit, lui répondis-je ; vous ne rendez point justice à mon caractère ; je vous ai déjà dit, & je le répète, que je ne veux rien de ce qui est à vous, que j'en ferai

rai ma déclaration, & que dès cet instant-ci, votre sort cesse de dépendre du succès de la réconciliation que nous allons tenter auprès de ma tante, à moins que sur mon refus d'hériter d'elle, elle ne fasse un nouveau testament en faveur d'un autre; ce qui ne me paroît pas croyable: quoiqu'il en soit, il me vient une idée.

Votre mere a besoin d'une femme de chambre, elle ne sçauroit s'en passer, elle en a perdu une que vous avez connue sans doute, c'étoit la le Fèvre; mettons à profit cette conjoncture, & tâchons de placer auprès d'elle, Madame Durfan que voila; ce sera vous, dis-je à l'autre Dame, qui la presenterez, & qui lui répondrez d'elle & de son attachement, qui lui en direz hardiment tout ce qu'en pareil cas, on peut dire de plus avantageux; Madame est aimable, la douceur & les graces de sa phisionomie vous rendront bien croyable, & la conduite de Madame achevera de justifier votre éloge; voilà ce que nous pouvons faire de mieux; je suis sûre que sous ce personnage, elle gagnera le cœur de ma tante; oui, je n'en doute pas, ma tante l'aimera, vous remerciera de la lui avoir donnée; & peut-être qu'au premier jour, dans la satisfaction qu'elle aura d'avoir retrouvé infiniment mieux que ce qu'elle a perdu, elle nous fournira elle-même quelques heureux instans où nous ne risquerons rien à lui avouer une petite supercherie qui n'est que louable,

louable, qu'elle ne pourra s'empêcher d'approuver, qu'elle trouvera touchante, qui l'est en effet, qui ne manquera pas de l'attendrir, & qui l'aura mise hors d'état de nous résister quand elle en sera instruite. On ne doit point rougir d'ailleurs de tenir lieu de Femme de chambre à une belle-mère irritée, qui ne vous a jamais vûe, quand ce n'est qu'une adresse pour desarmer sa colère.

A peine eus-je ouvert cet avis qu'ils s'y rendirent tous, & que leurs remerciemens recommencerent ; ce que je proposois, marquoit, disoient-ils, tant de franchise, tant de zèle & de bonne volonté pour eux, que leur étonnement ne finissoit point.

Dès demain, dans la matinée, dit la Dame qui étoit leur amie & la mienne ; je mene Madame Dursan à sa belle-mère ; heureusement que tantôt elle m'a demandé si je ne sçavois pas quelque personne raisonnable qui pût remplacer la le Fèvre. Je lui ai même promis de lui en chercher une, & je vous arrête pour elle, dit-elle en riant à Madame Dursan, qui étoit charmée de ce que j'avois imaginé, & qui répondit qu'elle se tenoit pour arrêtée.

Nous entendîmes alors quelques Domestiques qui étoient dans l'allée de l'Avenue, nous craignîmes ou qu'ils ne nous vissent, ou que ma tante ne leur eût dit d'aller voir pourquoi je ne revenois pas ; & nous jugeâmes à propos de nous séparer, d'autant plus qu'il

NOUS

nous suffisoit d'être convenus de notre dessein, & qu'il nous seroit aisé d'en régler l'exécution, suivant les occurrences, & de nous concilier tous les jours ensemble, quand une fois l'affaire seroit entamée.

Nous nous retirâmes donc Madame Dorfrainville & moi (c'est le nom de la Dame qui m'avoit amenée) pendant que Dursan, sa femme & son fils allèrent à travers le petit Bois, gagner le haut de l'avenue, pour attendre cette Dame qui devoit en passant les prendre dans son Carosse, qui les avoit tous trois logés chez elle, qui les faisoit passer pour d'anciens amis dont la perte d'un Procès avoit déjà dérangé la fortune, & qui pour les en consoler, les avoit engagés à la venir voir pour quelques mois.

Tu as été bien long-tems avec Madame Dorfrainville, me dit ma tante, quand je fus arrivée. Oui, lui dis-je, il n'étoit point tard, elle a eu envie de se promener dans le petit Bois, & elle n'insista pas davantage.

A dix heures du matin, le lendemain, Madame Dorfrainville étoit déjà au Château. Je venois moi-même d'entrer chez Madame Dursan.

Enfin, vous avez une Femme de chambre, lui dit tout d'un coup cette Dame ; mais une Femme de chambre unique ; sans vous je renverrois la mienne, & je garderois celle-là, & il faut vous aimer autant que je vous aime, pour vous donner la préférence ;

férence ; c'est une femme attentive, adroite, affectionnée, vertueuse ; c'est le meilleur sujet, le plus fidèle, le plus estimable qu'il y ait peut-être ; je ne crois pas qu'il soit possible d'avoir mieux ; & tout cela se voit dans sa physionomie. Je la trouvai hier chez moi qui venoit d'arriver de vingt lieues d'ici.

Eh ! de chez qui sort-elle, dit ma tante ? Comment a-t-on pu se défaire d'un si excellent sujet ? Est-ce que sa Maîtresse est morte ? C'est cela même, repartit Madame Dorfrainville, qui avoit prévu la question, & qui ne s'étoit pas fait un scrupule d'imaginer de quoi y répondre. Elle sort de chez une Dame qui mourut ces jours passés, qui en faisoit un cas infini, qui m'en a dit mille fois des choses admirables, & qui la gardoit depuis quinze ou seize ans. Je sçais d'ailleurs qui elle est, je connois sa famille, elle appartient à de fort honnêtes gens, & enfin je suis sa caution. Elle venoit même dans l'intention de rester chez moi ; du moins n'a-t-elle pas voulu, dit-elle, entrer dans aucune des maisons qu'on lui propose, sans sçavoir si je ne la retiendrois pas ; mais comme je ne suis pas mécontente de la mienne, qu'il vous en faut une, je vous la cede, ou pour mieux dire, je vous en fais présent ; car c'en est un.

Il n'en falloit pas moins que ce petit Roman-là, ajusté comme vous le voyez, pour engager, Madame Dursan, à la prendre, & pour

pour la guérir des dégoûts qu'elle avoit de tout autre service que de celui qu'elle n'avoit plus.

Eh bien, Madame, quand me l'enverrez-vous, lui dit-elle? Tout-à-l'heure, répondit Madame Dorfrainville, elle ne viendra pas de bien loin, puisqu'elle se promène sur la terrasse de votre jardin où je l'ai laissée. Quelque mérite, quelque raison qu'elle ait, je n'ai pas voulu qu'elle fût présente à son éloge; elle ne sçait pas aussi-bien que moi tout ce qu'elle vaut, & il n'est pas nécessaire qu'elle le sçache, nous nous passerons bien qu'elle s'estime tant; elle n'en vaudroit pas mieux, ajouta-t-elle en riant, & peut-être même en vaudroit-elle moins. Vous voilà instruite, c'en est assez, il n'y a plus qu'à dire à un de vos gens de la faire venir.

Non, non, dis-je alors, je vais l'avertir moi-même, & je sortis en effet, pour l'aller prendre. Je me doutai qu'elle étoit inquiète, & qu'elle avoit besoin d'être rassurée dans ces commencemens.

Venez, Madame, lui dis-je, en l'abordant, on vous attend, vous êtes reçûes; ma tante vous met chez vous, en ne croyant vous mettre que chez elle.

Hélas! Mademoiselle, vous me voyez toute tremblante, & j'apprends de me montrer dans l'émotion où je suis, me répondit-elle avec un ton de voix qui ne prouvoit que trop ce qu'elle disoit, & qui au-

roit pû paroître extraordinaire à ma tante, si je l'avois amenée dans cet état-là.

Eh ! de quoi tremblez-vous donc, lui dis-je ? Est-ce de vous presenter à la meilleure de toutes les femmes, à qui vous allez devenir chere, & qui dans quinze jours, peut-être, pleurera de tendresse, & vous embrassera de tout son cœur, en apprenant qui vous êtes ; vous n'y songez pas, allons, Madame, paroissez avec confiance, ce moment-ci ne doit rien avoir d'embarrassant pour vous ; qu'y a-t-il à craindre ? vous êtes bien sûre de Madame Dorfrainville, & je pense que vous l'êtes de moi.

Ah ! mon Dieu, de vous, Mademoiselle, me répondit-elle, ce que vous me dites là, me fait rougir, & sur qui donc compterois-je dans le monde ? allons, Mademoiselle, je vous suis, voilà toutes mes émotions dissipées.

Et là-dessus, nous entrâmes dans cette chambre dont elle avoit eu tant de peur d'approcher. Cependant, malgré tout ce courage qui lui étoit revenu, elle salua avec une timidité qu'on auroit pû trouver excessive dans une autre qu'elle, mais, qui jointe à cette figure aimable & modeste, à ce visage plein de douceur qu'elle avoit, parut une grace de plus chez elle.

A mon égard, je souris d'un air fatissant, afin d'exciter encore les bonnes dispositions de ma tante, qui regardoit à ma mine ce que je pensois.

Made-



Mademoiselle Brunon, dit Madame Dorfrainville, à notre nouvelle femme de chambre, vous resterez ici; Madame vous retient, & je ne sçaurois vous donner une plus grande preuve de mon amitié, qu'en vous plaçant auprès d'elle; je l'ai bien assurée qu'elle seroit contente de vous, & je ne crains pas de l'avoir trompée.

Je n'ose encore répondre que de mon zèle, & des efforts que je ferai pour plaire à ma Madame, répondit la fausse Brunon. Et il faut avouer qu'elle tint ce discours de la maniere du monde de la plus engageante; je ne m'étonnai point que Dursan le fils l'eût tant aimée, & je n'aurois pas été surprise, qu'alors même on eût pris de l'inclination pour elle.

Aussi Madame Dursan la mere se sentit-elle prévenue pour elle. Je crois, dit-elle à Madame Dorfrainville, que je ne hasarde rien à vous remercier d'ayance; Brunon me revient tout-à-fait, j'en ai la meilleure opinion du monde, & je serois fort trompée moi-même, si je n'acheve pas ma vie avec elle. Je ne fais point de marché, Brunon, vous n'avez qu'à vous en fier à moi là-dessus; on me dit que je serai contente de vous, & vous le ferez de moi; mais n'avez-vous rien apporté avec vous? c'est à côté de moi que je vous loge, & je vais dire à une de mes femmes qu'elle vous mène à votre chambre.

Non, non, ma tante, lui dis-je, au mo-

ment qu'elle alloit sonner ; je suis bien aise de la mettre au fait ; n'appellez personne, je vais prendre quelque chose dans ma chambre, & je lui montrerai la sienne en passant. Elle a laissé deux cassettes chez moi que je lui enverrai tantôt, dit Madame Dorfrainville ; je vous en prie, répondit ma tante ; allez, Brunon, voilà qui est fini, vous êtes à moi, & je souhaite que vous vous en trouviez bien.

Ce n'est pas de moi dont je suis en peine, repartit Brunon, avec son air modeste. Elle me suivit ensuite, & en sortant nous entendîmes ma tante qui disoit à Madame Dorfrainville : cette femme-là a été belle comme un ange.

Jé regardai Brunon là-dessus, & je me mis à rire : trouvez-vous ce petit discours d'assez bon augure, lui dis-je ? voilà déjà son fils à demi justifié.

Oui, Mademoiselle, me répondit-elle, en me serrant la main, ceci commence bien, il semble que le ciel bénisse le parti que vous m'avez fait prendre.

Nous restâmes un demi quart d'heure ensemble, je n'étois sortie avec elle que pour l'instruire, en effet, d'une quantité de petits soins dont je sçavois tout le mérite, & que je lui recommandai. Elle m'écouta transportée de reconnoissance, & se récriant à chaque instant, sur les obligations qu'elle m'avoit ; il étoit impossible de les sentir plus vivement, ni de les exprimer mieux ;

son cœur s'épanouissoit, ce n'étoit plus que des transports de joie qui finissoient toujours par des careffes pour moi.

Les gens de la maison alloient & venoient ; il ne convenoit pas qu'on nous vît dans un entretien si réglé, & je la quittai, après lui avoir dit ses fonctions, & l'avoir même, sur le champ, mise en exercice. Elle avoit de l'esprit ; elle sentoit l'importance du rôle qu'elle jouoit ; je continuois de lui donner des avis qui la guidoient sur une infinité de petites choses essentielles. Elle avoit tous les agrémens de l'insinuation sans paroître insinuante, & ma tante au bout de huit jours fut enchantée d'elle.

Si elle continue toujours de même, me disoit-elle en particulier, je lui ferai du bien, & tu n'en seras pas fâchée, ma nièce ?

Je vous y exhorte, ma tante, lui répondois-je ; vous avez le cœur trop bon, trop généreux, pour ne pas récompenser tout le zèle & tout l'attachement du sien, car on voit qu'elle vous aime, que c'est avec tendresse qu'elle vous sert.

Tu as raison, me disoit-elle, il me le semble aussi-bien qu'à toi ; ce qui m'étonne, c'est que cette fille-là ne soit pas mariée, & que même, avec la figure qu'elle a dû avoir, elle n'ait pas rencontré quelque jeune homme riche, & d'un état au-dessus du sien, à qui elle ait tourné la tête. C'é-

toit précisément un de ces visages propres à causer bien de l'affliction à une famille.

Hélas ! répondois-je, il n'a peut-être manqué à Brunon, pour faire beaucoup de ravage, que d'avoir passé sa jeunesse dans une Ville ; il faut que c'eût été une de ces figures-là, que mon cousin Dursan ait eu le malheur de rencontrer, ajoutai-je d'un air simple & naïf ; mais à la campagne où Brunon a vécu, une fille, quelque aimable qu'elle soit, se trouve comme enterrée, & n'est un danger pour personne.

Ma tante à ce discours, levoit les épaules, & ne disoit plus rien.

Dursan le fils revenoit de tems en tems avec son pere. Madame Dorfrainville les amenoit tous deux & les descendoit au haut de l'avenue, d'où ils passoient dans le bois, où j'allois les voir quelques momens ; & la dernière fois que le pere y vint, je le trouvai si malade, il avoit l'air si livide & si bouffi, les yeux si morts, que je doutai très-sérieusement qu'il pût s'en retourner, & je ne me trompois pas.

Il ne s'agit plus de moi, ma chere Cousine ; je sens que je me meurs, me dit-il, il y a un an que je languis, & depuis trois mois, mon mal est devenu une hydropisie qu'on n'a pas apperçûe d'abord, & dont je n'ai pas été en état d'arrêter le progrès.

Madame Dorfrainville, m'a donné un Medecin depuis que je suis chez elle, elle m'a procuré tous les secours qu'elle a pû,  
mais

mais il y a apparence qu'il n'étoit plus tems, puisque mon mal a toujours augmenté depuis ; aussi ne me suis-je efforcé de venir aujourd'hui ici, que pour vous recommander une dernière fois, les intérêts de ma malheureuse famille.

Après tout ce que je vous ai dit, lui repartis-je, ce n'est plus ma faute, si vous n'êtes pas tranquille ; mais laissons-là cette opinion que vous avez d'une mort prochaine ; tout infirme & tout affoibli que vous êtes, votre santé se rétablira dès que vos inquiétudes cesseront ; ouvrez d'avance votre cœur à la joie ; dans les dispositions où je vois ma tante pour Madame Dursan, je la défie de vous refuser votre grace, quand nous lui avouerons tout, & cet aveu ne tient plus à rien, nous le ferons peut-être demain, peut-être ce soir ; il n'y a pas d'heure à présent dans la journée, qui ne puisse en amener l'instant ; ainsi soyez en repos, tous vos malheurs sont passés ; il faut que je me retire, je ne puis disparaître pour long-tems ; mais, Madame Dursan va venir ici qui vous confirmera les espérances que je vous donne, & qui pourra vous dire aussi, combien vous m'êtes chers tous trois.

Ces dernières paroles m'échaperent, & me firent rougir, à cause du fils qui étoit présent, & sans qui, peut-être, je n'aurois rien dit des deux autres, s'il n'avoit pas été le troisième.

Aussi ce jeune homme, tout plongé qu'il étoit dans la tristesse, se baissa-t-il subitement sur ma main, qu'il prit & qu'il baisa avec un transport, où il entroit plus que de la reconnoissance, quoiqu'elle en fut le prétexte, & il fallut bien aussi n'y voir que ce qu'il disoit.

Je me levai cependant, en retirant ma main, d'un air embarrassé ; le pere voulut par honnêteté se lever aussi pour me dire adieu ; mais, soit que le sujet de notre entretien l'eût trop remué, soit qu'avec la difficulté qu'il avoit de respirer, il eût encore resté trop affoibli par les efforts qu'il venoit de faire pour arriver jusqu'à l'endroit du bois où nous étions, il lui prit un étouffement qui le fit retomber à sa place, où nous crûmes qu'il alloit expirer.

Sa femme qui étoit sortie du Château pour nous joindre, accourut aux cris du fils qui ne furent entendus que d'elle ; j'étois moi-même si tremblante, qu'à peine pouvois-je me soutenir, & je tenois un flacon dont je lui faisois respirer la vapeur ; enfin, son étouffement diminua, & Madame Durfan le trouva un peu mieux en arrivant ; mais de croire qu'il pût regagner le carosse de Madame Dorfrainville, ni qu'il soutint le mouvement de ce carosse, depuis le Château jusqu'es chez elle, il n'y avoit pas moyen de s'en flatter, & il nous dit qu'il ne se sentoit pas cette force-là.

Sa femme & son fils, tous deux plus  
pâles

pâles que la mort, me regardoient d'un air égaré, & me disoient, que ferons-nous donc. Je me déterminai.

Il n'y a point à hésiter, leur répondis-je, on ne peut mettre Monsieur qu'au Château même ; & pendant que ma tante est avec Madame Dorfrainville, je vais chercher du monde pour l'y transporter.

Au Château ! s'écria sa femme ; eh ! Mademoiselle, nous sommes perdus. Non, lui dis-je, ne vous inquiétez pas ; je me charge de tout, laissez-moi faire.

J'entrevis en effet dans le parti que je prenois, que de tous les accidens qu'il y avoit à craindre, il n'y en avoit pas un qui ne pût tourner à bien.

Dursan malade, ou plutôt mourant ; Dursan que sa misère & ses infirmités avoient rendu méconnoissable, ne pouvoit pas être rejeté de sa mere quand elle le verroit dans cet état-là, & ne seroit plus ce fils à qui elle avoit résolu de ne jamais pardonner.

Quoi qu'il en soit, je courus à la maison, j'en amenai deux de nos gens, qui le prirent dans leurs bras, & je fis ouvrir un petit appartement qui étoit à rez-de-chaussée de la cour, & où on le transporta. Il étoit si foible, qu'il fallut l'arrêter plusieurs fois dans le trajet, & je le fis mettre au lit, persuadée qu'il n'avoit pas long-tems à vivre.

La plupart des Gens de ma tante étoient

ent dispersés alors. Nous n'en avons pour témoins que trois ou quatre devant qui Madame Dursan contraignoit sa douleur, comme je le lui avois recommandé, & qui, sur les expressions de Dursan le fils, apprenoient seulement que le Malade étoit son pere ; mais cela n'éclaircissoit rien ; & me fit venir une nouvelle idée.

L'état de Monsieur Dursan étoit pressant ; à peine pouvoit-il prononcer un mot, il avoit besoin des secours spirituels, il n'y avoit pas de tems à perdre, il se sentoit si mal qu'il les demandoit, & il étoit presque impossible de les lui procurer à l'insçu de sa mere ; je craignois d'ailleurs qu'il ne mourût sans la voir, & sur toutes ces réflexions, je conclus qu'il falloit d'abord commencer par informer ma tante qu'elle avoit un Malade chez elle.

Brunon, dis-je brusquement à Madame Dursan, ne quittez point Monsieur ; quant à vous autres, retirez-vous (c'étoit à nos Gens à qui je parlois ; ) & vous, Monsieur, ajoutai-je, en m'adressant à Dursan le fils, ayez la bonté de venir avec moi chez ma tante.

Il me suivit les larmes aux yeux, & je l'instruisis en chemin de ce que j'allois dire. Madame Dorfrainville alloit prendre congé de ma tante quand nous entrâmes.

Ce ne fut pas sans quelque surprise qu'elles me virent entrer avec ce jeune homme.

Le pere de Monsieur, dis-je à Madame  
Dursan



Dursan la mere, est actuellement dans l'appartement d'en-bas, où je l'ai fait mettre au lit ; il venoit vous remercier avec son fils des offres de service que vous lui avez fait faire, & la fatigue du chemin, jointe à une maladie très-sérieuse qu'il a depuis quelques mois, a tellement épuisé ses forces, que nous avons cru tous qu'il expireroit dans votre cour ; on est venu dans le Jardin où je me promenois, m'informer de son état ; j'ai couru à lui, & n'ai eu que le tems de faire ouvrir cet appartement où je l'ai laissé avec Brunon qui le garde au moment où je vous parle, ma tante ; je le trouve si affoibli, que je ne pense pas qu'il passe la nuit.

Ah ! mon Dieu ! Monsieur, s'écria sur le champ Madame Dorfrainville à Dursan le fils ; quoi ! votre pere est-il si mal que cela ? (car elle jugea bien qu'il falloit imiter ma discrétion, & se taire sur le nom du malade, puisque je la cachois moi-même.)

Ah ! Madame ! ajouta-t-elle, que j'en suis fâchée. Vous le connoissez donc, lui dit ma tante ? Oui, vraiment, je le connois, lui & toute sa famille ; il est allié par sa mere aux meilleures Maisons de ce Pays-ci ; il me vint voir il y a quelques jours ; sa femme & son fils étoient avec lui ; je vous dirai qui ils sont ; je leur offris ma maison, & je travaille même à terminer la malheureuse affaire qui l'a amené ici. Il est vrai, Monsieur, que votre pere me fit pour

avec le visage qu'il avoit. Il est hydro-pique, Madame, il est dans l'affliction, & je vous demande toutes vos bontés pour lui; elles ne sçauroient être ni mieux placées, ni plus légitimes; permettez que je vous quitte, il faut que je le voye.

Oui, Madame, répondit ma tante, allons-y ensemble; descendons, ma nièce me donnera le bras.

Je ne jugeai pas à propos qu'elle le vît alors; je fis réflexion qu'en retardant un peu, le hazard pourroit nous amener des circonstances encore plus attendrissantes, & moins équivoques pour le succès. En un mot, il me sembla que ce seroit aller trop vite, & qu'avec une femme aussi ferme dans ses résolutions, & d'aussi bon sens que ma tante, tant de précipitation nous nuiroit peut-être, & sentiroit la manœuvre; que Madame Durfan pourroit regarder toute cette aventure-ci comme un tissu de faits concertés, & la maladie de son fils comme un jeu joué pour la toucher; au lieu qu'en différant d'un jour, ou même de quelques heures, il alloit se passer des evenemens qui ne lui perméttroient plus la moindre défiance.

J'avois donné ordre qu'on allât chercher un Médecin & un Prêtre; je ne doutois pas qu'on n'administrât Monsieur Durfan, & c'étoit au milieu de cette auguste & effrayante cérémonie, que j'avois dessein de placer la reconnoissance entre la mere & le  
 fils,

fil, & cet instant me paroiffoit infiniment plus sûr que celui où nous étions.

J'arrêtai donc, ma tante ; non, lui dis-je, il n'est pas nécessaire que vous descendiez encore, j'aurai soin que rien ne manque à l'ami de Madame ; vous avez de la peine à marcher, attendez un peu, ma tante, je vous dirai comment il est. Si on juge à propos de le confesser & de lui apporter les Sacremens, il sera tems alors que vous le voyiez.

Madame Dorfrainville qui régloit sa conduite sur la mienne, fut du même sentiment. Dursan le fils se joignit à nous, & la supplia de se tenir dans sa chambre ; de sorte qu'elle nous laissa aller, après avoir dit quelques paroles obligeantes à ce jeune homme qui lui baïsa la main d'une manière aussi respectueuse que tendre, & dont l'action parut la toucher.

Nous trouvâmes la fausse Brunon baignée de ses larmes ; & je ne m'étois point trompée dans mon pronostic sur son mari ; il ne respiroit plus qu'avec tant de peine, qu'il en avoit le visage tout en sueur ; & le Médecin qui venoit d'arriver avec le Prêtre que j'avois envoyé chercher, nous assura qu'il n'avoit plus que quelques heures à vivre.

Nous nous retirâmes dans une autre chambre ; on le confessa ; après quoi nous rentrâmes. Le Prêtre qui avoit apporté tout ce qu'il falloit pour le reste de ses fonctions,

nous

nous dit que le malade avoit exigé de lui qu'il allât prier Madame Durfan de vouloir bien venir avant qu'on achevât de l'administrer.

Il vous a apparemment confié qui il est ? lui dis-je alors ; mais, Monsieur, êtes-vous chargé de le nommer à ma tante avant qu'elle le voye ? Non, Mademoiselle, me répondit-il ; ma commission se borne à la supplier de descendre.

J'entendis alors le malade qui m'appelloit d'une voix foible, & nous nous approchâmes.

Ma chere parente, me dit-il, a plusieurs reprises, suivez mon Confesseur chez ma mere avec Madame Dorfrainville, je vous en conjure, & appuyez toutes deux la priere qu'il va lui faire de ma part. Oui, mon cher cousin, lui dis-je, nous allons l'accompagner ; je suis même d'avis que votre femme pour qui elle a de l'amitié, vienne avec nous, pendant que votre fils restera ici.

Et effectivement il me passa dans l'esprit qu'il falloit que sa femme nous suivit aussi.

Ma tante, suivant toute apparence, ne manqueroit pas d'être étonnée du message qu'on nous envoyoit faire auprès d'elle. Je me souvins d'ailleurs, que la premiere fois qu'elle avoit parlé au jeune homme, elle avoit cru entendre le son de la voix de son fils, à ce qu'elle me dit ; je songeai  
encore

encore à cette Bague qu'elle avoit trouvée si ressemblante à celle qu'elle avoit autrefois donnée à Dursan. Eh, que sçait-on, me disois-je, si elle ne se rappellera pas ces deux articles, & si la visite dont nous allons la prier à la suite de tout cela, ne la conduira pas à conjecturer que ce malade qui presse tant pour la voir est son fils lui-même.

Or, en ce cas, il étoit fort possible qu'elle refusât de venir ; d'un autre côté, son refus, quelque obstiné qu'il fût, n'empêcheroit pas qu'elle n'eût de grands mouvemens d'attendrissement, & il me sembloit qu'alors Brunon qu'elle aimoit, venant à l'appui de ces mouvemens, & se jettant tout d'un coup en pleurs aux genoux de sa belle-mère, triompheroit infailliblement de ce cœur opiniâtre.

Ce que je prévoyois n'arriva pas, ma tante ne fit aucune des réflexions dont je parle, & cependant la présence de Brunon ne nous fut pas absolument inutile.

Madame Dursan lisoit quand nous entrâmes dans sa chambre ; elle connoissoit beaucoup l'Ecclésiastique que nous lui mentionnions, elle lui confioit même de l'argent pour des aumônes.

Ah ! c'est vous, Monsieur ? lui dit-elle, venez-vous me demander quelque chose ? Est-ce vous qu'on a été avertir pour l'inconnu qui est là-bas ?

C'est de sa part que je viens vous trouver, Madame, lui répondit-il, d'un air extrêmement

trement sérieux ; il souhaiteroit que vous eussiez la bonté de le voir avant qu'il mourût, tant pour vous remercier de l'hospitalité que vous lui avez si généreusement accordée, que pour vous entretenir d'une chose qui vous intéresse.

Qui m'intéresse ! moi ? reprit-elle. Eh que peut-il avoir à me dire qui me regarde ? Vous avez dit-il un fils qu'il connoît, avec qui il a long-tems vécu avant que d'arriver en ce Pays-ci, & c'est de ce fils dont il a à vous parler.

De mon fils ! s'écria-t-elle encore ; ah ! Monsieur, ajouta-t-elle, après un grand soupir ; qu'on me laisse en repos là-dessus ; dites-lui que je suis très-sensible à l'état où il est, que si Dieu dispose de lui, il n'est point de services, ni de sortes de secours que sa femme & son fils ne puissent attendre de moi ; je n'ai point encore vû la première, & si on l'a pas avertie de l'état où est son mari, il n'y a qu'à dire où-elle est, & je lui enverrai sur le champ mon Carrosse ; mais si le malade croit me devoir quelque reconnoissance, le seul témoignage que je lui en demande c'est de me dispenser de sçavoir ce que le malheureux qui m'appelle sa mere l'a chargé de me dire, ou bien s'il est absolument nécessaire que je le sçache, qu'il lui suffise que vous me l'appreniez, Monsieur.

Nous ne crûmes pas devoir encore prendre

dre la parole, & nous laiffâmes répondre l'Ecclésiastique.

Il peut être question d'un secret qui ne fçauroit être révélé qu'à vous, Madame, & dont vous seriez fâchée qu'on eût fait confidence à un autre ; confidérez, s'il vous plaît, Madame, que celui qui m'envoye, est un homme qui se meurt, qu'il a fans doute des raisons essentielles pour ne parler qu'à vous, & qu'il y auroit de la dureté, dans l'état où il est, Madame, à vous refuser à ses instances.

Non, Monsieur, répondit-elle, la promesse qu'il peut avoir fait à mon fils de ne dire qu'à moi ce dont il s'agit, ne m'oblige à rien, & ne m'en laisse pas moins la maîtresse d'ignorer ce que c'est. Cependant, de quelque nature que soit le secret qu'il est si important que je fçache, je consens, Monsieur, qu'il vous le déclare, je veux bien le partager avec vous ; si je fais une imprudence, je n'en accuserai personne, & ne m'en prendrai qu'à moi.

Eh ! ma tante, lui dis-je alors ; tâchez de surmonter votre répugnance là-dessus ; l'inconnu qui l'a prévûe, nous a demandé en grâce à Madame Dorfrainville & à moi, de joindre nos prieres à celles de Monsieur.

Oui, Madame, reprit à son tour Madame Dorfrainville, je lui ai promis aussi de vous amener ; d'autant plus qu'il m'a bien assuré

suré que vous vous reprocheriez infailliblement de n'avoir pas voulu descendre.

Ah! quelle persécution, s'écria cette mere toute émue; quel quart d'heure pour moi! De quoi faut-il donc qu'il m'instruise? Et vous, Brunon, ajouta-t-elle, en jettant les yeux sur sa belle fille qui laissoit couler quelques larmes; pourquoi pleurez-vous?

C'est qu'elle a reconnu le malade, répondis-je pour elle, & qu'elle est touchée de le voir mourir.

Quoi! tu le connois aussi? reprit ma tante, en lui adressant encore ces paroles. Oui, Madame, repartit-elle; il a des parens pour qui j'aurai toute ma vie des sentimens de tendresse & de respect, & je vous les nommerois s'il ne vouloit pas rester inconnu.

Je ne demande point à sçavoir ce qu'il veut qu'on ignore, répondit ma tante, mais puisque tu sçais qui il est, & qu'il a vécu long-tems avec Dursan, dit-il, ne les aurois-tu pas vû ensemble? Oui, Madame, je vous l'avoue, reprit-elle; j'ai connu même le fils de Monsieur Dursan dès sa plus tendre enfance.

Son fils! répondit-elle, en joignant les mains; il a donc des enfans? Je pense qu'il n'en a qu'un, Madame, répondit Brunon. Hélas! que n'est-il encore à naître! s'écria ma tante; que fera-t-il de la vie? Que deviendra-t-il? Et qu'avois-je affaire de sçavoir tout cela? Tu me perces le cœur,  
Brunon,



Brunon, tu me le déchires ; mais parles, ne me cache rien, tu es peut-être mieux instruite que tu ne veux me le dire ; où est à présent son pere ? Quelle étoit sa situation quand tu l'as quitté ? Que faisoit-il ?

Il étoit malheureux, Madame, repartit Brunon, en baissant tristement les yeux.

Il étoit malheureux ! dis-tu ? Il a voulu l'être ; acheves Brunon, seroit-il veuf ? Non, Madame, répondit-elle, avec un embarras qui ne fut remarqué que de nous qui étions au fait ; je les ai vûs tous trois, leur état auroit épuisé votre colere.

En voilà assez, ne m'en dis pas davantage ; dit alors ma tante en soupirant ; quelle destinée ! mon Dieu ! Quel mariage ! Elle étoit donc avec lui, cette femme que le misérable s'est donnée ; & qui le deshonnore ? -

Brunon rougit à ce dernier mot dont nous souffrîmes tous, mais elle se remit bien vite, & prenant ensuite un air doux, tranquille, où je vis même de la dignité.

Je répondrois de votre estime pour elle, si vous pouviez lui pardonner d'avoir manqué de bien & de naissance, répondit-elle ; elle a de la vertu, Madame, tous ceux qui la connoissent vous le diront ; il est vrai que ce n'étoit pas assez pour être Madame Dursan, mais je suis bien à plaindre moi-même, si ce n'en est pas assez pour n'être point méprisable.

Eh !

Eh ! que me dis-tu là, Brunon, repartit-elle ? Encore si elle te ressembloit !

Là-dessus, je m'aperçus que Brunon étoit toute tremblante, & qu'elle me regardoit comme pour sçavoir ce que je lui conseillois de faire ; mais pendant que je délibérois, ma tante qui se leva sur le champ pour venir avec nous, interrompit si brusquement cet instant favorable à la réconciliation, & par-là le rendit si court, qu'il étoit déjà passé quand Brunon jetta les yeux sur moi ; ce n'auroit plus été le même, & je jugeai à propos qu'elle se contînt.

Il y a de ces instans-là qui n'ont qu'un point qu'il faut saisir, & ce point nous l'avions manqué, je le sentis.

Quoiqu'il en soit, nous descendîmes. Aucun de nous n'eut le courage de prononcer un mot ; le cœur me battoit, à moi. L'événement que nous allions tenter commençoit à m'inquiéter pour elle ; j'appréhendois que ce ne fût la mettre à une trop forte épreuve ; mais il n'y avoit plus moyen de s'en dédire, j'avois tout disposé moi-même pour arriver à ce terme que je redoutois ; le coup qui devoit la frapper étoit mon ouvrage, & d'ailleurs il étoit sûr que sans le secours de tant d'impressions que j'allois pour ainsi dire assembler sur elle, il ne falloit pas espérer de réussir.

Enfin, nous parvînmes à cet appartement du malade ; ma tante soupiroit en entrant dans sa chambre ; Brunon sur qui elle s'appuyoit

puyoit aussi-bien que sur moi, étoit d'une pâleur à faire peur ; je sentoits mes genoux se dérober sous moi. Madame Dorfrainville nous suivoit dans un silence inquiet & morne. Le Confesseur qui marchoit devant nous entra le premier, & les rideaux du lit n'étoient tirés que d'un côté.

Cet Ecclésiastique s'avança donc vers le mourant qu'on avoit soulevé pour le mettre plus à son aise. Son fils qui étoit au chevet & qui pleuroit à chaudes larmes se retira un peu ; le jour commençoit à baisser, & le lit étoit placé dans l'endroit le plus sombre de la chambre.

Monfieur, dit l'Ecclésiastique à ce mourant, je vous amène Madame Dursan que vous avez souhaité de voir avant que de recevoir votre Dieu. La voici.

Le fils alors leva sa main foible & tremblante, & tâcha de la porter à sa tête pour se découvrir. Mais ma tante qui arrivoit en ce moment auprès de lui, se hâta d'avancer sa main pour retenir la sienne.

Non, Monsieur, non, restez comme vous êtes, je vous prie, vous n'êtes, que trop dispensé de toute cérémonie, lui dit-elle, sans l'envifager encore.

Après quoi, nous la plaçâmes dans un fauteuil à côté du chevet, & nous nous tîmes debout auprès d'elle.

Vous avez désiré m'entretenir, Monsieur, voulez-vous qu'on s'écarte ? Ce que vous avez à me dire doit-il être secret ? reprit-elle

elle ensuite, moins en le regardant, qu'en prêtant l'oreille à ce qu'il alloit répondre.

La malade là-dessus fit un soupir ; & comme elle appuyoit son bras sur le lit, il porta la main sur la sienne, il la lui prit, & dans la surprise où elle étoit de ce qu'il faisoit, il eut le tems de l'approcher de sa bouche, d'y coller ses lèvres, en mêlant aux baisers qu'il y imprimoit, quelques sanglots à demi étouffés par sa foiblesse & par la peine qu'il avoit à respirer.

A cette action, la mere alors troublée & confusément au fait de la vérité, après avoir jetté sur lui des regards attentifs & effrayés. Que faites-vous donc-la, lui dit elle ; d'une voix que son effroi rendoit plus forte qu'à l'ordinaire ? Qui êtes-vous, Monsieur ? Votre victime, ma mere, répondit-il, du ton d'un homme qui n'a plus qu'un soufle de vie.

Mon fils ? Ah malheureux Durfan ! je te reconnois assez pour en mourir de douleur, s'écria-t-elle, en retombant dans le fauteuil où nous la vîmes pâlir, & rester comme évanouie.

Elle ne l'étoit pas cependant ; elle se trouva mal, mais elle ne perdit pas connoissance, & nos cris avec les secours que nous lui donnâmes, rappellerent insensiblement ses esprits.

Ah, mon Dieu ! dit-elle après avoir jetté quelques soupirs, à quoi m'avez-vous exposé, Tervire ?

Hélas !

Hélas ! ma tante, lui répondis je ; falloit-il vous priver du plaisir de pardonner à un fils mourant ; ce jeune homme n'a-t-il pas des droits sur votre cœur, n'est-il pas digne que vous l'aimiez, & pouvons-nous le dérober à vos tendresses, ajoutai-je, en lui montrant Dursan le fils, qui se jetta, sur le champ à ses genoux, & à qui cette grand'mere, déjà toute rendue, tendit languissamment une main qu'il baïsa en pleurant de joie, & nous pleurions tous avec lui. Madame Dursan, qui n'étoit encore que Brunon, l'Ecclesiastique lui-même, Madame Dorfrainville & moi, nous contribuâmes tous à l'attendrissement de cette tante, qui pleuroit aussi & qui ne voyoit autour d'elle que des larmes, qui la remercioient de s'être laissée toucher.

Cependant, tout n'étoit pas fait. Il nous restoit encore à la fléchir pour Brunon ; qui étoit à genoux derrière le jeune Dursan, & qui malgré les signes que je lui faisois, n'osoit s'avancer, dans la crainte de nuire à son mari & à son fils, & d'être encore un obstacle à leur réconciliation.

En effet, nous n'avions eu jusques là qu'à rappeler la tendresse d'une mere irritée, & il s'agissoit ici de triompher de sa haine, & de son mépris pour une étrangere, qu'elle aimoit à la vérité, mais sans la connoître & sous un autre nom.

Cependant, ma tante regardoit toujours le  
jeune

jeune Durfan avec complaisance; & ne retireroit point sa main qu'il avoit prise.

Leves-toi, mon enfant, lui dit-elle à la fin, je n'ai rien à te reprocher à toi; hélas! comment te résisterois-je, moi qui n'ai pas tenu contre ton père.

Ici, les caresses du jeune homme, & nos larmes de joie redoublèrent.

Mon fils, dit-elle après, en s'adressant au malade, est-ce qu'il n'y a pas moyen de vous guérir; qu'on lui cherche par tout du secours, nous avons des Médecins dans la Ville prochaine, qu'on les fasse venir, & & qu'on se hâte.

Mais, ma tante, lui dis-je alors; vous oubliez encore une personne qui est chère à vos enfans, qui nous interesse tous, & qui vous demande la permission de se montrer.

Je t'entens, dit-elle. Eh bien je lui pardonne! mais je suis âgée, ma vie ne fera pas encore bien longue, qu'on me dispense de la voir. Il n'est plus tems, ma tante, lui dis-je alors, vous l'avez déjà vûe, vous la connoissez, Brunon vous le dira.

Moi, je la connois, reprit-elle, Brunon dit que je l'ai vûe. Eh! où est elle? A vos pieds, répondit Durfan le fils, & celle-ci à l'instant venoit de s'y jeter.

Ma tante immobile à ce nouveau spectacle, resta quelque tems sans prononcer un mot, & puis tendant les bras à sa belle fille:  
venez

venez donc Brunon, lui dit-elle, en l'embrassant, venez que je vous paye de vos services; vous me disiez que je la connoissois, vous autres, il falloit dire aussi que je l'aimeis.

Brunon que j'appellerai à present Madame Dursan, parut si sensible à la bonté de ma tante, qu'elle en étoit comme hors d'elle même; elle embrassoit son fils, elle nous accabloit de caresses, Madame Dorfrainville & moi; elle alloit se jeter au cou de son mari, elle lui amenoit son fils, elle lui disoit de vivre, de prendre courage; il l'embrassoit lui-même, tout expirant qu'il étoit, il demandoit sa mère qui alla l'embrasser à son tour en soupirant de le voir si mal.

Il s'affoiblissoit à tout moment cependant; il nous le dit même, & pressa l'Ecclesiastique d'achever ses fonctions; mais comme, après tout ce qui venoit de se passer, il avoit besoin d'un peu de recueillement, nous jugeâmes à propos de nous retirer tous, en attendant que la cérémonie se fit.

Ma tante qui, de son côté, n'avoit pu supporter tant de mouvemens & tant d'agitations, sans en être affoiblie, nous pria de la remener dans sa chambre.

Je me sens épuisée, je n'en puis plus, dit-elle à Madame Dursan, je n'aurois pas la force d'assister à ce qu'on va faire; aidez-moi à remonter, Brunon, (car elle ne l'appella plus autrement) & nous la conduisîmes chez elle. Je la trouvai même si abattue

Qu'on ait la bonté de me laisser seule une demi heure, nous dit-elle, & nous nous retirâmes. Tout ceci s'étoit passé entre nous trois ; Madame Durfan & son fils n'y avoient point été presens ; mais ma tante les envoya chercher, quand elle nous eut fait rappeler Madame Dorfrainville & moi.

Nous jugeâmes qu'elle venoit d'écrire, elle avoit encore une écritoire & du papier sur son lit, & elle tenoit d'une main le papier cacheté que je lui avois donné.

Voici, dit-elle à Madame Durfan, le testament que j'avois fait en faveur de ma nièce. Mon dessein depuis le retour de mon fils a été de le supprimer, mais il y a quatre jours qu'elle m'en sollicite à tout instant, je vous le remets, afin que vous y voyez vous-même que je lui laissois tout mon bien.

Après ces mots, elle le lui donna ; prenant ensuite un second papier cacheté, qu'elle presenta à Madame Dorfrainville. Voici, poursuivit-elle, un autre écrit, dont je prie Madame de vouloir bien se charger ; & quoique je ne doute pas que vous ne satisfiez de bonne grace aux petites dispositions que vous y trouverez, ajouta-t-elle, en adressant la parole à Madame Durfan, j'ai crû devoir encore vous les recommander, & vous dire qu'elles me sont cheres, qu'elles partent de mon cœur, qu'en un mot, j'y prens l'intérêt le plus tendre, & que vous ne sçauriez, ni prouver mieux votre reconnaissance



noissance à mon égard, ni mieux honorer ma memoire, qu'en exécutant fidelement ce que j'exige de vous dans cet écrit que je confie à Madame Dorfrainville. Pour vous y exciter encore, songez que je vous aime, que j'ai du plaisir à penser que vous allez être dans une meilleure fortune, & que tous ces sentimens avec lesquels je meurs pour vous, sont autant d'obligations que vous avez à ma nièce.

Elle s'arrêta-là, elle demanda à se reposer ; Madame Dorfrainville l'embrassa, partit à onze heures ; & six jours après, tante n'étoit plus.

Vous concevez aisément quelle fût ma douleur : Madame Durfan parut faire tout ce qu'elle put pour l'adoucir ; mais je ne fus guère sensible à tout ce qu'elle me disoit ; & quoiqu'elle fût affligée elle-même ; je crus voir qu'elle ne l'étoit pas assez ; ses larmes n'étoient pas amères ; il y entroit, ce me semble, beaucoup de facilité de pleurer, & voilà pourquoi elle ne me consolait pas, malgré tous ses efforts.

Son fils y réüssissoit mieux ; il avoit, à mon avis, une tristesse plus vraie ; il regrettoit du moins son père, de tout son cœur ; & ne parloit de ma tante qu'avec la plus tendre reconnoissance, sans songer, comme sa mere, à l'abondance où il alloit vivre.

Et puis je le voyois sincerement s'intéresser à mon affliction. Ce dernier article n'étoit pas équivoque ; & peut-être à cause

de cela, jugeois-je de lui plus favorablement sur le reste.

Quoi qu'il en soit, Madame Dorfrainville vint deux jours après au Château, avec le papier cacheté que ma tante lui avoit remis, & qui fut ouvert en présence de témoins, avec toutes les formalités qu'on jugea nécessaires.

Ma tante y rétablissoit son petit-fils dans tous les droits que son pere avoit perdus par son mariage; mais elle ne le rétablissoit en entier, qu'à condition qu'il m'épouferoit; & qu'au cas qu'il en épousât une autre, ou que le mariage ne me convînt pas à moi-même, il seroit obligé de me donner le tiers de tous les biens qu'elle laissoit, de quelque nature qu'ils fussent.

Qu'au surplus, l'affaire de notre mariage se décideroit dans l'intervalle d'un an, à compter du jour où le paquet seroit ouvert; & qu'en attendant, il me feroit, du même jour, une pension de mille écus, dont je jouïrois jusqu'à la conclusion de notre mariage, ou jusqu'au moment où j'entrerois en possession du tiers de l'héritage.

Toutes ces conditions-là sont de trop, s'écria vivement Dursan le fils, pendant qu'on lisoit cet article, je ne veux rien qu'avec ma cousine.

Je baissai les yeux, & je rougis d'embarras & de plaisir sans rien répondre, mais le tiers de ce bien qu'on me donnoit, si je ne l'épousois pas, ne me tentoit guère.

Atten-

Attendez donc qu'on acheve, mon fils, lui dit Madame Durfan, d'un air assez brusque, que Madame Dorfrainville remarqua comme moi. J'aurois été honteux de me taire, reprit le jeune homme, plus doucement ; & l'on continua de lire.

L'air brusque que Madame Durfan avoit eu avec son fils, venoit apparamment de ce qu'elle sçavoit mon peu de fortune ; & malgré le tiers du bien de ma tante que je devois emporter, si Durfan ne m'épousoit pas, elle le voyoit non seulement en état de faire un très-riche mariage, mais encore d'aspirer aux Partis les plus distingués par la naissance.

Quoi qu'il en soit, elle ne put s'empêcher quelques jours après, de dire à Madame Dorfrainville, que j'avois bien raison de regretter une tante qui m'avoit si bien traitée. Qu'appellez-vous bien traitée ? sçavez-vous qu'il n'a tenu qu'à Mademoiselle de Tervire de l'être encore mieux, lui répondit cette Dame, qui fut scandalisée de sa façon de penser ; & vous ne devez pas oublier que vous n'auriez rien sans elle, sans son désintéressement, & sa généreuse industrie. Ne la regardez pas comme une fille qui n'a rien ; votre fils en l'épousant, Madame, épousera l'héritière de tout le bien qu'il a. Voila ce qu'il en pense lui-même, & vous ne sçauriez aussi penser autrement, sans une ingratitude dont je ne vous crois pas capable.

A l'égard de leur mariage, répartit Madame Dursan, en souriant, mon fils est encore si jeune, qu'il sera tems d'y songer dans quelques années. Comme il vous plaira, répondit Madame Dorfrainville, qui ne daigna pas lui en dire davantage, & qui se sépara d'elle avec une froideur dont Madame Dursan profita pour avoir un prétexte de ne la plus voir, & pour se délivrer de ses reproches.

Cette femme que nous avons mal connue, ne s'en tint pas à éloigner le mariage en question ; je sçus qu'elle faisoit consulter d'habiles gens pour sçavoir si on ne pourroit pas attaquer le dernier écrit de ma tante : & ce fut encore Madame Dorfrainville qu'on instruisit de cette autre indignité, & qui me l'apprit.

Dursan qui la sçavoit, & qui n'osa me la dire, étoit au désespoir ; ce n'étoit pas de lui dont j'avois à me plaindre alors, il m'aime au-delà de toute expression ; je ne lui dissimulois pas que je l'aimois aussi ; & plus Madame Dursan en usoit mal avec moi, plus son fils que je croyois si différent d'elle, me devenoit cher ; mon cœur le récompensoit, par là, de ce qu'il ne ressembloit pas à sa mere.

Mais cette mere toute ingrate qu'elle étoit, avoit un ascendant prodigieux sur lui ; il n'osoit lui parler avec autant de force qu'il l'auroit dû, il n'en avoit pas le courage. Pour le faire taire, elle n'avoit qu'à  
lui

lui dire, vous me chagrinez, & c'en étoit fait, il n'alloit pas plus loin.

Les mauvaises intentions de cette mere ne se terminerent pas à me disputer, s'il étoit possible, le tiers du bien qui m'appartenoit : Elle résolut encore de m'écarter de chez elle, dans l'esperance que son fils en cessant de me voir, cesseroit aussi de m'aimer avec tant de tendresse, & ne seroit plus si difficile à amener à ce qu'elle vouloit ; & voici ce qu'elle fit pour parvenir à ses fins.

Je vous ai dit qu'il y avoit une espece de rupture, ou du moins, une grande froideur entre Madame Dorfrainville & elle ; & ce fut à moi à qui elle s'en prit. Mademoiselle, me dit-elle, Madame Dorfrainville est toujours votre amie, & n'est plus la mienne comment cela se peut-il ? Je vous le demande, Madame, lui répondis-je ; vous sçavez mieux que moi ce qui s'est passé entre vous deux.

Mieux que vous, reprit-elle en souriant, d'un air ironique ; vous plaisantez, & elle auroit entendu raison si vous l'aviez voulu : Le mariage dont il s'agit n'est pas si pressé.

Il ne l'est pas pour moi, lui dis-je, mais elle n'a pas crû que ce fût vous qui dussiez le différer, si j'y consentois. Quoi ! Mademoiselle, vous me querellez aussi ? Déjà des reproches du service que vous nous avez

rendu ? Cette humeur-la m'alarme pour mon fils, reprit-elle, en me quittant.

J'ai vu Brunon me rendre plus de justice, lui criai-je, pendant qu'elle s'éloigna ; & depuis ce moment nous ne nous parlâmes presque plus, & j'en essuyai tous les jours tant de dégoût, qu'il fallut enfin prendre mon parti trois mois après la mort de ma tante, & quitter le Château, malgré la désolation du fils, que je laissai malade de douleur, brouillé avec sa mere, & que je ne pûs ni voir ni informer du jour de ma sortie, par tout ce que m'allégua sa mere, qui feignoit ne pouvoir comprendre pour-quoi je me retirois ; & qui me dit que son fils avec la fièvre qu'il avoit, n'étoit pas en état de recevoir des adieux aussi étonnans que les miens.

Tant de fourberie me rebuta de lui répondre là-dessus, mais pour lui témoigner le peu de cas que je faisois de son caractère : j'ai demeuré trois mois chez vous, lui dis-je en partant, & il est juste de vous en tenir compte.

C'est bien plutôt moi qui vous dois trois mois de la pension qu'on vous a laissé, & je vais m'en acquitter tout-à-l'heure, dit-elle, en fouriant du compliment que je lui faisois, & dont ma retraite la consolait. Non, lui dis-je, avec fierté, gardez votre argent, Madame, je n'en ai pas besoin à présent ; & aussi tôt je montai dans une  
 chaise

chaise que Madame Dorfrainville, chez qui j'allois, m'avoit envoyée.

Je passe la colere de cette Dame au récit que je lui fis de tous les désagrémens que j'avois eu au Château. J'avois écrit deux fois à ma mere depuis la mort de ma tante, & je n'en avois point eu de réponse, quoiqu'il y eût alors nombre d'années que je n'eusse eu de ses nouvelles, & cela me chagrinoit.

Où pouvoit me jeter une situation comme la mienne? Car enfin, je ne me voyois rien d'assuré; & si Madame Dursan qui avoit tenté d'attaquer le dernier Testament de ma tante, parvenoit à le faire casser, que devenois-je? Il n'étoit pas question d'abuser de la retraite que Madame Dorfrainville venoit de me donner; il ne me restoit donc que ma mere à qui je pouvois avoir recours. Une des amies de Madame Dorfrainville, femme âgée, alloit faire un voyage à Paris, je crûs devoir profiter de sa compagnie, & partir avec elle; ce que je fis en effet, quinze jours ou trois semaines après ma sortie de chez Madame Dursan, qui m'avoit envoyée ce qui m'étoit dû de ma pension, & dont le fils continuoit d'être malade, & pour qui je ne pûs que laisser une lettre, que Madame Dorfrainville elle-même me promit de lui faire tenir.

*Fin de la dixième Partie.*

LA VIE  
DE  
MARIANNE,  
OU LES  
AVANTURES DE MADAME  
LA COMTESSE DE \*\*\*.

ONZIÈME PARTIE.

**I**L me semble vous entendre d'ici, Madame ; quoi, vous écriez-vous, encore une Partie ! quoi trois tout de suite ! Eh par quelle raison vous plaît-il d'écrire si diligemment l'Histoire d'autrui, pendant que vous avez été si lente à continuer la vôtre ? ne seroit-ce pas que la Religieuse auroit elle-même écrit la sienne ; qu'elle vous auroit laissé son Manuscrit, & que vous le copiez ?

Non, Madame, non, je ne copie rien ; je me ressouviens de ce que ma Religieuse m'a dit, de même que je me ressouviens de ce qui m'est arrivé ; ainsi le récit de sa vie ne me coûte pas moins que le récit de la mienne, & ma diligence vient de ce que  
je



je me corrige, voilà tout le mystère ; vous ne m'en croyez pas, mais vous le verrez, Madame, vous le verrez. Poursuivons.

Nous nous retrouvâmes sur le soir dans ma chambre, ma Religieuse & moi.

Voulez-vous, me dit-elle, que j'abrege le reste de mon Histoire, non que je n'aye le tems de la finir cette fois ci ; mais j'ai quelque confusion de vous parler si long-tems de moi, & je ne demande pas mieux que de passer rapidement sur bien des choses, pour en venir à ce qu'il est essentiel que vous sçachiez ?

Non, Madame, lui répondis-je, ne passez rien je vous en conjure ; depuis que je vous écoute je ne suis plus ce me semble si étonnée des événemens de ma vie ; je n'ai plus une opinion si triste de mon sort ; s'il est fâcheux d'avoir comme moi perdu sa mere, il ne l'est guero moins d'avoir comme vous été abandonnée de la sienne ; nous avons toutes deux été différemment à plaindre ; vous avez eu vos ressources, & moi les miennes. A la vérité je crois jusqu'ici que mes malheurs surpassent les vôtres ; mais quand vous aurez tout dit, je changerai peut-être de sentiment.

Je n'en doute pas, me dit-elle, achevons.

Je vous ai dit que mon voyage étoit résolu, & je partis quelques jours après, avec la Dame dont je vous ai parlé.

J'avois été payée d'une moitié de ma pension, & cette somme que Madame Dorfrainville

frainville avoit bien voulu recevoir pour moi sur ma quittance, avoit été donné de fort bonne grace, Madame Dursan avoit même offert de l'augmenter.

Nous ne ferons pas long-tems sans vous suivre, me dit-elle, la veille de mon départ ; mais si par quelque accident imprevû vous avez besoin de plus d'argent avant que nous soyons à Paris, écrivez-moi, Mademoiselle, & je vous en enverrai sur le champ.

Ce discours fut suivi de beaucoup de protestations d'amitié qui n'avoient qu'un défaut, c'est quelles étoient trop polies ; je les aurois crû plus vraies, si elles avoient été plus simples ; le bon cœur ne fait point de complimens.

Quoiqu'il en soit je partis, toujours incertaine du fond de ses sentimens, & parlâ toujours inquiète du parti qu'elle prendroit ; mais en revanche bien convaincuë de la tendresse du fils.

Je ne vous en dirai que cela, je n'ai que trop souffert du ressouvenir de ce qu'il me dit alors, aussi-bien que dans d'autres tems ; il a fallu les oublier ces expressions, ces transports, ces regards, cette physionomie si touchante qu'il avoit avec moi & que je vois encore, il a fallu n'y plus songer, & malgré l'état que j'ai embrassé, je n'ai pas eu trop de quinze ans pour un perdre la mémoire.

C'étoit dans en Carosse de voiture que nous voyagions ma compagne & moi, & nous n'étions plus qu'à vingt lieues de Paris, quand

quand dans un endroit où l'on s'arrêta quelque tems le matin pour rafraîchir les chevaux, il vint une Dame qui demanda s'il y avoit une place pour elle dans la Voiture.

Elle étoit suivie d'une Paysanne qui portoit une cassette, & qui tenoit un sac de nuit sous son bras. Oûi, lui dit le Cocher, il y a encore un place de vuide à la portiere.

Eh bien je la prendrai, répondit la Dame, qui la paya sur le champ, & qui monta tout de suite en carosse, après nous avoir tous salués d'un air qui avoit de la dignité, quoique très-honnête, & qui ne sentoît point la politesse de campagne. Tout le monde le remarqua, & je le remarquai plus que les autres.

Elle étoit assise à côté d'un vieux Ecclésiastique qui alloit plaider à Paris. Ma Compagne & moi, nous remplissions le fond du devant; celui de derriere étoit occupé par un homme âgé, indisposé, & par sa femme. Dans l'autre portiere, étoient un Officier, & la Femme de chambre de la Dame avec qui je voyageois, & qui avoit encore un Laquais qui suivoit le Carosse à cheval.

Cette Inconnüe que nous primes en chemin, étoit grande, bienfaite, je lui aurois donné près de cinquante ans, cependant elle ne les avoit pas; on eut dit qu'elle relevoit de maladie, & cela étoit vrai. Malgré sa pâleur & son peu d'embonpoint, on lui voyoit

voit les plus beaux traits du monde avec un tour de visage admirable, & je ne sçai quoi de fin qui faisoit penser qu'elle étoit une femme de distinction. Toute sa figure avoit un air d'importance naturelle qui ne vient pas de fierté, mais de ce qu'on est accoutumé aux attentions, & même aux respects, de ceux avec qui l'on vit dans le grand monde.

A peine avons-nous fait une lieuë depuis la Beuvette, que le mouvement de la Voiture incommoda notre nouvelle venuë.

Je la vis pâlir, ce qui fut bien-tôt suivi de maux de cœur.

On voulut faire arrêter, mais elle dit que ce n'étoit pas la peine, & que cela ne dureroit pas, & comme j'étois la plus jeune de toutes les personnes qui occupoient les meilleures places, je la pressai beaucoup de se mettre à la mienne, & l'en pressai d'une manière aussi sincère qu'obligeante.

Elle parut extrêmement touchée de mes instances, me fit sentir combien elle les estimoit de ma part, & mêla même quelque chose de si flatteur pour moi dans ce qu'elle me répondit, que mes empressements en redoublèrent ; mais il n'y eut pas moyen de la persuader, & en effet son indisposition se passa.

Comme elle étoit placée auprès de moi, nous avons de tems en tems de petites conversations ensemble.

La Dame que j'ai appelée ma Compagne,

pagne, & qui étoit d'un certain âge, m'appelloit presque toujours sa fille quand elle me parloit ; & là-dessus notre Inconnuë crût qu'elle étoit ma mère.

Non, lui dis-je, c'est une amie de ma famille qui à eu la bonté de se charger de moi jusqu'à Paris, où nous allons toutes deux, elle pour recueillir une succession, & moi pour joindre ma mère qu'il y a long-tems que je n'ai vûë.

Je voudrois bien être cette mère là, me dit-elle d'un air doux & caressant, sans me faire de questions sur le Pays d'où je venois, & sans me parler de ce qui la regardoit.

Nous arrivâmes à l'endroit où nous devions dîner ; il faisoit un fort beau jour, & il y avoit dans l'Hôtellerie un jardin qui me parut assez joli. Je fus curieuse de la voir, & j'y entrai. Je m'y promenai même quelques instans pour me délasser d'avoir été assise toute la matinée.

Madame Darcire (c'est le nom de ma Compagne) étoit à l'entrée de ce jardin avec l'Ecclésiastique dont je vous ai parlé, pendant que l'Officier ordonnoit notre dîner, l'autre voyageur incommodé & sa femme étoient déjà montés dans la chambre où l'on devoit nous servir & où ils nous attendoient.

L'Officier revint, & dit à Madame Darcire qu'il ne nous manquoit que notre nouvelle venuë qui s'étoit retirée, & qui apparemment avoit dessein de manger à part.

Je me promenois alors dans un petit bois  
que

que cette Dame eut envie de voir aussi. L'Ecclésiastique & l'Officier la suivirent, & il y avoit déjà une bonne demie-heure que nous nous y amusions quand le Laquais de Madame Darcire vint nous avertir qu'on alloit servir; nous prîmes donc le chemin de la chambre où je viens de vous dire que deux de nos voyageurs étoient d'abord montés.

J'ignorois que notre Inconnüe se fut séparée, on n'en avoit rien dit devant moi; de sorte qu'en traversant la cour, je la vis dans un cabinet à rez de chaussée, dont les fenêtres étoient ouvertes, & on lui apportoit à manger dans le même moment.

Comment, dis-je à l'Officier, est-ce dans ce cabinet que nous dînons, nous n'y ferons guère à notre aise? aussi n'est-ce pas là que nous allons, me répondit-il, c'est en haut, mais cette Dame a voulu dîner toute seule.

Il n'y a pas d'apparence qu'elle eut pris ce parti-là, si on l'avoit priée d'être des nôtres, repris je, peut-être s'attendoit-elle là-dessus à une politesse que personne de nous ne lui a faite, & je suis d'avis d'aller sur le champ réparer cette faute.

Je laissai en effet monter les autres, & me hâtai d'entrer dans ce cabinet. Elle prenoit sa serviette, & n'avoit pas encore touché à ce qu'on lui avoit apporté; c'étoit un potage, & de l'autre côté un peu de viande bouillie sur une assiette.

J'avoue

J'avoue qu'un repas si frugal m'étonna, elle rougit elle-même que j'en fusse témoin ; mais lui cachant ma surprise.

Eh quoi, Madame, lui dis-je, vous nous quittez, nous n'aurons pas l'honneur de dîner avec vous ? nous ne souffrirons point cette séparation là s'il vous plaît ; heureusement que j'arrive à propos ; vous n'avez point encore mangé, & je vous enleve de la part de toute la compagnie, on ne se mettra point à table que vous ne soyez venuë.

Elle s'étoit brusquement levée, comme pour m'écarter de la table & de la vûë de son dîné. Je me conformai à son intention, & ne m'avançai pas.

Non, Mademoiselle, me répondit-elle en m'embrassant, ne prenez point garde à moi je vous prie ; j'ai été long-tems malade, je suis encore convalescente, il faut que j'observe un regime qui m'est nécessaire, & que j'observerois mal en compagnie ; voilà mes raisons, voyez si vous voulez que je m'expose, je suis bien sûre que non, & vous seriez la première à m'en empêcher. Je crus de bonne foi ce qu'elle me disoit, & je n'en insistai pas moins.

Je ne me rends point, lui dis-je, & ne veux point vous laisser seule ; venez, Madame, & fiez vous à moi, je veillerai sur vous avec la dernière rigueur, je vous garderai à vûë ; on n'a pas encore servi ; il n'y a qu'à dire en passant qu'on joigne votre

tre diné au nôtre, & je la prenois sous le bras pour l'emmener en lui parlant ainsi; desorte que je l'entraînois déjà sans qu'elle sçut que me répondre, malgré la répugnance que je lui voyois toujours.

Mor Dieu, Mademoiselle, me dit-elle en s'arrêtant d'un air triste, & même douloureux ! que votre empressement me fait de plaisir & de peine ; faut-il vous parler confidemment ? Je viens d'une petite maison de Campagne que j'ai ici près, j'y avois apporté un certain argent pour y passer environ un mois ; je sortois de maladie, la fièvre m'y a reprise, je m'y suis laissé gagner par le tems ; il ne me reste bien précisément que ce qu'il me faut pour retourner à Paris où je serai demain, & je ne songe qu'à arriver. Ce que je vous dis là au reste, n'est fait que pour vous, Mademoiselle, vous le sentez bien, & vous aurez la bonté de m'excuser auprès des autres sur ma santé.

Quelque peu de souci qu'elle affectât d'avoir elle-même de cette disette d'argent qu'elle m'avouoit, & qu'elle vouloit que je regardasse comme un accident sans conséquence, ce qu'elle me disoit là me toucha cependant, & je crus voir moins de tranquillité sur son visage, qu'elle n'en marquoit dans son discours : il y a de certains états où l'on ne prend pas l'air qu'on veut.

Eh Madame, m'écriai-je, avec une franchise.



chise vive & badine, en lui mettant ma bourse dans la main, que j'ai l'honneur de vous être bonne à quelque chose ; servez-vous de cet argent jusqu'à Paris, puisque vous avez négligé d'en faire venir, & ne nous punissez point du peu de précaution que vous avez prise.

Je déliois les cordons de la bourse en lui parlant ainsi ; prenez ce qu'il faut, ajoutai-je, si vous n'en avez pas besoin, vous me le rendrez en arrivant, sinon vous me le renverrez le lendemain.

Elle jetta comme un soupir alors, & laissa même, sans doute malgré elle, échapper une larme. Vous êtes trop aimable, me répondit-elle ensuite avec un embarras qu'elle combattoit, vous me charmez, vous me pénétrez d'amitié pour vous ; mais je puis me passer de ce que vous m'offrez de si bonne grace, souffrez que je vous remercie ; il n'y a personne de quelque considération dans ces Campagnes-ci qui ne me connoisse, & chez qui je ne puisse envoyer si je voulois ; mais ce n'est pas la peine, je ferai demain chez moi.

S'il vous est indifférent de rester seule ici, lui répondis-je d'un air mortifié, il ne me l'auroit pas été d'être quelques heures de plus avec vous ; c'étoit une grace que je vous demandois ; & qu'à la vérité je ne mérite pas d'obtenir.

Que vous ne méritiez pas, me répartit-elle en joignant les mains ; Eh comment feroit-on

roit-on pour ne vous pas aimer? Eh bien, Mademoiselle, que voulez-vous que je prenne, puisque vous me menacez de croire que je ne vous aime pas, je ferai tout ce que vous exigerez, & je vais vous suivre; êtes-vous contente?

C'étoit en tenant ma bourse qu'elle me disoit cela; je l'embrassai de joye, car toutes ses façons me plaisoient, je les trouvois nobles & affectueuses; & ce petit moment de conversation particuliere venoit encore de me lier à elle. De son côté elle me serra tendrement dans ses bras; ne disputons plus, me dit-elle après, voilà un de vos louis que je prens, c'est assez, puisqu'il n'est question que de prendre; non, repondis-je en riant, n'y eut-il qu'un quart de lieuë d'ici chez vous, je vous taxe à davantage. Eh bien, mettons en deux pour avoir la paix, & marchons, reprit-elle.

Je l'emmenai donc; il y avoit un instant qu'on avoit servi, & on nous attendoit. On la combla de politesse, & Madame Darcire surtout eut mille attentions pour elle.

Je lui avois promis de veiller sur elle à table, & je lui tins parole du moins pour la forme; on m'en fit la guerre, on me querella, je ne m'en souciai point; c'est une rigueur à laquelle je me suis engagée, dis-je, Madame n'est venuë qu'à cette condition là, & je fais ma charge.

Ma prétenduë rigueur n'étoit cependant  
qu'un

qu'un prétexte pour lui servir ce qu'il y avoit de meilleur & de plus délicat, & quoique pour entrer dans le badinage, elle se plaignit d'être trop gênée, il est vrai qu'elle mangea très-peu.

Nous sentîmes tous combien nous aurions perdu si elle nous avoit manquée; il me sembla que nous étions devenus plus aimables avec elle, & que nous avions tous plus d'esprit qu'à l'ordinaire.

Enfin le dîné finit nous remontâmes en Carosse, & le soupé se passa de même.

Nous n'étions plus le lendemain qu'à une lieuë de Paris, quand nous vîmes un équipage s'arrêter près de notre Voiture, & que nous entendîmes quelqu'un qui demandoit si Madame Darcire n'étoit pas là? C'étoit un Homme d'affaire à qui elle avoit écrit de venir au-devant d'elle, & de lui chercher un Hôtel où elle put avoir un logement convenable; elle se montra sur le champ.

Mais comme nous avions quelques paquets engagés dans le magasin, que le lieu n'étoit pas commode pour les retirer, nous jugeâmes à propos de ne descendre qu'à un petit Village qui n'étoit plus qu'à un demi quart de lieuë, & où notre Cocher nous dit qu'il s'arrêteroit lui-même.

Pendant qu'on y travailla à retirer nos paquets, mon inconnue me prit à quartier dans une petite cour, & voulut en m'embrassant, me rendre les deux louis d'or que j'e l'avois force de prendre.

Vous

Vous n'y songez pas, lui dis-je, vous n'êtes pas encore arrivée, gardez-les jusques chez vous ; que je les reprenne aujourd'hui où demain, n'est-ce pas la même chose ? avez-vous intention de ne me pas revoir ? & me quittez-vous pour toujours ?

J'en serois bien fâchée, me répondit elle ; mais nous voici à Paris, nous allons y entrer, c'est comme si j'y étois. Vous avez beau dire, repris-je, en me reculant, je me méfie de vous, & je vous laisse cet argent précisément pour vous obliger à m'apprendre où je vous retrouverai.

Elle se mit à rire, & s'avança vers moi, mais je m'éloignai encore ; ce que vous faites-là est inutile, lui criai-je, donnez-moi mes sûretés, ou logez-vous ?

Je ne vous en aurois pas moins instruite de l'endroit où je vais, me repartit-elle ; mon nom est Darneuil (ce n'étoit là que le nom d'une petite Terre, & elle me cachoit le véritable,) & vous aurez de mes nouvelles chez M. le Marquis de Viry rue S. Louis au Marais, (c'étoit un de ces amis) dites-moi à présent à votre tour, ajouta-t-elle, où je vous trouverai ?

Je ne sçai point le nom du quartier où nous allons, lui répondis-je, mais demain j'envoyerais quelqu'un qui vous le dira, si je ne vais pas vous le dire moi-même.

J'entendis alors Madame Darcire qui m'appelloit, & je me hâtai de fortir de la petite cour pour la joindre ; mon Inconnue

me

me suivit, elle dit adieu à Madame Darcire, je l'embrassai tendrement, & nous partîmes.

En une heure de tems nous arrivâmes à la maison que cet Homme d'affaire dont j'ai parlé nous avoit retenuë.

Comme la journée n'étoit pas encore fort avancée, j'aurois volontiers été chercher ma mere, si Madame Darcire qui se sentoit trop fatiguée pour m'accompagner, & dont je ne pouvois prendre que la Femme de chambre, ne m'avoit engagée à attendre jusqu'au lendemain.

J'attendis donc, d'autant plus qu'on me dit qu'il y avoit fort loin du quartier où nous étions, à celui où je devois aller trouver cette mere qu'il me tarδοit avec tant de raison de voir & de connoître.

Aussi Madame Darcire ne me fit-elle pas languir le jour d'après ; elle eut la bonté de préférer mes affaires à toutes les siennes, & à onze heures du matin nous étions déjà en carosse pour nous rendre dans la rue S. Honoré, vis-à vis les Capucins, conformément à l'adresse que j'avois gardé de ma mere, & à laquelle je lui avois écrit mes dernieres lettres qui étoient restées sans réponse.

Notre carosse arrêta donc à l'endroit que je viens de dire, & là nous demandâmes la maison de Madame la Marquise de... (c'étoit le nom de son mari). Elle n'est plus ici, nous répondit un Suisse ou un Portier,

je ne sçai plus lequel des deux. Elle y logeoit il y a environ deux ans ; mais depuis que M. le Marquis est mort, son fils a vendu la maison à mon Maître qui l'occupe à présent.

M. le Marquis est mort, m'écriai-je toute troublée, & même saisie d'une certaine épouvante que je ne devois pas avoir, car dans le fond, que m'importoit la mort de ce beau-pere qui m'étoit inconnu, à qui je n'avois jamais eu la moindre obligation, & sans lequel au contraire ma mere ne m'auroit pas vraisemblablement oubliée autant qu'elle avoit fait ?

Cependant en apprenant qu'il ne vivoit plus, & qu'il avoit un fils marié ; je craignis pour ma mere, qui m'avoit laissé ignorer tous ces événemens ; le silence qu'elle avoit gardé là-dessus m' alarma, j'apperçus confusément des choses tristes, & pour elle & pour moi ; en un mot cette nouvelle me frappa, comme si elle avoit entraîné mille autres accidens fâcheux que je redoutois sans sçavoir pourquoi.

Eh depuis quand est-il donc mort, répondis-je d'une voix altérée ? eh mais, c'est depuis dix-sept ou dix-huit mois je pense, reprit cet homme, & six ou sept semaines après avoir marié M. le Marquis son fils qui vient ici quelquefois, & qui demeure à présent à la Place Royale.

Et la Marquise sa mere, lui dis-je encore, loge-t'elle avec lui ? Je ne crois pas,

me répondit-il ; il me semble avoir entendu dire que non ; mais vous n'avez qu'à aller chez lui, pour apprendre où elle est, apparemment qu'on vous en informera.

Eh bien, me dit alors Madame Darcire, il n'y a qu'à retourner au logis, & nous irons à la Place Royale après dîné, d'autant plus que j'ai moi-même affaire de ces côtés-là. Comme vous voudrez, lui répondis-je, d'un air inquiet & agité, & nous revînmes à la maison.

Vous voilà bien rêveuse, me dit en chemin Madame Darcire ; à quoi pensez-vous donc ? est-ce la mort de votre beau-père qui vous afflige ?

Non, lui dis-je, je ne pourrois en être touchée que pour ma mère que cet accident intéresse peut-être de plus d'une façon ; mais ce qui m'occupe à présent, c'est le chagrin de ne la point voir, & de n'être pas sûre que je la trouverai chez son fils, puisqu'on vient de nous dire qu'on ne croit pas qu'elle y loge. Ce n'est pas là un grand inconvenient, me dit-elle ; si elle n'y loge pas, nous irons chez elle.

Madame Darcire fit arrêter chez quelques Marchands pour des emplettes, nous rentrâmes ensuite au logis ; trois quart-d'heures après le dîné nous remontâmes en carosse avec son Homme d'affaire qui venoit d'arriver, & nous prîmes le chemin de la Place Royale où cette Dame, par égard pour mon impatience, voulut me mener,

d'abord dans l'intention de m'y laisser si nous y trouvions ma mere, d'aller de-là à ses propres affaires, & de revenir mē reprendre sur le soir s'il le falloit.

Mais ce n'étoit pas la peine de nous arranger là-dessus, & mes inquiétudes ne devoient pas finir si-tôt. Ni mon frere ni ma belle-soeur, c'est-à-dire, ni M. le Marquis ni sa femme n'étoient chez eux. Nous scūmes de leur Suisse que depuis huit jours ils étoient partis pour une campagne à quinze ou vingt lieuës de Paris. Quant à ma mere elle ne logeoit point avec eux, & on ignoroit sa demeure. Tout ce qu'on pouvoit m'en dire, c'est que ce jour-là même elle étoit venuë à onze heures du matin pour voir son fils dont elle ne scavoit pas l'absence, qu'elle avoit paru fort surprise, & fort affligée de le trouver parti; qu'elle arrivoit elle-même de campagne, à ce qu'elle avoit dit, & qu'elle s'étoit retirée sans laisser son adresse.

A ce récit, je retombai dans ces frayeurs dont je vous ai parlé, & je ne pus m'empêcher de soupirer. Vous dites donc qu'elle étoit affligée du départ de M. le Marquis, répondis-je à cet homme? Ouï, Mademoiselle, me reparti-il, c'est ce qui m'en a semblé. Eh comment est-elle venuë ici, ajoutai-je, par je ne scāi quel esprit de méfiance sur sa situation, & comme cherchant à tirer des conjectures sur ce qu'on alloit  
me



me répondre, étoit-elle dans son équipage ou dans celui d'un de ses amis?

Oh d'équipage, me répondit-il, vraiment, Mademoiselle, elle n'en a point, elle étoit toute seule, & même assez fatiguée, car elle s'est reposée ici près d'un quart heure.

Toute seule & sans voiture, m'écriai-je, la mere de M. le Marquis? voilà qui est bien horrible. Ce n'est pas ma faute, & je ne sçauois dire autrement, me repartit-il; au surplus je ne me mêle point de ces choses là, & je répondis seulement à ce que vous me demandez.

Mais, lui dis-je, en insistant, ne m'indiquerez-vous point dans ce quartier-ci quelque personne qui la connoisse, chez qui elle aille, & de qui je puisse apprendre où elle loge?

Non, reprit-il, elle vient si rarement à l'Hôtel à des heures où il y a si peu de monde, & elle y demeure si peu de tems, que je ne me souviens pas de l'avoir vû parler à d'autres personnes qu'à M. le Marquis son fils; & c'est toujours le matin, encore quelquefois n'est-il pas levé.

Y avoit-il rien de plus mauvais augure que tout ce que j'entendois-là? Que serai-je donc, & qu'elle est ma ressource, dis-je, d'un air consterné à Madame Darcire qui commençoit aussi à n'avoir pas bonne opinion de tout cela? Il n'est pas possible en vous informant avec soin, que nous ne dé-

couvrons bien-tôt où elle est, me dit-elle ; il ne faut pas vous inquieter, ceci n'est qu'un effet du hazard, & des circonstances dans lesquelles vous arrivez. Je ne lui répondis que par un soupir, & nous nous éloignâmes.

Il m'auroit été bien aisé dans le quartier où nous étions alors, d'aller chercher cette Dame avec qui nous avions voyagé, à qui j'avois prêté de l'argent, & de qui je devois sçavoir des nouvelles chez le Marquis de Viry rue S. Louis, à ce qu'elle m'avoit dit ; mais dans ce moment là je ne pensai point à elle ; je n'étois occupée que de ma mere, que de mes tristes soupçons sur son état, & que de l'impossibilité où je me voyois de l'embrasser.

Madame Darcire fit tout ce qu'elle pût pour rassurer mon esprit, & pour dissiper mes alarmes. Mais cette mere qui étoit venue à pied chez son fils, que sa lassitude avoit obligée de se reposer ; cette mere qui faisoit si peu de figure, qui étoit si enterrée, que les gens même de son fils ne sçavoient pas sa demeure, me revenoit toujours dans la pensée.

De la Place Royale, nous allâmes chez le Procureur de Madame Darcire ; de-là dans une maison où l'on avoit mis le scellé, & qui avoit appartenu à la personne dont elle étoit héritière ; elle y demeura près d'une heure & demie, & puis nous rentrâmes au logis avec ce Procureur à qui elle devoit  
donner

donner quelques papiers dont il avoit besoin pour elle.

Cet homme pendant que nous étions dans le carosse, parla de quelqu'un qui demeurait au Marais, & qu'il devoit voir le lendemain au sujet de la succession de Madame Darcire. Comme c'étoit-là le quartier du Marquis, & celui où j'avois espéré de trouver ma mere, je lui demandai s'il ne la connoissoit pas, sans lui dire cependant que j'étois sa fille.

Oùï, me dit-il, je l'ai vüe deux ou trois fois avant la mort de son mari, qui m'avoit en ce tems-là chargé de quelque affaire ; mais depuis qu'il est mort, je ne sçai plus ce qu'elle est devenue ; j'ai seulement ouï dire qu'elle n'étoit pas fort heureuse.

Eh quel est donc son état, lui répondis-je, avec une émotion que j'avois bien de la peine à cacher ? son fils est si riche & si grand Seigneur, ajoutai-je ? Il est vrai, reprit-il ; & il a épousé la fille de M. le Duc de... mais je crois la Marquise brouillée avec lui & avec sa belle-fille ; cette Marquise n'étoit, dit-on, que la veuve d'un très-nince & très-pauvre Gentilhomme de Province, dont défunt le Marquis devint amoureux dans le pays, & qu'il épousa assez tourdiment tout riche & tout grand Seigneur qu'il étoit lui-même. Aujourd'hui qu'il est mort, & que le fils qu'il a eu d'elle est marié avec la fille du Duc de... il se peut bien faire que cette fille de Duc, je

veux dire, que Madame la Marquise la jeune ne voye pas de trop bonne œil une belle-mere comme la vieille Marquise, & ne se soucie pas beaucoup de se voir alliée à tous les petits houbereaux de sa famille, & de celle de son premier mari, dont on dit aussi qu'il reste une fille qu'on n'a jamais vûe, & qu'apparemment on n'est pas curieux de voir; voilà à peu près ce que je puis recueillir de tous les propos que j'ai entendu tenir à ce sujet-là.

Les larmes couloient de mes yeux pendant qu'il parloit ainsi, je n'avois pû les retenir à cet étrange discours, & n'étois pas même en état d'y rien répondre.

Madame Darcire, qui étoit la meilleure femme du monde, & qui avoit pris de l'amitié pour moi, avoit rougi plus d'une fois en l'écoutant, & s'étoit même apperçûe que je pleurois.

Qu'appelle-t'on des houbereaux, Monsieur, lui dit-elle, quand il eut fini? il faut que Madame la Marquise la jeune, toute fille de Duc qu'elle est, soit bien mal informée, si elle rougit des alliances dont vous parlez; je lui apprendrois moi qui suis du pays de cette belle-mere qu'elle méprise, je lui apprendrois que la Marquise qui s'appelle de Tresle en son nom, est d'une des plus nobles & des plus anciennes Maisons de notre Province; que celle de M. de Tervire son premier mari, ne le cede à pas une que je connoisse; qu'il n'y en  
avoit

voit point anciennement de plus considérable par l'étendue de ses Terres, & que toute diminuée qu'elle est aujourd'hui de ce côté-là, M. de Tervire auroit encore laissé à sa veuve plus de dix-huit ou vingt mille livres de rente, sans la mauvaise humeur d'un pere qui les lui ôta pour les donner à son cadet ; & qu'enfin il n'y a ni gentilhomme, ni Marquis, ni Duc en France qui ne pût avec honneur épouser Mademoiselle de Tervire qui est cette fille qu'on a jamais vûe à Paris, que Madame la Marquise laissa effectivement à ses parens quand elle quitta la Province, & sur laquelle aucune fille de ce pays-ci ne l'emportera, ni par la figure, ni par les qualités de l'esprit du caractère.

Le Procureur alors, qui me vit les yeux ouillés, & qui fit réflexion que c'étoit moi qui lui avoit demandé des nouvelles de la vieille Marquise, soupçonna que je pouvois bien être cette fille dont il étoit question.

Madame, dit-il, un peu confus à Madame Darcire, quoique je n'ai rapporté que les discours d'autrui, j'ai peur d'avoir fait une imprudence ; ne seroit-ce pas Mademoiselle de Tervire elle-même que je vois ?

Il auroit été difficile de le lui dissimuler ; sa contenance ne le permettoit pas, & ne devoit pas deux partis à prendre ; aussi Madame Darcire n'hésita-t'elle point. Oui, Monsieur, lui dit-elle, vous ne vous trompez

pez pas, c'est elle, voilà cette petite Provinciale qu'on n'est pas curieuse de voir, que sans doute on s'imagine être une espee de Payfanne, & à qui on feroit peut-être fort heureuse de ressembler. Je ne crois pas qu'on y perdit de quelque maniere qu'on soit faite, répondit-il, en me suppliant de lui pardonner ce qu'il avoit dit ; notre-carosse arrêtoit en ce moment, nous étions arrivés, & je ne lui répondis que par une inclination de tête.

Vous jugez bien, que dès qu'il fut sorti je n'oubliai pas de remercier Madame Darcire du portrait flatteur qu'elle avoit fait de moi, & de cette colere vraiment obligeante avec laquelle elle avoit défendu ma famille, & vengé les miens des mépris de ma belle-sœur. Mais ce que le Procureur nous avoit dit ne servit qu'à me confirmer dans ce que je pensois de la situation de ma mere, & plus je la croyois à plaindre, plus il m'étoit douloureux de ne sçavoir où l'aller chercher.

Il est vrai, qu'à proprement parler, je ne la connoissois pas ; mais c'étoit cela même qui me donnoit ce desir ardent que j'avois de la voir. C'est une si grande & si intéressante avanture que celle de retrouver une mere qui vous est inconnuë ; ce seul nom qu'elle porte a quelque chose de si doux !

Et ce qui contribuoit encore beaucoup à m'attendrir pour la mienne, c'étoit de penser qu'on la méprisoit, qu'elle étoit humiliée,

née, qu'elle avoit des chagrins, qu'elle souffroit même, car j'allois jusques-là, & je partageois son humiliation & ses peines ; son amour propre étoit de moitié avec le sien dans tous les affronts que je supposois qu'elle essuyoit ; & j'aurois eu, ce me semble, un plaisir extrême à lui montrer combien j'y étois sensible.

Il se peut bien que mon empressement n'eut pas été si vif, si je l'avois sçû plus heureuse, & c'est que je ne me serois pas flattée non plus d'être si bien reçûe ; mais j'arrivois dans des circonstances qui me répondoient de son cœur, j'étois comme sûre de la trouver meilleure mere, & je comptois sur sa tendresse à cause de son malheur.

Malgré toutes les informations que nous eûmes Madame Darcire & moi, nous avions déjà passé dix ou douze jours à Paris sans avoir pû découvrir où elle étoit, & j'en ferois d'impatience & de chagrin ; partout où nous allions nous parlions d'elle ; bien des gens la connoissoient, tout le monde savoit quelque chose de ce qui lui étoit arrivé, les uns plus, les autres moins ; mais comme je ne déguisois point que j'étois sa fille, que je me produisois sous ce nom là, je m'apercevois bien qu'on me menageoit, qu'on ne me disoit pas tout ce qu'on sçavoit, & le peu que j'en apprenois signifioit toujours qu'elle n'étoit pas à son aise.

Excedée enfin de l'inutilité de mes efforts

pour la trouver, nous retournâmes au bout de douze jours Madame Darcire & moi à la Place Royale, dans l'espérance que ma mere y seroit revenue elle-même, qu'on lui auroit dit que deux Dames étoient venues l'y demander, & qu'en consequence elle auroit bien pû laisser son adresse, afin qu'on la leur donnât si elles revenoient la chercher.

Autre peine inutile, ma mere n'avoit pas reparu. On lui avoit dit la premiere fois, que le Marquis ne seroit de retour que dans trois semaines ou un mois, & sans doute elle attendoit que ce tems-là fut passé pour se remontrer. Ce fut du moins ce qu'en pensa Madame Darcire qui me le persuada aussi.

Toute affligée que j'étois de voir toujours prolonger mes inquiétudes, je m'avisai de songer que nous étions dans le quartier de Madame Darneuil, de cette Dame de la Voiture, dont l'adresse étoit chez le Marquis de Viry, avec qui, comme vous sçavez, je m'étois liée d'une amitié assez tendre, & à qui d'ailleurs j'avois promis de donner de mes nouvelles.

Je proposai donc à Madame Darcire d'aller la voir, puisque nous étions si près de la rue S. Louis; elle y consentit, & la premiere maison à laquelle nous nous arrêtâmes pour demander celle du Marquis de Viry, étoit attenant la sienne. C'est la

porte



sorte d'après, nous dit-on, & un des gens de Madame Darcire y frappa sur le champ.

Personne ne venoit, on redoubla, & après un intervalle de tems assez considérable, parut un très-vieux domestique à longs cheveux blancs, qui sans attendre qu'on lui fit de question, nous dit d'abord que M<sup>lle</sup> de Viry étoit à Versailles avec Madame.

Ce n'est pas à lui que nous en voulons, lui répondis-je, c'est à Madame Darneuil. Ha, Madame Darneuil, elle ne loge pas ici, reprit-il; mais n'êtes-vous pas des dames nouvellement arrivés de Province; depuis dix ou douze jours, lui dîmes-nous? Ah bien ayez la bonté d'attendre un instant, répartit-il; je vais vous faire parler à unes des femmes de Madame qui m'a bien recommandé de l'avertir quand vous viendriez. Et là-dessus, il nous quitta pour aller lentement chercher cette femme qui descendit, & qui vint nous parler à la portiere de notre carosse. Pouvez-vous, lui dis-je, nous apprendre où est Madame Darneuil? nous nous en sommes crûs la trouver ici?

Non, Mesdames, elle n'y demeure pas, répondit-elle; mais n'est ce pas avec vous, Madame la demoiselle, qu'elle arriva à Paris ces jours passés; & qui lui prêtâtes de l'argent, ajouta-t'elle m'adressant la parole? Oui, c'est moi-même. Et la forçai d'en prendre, lui dis-je, & j'aurois été charmée de la revoir. Où est-elle? dans le Faubourg S. Germain, me dit

dit cette femme, (& c'étoit précisément notre quartier) j'ai même été avant hier chez elle ; mais je ne me souviens plus du nom de la rue, & elle m'a chargée, dans l'absence de M. le Marquis & de Madame, de m'informer où vous logez si on venoit de votre part, & de remettre en même tems ces deux louis d'or que voici.

Je les pris : tâchez lui dis-je, de la voir demain, retenez bien, je vous prie où elle demeure, & vous me le ferez sçavoir par quelqu'un que j'enverrai ici dans deux ou trois jours. Elle me le promit, & nous partîmes.

En rentrant au logis, nous vîmes à deux portes au-dessus de la nôtre une grande quantité de peuple assemblé. Tout le monde étoit aux fenêtres ; il sembloit qu'il y avoit eu une rumeur, ou quelque accident considérable, & nous demandâmes ce que c'étoit.

Pendant que nous parlions, arriva notre Hôteffe, grosse Bourgeoise d'assez bonne mine, qui sortoit du milieu de cette foule de l'air d'une femme qui avoit eu part à l'aventure. Elle gesticuloit beaucoup, elle levoit les épaules. Une partie de ce peuple l'entouroit, & elle étoit suivie d'un petit homme assez mal arrangé, qui avoit un tablier autour de lui, & qui lui parloit le chapeau à la main.

De quoi s'agit-il donc, Madame, lui dîmes-nous, dès qu'elle se fut approchée?

Dans

Dans un moment, nous répondit-elle, j'irai vous le dire, Mesdames, il faut auparavant que je finisse avec cet homme ci, qu'elle mena effectivement chez elle.

Un demi quart d'heure après, elle revint nous trouver ; je viens de voir la chose du monde qui m'a le plus touchée, nous dit-elle ; celui que vous avez vû avec moi tout-à-l'heure est le Maître d'une Auberge d'ici près, chez qui depuis dix ou douze jours est venuë se loger une femme passablement bien mise, qui même par ses discours & par ses manieres, n'a pas trop l'air d'une femme du commun. Je viens de lui parler, & j'en suis encore toute émue.

Imaginez-vous, Mesdames, que la fièvre la prise deux jours après être entrée chez cet homme qui ne la connoît point, qui lui a loué une de ses chambres, & lui a fait crédit jusqu'ici sans lui demander d'argent, quoique dès le lendemain de son entrée chez lui, elle eut promis de lui en donner. Vous jugez bien que dans sa fièvre, il lui a fallu des secours qui ont exigé une certaine dépense, & il ne lui en a refusé aucun, il a toujours tout avancé ; mais cet homme n'est pas riche, elle se porte un peu mieux aujourd'hui, & un Chirurgien qui l'a saignée, qui a eu soin d'elle, qui lui a tenu lieu de Medecin, un Apothicaire qui lui a fourni des remedes, demandent à présent tous deux à être payés. Ils ont été chez elle, elle n'a pû les satisfaire, & sur le champ, ils se  
font

font adressés au Maître de l'Auberg qui les a été chercher pour elle. Celui-ci effrayé de voir qu'elle n'avoit pas même de quoi les payer, a non-seulement eu peur de perdre aussi ce qu'elle lui devoit, mais encore ce qu'il continueroit à lui avancer.

Sur ces entrefaites, est arrivée un petit Marchand de Province qui loge ordinairement chez lui. Toutes ses chambres sont louées, il n'y a eu que celle de cette femme qu'il a regardée comme vuide, parce qu'elle ne lui donnoit point d'argent ; là-dessus il a pris son parti, & a été lui parler pour la prier de se pourvoir d'une chambre ailleurs, attendu qu'il se présentoit une occasion de mettre dans la sienne quelqu'un dont il étoit sûr, & qui comptoit l'occuper au retour de quelques courses qu'il étoit allé faire dans Paris. Vous me devez déjà beaucoup, a-t'il ajouté, & je ne vous dis point de me payer ; laissez-moi seulement quelques nippes pour mes sûretés, & ne m'ôtez point le profit que je puis retirer de ma chambre.

A ce discours, cette femme qui est un peu rétablie, mais encore trop foible pour fortir & pour déloger ainsi à la hâte, l'a prié d'attendre quelques jours, lui a dit qu'il ne s'inquiétât point, qu'elle le payeroit incessamment, qu'elle avoit même intention de le recompenser de tous ses soins, & que dans une semaine au plûtard, elle l'envoyeroit porter un billet chez une personne de chez qui il ne reviendroit point sans avoir de l'argent,  
qu'il

u'il ne s'agissoit que d'un peu de patience, u'à l'égard des gages, elle n'en avoit point à li laisser qu'un peu de linge & quelques habits dont il ne feroit rien, & qui lui étoient absolument nécessaires, qu'au surplus s'il la connoissoit, il verroit bien qu'elle n'étoit point femme à le tromper.

Je vous rapporte ce discours tel qu'elle lui a repeté devant moi lorsque je suis arrivée; mais il l'avoit déjà forcée de sortir de sa chambre, & de fermer une cassette qu'il vouloit retenir pour nantissement, desorte que la querelle alors se passoit dans une salle où ils étoient descendus, & où cet homme & sa fille crioient à toute voix contre cette femme qui résistoit à s'en aller. Le bruit ou plutôt le vacarme qu'ils faisoient étoit déjà amassé bien du monde, dont une partie étoit même entrée dans cette salle. Je venois alors de chez une de mes amies qui demeure ici près, & comme c'est de moi que cet homme tient la maison qu'il occupe, & qui m'appartient; je me suis arrêtée un moment en passant pour sçavoir d'où venoit ce bruit. Cet homme m'a vûë, m'a prié d'entrer, & m'a exposé le fait; cette femme y a répondu inutilement ce que je viens de vous dire, elle pleuroit, j'étois plus confuse & plus consternée que jamais, elle ne se défendoit presque que par sa douleur, elle ne jettoit que des soupirs avec un visage plus pâle & plus défait que je ne puis vous l'exprimer. Elle m'a tirée

à quartier, m'a suppliée si j'avois quelque pouvoir sur cet homme, de l'engager à lui accorder le peu de jours de délai qu'elle lui demandoit, m'a donné sa parole qu'il seroit payé ; enfin m'a parlé d'un air & d'un ton qui m'ont pénétrée d'une véritable pitié, j'ai même senti de la considération pour elle ; il n'étoit question que de dix écus, si je les perds, il ne me ruineront pas, & Dieu m'en tiendra compte, il n'y a rien de perdu avec lui. J'ai donc dit que j'allois les payer ; je l'ai fait remonter dans sa chambre ou l'on a reporté sa cassette, & j'ai emmené cet homme pour lui compter son argent chez moi. Voilà, Mesdames, mot pour mot l'histoire que je vous conte toute entière à cause de l'impression qu'elle m'a faite, & il en arrivera ce qui pourra ; mais je n'aurois pas eu de repos avec moi sans les dix écus que j'ai avancés.

Nous ne fûmes pas insensibles à ce récit, Madame Darcire & moi. Nous nous sentîmes attendries pour cette femme qui dans une aventure aussi douloureuse avoit sçu moins disputer que pleurer ; nous donnâmes de grands éloges à la bonne action de notre Hôteffe, & nous voulûmes toutes deux y avoir part.

Le Maître de cette Auberge est appaisé, lui dîmes-nous, il attendra, mais ce n'est pas assez ; cette femme est sans argent apparamment elle sort de maladie, à ce que vous dites, elle a encore une semaine à passer

er chez cet homme qui n'aura pas grand égard à l'état où elle est; ni aux menagemens ont elle a besoin dans une convalescence aussi récente que la sienne. Ayez la bonté, Madame, de lui porter pour nous cette petite somme d'argent que voici (c'étoit neuf ou dix écus que nous lui remettions).

De tout mon cœur, reprit-elle, j'y vais et te pas, & elle partit; à son retour, elle nous dit qu'elle avoit trouvée cette femme au lit, que son aventure l'avoit extrêmement émuë, & qu'elle n'étoit pas sans fièvre; qu'à l'égard des dix écus que nous lui avions envoyés, ce n'avoit été qu'en rouissant qu'elle les avoit reçus, qu'elle nous conjuroit de vouloir bien qu'elle ne les prit qu'à titre d'emprunt; que l'obligation qu'elle nous en auroit en seroit plus grande, & sa connoissance encore plus digne d'elle & de nous; qu'elle devoit en effet recevoir incessamment de l'argent, & qu'elle ne manqueroit pas de nous rendre le nôtre.

Ce compliment ne nous déplût point, au contraire, il nous confirma dans l'opinion avantageuse que nous avions d'elle. Nous comprîmes qu'une ame ordinaire ne se fait point avisée de cette honnête & généreuse fierté-là, & nous ne nous en fîmes le meilleur gré de l'avoir obligée, je ne ti pas même à quoi il tint que nous n'alfions la voir, tant nous étions prévenues sur elle. Ce qui est de sûr, c'est que je n'en fai le proposer à Madame Darcire, qui  
de

de son côté m'avoua depuis, qu'elle avoit eu envie de me le proposer aussi.

En mon particulier, je plains beaucoup cette Inconnuë dont l'infortune me fit encore songer à ma mere que je ne croyois pas à beaucoup près dans des embarras comparables, ni même approchans des siens ; mais que j'imaginois seulement dans une situation peu convenable à son rang, quoique supportable & peut-être douce pour une femme qui auroit été d'une condition inférieure à la sienne ; je n'allois pas plus loin, & à mon avis, c'étoit bien en imaginer assez pour la plaindre, & pour penser qu'elle souffroit.

L'impossibilité de la trouver m'avoit déterminée à laisser passer huit ou dix jours avant que de retourner chez le Marquis son fils, qui devoit dans l'espace de ce tems être revenu de la Campagne, & chez qui je ne doutois pas que je n'eusse des nouvelles de ma mere qui auroit aussi attendu qu'il fut de retour pour ne pas reparoître inutilement chez lui.

Deux ou trois jours après qu'on eut porté de notre part de l'argent à cette Inconnuë, nous sortîmes entre onze heures & midi Madame Darcire & moi pour aller à la Messe (c'étoit un jour de Fête), & en revenant au logis, je crus appercevoir à quarante ou cinquante pas de notre carosse une femme que je reconnus pour cette Femme de chambre



re à qui nous avons parlé chez le Marquis de Viry rue S. Louis.

Vous vous souvenez bien que je lui avois promis de renvoyer le sur-lendemain sçavoir à demeure de Madame Darneuil qu'elle n'avoit pû m'apprendre la première fois, & j'avois exactement tenu ma parole ; mais on avoit dit qu'elle étoit sortie, & par distraction j'avois moi-même oublié d'y renvoyer depuis, quoique c'eut été mon dessein ; aussi fus-je charmée de la rencontrer si à propos, & je la montrai aussi-tôt à Madame Darcire qui la reconnut comme moi.

Cette femme qui nous vit de loin parut nous remettre aussi, resta sur le pas de la porte de l'Aubergiste chez lequel nous jugeâmes qu'elle alloit entrer.

Nous fîmes arrêter quand nous fûmes près d'elle, & aussi-tôt elle nous salua. Je suis bien aise de vous revoir, lui dis-je ; je soupçonne que vous allez chez Madame Darneuil, ou que vous sortez de chez elle, aussi vous me direz sa demeure.

Si vous voulez bien avoir la bonté, nous répondit-elle, d'attendre que j'aye dit un mot à une Dame qui loge dans cette Auberge, je reviendrai sur le champ répondre à votre question, Mademoiselle, & je ne ferai qu'un instant.

Une Dame ! reprit avec quelque étonnement Madame Darcire, qui sçavoit du Maître de l'Auberge que notre Inconnuë étoit la seule femme qui logea chez lui ; he quelle est.

est-elle donc, ajouta-t'elle tout de suite? & puis se retournant de mon côté; ne seroit-ce pas cette personne pour qui nous nous intéressons, me dit-elle, & à qui il arriva cette triste aventure de l'autre jour?

C'est elle-même, repartit sur le champ la Femme de chambre, sans me donner le tems de répondre; je vois bien que vous parlez d'une querelle qu'elle eut avec l'Aubergiste qui vouloit qu'elle sortit de chez lui.

Voilà ce que c'est, reprit Madame Darcire, & puisque vous sçavez qui elle est, par quel accident se trouve-t'elle exposée à de si étranges extrémités? nous avons jugé par tout ce qu'on nous en a dit, que ce doit être une femme de quelque chose.

Vous ne vous trompez pas, Madame, lui répondit-elle, elle n'est pas faite pour esfuyer de pareils affronts, il s'en faut bien, aussi en est-elle retombée malade. Je suis d'avis que nous allions la voir, si cela ne lui fait pas de peine, dit Madame Darcire, montons-y ma fille, (c'étoit à moi à qui elle adressoit la parole.)

Vous le pouvez, Mesdames, reprit cette femme, pourvû que vous vouliez bien d'abord me laisser entrer toute seule, afin que je la previenne sur votre visite, & que je sçache si vous ne la mortifierez pas, il se pourroit qu'elle vous fit prier de lui épargner cette confusion là.

Non, non, dit Madame Darcire, qui étoit peut être curieuse, mais qui assurément  
l'étoit

l'étoit encore moins que sensible ; non, nous ne risquons point de la chagriner ; elle a déjà entendu parler de nous, il y a une personne qui ces jours passés l'alla voir de notre part, & je suis persuadée qu'elle nous verra volontiers. Prévenez-la cependant si vous le jugez à propos, nous allons vous suivre, mais vous entrerez la première, & vous lui direz que nous demeurons dans ce grand Hôtel presque attenant son Auberge, que c'est notre Hôteſſe qui vint la voir, & que nous lui envoyâmes il y a quelques jours. Elle ſçaura bien là-deſſus qui nous ſommes.

Nous descendîmes auffi-tôt de caroffe, & tout s'exécuta comme je viens de le dire. Il n'y avoit qu'un petit eſcalier à monter, & c'étoit au premier ſur le derrière. La Femme de chambre ſe hâta d'entrer, elle avoit en effet des raifons d'avertir l'Inconnue qu'elle ne nous diſoit pas ; & nous nous arrêtâmes un instant aſſez près de la porte de la chambre vis-à-vis de laquelle étoit le lit de la malade, de façon que lorsqu'elle l'ouvrit nous vîmes à notre aïſe cette malade qui étoit ſur ſon ſéant qui nous vit à ſon tour, malgré l'obſcurité du paſſage où nous étions arrêtées, que nous reconnûmes enfin, & qui acheva de nous confirmer qu'elle étoit la perſonne que nous imaginions, par le mouvement de ſurpriſe qui lui échappa en nous voyant.

Ce qui fit encore que nous eûmes elle & nous tout le tems de nous examiner, c'eſt que

que cette porte qui avoit été un peu trop poussée, étoit restée ouverte.

Eh mon Dieu, ma fille, me dit tout bas Madame Darcire, n'est-ce pas là Madame Darneuil? & pendant qu'elle me parloit ainsi, je vis la malade qui joignoit tristement les mains, qui me les tendit ensuite en soupirant, & en jettant sur moi ses regards languissans & mortifiés quoique tendres.

Je n'attendis pas qu'elle s'expliquât davantage, & pour lui ôter sa confusion à force de caresses, je courus toute émue l'embrasser d'un air si vif & si empressé qu'elle fondit en larmes dans mes bras, sans pouvoir prononcer un mot dans l'attendrissement où elle étoit.

Enfin, quand ses premiers mouvemens, mêlés sans doute pour elle, d'autant d'humiliation que de confiance, furent passés; je m'étois condamnée à ne vous plus revoir, me dit-elle, & jamais rien ne m'a tant coûté que cela, c'est ce qu'il y a eu de plus dur pour moi dans l'état où vous me trouvez.

Je redoublai de caresses là-dessus; vous n'y songez pas, lui dis-je, en lui prenant une main, pendant qu'elle donnoit l'autre à Madame Darcire, vous n'y songez pas, vous ne nous avez donc cruës ni sensibles, ni raisonnables? eh, Madame, à qui n'arrive-t'il pas des chagrins dans la vie? pensez-vous que nous nous soyons trompées sur les égards & sur la considération qu'on vous doit; & dans

ans quelque état que vous foyez, une femme comme vous peut-elle jamais cesser d'être respectable ?

Madame Darcire lui tint à peu près les mêmes discours, & effectivement il n'y en voit point d'autres à lui tenir ; il ne falloit que jeter les yeux sur elle pour voir qu'elle étoit hors de sa place.

La Femme de chambre avoit les larmes aux yeux, & étoit à quelques pas de nous qui se taisoit. Vous avez grand tort, lui dis-je, de ne nous avoir pas averties dès la première fois que vous nous vîtes ; je n'aurois pas mieux demandé, nous dit-elle, mais je n'ai pu me dispenser de suivre les ordres de Madame, j'ai été dix-sept ans à son service, c'est-elle qui m'a mise chez Madame de Viry, je la regarde toujours comme ma Maîtresse, & jamais elle n'a voulu me donner la permission de vous instruire quand vous viendriez.

Ne la querellez point, reprit la malade, je n'oublierai jamais les témoignages de son bon cœur ; croiriez-vous qu'elle m'apporta ces jours passés tout ce qu'elle avoit d'argent, tandis que cinq ou six personnes de la première distinction à qui je me suis adressée, & avec qui j'ai vécu comme avec mes meilleurs amis, n'ont pas eu le courage de me prêter une somme médiocre qui m'auroit épargné les extrémités où je me suis vûë, & se sont contentées de se défaire de moi avec de fades & honteuses politesses. Il est vrai que je n'ai pas pris l'argent de cette fille ;

heureusement le vôtre étoit venu alors ; votre Hôteſſe même m'avoit déjà tirée du plus fort de mes embarras, & je m'acquitterai de tout cela dans quelques jours ; mais ma reconnoiſſance fera toujours éternelle.

A peine achevoit-elle ce peu de mots, qu'un Laquais vint dire à Madame Darcire qu'il venoit de mener ſon Procureur à la porte de cette Auberge, & qu'il l'y attendoit pour lui rendre une réponſe preſſée. Je ſçai ce que c'eſt, répondit-elle, il n'a qu'un mot à me dire, & je vais lui parler dans mon caroſſe, après quoi je reviens ſur le champ. Madame, ajouta-t'elle en s'adreſſant à l'Inconnue, ne penſez plus à ce qui vous eſt arrivé depuis que vous êtes ici ; tranquillifez-vous ſur votre état préſent, & voyez en quoi nous pouvons vous être utiles pour le reſte de vos affaires ; votre ſituation doit intéreſſer tous les honnêtes gens, & en vérité on eſt trop heureux d'avoir occaſion de ſervir les perſonnes qui vous reſemblent.

L'Inconnue ne la remercia que par des larmes de tendreſſe, & qu'en lui ferrant la main dans les ſiennes ; il faut avouer, me dit-elle enſuite, que j'ai bien du bonheur dans mes peines, quand je ſonge par qui je ſuis ſecourue, que ce n'eſt ni par mes amis, ni par mes alliés, ni par aucun de ceux avec qui j'ai paſſé une partie de ma vie, ni par mes enfans mêmes ; car j'en ai, Mademoiſelle, toute la France le ſçait, & tout cela me fuit & m'abandonne, j'aurois ſans doute indignement péri au milieu de tant de reſources ;

urces ; sans vous, Mademoiselle, à qui suis inconnüe, sans vous qui ne me devez rien, & qui avec la sensibilité la plus révenante, avec toutes les graces imaginables, me tenez lieu, toute à la fois, d'amis, d'alliés & d'enfans ; sans votre ami que je rencontre avec vous dans cette Voiture ; sans cette pauvre fille qui m'a servie (souffrez que je la compte ; son zèle & ses sentimens la rendent digne de l'honneur que je lui fais) enfin sans votre Hôteffe qui ne m'a jamais connue, & qui n'a passé son chemin que pour venir s'attendrir sur moi ; voilà les personnes à qui j'ai l'obligation de ne pas mourir dans les derniers besoins, & dans l'obscurité la plus étonnante pour une femme comme moi ; qu'est-ce que c'est que la vie ? & que le monde est misérable !

Eh mon Dieu, Madame, lui repondis-je, aussi touchée qu'il est possible de l'être ; commencez donc, comme vous en a tant prié Madame Darcire, commencez par perdre de vûë tous ces objets-là ; je vous le repete aussi-bien qu'elle, donnez-nous le plaisir de vous voir tranquille, consolez-nous nous-mêmes du chagrin que vous nous faites.

Eh bien, voilà qui est fini, me dit-elle ; vous avez raison, il n'y a ni aduersité, ni tristesse que tant de bonté de cœur ne doive assurément faire cesser ; parlons de vous, Mademoiselle, où est cette mere que vous êtes venuë retrouver, & qu'il y a si long-tems que vous n'avez vûë, dites-m'en des

nouvelles, est-ce que vous n'êtes pas encore avec elle? est-ce qu'elle est absente? Ah, Mademoiselle, qu'elle doit vous aimer, qu'elle doit s'estimer heureuse d'avoir une fille comme vous; le Ciel m'en a donné une aussi; mais ce n'est pas d'elle dont j'ai à me plaindre, il s'en faut bien. Elle ne prononça ces derniers mots qu'avec un extrême serrement de cœur.

Helas, Madame, lui répondis-je en soupirant aussi, vous parlez de la tendresse de ma mère; si je vous disois que je n'ose pas me flatter qu'elle m'aime, & que ce sera bien assez pour moi si elle n'est pas fâchée de me voir, quoi-qu'il y ait près de vingt ans qu'elle m'ait perdu de vûe; mais il ne s'agit pas de moi ici; nous nous entretenons de ce qui me regarde un autre fois; revenons à vous, je vous prie; vous êtes sans doute mal servie? vous avez besoin d'une garde, & je dirai à l'Aubergiste en descendant, de vous en chercher une dès aujourd'hui.

Je crus qu'elle alloit répondre à ce que je lui disois; mais je fus bien étonnée de la voir tout-à-coup verser une abondance de larmes; & puis revenant à ce nombre d'années que j'avois passées éloignée de ma mère.

Depuis vingt ans qu'elle vous a perdue de vûe, s'écria-t'elle d'un air pensif & pénétré, je ne scaurois entendre cela qu'avec douleur! juste Ciel! que votre mère a de reproches à se faire aussi bien que moi; eh dites-moi, Mademoiselle, ajouta-t'elle, sans  
me



re laisser le tems de la réflexion ; pour-  
 uoi vous a-t'elle si fort négligée ; dites-  
 n'en la raison je vous prie ?

C'est, lui répondis-je, que je n'avois tout  
 vu plus que deux ans quand elle se maria,  
 & que trois semaines après, son mari l'em-  
 mena à Paris où elle accoucha d'un fils qui  
 m'aura sans doute effacée de son cœur, ou  
 du moins de son souvenir. Et depuis qu'elle  
 est partie, je n'ai eu personne auprès d'elle  
 qui lui ait parlé de moi, je n'ai reçu en ma  
 vie que trois ou quatre de ses lettres, & il  
 n'y a pas plus de quatre mois que j'é-  
 tois chez une tante qui est morte, qui  
 m'avoit reçûë chez elle, & avec qui j'ai  
 passée six ou sept ans sans avoir eu de  
 nouvelles de ma mere à qui j'ai plusieurs  
 fois écrit inutilement, que j'ai été chercher  
 ici à la dernière adresse que j'avois d'elle ;  
 mais qui depuis près de deux ans qu'elle est  
 veuve de son second mari, ne demeure plus  
 dans l'endroit où je croyois la voir, qui ne  
 loge pas même chez son fils qui est marié, qui  
 est actuellement en campagne avec la Mar-  
 quise sa femme, & dont les gens même  
 n'ont pû m'enseigner où est ma mere, quoi-  
 qu'elle y ait paru il y a quelques jours, de-  
 sorte que je ne sçais pas où la trouver, quel-  
 ques recherches que j'ai faites, & que je  
 fasse encore, & ce qui acheve de m'alarmer ;  
 ce qui me jette dans des inquiétudes mortel-  
 les, c'est que j'ai lieu de soupçonner qu'elle  
 est dans une situation difficile ; c'est que j'en-  
 tends dire que ce fils qu'elle a tant chéri, à

qui elle avoit donné tout son cœur, n'est pas trop digne de sa tendresse, & n'en agit pas trop bien avec elle; il est du moins sûr qu'elle se cache, qu'elle se dérobe aux yeux de tout le monde, que personne ne sçait le lieu de sa retraite, & ma mere ne devoit pas être ignorée; cela ne peut m'anoncer qu'une femme dans l'embarras, qui a peut-être de la peine à vivre, & qui ne veut pas avoir l'affront d'être vûe dans l'état obscur où elle est.

Je ne pûs m'empêcher de pleurer en finissant ce discours, au lieu que mon Inconnue qui pleuroit auparavant, & qui avoit toujours eu les yeux fixés sur moi pendant que je parlois, avoit paru suspendre ses larmes pour m'écouter plus attentivement; ses regards avoient eu quelque chose d'inquiet & d'égaré; elle n'avoit, ce me semble, respiré qu'avec agitation.

Quand j'eus cessé de parler, elle continua d'être comme je le dis là, elle ne me répondoit point, elle se taisoit interdite; l'air de son visage étonné me frappa; j'en fus émue moi-même, il me communiqua le trouble que j'y voyois peint, & nous nous considérâmes assez long-tems dans un silence, dont la raison me remuoit d'avance, sans que je la sçusse, lorsqu'elle le rompit d'une voix mal assurée pour me faire encore une question.

Mademoiselle, je crois que votre mere ne m'est pas inconnue, me dit-elle. En quel endroit, s'il vous plaît, demeure ce fils chez  
qui

qui vous avez été la chercher ? A la Place Royale, lui répondis-je alors d'un ton plus altéré que le sien. Et son nom, reprit-elle vite, comme épuisée de respiration ? Monsieur le Marquis de ..... repartis-je toute tremblante. Ah ! ma chere Tervire, s'écria-t-elle, en se laissant aller entre mes bras ! A cette exclamation, qui m'apprit sur le champ qu'elle étoit ma mere, je fis un cri qui épouvanta Madame Darcire, que son Procureur venoit de quitter, & qui montoit en cet instant l'escalier pour revenir nous joindre.

Incertaine de ce que mon cri signifioit dans une Auberge de cette espece, qui ne pouvoit guere être que l'asile ou de gens de peu de chose, ou du moins d'une très-mince fortune, elle cria à son tour pour faire venir du monde, & pour avoir du secours s'il en falloit.

Et en effet au bruit qu'elle fit, l'Hôte & sa fille, tous deux effrayés, monterent avec le Laquais de cette Dame, & lui demanderent de quoi il étoit question ; je n'en fçais rien, leur dit-elle, mais suivez-moi, je viens d'entendre un grand cri qui est parti de la chambre de cette Dame malade, chez qui j'ai laissé la jeune personne que j'y ai menée, & je suis bien aise, à tout hazard, que vous veniez avec moi, de façon qu'ils l'accompagnerent, & qu'ils entrèrent ensemble dans cette chambre où j'avois perdu la force de parler, où j'étois foible, pâle & comme dans un état de stupidité, enfin

où je pleurois de joye, de surprise, & de douleur.

Ma mere étoit évanouie, ou du moins, n'avoit encore donné aucun signe de connoissance, depuis que je la tenois dans mes bras; & la Femme de chambre, à qui je n'aidois point, n'oublioit rien de ce qui pouvoit la faire revenir à elle.

Que se passe-t'il donc ici, me dit Madame Darcire en entrant? qu'avez-vous, Mademoiselle? pour toute réponse, elle n'eut d'abord que mes soupirs & mes larmes, & puis levant la main, je lui montrai ma mere comme si ce geste avoit dû la mettre au fait; qu'est-ce que c'est, ajouta-t'elle? est-ce qu'elle se meurt! Non, Madame, lui dit alors la Femme de chambre, mais elle vient de reconnoître sa fille, & elle s'est trouvée mal; oui, lui dis-je alors, en m'éforçant de parler, c'est ma mere.

Votre mere, s'écria-t'elle encore en approchant pour la secourir? quoi la Marquise de...? qu'elle aventure!

Une Marquise! dit à son tour l'Aubergiste qui joignoit les mains d'étonnement; ah mon Dieu! cette chere Dame! que ne m'a-t'elle appris sa qualité, je me serois bien gardé de lui causer la moindre peine.

Cependant à force de soins, ma mere insensiblement ouvrit les yeux, & reprit ses esprits. Je passe le récit de mes caresses & des siennes. Les circonstances attendrissantes où je la retrouvois, la nouveauté de notre connoissance & du plaisir que  
j'avois

j'avois à la voir, & à l'appeller ma mere, le long oubli même où elle m'avoit laissée, les torts qu'elle avoit avec moi, & cette espece de vengeance que je prenois de son cœur par les tendresses du mien ; tout contribuoit à me la rendre plus chere qu'elle ne me l'auroit peut-être jamais été, si j'avois toujours vécu avec elle ; ah Tervire ! ah ma fille, me disoit-elle, que tes transports me rendent coupable !

Cépendant cette joye que nous avions elle & moi de nous revoir ensemble, nous la payâmes toutes deux bien chere. Soit que la force des mouvemens qu'elle avoit éprouvés eussent fait une trop grande révolution en elle ; soit que sa fièvre & ses chagrins l'eussent déjà trop affoiblie ; on s'apperçut quelques jours après d'une paralysie qui lui tenoit tout le côté droit, qui gagna bientôt l'autre côté, & qui lui resta jusqu'à la fin de sa vie.

Je parlai ce jour-là même de la transporter dans notre Hôtel. Mais sa fièvre qui avoit augmenté, jointe à son extrême foiblesse ne le permitent pas, & un Medecin que j'envoyai chercher nous en empêcha.

Je n'y vis point d'autre équivalent que de loger avec elle, & de ne la point quitter, & je priai la Femme de chambre, qui étoit encore avec nous, d'appeller l'Aubergiste pour lui demander une chambre à côté de la sienne ; mais ma mere m'affura qu'il n'y en avoit point chez lui qui ne fut occupée ; je me ferai donc mettre un lit dans la vôtre,

lui dis-je ? non, me répondit-elle, cela n'est pas possible, non, & c'est à quoi il ne faut pas songer ; celle-ci est trop petite comme vous voyez, gardez-moi votre santé ma fille, vous reposeriez mal ici, ce seroit une inquiétude de plus pour moi, & je n'en ferois peut-être que plus malade. Vous demeurez ici près, j'aurai la consolation de vous voir autant que vous le voudrez, & une Garde me suffira.

J'insistai vivement, je ne pouvois consentir à la laisser dans ce triste & misérable gîte, mais elle ne voulut pas m'écouter. Madame Darcire entra dans son sentiment, & il fut arrêté, malgré moi, que je me contenterois de venir chez elle, en attendant qu'on pût la transporter ailleurs ; aussi des que j'étois levée, je me rendois dans sa chambre, & n'en sortois que le soir. J'y dînois même le plus souvent, & fort mal ; mais je la voyois, & j'étois contente.

Sa paralysie m'auroit extrêmement affligée ; si on ne nous avoit pas fait espérer qu'elle en guériroit ; cependant on se trompa.

Le lendemain de notre reconnoissance, elle me conta son histoire.

Il n'y avoit pas en effet plus de dix-huit ou dix-neuf mois que le Marquis son mari étoit mort accablé d'infirmités. Elle avoit été fort heureuse avec lui, & leur union n'avoit pas été altérée un instant pendant près de vingt ans qu'ils avoient vécu ensemble.

Ce fils qu'il avoit eu d'elle, cet objet de  
tant

tant d'amour qui étoit bien fait, mais dont elle avoit negligé de régler le cœur & l'esprit, & que par un excès de foiblesse & de complaisance elle avoit laissée s'imbiber de tout ce que les préjugés de l'orgueil & de la vanité ont de plus sot & de plus méprisable; ce fils enfin qui étoit un des plus grands partis qu'il y eut en France, avoit à peu près dix-huit ans, quand le pere, qui étoit extrêmement riche, & qui souhaitoit le voir marié avant que de mourir, proposa à la Marquise, sans l'avis de laquelle il ne faisoit rien, de parler à M. le Duc de . . . pour sa fille.

La Marquise qui, comme je viens de vous le dire, adoroit ce fils, & ne respiroit que pour lui, approuva non-seulement son dessein, mais le pressa de l'exécuter.

Le Duc de . . . qui n'auroit pû choisir un gendre plus convenable de toutes façons, accepta avec joye la proposition arrangea tout avec lui, & quinze jours après nos jeunes gens s'épouserent.

A peine furent-ils mariés que le Marquis (je parle du pere) tomba sérieusement malade, & ne vécut plus que six ou sept semaines. Tout le bien venoit de lui, vous sçavez que ma mere n'en avoit point, & que lorsqu'il l'avoit épousé, elle ne vivoit que sur la légitime de mon pere, dont je vous ai déjà dit la valeur, & sur quelques morceaux de terre qu'elle lui avoit apportés en mariage, & qui n'étoient presque rien.

Il est vrai que le Marquis lui avoit re-

connu une dote assez considerable, & de laquelle elle auroit pû vivre fort convenablement, si elle n'avoit rien chang   à son état ; mais sa tendresse pour le jeune Marquis l'aveugla, & peut-être falloit-il aussi qu'elle fut punie du coupable oubli de tous ses devoirs envers sa fille.

Elle eut donc l'imprudence de renoncer à tous ses droits en faveur de son fils, & de se contenter d'une pension assez modique qu'il étoit convenu de lui faire, de laquelle elle se borna d'autant plus volontiers qu'il s'engageoit à la prendre chez lui, & à la défrayer de tout.

Elle se retira donc chez ce fils deux jours après la mort de son mari, on l'y reçut d'abord avec politesse. Le premier mois s'y passe sans qu'elle ait à se plaindre des façons qu'on a pour elle, mais aussi sans qu'elle ait à s'en louer ; c'étoit de ces proced s froids quoiqu'honnêtes, dont le cœur ne sçauroit être content ; mais dont on ne pourroit ni faire sentir, ni expliquer le défaut aux autres.

Après ce premier mois, son fils insensiblement la négligea plus qu'à l'ordinaire. Sa belle-fille qui étoit naturellement fiere & dédaigneuse, qui avoit v  par hazard quelques Nobles du pays, venir en assez mauvais ordre rendre visite à sa belle-mere, qui la croyoit elle-même fort au-dessous de l'honneur que feu le Marquis lui avoit fait de l'épouser, redoubla de froideur pour elle, supprima de jour en jour de certains égards jusqu'alors, & se relâcha si fort sur les attentions, qu'elle en devint choquante. Aussi



Aussi ma mere, qui de son côté avoit de la hauteur, en fut-elle extrêmement offensée, & lui en marqua un jour son ressentiment.

Je vous dispense, lui dit-elle, du respect que vous me devez comme à votre belle-mere, manquez-y tant qu'il vous plaira, c'est plus votre affaire que la mienne, & je laisse au public à me vanger là-dessus ; mais je ne souffrirai point que vous me traitiez avec moins de politesse que vous n'oseriez même en avoir avec votre égale. Moi, vous manquer de politesse, Madame, lui répondit sa belle-fille en se retirant dans son cabinet ; mais vraiment le reproche est considerable, & je serois très fâchée de le mériter, quand au respect qu'on vous doit, j'espere que ce public, dont vous menacés, n'y fera pas si difficile que vous.

Ma mere sortit outré de cette réponse ironique, s'en plaignit quelques heures après à son fils, & n'eut pas lieu d'en être plus contente que de sa belle-fille. Il ne fit que rire disoit-il, de la querelle qui n'étoit, qu'un débat de femmes qu'elles oublieroient le lendemain l'une & l'autre, & dont il ne devoit pas se mêler.

Les dédains de la jeune Marquise pour sa mere ne lui étoient pas nouveaux, il sçavoit déjà le peu de cas qu'elle faisoit d'elle ; & la différence qu'elle mettoit entre la petite Noblesse de Campagne de cette mere, & la haute naissance de feu le Marquis son pere ; il l'avoit plus d'une fois en-

tendu

tendu badiner là-dessus, & n'en avoit point été scandalisé. Ridiculement satisfait de la justice que cette jeune femme rendoit au sang de son pere, il abandonnoit volontiers celui de sa mere à ses plaisanteries; peut-être le dédaignoit-il lui-même, & ne le trouvoit-il pas digne de lui, sçait-on, les folies & les impertinences qui peuvent entrer dans la tête d'un jeune étourdi de grande condition qui n'a jamais pensé que de travers, y a-t'il de miseres d'esprit dont il n'étoit capable!

Enfin ma mere, que personne ne défendoit, qui n'avoit ni parens qui prissent son parti, ni amis qui s'intéressassent à elle; car des amis courageux & zélés en a-t'on quand on n'a plus rien, qu'on ne fait plus de figure dans le monde, & que toute la considération qu'on y peut esperer est pour ainsi dire à la merci du bon ou du mauvais cœur de gens à qui l'on a tout donné, & dont la reconnoissance ou l'ingratitude sont désormais les arbitres de votre sort?

Enfin ma mere, dis-je, abandonnée de son fils; dédaignée de sa belle-fille, comptée pour rien dans la maison où elle étoit devenue comme un objet de risée, où elle essuyoit en toute occasion l'insolente indifférence des Valets même pour tout ce qui la regardoit, sortit un matin de chez son fils, & se retira dans un très-petit appartement qu'elle avoit fait louer par cette Femme de chambre, dont je viens de vous parler tout-à-l'heure, qui ne voulut point la quitter, & pour qui dans l'accommodement qu'elle avoit

voit fait avec son fils, elle avoit aussi retenu cent écus de pension dont elle a été près de huit ans sans recevoir un sol.

Ma mere en partant laissa une lettre pour le jeune Marquis, où elle l'instruisoit des raisons de sa retraite, c'est-à-dire, de toutes les indignités qui l'y forçoient, & lui demandoit en même tems deux quartiers de sa propre pension dont il ne lui avoit encore rien donné, & dont la moitié lui devenoit absolument nécessaire pour l'achat d'une infinité de petites choses dont elle ne pouvoit se passer dans cette maison où elle alloit vivre, ou plutôt languir. Elle le prioit aussi de lui envoyer le reste des meubles qu'elle s'étoit réservés en entrant chez lui, & qu'elle n'avoit pû faire transporter en entier le jour de sa sortie.

Son fils ne reçut la lettre que le soir à son retour d'une partie de chasse, du moins l'assura-t'il ainsi à sa mere qu'il vint voir le lendemain, & à qui il dit que la Marquise seroit venuë avec lui si elle n'avoit pas été indisposée.

Il voulut l'engager à retourner, il ne voyoit, disoit-il, dans sa sortie que l'effet d'une mauvaise humeur qui n'avoit point de fondement ; il n'étoit question dans tout ce qu'elle lui avoit écrit que de pures bagatelles qui ne méritoient pas d'attention ; vouloit-elle passer pour la femme du monde la plus épineuse, la plus emportée, & avec qui il étoit impossible de vivre, & mille autres discours qu'il lui tint, & qui n'étoient pas propres à persuader.

Aussi

Aussi ne les écouta-t'elle pas, & les combattit-elle avec une force dont il ne pût se tirer qu'en traitant tout ce qu'elle lui disoit d'illusions, & qu'en feignant de ne la pas entendre.

Le resultat de sa visite, après avoir bien levé les épaules & joint cent fois les mains d'étonnement, fut de lui promettre, en sortant, d'envoyer l'argent qu'elle demandoit avec tous les meubles qu'il lui falloit, qui lui appartenoient ; mais qu'on lui changea en partie, & auxquels on en substitua de plus médiocres & de moindre valeur, qui par-là ne furent presque d'aucune ressource pour elle quand elle fut obligée de les vendre pour subvenir aux extrémités pressantes où elle se trouva dans la suite ; car cette pension dont elle avoit prié qu'on lui avança deux quartiers, & sur laquelle elle ne reçut tout au plus que le tiers de la somme, continua toujours d'être si mal payée qu'il fallut à la fin quitter son appartement, & passer successivement de chambres en chambres garnies, suivant son plus ou moins d'exacritude à satisfaire les gens de qui elle les louoit.

Ce fut dans le tems de ces tristes & fréquens changemens de lieux, qu'elle se défit de cette fidelle Femme de chambre que rien de tout cela n'avoit rebutée, qui ne se sépara d'elle qu'à regret, & qu'elle plaça chez la Marquise de Viry.

Ce fut aussi dans cette situation que la veuve d'un Officier, à qui elle avoit autrefois rendu un service important, offrit de l'emmenner pour quelques mois à une petite Terre qu'elle avoit à vingt lieues de Paris, & où elle alloit vivre.

Ma mere qui l'y suivit, y eut une maladie,  
qui

qui malgré les secours de cette veuve plus généreuse que riche, lui coûta presque tout l'argent qu'elle y avoit apporté. De sorte qu'après deux mois & demi de séjour dans cette Terre, & se voyant un peu rétablie, elle prit le parti de revenir à Paris pour voir son fils, & pour tirer de lui plus de neuf mois de pension qu'il lui devoit, ou pour employer même contre lui les voyes de Justice, si la dureté de ce fils ingrat l'y forçoit.

La Terre de la Veuve n'étoit qu'à un demi-quart de lieuë de l'endroit où la Voiture que nous avions prises s'arrêtoit; ma mere l'y joignit comme vous l'avez vû, & nous y trouvâmes Madame Darcire & moi. Voilà de quelle façon nous rencontrâmes; elle n'étoit point en état de faire de la dépense; elle avoit dessein de vivre à part; de se séparer de nous dans le repas, & pour éviter de nous donner le spectacle d'une femme de condition dans l'indigence; elle crut devoir changer de nom, & en prendre un qui m'empêcha de la reconnoître. Revenons à présent ou nous en étions.

Huit jours après notre reconnoissance chez cet Aubergiste, nous jugeâmes qu'il étoit tems d'aller parler à son fils, & que sans doute il seroit de retour de sa Campagne. Madame Darcire voulut encore m'y accompagner.

Nous nous y rendîmes donc avec une lettre de ma mere qui lui apprenoit que j'étois sa sœur dans la supposition qu'il dîneroit chez lui, nous observâmes de n'y arriver qu'à une heure & demie de peur de le manquer. Mais nous n'étions pas destinées à le trouver si-tôt; il n'y avoit encore que la Marquise qui fut de retour, & l'on n'attendoit le Marquis que le surlendemain.

N'importe, me dit Madame Darcire, demandez à voir la Marquise, & c'étoit bien mon intention.

tention. Nous montâmes donc chez elle ; on lut annonce Mademoiselle de Tervire avec une autre Dame, & pendant que nous lui entendons dire qu'elle ne sçait qui nous sommes, nous entrons.

Il y avoit chez elle une assez nombreuse compagnie qui devoit apparemment y dîner. Elle s'avança vers moi qui m'approchois d'elle, & me regarda d'un air qui sembloit dire, que me veut-elle ?

Quant à moi à qui ni le rang qu'elle tenoit à Paris & à la Cour, ni ses titres, ni le faste de sa maison n'en imposoient, & qui ne voyoit tout simplement en elle que ma belle-sœur, qui m'étoit d'ailleurs fait annoncer sous le nom de Tervire dont j'avois lieu de croire qu'elle avoit du moins entendu parler, puisque c'étoit celui de sa belle-mère ; j'allai à elle d'une manière assez tranquille, mais polie, pour l'embrasser.

Je vis le moment où elle douta si elle me laisseroit prendre cette liberté là (je parle suivant la pensée qu'elle eut peut-être, & qui me parut signifier ce que je vous dis). Cependant toute réflexion faite, elle n'osa pas se refuser à ma politesse, & le seul expédient qu'elle y sçut pour y répondre sans conséquence, fut de s'y prêter par un léger baissement de tête qui avoit l'air forcé, & qu'elle accordoit nonchalamment à mes avances.

Je sentis tout cela, & malgré mon peu d'usage je démêlai à sa contenance paresseuse & hautaine toutes ces petites fiertés qu'elle avoit dans l'esprit ; notre orgueil nous met si vite au fait de celui des autres, & en général les finesse de l'orgueil sont toujours si grossières, & puis j'étois déjà instruite du sien, on m'avoit prévenu contre elle.

Joignez encore à cela une chose qui n'est pas si indifférente en pareil cas ; c'est que j'étois, à ce qu'on disoit alors, d'une figure assez distinguée ; je me tenois bien, & il n'y avoit personne, qui

qui à ma façon de me présenter, dût se faire une peine de m'avouer pour parente ou pour alliée.

Madame, lui dis-je, je juge par l'étonnement ou vous êtes qu'on vous a mal dit mon nom qui ne sçauroit vous être inconnu, je m'appelle Tervire.

Elle continuoit toujours de me regarder sans me répondre ; je ne doutai pas que ce ne fut encore une hauteur de sa part, & je suis la sœur de M. le Marquis, ajoutai-je tout de suite.

Je suis bien fâchée, Mademoiselle, qu'il ne soit pas ici, me repartit-elle, en nous faisant assavoir, il n'y sera que dans deux jours.

On me l'a dit, Madame, repris-je ; mais ma visite n'est pas pour lui seul, & je venois aussi pour avoir l'honneur de vous voir. (Ce ne fut pas sans beaucoup de répugnance que je finis ma réponse par ce compliment là ; mais il faut être honnête pour soi, quoique souvent ceux à qui l'on parle ne méritent pas qu'on le soit pour eux) & d'ailleurs, ajoutai-je, sans m'interrompre, il s'agit d'une affaire extrêmement pressée qui doit nous intéresser mon frere & moi, & vous aussi Madame, puisqu'elle regarde ma mere.

Ce n'est pas à moi, me dit-elle en souriant, qu'elle a coutume de s'adresser pour ses affaires, & je crois qu'à cet égard là, Mademoiselle, il vaut mieux attendre que M. le Marquis soit revenu, vous vous en expliquerez avec lui. Son indifférence là-dessus me choqua ; je vis aux mines de tous ceux qui étoient présens, qu'on nous écoutoit avec quelque attention ; je venois de me nommer ; les airs froids de la jeune Marquise ne paroissoient pas me faire une grande impression ; je lui parlois avec une aisance ferme qui commençoit à me donner de l'importance, & qui rendoit les assistans curieux de ce que deviendroit notre entretien, car voilà comme sont les hommes ; de  
façon.

façon que pour punir la Marquise du peu de souci qu'elle prenoit de ma mere, je résolus sur le champ d'en venir à une discussion qu'elle vouloit éloigner, ou comme fatigante, ou comme étrangere à elle, & peut-être aussi comme honteuse.

Il est vrai que ceux que j'aurois pour témoins étoient ses amis ; mais je jugeois que leur attention curieuse & maligne les dispoit favorablement pour moi, & qu'elle alloit leur tenir lieu d'équité.

J'étois avec cela bien persuadée qu'ils ne sçavoient pas l'horrible situation de ma mere, & j'aurois pû les défier, ce me semble, de quelque caractère qu'ils fussent, raisonnables ou non, de n'en être pas scandalisés quand ils la sçauroient.

Madame, lui dis-je donc, les affaires de ma mere sont bien simples & bien faciles à entendre, tout se reduit à de l'argent qu'elle demande, & dont vous n'ignorez pas qu'elle ne sçauroit se passer.

Je viens de vous dire, repartit-elle, que c'est à M. le Marquis qu'il faut parler, qu'il fera ici incessamment, & que ce n'est pas moi qui me mêle de l'arrangement qu'ils ont là-dessus ensemble.

Mais, Madame, lui répondis-je en tournant aussi bien qu'elle, tout cet arrangement ne consiste qu'à acquitter une pension qu'on a négligé de payer depuis près d'un an, & vous pouvez, sans aucun inconvenient, vous mêler des embarras d'une belle-mere qui vous aimée jusqu'à vous donner tout ce qu'elle avoit.

J'ai ouï dire qu'elle tenoit elle-même tout ce qu'elle vous a donné, de feu M. le Marquis, reprit-elle d'un ton presque moqueur, & je ne me crois pas obligé de remercier Madame votre mere de ce que son fils est l'héritier de son pere.

Prenez donc garde, Madame, que cette mere s'appelle aujourd'hui la vôtre, aussi bien que la mienne,



mienne, répondis-je, & que vous en parlez comme d'une étrangere, ou comme d'une personne à qui vous seriez fâchée d'appartenir.

Qui vous dit que j'en suis fâchée, Mademoiselle? reprit-elle, & à quoi me serviroit-il de l'être? en seroit-elle moins ma belle-mere? puisqu'enfin elle l'est devenuë, & qu'il a plu à feu M. le Marquis de la donner pour mere à son fils,

Faites-vous bien reflexion à l'étrange discours que vous tenez-la, Madame, lui dis-je en la regardant avec une espece de pitié? que signifie ce reproche que vous faites à feu M. le Marquis, de son mariage? Car enfin s'il ne lui avoit pas plu d'épouser ma mere, son fils apparemment n'auroit jamais été au monde, & ne seroit pas aujourd'hui votre mari; est-ce que vous voudriez qu'il ne fut pas né? on le croiroit; mais assurement ce n'est pas là ce que vous entendez; je suis persuadée que mon frere vous est cher, & que vous êtes bien aise qu'il vive; mais ce que vous voulez dire, c'est que vous lui souhaiteriez une mere de meilleure Maison que la sienne, n'est-il pas vrai? Eh bien, Madame, s'il n'y a que cela qui vous chagrine, que votre fierté soit en repos là-dessus; M. le Marquis étoit plus riche qu'elle, j'en conviens, & de ce côté-là vous pouvez vous plaindre de lui tant qu'il vous plaira, je ne la défendrai pas. Quant au reste soyez convaincuë que sa naissance valloit la sienne, qu'il ne se fit aucun tort en l'épousant, & que toute la Province vous le dira. Je m'étonne que mon frere ne vous en ait pas instruit lui-même, & Madame Darcire que vous voyez, avec qui je suis arrivée à Paris, & dont je ne doute pas que le nom n'y soit connu, voudra bien joindre son témoignage au mien. Ainsi, Madame, ajoutai-je, sans lui donner le tems de répondre, reconnoissez-la en toute sûreté

té pour votre belle-mère, vous ne risquez rien; rendez-lui hardiment tous les devoirs de belle-fille que vous lui avez refusés jusqu'ici; reparez l'injustice de vos dédains passés, qui ont dû déplaire à tous ceux qui les ont vû, qui vous ont sans doute gênée vous-même, qui auroient toujours été injustes, quand ma mère auroit été mille fois moins que vous ne l'avez crüe, & prenez pour elle des façons & des sentimens dignes de vous, de votre éducation, de votre bon cœur, & de tous les témoignages qu'elle vous à donnés des tendresses du sien, par la confiance avec laquelle elle s'est fiée à vous & à son fils de ce qu'elle deviendroit le reste de sa vie.

Vous feriez vraiment d'excellens sermons, dit-elle alors, en se levant d'un air qu'elle tâchoit de rendre indifférent & distrait, & j'entendrois volontiers le reste du vôtre; mais il n'y a qu'à le remettre, on vient nous dire qu'on a servi: dînez-vous avec nous, Mesdames?

Non, Madame, je vous rends grace, répondis-je, en me levant aussi avec quelque indignation, & je n'ai plus que deux mots à ajouter à ce que vous appellaz mon sermon. Ma mère qui ne s'est rien réservée, & que vous & son fils avec tous deux abandonnée aux plus affreuses extrémités, qui a été forcée de vendre jusqu'aux meubles de rebus que vous lui aviez envoyés, & qui n'étoient point ceux qu'elle avoit gardés enfin cette mère qui n'a crû, ni son fils, ni vous, Madame, capables de manquer de reconnaissance, qui moyennant une pension très-médiocre, dont on est convenu, a bien voulu renoncer à tous ses droits par la bonne opinion qu'elle avoit de son cœur & du vôtre; elle que vous aviez tous deux engagée à venir chez vous pour y être servie, aimée, respectée autant qu'elle

qu'elle le devoit être, qui n'y a cependant es-  
 fuyé que des affronts, qui s'y est vûe rebutée,  
 méprisée, insultée, & que par-là vous avez  
 forcée d'en sortir pour aller vivre ailleurs d'une  
 petite pension qu'on ne lui paye point, qu'elle  
 n'avoit eu garde d'envisager comme une res-  
 source, qui est cependant le seul bien qui lui  
 reste, & dont la médiocrité même est une si  
 grande preuve de sa confiance; cette belle-mere  
 infortunée, si punie d'en avoir crû sa tendresse,  
 & dont les intérêts vous importent si peu; je  
 viens vous dire, Madame, que tout lui man-  
 quoit hier, qu'elle étoit dans les derniers besoins,  
 qu'on l'a trouvée ne sçachant ni où se retirer,  
 ni où aller vivre; qu'elle est actuellement ma-  
 lade; & logée dans une miserable Auberge où  
 elle occupe une chambre obscure qu'elle ne pou-  
 voit pas payer, & dont on alloit la mettre de-  
 hors à moitié mourante, sans une femme de  
 ce quartier-là qui passoit, qui ne la connois-  
 soit pas, & qui a eüe pitié d'elle; je dis pitié  
 à la lettre, ajoutai-je, car cela ne s'appelle pas  
 autrement, & il n'y a plus moyen de menager les  
 termes (& effectivement vous ne sçauriez croire  
 tout l'effet que ce mot produisit sur ceux qui étoi-  
 ent présens, & ce mot qui les remua tant, peut-  
 être auroit-il blessé leurs oreilles délicates, & leur  
 auroit-il paru ignoble & de mauvais goût, si je n'a-  
 vois pas compris, je ne sçai comment, que pour en  
 ôter la bassesse, & pour le rendre touchant il fal-  
 loit fortement appuyer dessus, & paroître surmon-  
 ter la peine & la confusion qu'il me faisoit à moi-  
 même).

Aussi les vis-je tous lever les mains, & donner  
 par différens gestes des marques de surprise & d'é-  
 motion.

Oui,

Oui, Madame, repris je, voilà quelle étoit la situation de votre belle-mère quand nous l'avons été voir, on alloit vendre ou du moins retenir son linge & ses habits, quand cette femme, dont je parle, a payé pour elle, sans sçavoir qui elle étoit, par pure humanité & sans prétendre lui faire un prêt.

Elle est encore dans cette Auberge dont son état ne nous a pas permis de la tirer. Cette Auberge, Madame, est dans tel quartier, dans telle rue, & à telle enseigne : consultez-vous là-dessus, consultez ces Messieurs qui sont vos amis, je ne veux qu'eux pour juges entre vous & la Marquise votre belle-mère ; voyez si vous avez encore le courage de dire que vous ne vous mêlez point de ses affaires. Mon frere est absent, voici une lettre qu'elle lui écrit, que je lui portois de sa part, & je vous la laisse, adieu, Madame.

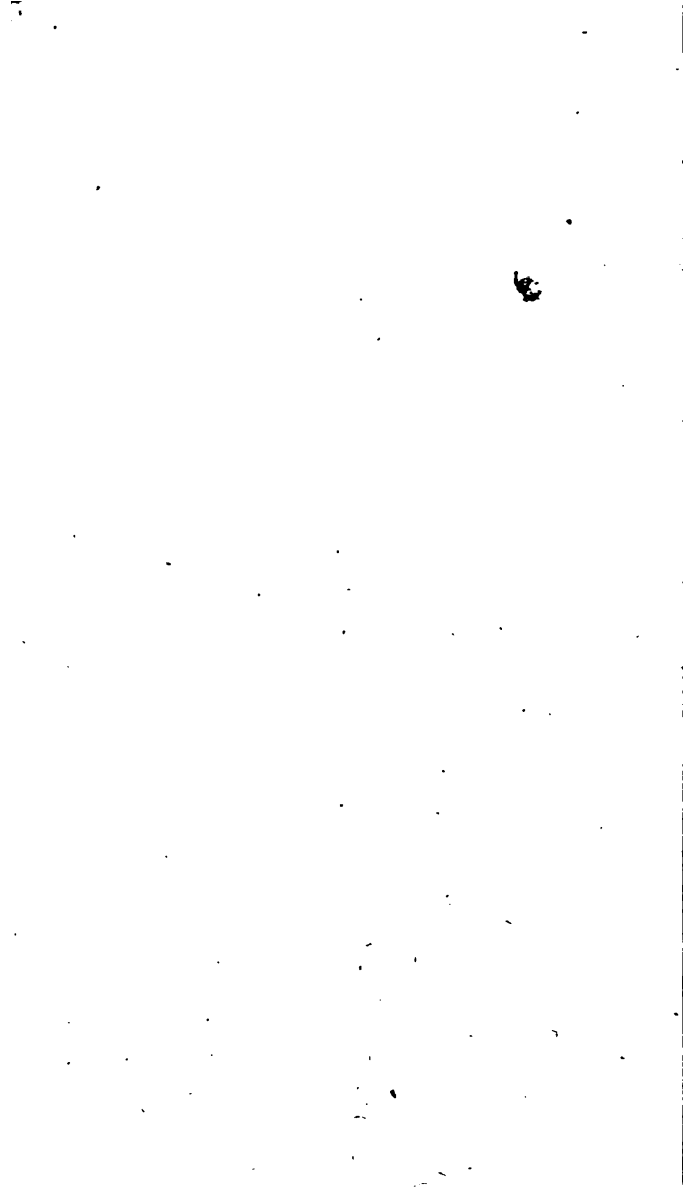
Une cloche qui appelloit alors mon amie la Religieuse à ses exercices, l'empêcha d'achever cette Histoire qui m'avoit heureusement distraite de mes tristes pensées, qui avoit duré plus long-tems qu'elle n'avoit cru elle-même, & dont je vous enverrai incessamment la fin avec la continuation de mes propres Aventures.

*Fin de la onzième Partie.*

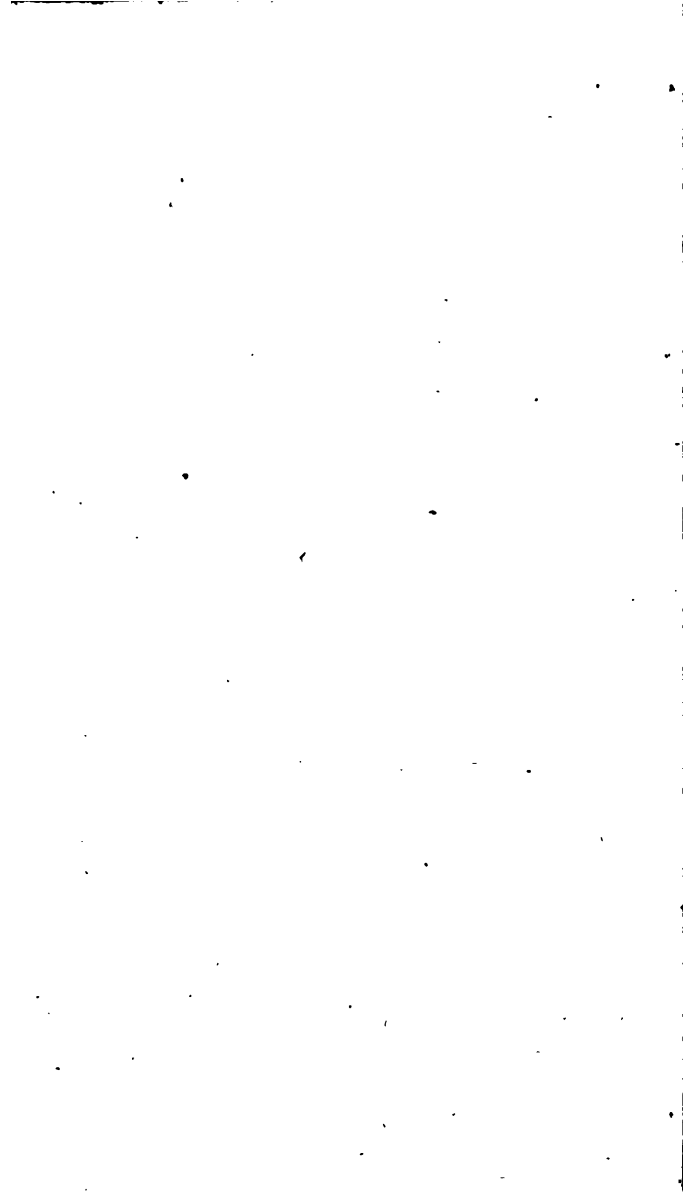
G. G. Barber

25. 7. 1985

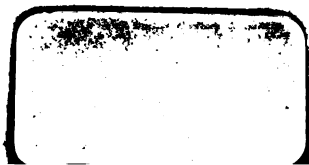
[ZAH.]











P  
I

